

MÉMOIRES  
DE  
LORD BYRON.

---

IMP. D'AUG. WAHLEN.

MEMOIRES  
DE  
**LORD BYRON,**

PUBLIÉS  
**PAR THOMAS MOORE;**

TRADUITS DE L'ANGLAIS

Par Madame Louise Sw.-Belloc.

---

TOME SECOND.



**Bruxelles,**  
**LOUIS HAUMAN ET COMP<sup>e</sup>, LIBRAIRES.**  
LEIPZIG ET LIVOURNE, CHEZ A. WAHLEN.

1830.





# MEMOIRES

DE

## LORD BYRON.

---

### CHAPITRE PREMIER.

Origine de la liaison de M. Moore et de lord Byron. — Railleries à propos d'un duel entre M. Moore et M. Jeffrey. — M. Moore en demande raison. — Réponse de lord Byron. — Sa réserve. — Arrangement à l'amiable. — Dîner chez M. Rogers. — Portrait de lord Byron. — Son abstinence. — Coleridge professeur. — Ses attaques contre le poète Campbell. — Un roman de miss Burney. — Kemble dans Coriolan. — Égoïsme universel.

Ce fut à cette époque (1811) que j'eus pour la première fois le bonheur de voir et de connaître lord Byron. La correspondance qui précéda notre liaison est une nouvelle preuve de la franchise et de la fermeté de son caractère. Comme elle fut commencée par moi, on me permettra de donner quelques détails sur les circonstances qui l'amendèrent. En 1806, à l'occasion d'un rendez-vous entre M. Jeffrey et moi, à Chalkfarm, il circula dans le public une foule de plaisanteries, appuyées sur un faux rapport de ce qui s'était passé devant les magistrats à Bowstreet, et les journaux en profitèrent pour s'égayer malicieusement à nos dépens. En conséquence, j'adressai une lettre à l'un des éditeurs pour rétablir les faits, et les exposer tels qu'ils étaient. Cette démarche sembla d'abord produire l'effet que j'en attendais;

mais la première version offrait trop de prise à la médisance et aux sarcasmes pour ne pas être préférée; et dès que ce sujet était remis sur le tapis, ceux qui avaient quelques intentions hostiles, ne manquaient pas de faire revivre la vieille histoire.

En 1809, lorsque parurent les « Bardes anglais et les Critiques écossais », je vis que l'auteur, qu'on savait généralement être lord Byron, non seulement plaisantait en vers sur cette aventure, mais dans une note (1) en donnait le récit, tel qu'on l'avait méchamment débité, et tout-à-fait en opposition avec l'exposé que j'avais publié. Cependant, comme cette satire était anonyme, je crus devoir la laisser passer sans réclamation, et ne m'en occupai plus. La seconde édition de l'ouvrage portant cette fois le nom de lord Byron, parut dans l'été de la même année. J'étais alors en Irlande, où j'avais peu de relations littéraires, en sorte qu'il s'écoula quelques mois avant que cette nouvelle me parvint : aussitôt que j'en fus informé, l'offense prenant à mes yeux un tout autre caractère, j'adressai la lettre suivante à lord Byron, et la fis passer à un ami à Londres, le priant de la faire remettre aux mains de sa seigneurie.

Dublin, 1<sup>er</sup> janvier 1810.

« MILORD,

» Je viens de voir le nom de « lord Byron » en tête d'un ouvrage, intitulé « les Bardes anglais et les Critiques écossais », dans lequel il me paraît qu'on a donné *un démenti formel* à un exposé que j'ai fait publier dans les journaux à propos d'une affaire que j'eus avec M. Jeffreys, il y a quelques

(1) En effet, lord Byron avait consacré trois pages de sa satire à ce duel; et voici la note qu'il y avait jointe : « En 1806, MM. Jeffreys et Moore se donnèrent rendez-vous à Chalkfarm : le duel n'eut pas lieu, grâce à l'intervention des magistrats ; et en examinant les pistolets, on découvrit que les balles s'étaient évaporées avec le courage des combattants. Cet incident donna lieu à beaucoup de plaisanteries et de malices dans les journaux quotidiens. »

(N. du T.)

années; je vous prie de vouloir bien me faire savoir si je dois considérer votre seigneurie comme l'auteur de cette publication.

» Je crains de ne pouvoir me rendre à Londres avant une semaine ou deux; mais j'espère que votre seigneurie ne me refusera pas la satisfaction de m'apprendre si elle avoue l'insulte contenue dans le passage dont j'ai déjà parlé.

» Il est inutile d'insister près de vous, milord, sur la convenance de tenir notre correspondance secrète.

» J'ai l'honneur d'être de votre seigneurie le très humble serviteur.

» THOMAS MOORE. »

22 Molesworth-street.

Huit jours après, l'ami auquel j'avais envoyé cette lettre, m'écrivit que lord Byron, ainsi qu'il l'avait appris de son libraire, était parti pour voyager aussitôt après la publication de sa seconde édition, mais que ma lettre avait été remise à un gentilhomme, nommé Hodgson, qui se chargeait de la faire parvenir à sa seigneurie. Quoique ce moyen ne fût pas précisément celui que j'aurais choisi, je laissai les choses suivre leur cours, et ne m'en inquiétai plus.

L'absence de lord Byron dura dix-huit mois. Dans cet intervalle, j'avais contracté des obligations comme époux et comme père, et n'ayant point de fortune à laisser après moi, je me souciais peu de m'exposer à un danger inutile. Lorsque j'appris l'arrivée du noble voyageur, qui revenait alors de la Grèce, jugeant toujours à propos de solliciter une explication, je résolus néanmoins de le faire sur un ton conciliateur qui prouvât mon sincère désir de terminer d'une manière pacifique, et qui montrât qu'il ne se mêlait à ma démarche ni ressentiment ni colère. La mort de M<sup>rs</sup> Byron apporta quelques retards à mes projets. Mais dès que les convenances me le permirent, j'adressai une seconde lettre à lord Byron, dans laquelle, en me référant à la première, et en exprimant le doute qu'elle lui fût jamais parvenue,

j'exposai, à peu près dans les mêmes termes, la nature de l'offense que je croyais avoir reçue de lui. « Il est maintenant inutile, » continuai-je, « de parler de la démarche qui devoit suivre ma première lettre. Le temps qui s'est écoulé depuis lors, sans effacer l'injure et la blessure qu'elle m'a faite, a, sous plusieurs rapports, changé ma position : le seul but que je me propose donc aujourd'hui en écrivant à votre seigneurie, est de me montrer conséquent, et de vous prouver que si des considérations particulières m'engagent à désirer une explication calme, pour le moment, le sentiment de mon injure est tout aussi vif que jamais. Si j'insiste sur ce point, ce n'est pas, milord, qu'il existe dans mon esprit aucune rancune contre vous. Je ne veux parler que du malaise qu'éprouve tout homme d'honneur, accusé d'imposture, tant que l'offense n'a été ni expiée, ni rétractée. Si telle n'était pas ma façon de sentir, je mériterais mille fois pis que ce que votre satire a pu m'infliger. » J'ajoutai, en terminant, que, loin d'être sous l'influence d'aucune irritation contre lui, j'éprouverais une vif plaisir qu'un explication satisfaisante me mit à même de rechercher l'honneur d'être admis au nombre de ses connaissances.

Voici ce qu'il m'écrivit :

Cambridge, 27 octobre 1811.

» MONSIEUR,

» Votre lettre m'a suivi de Nottingham ici, ce qui excusera le retard de ma réponse. Je n'ai jamais eu l'honneur de recevoir la première dont vous me parlez : soyez persuadé que dans quelque partie du monde qu'elle m'eût trouvé, j'aurais cru de mon devoir de revenir pour y répondre en personne.

» Je ne sais rien de l'exposé que vous me dites avoir publié. A l'époque de votre duel avec M. Jeffrey, je venais d'entrer au collège. Je me rappelle avoir lu et entendu beaucoup de plaisanteries à ce sujet ; c'est uniquement de mes

souvenirs que j'ai tiré tout ce que j'ai dit , sans aucune intention de donner un démenti à une réclamation que je ne connaissais même pas. En mettant mon nom à l'œuvre qui donne lieu à cette correspondance , je suis devenu responsable envers tous ceux qu'elle concerne ; je dois une explication à qui la requiert , et si elle ne suffisait pas , je suis là pour répondre. Ma situation ne me laisse aucun choix. C'est à celui qui se croit l'offensé à demander réparation comme il l'entend.

» Quant au passage en question , *vous* n'êtes certainement *pas* la personne pour laquelle j'avais des dispositions hostiles. Au contraire , toutes mes pensées ne roulaient que sur l'écrivain que je considère avec raison comme l'ennemi le plus acharné que j'aie en littérature , et je ne pouvais prévoir que son ancien antagoniste allait devenir son champion. Vous ne spécifiez pas ce que vous désirez que je fasse : et je ne puis m'excuser , ni rétracter un démenti que je n'ai jamais donné.

» Au commencement de la semaine je serai à Londres , Saint-James-street , n° 8. Ni la lettre , ni la personne à laquelle vous aviez fait part de vos intentions , n'ont paru.

» Votre ami M. Rogers , ou n'importe quel autre gentil-homme délégué par vous , me trouvera prêt à adopter toute proposition conciliatoire qui ne compromettra pas mon honneur , ou à vous donner le genre de satisfaction que vous jugerez à propos d'exiger.

» J'ai l'honneur d'être , etc. »

Dans ma réponse je commençai par assurer sa seigneurie que sa lettre me paraissait satisfaisante. Elle contenait en effet tout ce que j'avais droit d'exiger , dans la stricte *diplomatie* des explications. D'abord , que n'ayant jamais vu la relation que je lui avais supposé l'intention de contredire , il n'avait pu m'accuser d'imposture ; secondement , que les passages de sa satire qui m'avaient choqué , n'étaient point personnellement dirigés contre moi. « C'était , ajoutai-je , tout ce que je pouvais demander , et je demeurais satisfait. »

J'expliquai ensuite comment ma première lettre datée de Dublin n'avait pu lui parvenir, et donnai pour motif de ces détails mon mécontentement de la manière dont sa seigneurie avait fait mention du retard de ma première dépêche.

Je terminai ainsi : « Comme votre seigneurie paraît vouloir s'en tenir à une explication pure et simple, je ne crois pas devoir faire de nouvelles avances. Nous autres Irlandais, en affaire de ce genre, ne connaissons point de milieu entre une hostilité décidée ou une amitié positive; mais, comme un rapprochement dépend aujourd'hui de votre seigneurie, je ne puis que lui répéter que je suis satisfait de sa lettre, et que j'ai l'honneur d'être, etc., etc. »

Je reçus le jour suivant cette réponse de lord Byron.

St-James-street, 29 octobre 1811.

« MONSIEUR,

» A mon retour en Angleterre, mon ami M. Hodgson m'apprit qu'il avait une lettre pour moi; mais un événement domestique m'ayant forcé à quitter Londres précipitamment, la lettre (qui est probablement la vôtre) est encore intacte entre ses mains. Si, à l'examen de l'adresse, la ressemblance de l'écriture peut conduire à cette conclusion, elle sera ouverte en votre présence, pour la satisfaction des deux parties. M. H. n'est pas en ce moment en ville; je le verrai vendredi, et le prierai d'envoyer la lettre à mon adresse.

» Quant à la dernière partie de vos deux billets, je n'eusse su comment y répondre tant que le point principal n'était pas éclairci entre nous. Devais-je solliciter l'amitié de quelqu'un qui se croyait offensé par moi? Des *avances* ne pouvaient-elles pas, en pareil cas, être mal interprétées, sinon par la personne à qui elles eussent été adressées, du moins par d'autres? Dans ma situation une telle démarche était impossible. Si vous êtes persuadé aujourd'hui que

je n'ai jamais eu l'intention de vous offenser, il ne sera pas difficile de m'en convaincre. Ma position, comme je l'ai déjà dit, ne me permet pas d'en faire plus. J'aurais été fier de votre connaissance, si elle eût commencé sous d'autres auspices; mais c'est maintenant à vous qu'il appartient de décider de ce qui doit suivre un si *favorable* début.

» J'ai l'honneur d'être, etc. »

Un peu blessé, je l'avoue, de la manière dont avaient été reçues des avances amicales, faites, il est vrai, assez mal à propos, je me hâtai de terminer notre correspondance par un billet, où je disais que sa seigneurie m'avait fait sentir l'imprudence que j'avais commise, en m'écartant du point immédiat de la discussion; et que, si j'avais bien compris la substance de son explication dont je me déclarais satisfait, notre correspondance devait de ce moment cesser pour toujours.

Lord Byron fit aussitôt à ce billet cette réponse pleine d'ouverture et de franchise :

St-James-street, 30 octobre 1811.

« MONSIEUR,

» Excusez-moi de revenir encore sur ce désagréable sujet; mais comme vous avez paru mécontent de la manière dont j'avais fait mention du retard qu'avait éprouvé votre première lettre, ce serait pour moi une satisfaction, et je pense pour vous-même, que la lettre (en supposant que ce soit la vôtre) qui est restée intacte entre les mains de M. Hodgson, fût remise *in statu quo* à celui qui l'a écrite.

» Encore quelques mots, et je ne vous importunerai plus. Je suis et j'ai été très-flatté des passages de votre correspondance qui m'ont fait entrevoir la possibilité d'un commencement de liaison. Si je ne les ai pas accueillis d'abord, comme peut-être je l'aurais dû, la situation dans laquelle j'étais placé doit être mon excuse. Vous vous êtes déclaré *satisfait*, et ce point n'est plus douteux. Si vous

conservez encore quelque envie de me faire l'honneur que vous m'avez donné lieu d'espérer, je serai très heureux de vous voir, où, quand, et comme il vous plaira; et je me flatte que vous n'attribuerez cet aveu à aucun motif indigne de moi. J'ai l'honneur d'être, etc. »

A la réception de cette lettre, j'allai de suite trouver mon ami M. Rogers, qui était alors en visite chez lord Holland, et je lui parlai pour la première fois de la correspondance dans laquelle je m'étais embarqué. Avec son empressement accoutumé à obliger, il proposa que la rencontre entre moi et lord Byron eût lieu à sa table, et me chargea de transmettre son invitation au noble lord, en le priant de vouloir bien fixer le jour qui lui conviendrait; il accepta avec beaucoup de grace. « Je ne puis qu'être très-flatté, » écrivait-il, « de la preuve d'estime dont m'honore M. Rogers. Ce serait me manquer à moi-même que d'être insensible aux louanges d'un tel homme; et si ma prochaine entrevue avec lui et son ami peut amener par la suite quelque intimité entre nous, je regarderai notre correspondance passée comme l'un des plus heureux événements de ma vie.

» J'ai l'honneur, etc. »

Il est inutile d'appeler l'attention sur le bon sens, la dignité et la franchise de ces lettres de lord Byron. Il ne connaissait point mon caractère, et par suite de la façon un peu irlandaise dont j'avais confondu les bornes de la paix et de la guerre, de l'hostilité et de l'amitié, je l'avais placé dans une position délicate, où il fallait toute sa perspicacité et un sentiment intime d'honneur pour se garder de surprise ou de piège. De là, cette réserve judicieuse avec laquelle il s'abstint de répondre à mes avances jusqu'à ce qu'il se fût assuré que l'explication qu'il consentait à donner me suffisait. Dès qu'il fut tranquille sur ce point, la franchise de son caractère se montra dans tout son jour; et sans plus songer à l'étiquette, il m'exprima son désir de me rencontrer « où, quand, et comme il me plairait; » témoignant, ainsi qu'il pouvait être aussi flexible et aussi confiant après



une explication, qu'il avait été d'abord réservé et pointilleux.

Tel je le trouvai au début de notre connaissance, tel je le vis jusqu'à la fin, aussi plein de droiture que de dignité.

L'intention de M. Rogers avait d'abord été de n'avoir à dîner que lord Byron et moi ; mais M. Thomas Campbell (1), étant venu le voir dans la matinée, il l'invita à être des nôtres. Une telle rencontre ne pouvait qu'être intéressante pour tous. Aucun de nous n'avait encore vu lord Byron ; de son côté, il se trouvait pour la première fois dans la société de personnes dont les noms s'étaient associés à ses premiers rêves littéraires, et dont *deux* surtout (2) étaient pour lui l'objet de cette admiration partielle qu'éprouvent en général les jeunes poètes pour ceux qui les ont précédés dans la carrière des lettres.

Au nombre des impressions que m'a laissées cette rencontre, je me rappelle que je fus frappé de la noblesse de son maintien, de sa beauté, de la douceur de sa voix et de ses manières, et ce qui ne fut pas pour moi un de ses moindres charmes, des égards marqués qu'il me témoigna. Il était alors en deuil de sa mère ; et ses habits noirs, sa chevelure brune, brillante et bouclée, toujours disposée d'une manière pittoresque mais sans art, faisaient ressortir la pâleur pure et transparente de ses traits, qui, lorsqu'il parlait, s'animaient de tout le feu et de tout le mouvement de sa pensée, quoique en repos leur expression habituelle fût la mélancolie.

Comme nous ne connaissions pas ses habitudes, quant à la nourriture, notre hôte ne fut pas peu embarrassé en découvrant qu'il n'y avait rien sur la table que son noble convive pût boire ou manger. Lord Byron ne voulut toucher

(1) Auteur des *Plaisirs de l'Espérance*, de *Gertrude de Wyoming*, etc.

(2) En parlant ainsi, je ne prétends pas afficher une fausse modestie. Lord Byron avait déjà fait lui-même cette distinction dans les opinions qu'il exprimait sur les poètes vivants ; et je ne puis me dissimuler que j'ai dû, en grande partie, les éloges qu'il a faits plus tard de mes ouvrages, à sa partialité pour moi.

ni à la viande, ni au poisson, ni au vin ; et comme il ne se trouvait point dans la maison de biscuits et d'eau de Soda qu'il avait demandés, il assura qu'il se contenterait de pommes de terre et de vinaigre ; et il trouva moyen de dîner d'assez bon appétit sur cette maigre chère.

Je vais reprendre maintenant la suite de sa correspondance avec quelques amis.

### A M. HARNESS.

St-James-street, 6 décembre 1811.

« MON CHER HARNESS,

» Je vous écris encore, mais ne pensez pas que je veuille lever une taxe sur votre plume et votre patience, au point de m'attendre à recevoir des réponses régulières. Écrivez lorsque vous y serez disposé ; et quand vous garderez le silence, j'aurai la consolation de penser que vous êtes occupé d'une manière plus agréable. Bland et moi sommes allés, hier, pour voir M. Miller (le libraire) ; il était sorti, et se présentera aujourd'hui ou demain chez Bland (1).

» Je ferai assurément mes efforts pour les mettre en relations. Vous êtes frondeur, mon cher ; quand vous serez un peu plus vieux, vous apprendrez à *désuimer* tout le monde, et à ne condamner personne.

» Votre propre bon sens vous dictera ce que vous devez faire, quant à celui dont vous parlez. Je n'ai jamais eu la prétention de donner des avis, parce que je crois implicitement au vieux proverbe.

» Ce temps de gelée est détestable. C'est le premier hiver que j'aie senti depuis trois ans. Au milieu des chaleurs d'un été d'Orient, je soupirais après la glace, qu'il m'eût fallu aller chercher au sommet de l'Hymette.

(1) Le révérend Robert Bland, un des auteurs de l'*Anthologie grecque* ; lord Byron désirait à cette époque lui assurer la traduction du poème de Lucie u Bonaparte.

» Je vous remercie bien sincèrement de la conclusion de votre lettre. Quoique depuis long-temps j'aie rencontré sur ma route fort peu de bonté et d'affection, il ne m'est pas moins agréable d'en retrouver chez une personne qui m'y avait accoutumé de bonne heure. Je n'ai point changé dans mes courses vagabondes; le souvenir de Harrow, et par conséquent le vôtre, ne m'a jamais quitté, et le

« Dulces reminiscitur Argos. »

m'a accompagné au lieu même auquel cette phrase fait allusion dans l'esprit du malheureux Argien. Notre intimité a commencé avant que nous eussions pris date dans le monde, et il dépend de vous de la faire durer jusqu'à l'heure où elle et moi compterons au nombre des choses qui *furent*.

» Si vous vous occupiez de mathématiques, je vous dirais que je trouve  $X$  plus  $Y$  au moins aussi amusant que la « Malédiction de Kehama, » et beaucoup plus intelligible. Les poèmes de maître Southey sont, par le fait, ce que doivent être des parallèles : savoir, prolongés *ad infinitum*, sans jamais rencontrer rien d'aussi absurde qu'eux-mêmes.

» Quelles nouvelles, quelles nouvelles, reine Oreaca? quelles nouvelles de ces cinq écrivassiers S. . ., W. . ., C. . . e, L. . . d et L. . . e? tous damnés, quoique vivants. »

A M. HARNESS.

St-James-street, 8 décembre 1811.

« Voilà une formidable feuille, sans encadrement ni dorure, et qui doit paraître très vulgaire à une personne qui a une si juste idée des convenances. Mais comme c'est aujourd'hui dimanche, je ne puis m'en procurer d'autre; et je tâcherai de faire excuser sa longueur, en ne la remplissant pas. Je n'ai point vu Bland depuis ma dernière lettre; mais il dine chez moi jeudi avec M\*\*\* (1), l'abrégé de tout

(1) Moore.

ce qu'il y a de délicieux en talents poétiques et en agréments personnels. Je ne sais ce que Bland aura conclu avec Miller ; je prends très peu d'intérêt à l'un et à l'autre, et ils peuvent arranger leurs affaires comme ils l'entendront. J'ai fait, d'après votre demande, ce que j'ai pu pour les mettre en rapport, et j'espère qu'ils y trouveront un mutuel avantage.

» Coleridge fait un cours, et s'est escrimé contre Campbell. Rogers était présent, et c'est de lui que je tiens cette nouvelle. Nous comptons aller en corps entendre ce *manichéen* de la poésie. Pole épouse miss Long, et malgré tout ne sera qu'un pauvre diable assez misérable. Le ministère actuel se maintient, et Sa Majesté continue à être toujours dans le même état ; de sorte qu'il y a, de part et d'autre, folie et extravagance.

» Je n'ai jamais entendu citer qu'un homme vraiment heureux, et c'était Beaumarchais, l'auteur de *Figaro* ; avant sa trentième année, il avait enterré deux femmes et gagné trois procès.

» Et maintenant, mon enfant, que faites-vous ? Toujours lisant, je parie. Je veux vous voir prendre un degré. Rappelez-vous que voilà l'époque la plus importante de votre vie ; et n'allez pas désappointer votre *papa*, votre *tante*, et de plus toute votre parenté, sans me compter. Ne savez-vous pas que tous les enfants mâles ne sont engendrés et mis au monde que pour être gradués ? et que je suis moi-même un maître ès-arts ? Comment le suis-je devenu ? c'est ce que le journal de l'université peut seul résoudre. D'ailleurs, vous devez être prêtre, et réfuter le dernier ouvrage de sir William Drummond (imprimé, mais non publié), et tous les autres auteurs infidèles quels qu'ils soient. Renoncez donc au *Gig* de maître H\*\*\*, et aux poésies saphiques de S\*\*\*, et allez droit à l'immortalité pour laquelle Cambridge vous a préparé.

» Vous voyez, mio carissimo, quel importun correspondant je puis devenir ; mais vous serez à Newstead aussi

tranquille qu'il vous plaira, et je n'y troublerai pas vos études, comme je le fais à présent. Quel jour avez-vous fixé pour que je vous enlève, selon notre traité? Hodgson parle d'être en tiers dans le voyage: mais nous ne pouvons l'emballer, du moins dans l'intérieur. Positivement vous viendrez avec moi comme nous en sommes convenus, et n'allez pas vous mettre en frais de politesse vis-à-vis de Hodgson. Avec un peu d'adresse, j'arrangerai tout pour le mieux. Je voudrais qu'il fût un peu moins gros; il nous serait plus facile de nous empaqueter. A-t-il vraiment renoncé au vin et aux liqueurs? C'est une bonne ame; mais je ne pense pas que l'eau puisse le régénérer, du moins intérieurement. Si vous voulez savoir ce que je fais à présent, je mâche du tabac.

» Vous ne voyez donc pas mes camarades Scrope Davies et Mathews (1)? Ils ne vous conviennent pas; et comment se fait-il que moi, qui suis un vase de même argile, je continue à être dans vos bonnes grâces? Bonsoir,—je reprendrai ma lettre demain. »

9 décembre.

« Je suis toujours d'assez mauvaise humeur le matin, et ce jour-ci est aussi sombre que moi-même. La pluie et le brouillard sont pires que le sirocco, surtout dans un pays où l'on se nourrit de bœuf et où l'on boit de la bière. Mon libraire Cawthorne, qui vient de me quitter, m'a dit d'un air très important qu'il était en marché pour acheter un roman de madame d'Arbley (2), dont on demande mille guinées! il m'a prié de lire le manuscrit (s'il l'obtient), ce que je ferai volontiers. Mais je ne donnerai mon avis qu'avec prudence sur les ouvrages d'une femme dont le docteur Johnson a revu la *« Cécilia. »* S'il me le prête, je le mettrai entre les mains de Rogers et de M\*\*\*, qui sont gens de goût. J'ai rempli la feuille, et vous en demande pardon;

(1) Le frère de son ami Charles Skinner Mathews.

(2) Miss Burney, auteur de *Cecilia*, *Camilla*, etc.

cela ne m'arrivera plus. Je vous écrirai peut-être encore : mais si je ne le fais pas, croyez que, griffonnant ou me taisant, je serai toujours, mon très cher William, votre, etc. »

### A. M. HODGSON.

Londres, 8 décembre 1811.

« Je vous ai envoyé, l'autre jour, la lamentable histoire de trois pauvres moines, et voici maintenant d'un autre style (1). Je l'ai écrit depuis peu, après avoir entendu une chanson des anciens jours.

» J'ai l'ouvrage de sir W. Drummond; il est intitulé : *OEdipus Judaicus*; l'auteur essaie de prouver que la plus grande partie du Vieux-Testament et en particulier la Genèse et le livre de Josué, ne sont qu'une allégorie. Il fait profession de déisme dans la préface, et manie rudement l'interprétation littérale. Je voudrais que vous pussiez le lire. M. W\*\*\* me l'a prêté, et selon moi il vaut cinquante Watsons.

» Coleridge a attaqué les « Plaisirs de l'espérance, » et tous les plaisirs en général. M. Rogers était là, et s'est entendu critiquer indirectement par le professeur. Si j'étais un de ces astres poétiques, ou un personnage assez important pour que ce faiseur de cours voulût bien faire mention de moi, je ne l'écouterais pas sans lui répondre : car vous savez qu'il reste toujours quelques taches à l'habit d'un homme qui se laisse battre par ces beaux esprits. Campbell sera au désespoir. Je n'ai jamais vu d'homme (et je l'ai peu vu) si sensitif; — quel heureux tempérament ! J'en suis fâché; qu'a-t-il à craindre de la critique ?

» Aujourd'hui c'est dimanche, jour que je n'ai jamais passé agréablement qu'à Cambridge; et encore l'orgue y éveillait dans mon esprit de tristes souvenirs (2). Les choses

(1) Cette pièce a été depuis imprimée dans les œuvres de lord Byron.

(2) Probablement en mémoire d'Eddleston, qu'il y avait connu choriste, et qui avait une voix très remarquable.

sont assez stagnantes en ville; tant qu'elles n'iront pas en rétrogradant, on pourra s'en arranger. H\*\*\* écrit et griffonne sans fin; c'est un véritable auteur. Pour moi, je ne fais rien que mâcher du tabac. Je voudrais que le parlement s'assemblât pour avoir quelque chose à écouter, et peut-être pour me faire écouter à mon tour : à dire vrai, je n'en suis pas très empressé. J'ai beaucoup de projets; quelquefois je pense à l'Orient et à ma bien aimée Grèce. Je ne me porte pas mal, mais je suis faible. Hier, Kinnaird me dit que j'avais l'air très malade, et me renvoya chez moi content.

» Vous n'abandonnerez jamais le vin; — voyez ce que c'est que d'avoir trente ans! avec six ans de moins vous pourriez renoncer à tout: tandis que vous ne faites que boire et vous repentir, vous repentir et boire. Scrope est-il toujours intéressant et malade? Que fait Hinde de sa maudite chimie? J'ai écrit à Harness, et il m'a écrit, nous nous sommes écrit, et nous n'avons rien de mieux à faire que de recommencer, jusqu'à ce que la mort vienne briser la plume et l'écrivain.

» Le cuisinier s'est enfui, ce qui rend notre comité très plaintif. Maître Brook, notre majordome, a la goutte, et notre nouveau cuisinier n'est pas des meilleurs. J'en parle par ouï dire, car qu'importe la cuisine à un ascétique mangeur de légumes? A présent vous en savez autant que moi. Les livres et le repos sont encore à ma disposition, et ils peuvent, pour moi, accommoder leurs mets à leur manière. Faites-moi savoir ce que vous avez décidé quant à Newstead, et croyez-moi votre, etc. »

*Newstêd.*

A M. HARNESS.

15 décembre 1811.

« Je fis à votre dernière une réponse qui, par réflexion, ne me plaît pas plus que probablement elle ne vous a plu à vous-même; je ne veux pas attendre votre réplique pour

me hâter de vous dire que je viens d'être salué d'une épître de \*\*\* , remplie de ses chétives et mesquines doléances ; et cela au moment où , par des circonstances qu'il n'est pas nécessaire d'expliquer , je luttai contre des souvenirs , près desquels ses peines imaginaires sont ce que peut être une égratignure à un cancer. Ce rapprochement m'a mis de mauvaise humeur contre lui , et contre tous les hommes. La dernière partie de ma vie a été une lutte perpétuelle contre les affections qui en ont empoisonné le commencement ; et quoique je me flatte de les avoir en grande partie surmontées , il y a des heures ( et c'en est une ) où je me retrouve aussi insensé qu'autrefois. Je n'en ai jamais tant dit avant , et je ne l'eusse point fait encore , si je ne craignais d'avoir été dur dans ma lettre. J'ai désiré vous en montrer la cause ; mais vous savez que je n'ai point de goût pour le genre languoureux , ainsi revenons-en à rire.

» Hier , je suis allé avec Moore à Sydenham pour faire une visite à Campbell ; il n'était pas visible , et nous fîmes assez gaiement le chemin du retour. Demain , je dîne avec Rogers , et vais entendre Coleridge qui fait fureur pour le moment. Hier , j'ai vu Kemble dans *Coriolan* , il était magnifique , et joua avec une perfection vraiment surprenante ; j'avais eu le bonheur de trouver une excellente place au centre de la salle , qui était plus que pleine ; Clare et Delaware ne furent point aussi heureux ; je les vis par hasard ; nous n'étions point ensemble. Je vous désirais ; votre amour pour Shakspeare et pour la perfection du jeu eût été pleinement satisfait. La semaine d'avant j'avais eu un spectacle bien différent à Haymarket , où un certain M. Coates jouait le rôle de Lothario , d'une *damnée* et damnable façon. Je vous ai parlé de l'aventure de B. et de H. Voilà pour ces gens à grands sentiments qui se consolent entre eux de la perte irréparable , désespérante , de l'attachement délicat d'une couple de prostituées ! Vous censurez ma vie , Harness ! Quand je me compare à ces hommes , mes supérieurs et mes aînés , je commence réellement à me regarder comme



un modèle de prudence; une statue ambulante, dépourvue de sensations, de sentiments, de faiblesses ... et le monde, monde injuste, me donne sur eux une orgueilleuse prééminence en fait de vices. Cependant j'aime les hommes, et Dieu sait que je n'ai pas le droit de condamner leurs erreurs avec sévérité. Mais j'avoue que mon âme se révolte quand ils honorent tout *cela* du nom d'*amour* !.... Un attachement romanesque pour des êtres à la disposition de qui veut y mettre un écu. »

16 décembre.

« Je viens de recevoir votre lettre et je suis profondément touché de votre affectueuse bonté. Le commencement de celle-ci, que je vous écrivis hier, vous expliquera le ton de la première, mais ne peut l'excuser. Vos lettres me plaisent; elles font plus que me plaire; après le bonheur de vous voir, elles sont ma plus douce satisfaction. Mais vous avez d'autres devoirs et de plus grands plaisirs, et je regretterais de vous y dérober un moment. H\*\*\* devait venir aujourd'hui; je ne l'ai pas vu.

» Les circonstances dont vous me parlez à la fin de votre lettre, sont une nouvelle preuve à l'appui de mon opinion des hommes. Vous les trouverez tous les mêmes; égoïstes et défiants; je n'en excepte aucun. L'état de société en est cause; dans le monde chacun s'agite pour soi; il est inutile, égoïste peut-être d'attendre quelque chose de son voisin; mais je ne pense pas que nous soyons nés avec cette disposition, car on trouve de l'*amitié* au collège: et de l'*amour* on en trouve aussi dans le monde; on y croit du moins jusqu'à vingt ans.

» J'ai vu \*\*\*, il me retient à la ville dont je voudrais être loin maintenant; c'est un bon homme mais sans esprit de conduite. »

## CHAPITRE II.

M. Moore et lord Byron deviennent intimes. — Leurs dîners tête-à-tête. — Influence que lord Byron attribuait à la nourriture animale sur le caractère. — Sa générosité. — Don qu'il fait à un ami. — Impression de *Childe-Harold*. — Passages supprimés dans ce poème. — Admiration de M. Moore pour ce qu'il en avait vu. — Soucis de Byron. — Intrigue domestique. — Il réprimande à tort son favori Rushton. — Il renvoie ses deux domestiques femmes. — Il revient au projet de quitter l'Angleterre.

Depuis notre première rencontre, il se passait rarement un jour sans que nous nous vissions lord Byron et moi, et notre liaison devint intime avec une promptitude dont j'ai vu peu d'exemples. A la vérité, les circonstances qui avaient commencé nos rapports, y contribuèrent beaucoup. Le plaisir de réparer une injustice devait, chez une nature noble et généreuse comme la sienne, le disposer à quelque partialité en ma faveur; tandis que la manière dont j'avais cherché cette réparation, exempte de ressentiment et de défiance, ne pouvait blesser son amour-propre, ni s'opposer en rien à l'amitié franche et cordiale qu'il m'accorda sans hésiter. Ce fut aussi un bonheur de l'avoir connu avant que des succès éclatants eussent mis à ses pieds les hommages du monde; alors qu'au milieu de la foule qui se pressait autour de lui, de plus dignes que moi avaient peine à fixer ses regards : quoi qu'il en soit, la perspective nouvelle que la renommée ouvrait devant lui, loin de nous détacher l'un de l'autre, multiplia encore les occasions de nous rencontrer, et resserra notre liaison. Le hasard m'avait placé dans cette société dont sa naissance lui donnait le droit de faire partie, et quand, après l'apparition de *Childe-Harold*, il recommença à se lancer dans le monde, mes anciens amis

devinrent les siens. Nous fréquentions les mêmes salons, et dans le cercle joyeux que nous parcourions ensemble, plaisirs, amis, folies, tout était commun entre nous.

Mais quand nous nous connûmes pour la première fois, sa situation était des plus isolées; même ces connaissances de café qui, avant son départ de l'Angleterre, remplaçaient une société plus choisie et plus digne de lui, s'étaient dispersées ou l'avaient abandonné; et à l'exception de deux ou trois camarades de collège auxquels il paraissait fortement attaché, M. Dallas et son homme d'affaires semblaient être les seules personnes dont il pût attendre une douteuse amitié. Trop fier pour se plaindre de cet isolement, il était évident qu'il en souffrait; son dédaigneux mépris pour l'espèce humaine datait de cette triste entrée dans le monde, où il s'était trouvé sans guide et sans amis; et la manière dont son caractère s'adoucit et se ranima pendant ses courtes relations avec la société, prouve bien de quels sentiments son cœur eût été capable si un rayon de bienveillance l'avait accueilli dans ses jeunes années. On ne peut s'empêcher de convenir aussi que ses bonnes qualités étaient liées aux mauvaises, et que c'est de la lutte du bien et du mal que naquit toute la puissance de son génie. Nul doute qu'une tendre sympathie n'eût adouci l'âpreté de son caractère, mais elle aurait nui peut-être à la vigueur de son âme; en rendant sa vie heureuse et douce, elle eût été fatale à sa gloire.

Pendant les premiers mois de notre liaison, nous dinions souvent seuls ensemble; et d'ordinaire chez Saint-Alban, ou chez Stevens, dont il était une ancienne pratique. Quoiqu'il ne fût pas dans ce temps-là fort retenu sur l'usage du vin, et qu'il bût largement du Bordeaux, il persistait dans son système d'abstinence pour les aliments; il pensait que la nourriture animale avait une certaine influence sur le caractère. Je me rappelle qu'un jour, me voyant manger avec appétit une tranche de beefsteak, il me dit gravement, et d'un ton interrogatoire, après m'avoir examiné pendant quelques secondes: « Moore, ne craignez-vous pas que

de manger ainsi du beefsteak ne vous rende féroce ? »

Je lui avais exprimé le désir d'être admis au club d'Alfred dont il était membre, et avec l'obligeance qui le caractérisait, il me fit inscrire de suite. Ayant, peu de temps après, pris la résolution de me retirer à la campagne, et un nouveau club à Londres m'étant chose inutile, je lui écrivis pour qu'il fit effacer mon nom; il me répondit par un billet qui aura peu d'intérêt peut-être pour les lecteurs : mais comme c'est la première épître familière dont il m'honora, je demande la permission de l'insérer ici.

11 décembre 1811.

« MON CHER MOORE,

» Supprimons, s'il vous plaît, toutes les formalités cérémonieuses, et contentons-nous des noms qu'il a plu à nos parrains et à nos marraines de nous donner. Si vous y tenez, vous serez rayé de la liste; mais la chose n'est pas nécessaire, puisque j'ai ajourné votre élection *sine die*, jusqu'au moment où il vous plaira de venir parmi nous. Je vous dis cela, non qu'il y ait la moindre difficulté pour moi à retirer votre proposition, mais parce que tel est l'état des choses; et que plus votre nom restera sur la liste, plus il y aura de probabilité de succès, et plus les votants en votre faveur seront nombreux. Décidez cependant, votre désir sera ma loi; si mon zèle m'a rendu indiscret, pardonnez-le moi, et attribuez mon empressement à un motif excusable.

» Je désirerais que vous vinssiez avec moi à Newstead : Hodgson y sera, et un jeune ami à moi, nommé Harness, le plus ancien et le plus cher que j'aie eu depuis que j'étais en troisième à Harrow. Je vous promets de bon vin, et si vous aimez la chasse, un parc de quatre mille acres de terrain, du feu, des livres, la liberté, et mon insignifiante compagnie. *Balnea, vina.....*

» Je crains qu'Hodgson ne vous ennuie de ses vers; quant

à moi, je dis avec Martial *nil recitabo tibi* : sûrement ce dernier argument n'est pas le moindre. Pesez ma proposition , et croyez-moi , mon cher Moore ,

» A vous pour jamais.

« BYRON. »

Parmi les actes de générosité qui marquèrent presque chaque année de sa vie , il n'en est point peut-être de plus délicat que le don de mille louis qu'il fit à cette époque à M. Hodgson. Sachant ce gentilhomme embarrassé dans ses affaires , il l'avait plusieurs fois aidé de sa bourse , et n'attendait pour venir à son secours d'une façon plus libérale et plus efficace , que le moment où il jugerait la chose utile et plus nécessaire que jamais. Lorsqu'il lui porta cette somme , il répondit à toutes les représentations de son ami : « J'avais toujours eu l'intention de le faire. »

Pendant tout ce temps , *Childe-Harold* s'imprimait ; et ce fut sur les épreuves mêmes qu'il fit plusieurs changements et additions , auxquels on doit quelques uns des plus beaux passages du poème. En comparant la rude ébauche des deux chants à ce qu'ils sont aujourd'hui , on peut juger de la puissance que possède un homme de génie , non seulement de surpasser les autres , mais de se surpasser lui-même. Dans l'origine , les compagnons de Childe-Harold , le « petit page » et le « hardi serviteur » étaient introduits dans des stances bien inférieures au chant d'adieu si dramatique où figurent ces deux personnages ; voici la première conception :

« Et à sa suite il avait un jeune page , un enfant des campagnes , qui servait bien son maître ; et souvent son babil innocent captivait l'oreille de Childe Burun (1) ; alors même que son cœur orgueilleux se gonflait de sombres pensées qu'il dédaignait de dire. Parfois il souriait au jeune homme ,

(1) Si l'on pouvait encore douter qu'il ait voulu se peindre dans son héros , cette adoption du vieux nom normand de sa famille serait une preuve irrécusable ; il ne le changea pour Harold qu'en revoyant le poème pour l'impression.

et Alwin (1) était heureux que les espiègleries échappées à ses lèvres eussent chassé des yeux de Childe-Harold le voile qui ternissait leur éclat.

» Lui et un fidèle serviteur l'accompagnaient seuls vers l'Orient, dans une contrée lointaine ; et bien que l'enfant eût regret de laisser le lac et ses bords rians sur lesquels il avait grandi, son jeune cœur battait joyeusement de l'espérance de voir des nations étrangères, et tant de choses merveilleuses dont nos voyageurs font de si beaux récits...»

Au lieu du triste et beau chant « à Inès », il y avait quelques lieux communs qu'il fit disparaître entièrement. Quelques stances contenaient aussi des personnalités directes, et d'un style plus familier que sa description d'un dimanche à Londres dans le même poème. En mêlant ainsi le léger au grave, il avait eu l'intention d'imiter l'Arioste. Mais il est beaucoup plus facile de passer avec grace du familier au sublime, que de descendre d'un ton de solennité soutenu au ridicule ou au burlesque. Dans le premier cas, on se prête à l'illusion, et l'esprit se laisse doucement enlever à la terre ; tandis que dans le second, il éprouve l'ébranlement d'une chute, et se sent invariablement mal à l'aise. C'est peut-être par la même raison qu'un trait de sensibilité, ou l'expression accidentelle de nobles sentiments, nous charment dans la comédie ; tandis que l'introduction de scènes comiques dans la tragédie, bien que sanctionnée par de hautes autorités et par l'usage en Angleterre, nous blesse toujours. Du reste, lord Byron en sentit lui-même le danger, car il ne répéta plus cette expérience dans les autres chants du même ouvrage.

Des parties satiriques qu'il supprima lui-même, nous ne citerons que ce passage sur John Carr, l'infatigable voyageur qu'il avait rencontré à Cadix ou à Séville :

« Vous tous qui voudriez en savoir davantage de l'Espa-

(1) Dans le manuscrit, les noms de Robin et de Rupert, comme approchant le plus de Robert, nom de baptême du jeune Rushton qu'il emmenait en effet avec lui, furent écrits d'abord, puis effacés : et il finit par n'en point donner au jeune page.

gne, des Espagnols, des curiosités, des saints, des antiques, des anecdotes et de la guerre, allez et courez vite à Paternoster Row (1); il n'est rien qui ne soit écrit dans le livre de Carr, ce chevalier de la verte Erin, étoile errante de l'Europe! Oh! prêtez l'oreille, lecteurs, au plus grand des consommateurs d'encre, écoutez ce qu'il fit, ce qu'il chercha, ce qu'il écrivit au loin; le tout est condensé dans un modeste in-quarto; empruntez-le, dérobez-le (surtout ne l'achetez pas), et dites-nous ce que vous en pensez. »

Au nombre de ces augmentations les plus remarquables, il faut compter la stance qui commence ainsi :

« Cependant, si comme l'ont pensé de saints hommes, il est une terre des âmes par delà ce sombre rivage, etc. », et cette autre, « Oui, je rêverai que nous nous reverrons, etc. », dont le scepticisme éveille plus de pitié que de blâme; car un besoin très marqué de croyance s'y fait partout sentir. Dans une note que le poète avait eu d'abord l'intention de rattacher à ses stances, il dit : « Quoiqu'on ne perde pas de vue qu'elles ont été dictées par un scepticisme de découragement, non d'ironie. » Et en effet, il ne faut pas confondre l'infidèle qui se raille des choses les plus saintes, et dont la conversion est presque désespérée, de celui qui souffre à douter, et qui redemande la foi.

En même temps que *Childe-Harold*, il avait trois autres ouvrages sous presse, sa « Paraphrase d'Horace », la « Malédiction de Minerve », et une cinquième édition des « Bardes anglais et Critiques écossais. » La note de ce dernier poème qui avait été l'heureuse origine de notre connaissance, fut supprimée dans cette édition, et quelques mots d'explication qu'il eut la bonté de me soumettre, la remplacèrent.

Au mois de janvier, les deux premiers chants étant imprimés, lord Byron en communiqua les feuilles à quelques amis, entre autres à M. Rogers et à moi. Il dit dans son *Mémoranda*, comme un des mauvais présages qui précédèrent

(1) Quartier des libraires.

la publication du poème, que des littérateurs, auxquels il le montra, lui prédirent que l'ouvrage aurait peu de succès, et que l'un d'eux ajouta que « c'était trop bon pour le siècle. » Quel que fût le prophète, je soupçonne que je pourrais fort bien être le coupable : mais il faut avouer que le siècle a glorieusement réfuté cette calomnie. Ce fut entre les mains de M. Rogers que je vis les feuilles de *Childe-Harold* pour la première fois, et j'en parcourus à la hâte quelques stances qu'il m'indiqua comme fort belles. Ayant occasion d'écrire le matin même à lord Byron, je lui exprimai vivement l'admiration que cet avant-goût de son œuvre avait fait naître en moi ; il m'écrivit à ce propos ce qui suit :

29 janvier 1812.

« MON CHER MOORE,

» J'aurais voulu vous voir ; je suis en ce moment absorbé par de ridicules tribulations. . . . .

» Pourquoi dites-vous que je n'aime pas votre poésie ? Je n'ai jamais *imprimé* ni *exprimé* une telle opinion. Lorsque je me mis à barbouiller du papicr, il me fallut chercher les défauts des gens, et pour vous je m'arrêtai à l'accusation vulgaire d'immoralité, parce que je ne trouvai point autre chose à reprendre, et que dans l'innocence de mon cœur, je me jugeais tout à fait appelé à arracher cette paille de l'œil de mon voisin.

» Je vous suis obligé, très obligé de votre approbation ; mais en *ce moment* les louanges, même *les vôtres*, passent près de moi sans m'émouvoir : autant en emporte le vent. J'avais et j'ai encore l'intention de vous envoyer un exemplaire aussitôt la publication ; mais aujourd'hui je ne puis penser à rien, si ce n'est à la diabolique, trompeuse, délicateuse créature qu'on nomme femme, comme dit Liston (1) dans le « Chevalier de Snowdon. »

(1) Acteur comique.



» Croyez-moi , mon cher Moore , votre très affectionné ,

» BYRON. »

Les passages laissés en blanc contiennent le récit un peu *trop* libre d'une aventure qui mit le trouble dans tout l'établissement de Newstead. On découvrit la mauvaise conduite d'une des servantes qu'on soupçonnait d'être placée trop haut dans les bonnes grâces de son maître , et qui , par les airs de hauteur qu'elle affectait envers ses compagnons de servitude , ne les avait pas disposés à la voir avec des yeux charitables. Les principaux acteurs dans ce débat étaient cette sultane favorite et le jeune Rushton. Le premier sujet de contestation qui vint aux oreilles de lord Byron ( d'autres circonstances peu honorables pour la demoiselle transpirèrent ensuite ) , fut de savoir si Rushton était obligé de porter des lettres à la Hutte ( petite maison à l'entrée du parc ) , sur l'ordre de cette fille. Je n'aurais point songé à parler d'un épisode de ce genre sans les deux singulières lettres qui suivent ; elles montrent avec quel calme et quelle gravité le jeune lord se fit arbitre dans la question ; et la préférence qu'il donna à un serviteur dont il connaissait le dévouement , sur l'objet d'affections nouvelles , et qu'il sentait moins digne de sa confiance.

#### A ROBERT RUSHTON.

« Quoique je n'aie point d'objections à faire contre votre refus de porter les lettres à Mealey , vous veillerez à ce qu'elles soient remises régulièrement par Spero. J'ai aussi à vous faire observer que Suzanne doit être traitée avec politesse et non *insultée* par aucun des gens sur lesquels j'ai quelque autorité , ni même par qui que ce soit au monde , tant qu'elle se trouvera sous ma protection. Il m'est pénible d'avoir une plainte à former contre vous ; mais j'ai assez bonne opinion de votre caractère pour espérer que d'après les soins que j'ai pris de vous , et mes intentions en votre faveur , cela ne se renouvellera plus. Je ne vois pas de motif de commu-

nication entre *vous* et les *femmes* de la maison , et désire que vous songiez à vous préparer à la situation que je vous destine. Si un sentiment naturel de décence ne vous empêche pas d'en agir avec grossièreté , j'espère que votre *propre intérêt* et les égards que vous devez à un maître qui vous a toujours traité avec bonté , auront quelque poids sur votre esprit. »

« P. S. Appliquez-vous à votre arithmétique , à lever des plans , à mesurer , et à vous mettre au fait de toutes les particularités relatives au domaine de Newstead. Vous m'écrirez *une fois la semaine* , afin que je sache où vous en êtes. »

### A ROBERT RUSHTON.

25 janvier 1812.

« Votre refus de porter les lettres ne pouvait vous attirer de remontrances de ma part : ce n'était point votre besoin ; mais les expressions dont vous vous êtes servi étaient ( d'après son rapport à elle ) des plus inconvenantes. Vous dites que vous avez des sujets de plainte ; si cela est , exposez-les moi de suite ; il serait injuste et tout-à-fait contre mon caractère de ne pas entendre les deux parties.

» Si quelque chose s'est passée entre vous *avant* ou depuis ma dernière visite à Newstead , ne craignez pas de me le dire. Je suis sûr que *vous* ne me tromperez pas , quoiqu'*elle* pût le faire. Dans tous les cas , *vous* serez pardonné. Je n'ai pas été sans quelque soupçons à ce sujet , et je suis certain qu'à votre âge les torts ne doivent pas venir de vous. Ne *consultez* personne sur votre réponse , mais écrivez-moi immédiatement ; je suis d'autant plus disposé à entendre ce que vous avez à dire pour votre justification , que je ne me rappelle pas vous avoir jamais entendu avancer un mot *contre* qui que ce soit : ce qui me fait croire que vous êtes incapable d'affirmer un mensonge par méchanceté. Soyez tranquille , personne ne vous nuira tant que vous vous conduirez bien. J'attends votre réponse de suite. »

Il fut bientôt instruit de quelques légèretés inconvenantes dans la conduite de cette fille, et la renvoya, ainsi qu'une autre servante de Newstead. La lettre suivante montre jusqu'à quel point son esprit avait été affecté de cette découverte.

## A M. HODGSON.

16 février 1812.

« Je vous envoie une épreuve. J'ai été fort malade la semaine dernière, et retenu au lit par la pierre ; mais je suis guéri maintenant ; si la pierre s'était trouvée dans le cœur, au lieu d'être dans les reins, c'eût été pour le mieux. Les femmes sont retournées chez leurs parents, après bien des tentatives pour expliquer ce qui n'était que trop clair. Quoi qu'il en soit je suis tout-à-fait guéri de cela aussi. Je m'étonne seulement de la folie qui m'a fait excepter ces femelles de la corruption générale : quoique mieux vaut deux mois de faiblesse que dix ans. J'ai une demande à vous faire, c'est de ne jamais nommer une femme dans les lettres que vous m'adresserez ; et même de ne jamais faire allusion à l'existence de ce sexe. Je voudrais ne pas lire un mot du genre féminin ; tout doit être *propria quæ maribus*.

» Au printemps de 1813 je quitterai l'Angleterre pour toujours : tout dans mes affaires tend à cela, et mon goût ne s'y oppose pas, non plus que ma santé. Ni mes habitudes, ni ma constitution, ne s'accommodent de vos coutumes et de votre climat. Je trouverai de quoi m'occuper dans l'étude des langues orientales. Je louerai une habitation dans une des plus belles îles, et je retournerai visiter de temps à autre les parties les plus intéressantes du Levant. En attendant, je mets ordre à mes affaires qui, une fois arrangées, me laisseront un revenu suffisant pour vivre dans ce pays-ci, mais équivalent à une principauté en Turquie. A présent, elles sont embarrassées ; au moyen de quelques démarches désagréables, mais nécessaires, j'espère venir à bout d'éclaircir toutes choses. Hobhouse est attendu de jour en jour

à Londres, nous aurons grand plaisir à le voir ; et peut-être viendrez-vous boire à sa santé avant qu'il parte ; sinon « Mahomet ira à la montagne ». Cambridge lui rappellera de tristes souvenirs, et à moi de plus tristes encore, quoique pour des motifs bien différents. Le seul être humain qui m'ait véritablement aimé, du moins à ce que je crois, était de Cambridge, ou bien y tenait par quelque point ; et maintenant, qui pourrait remplacer cela ? Il n'y a que la mort dont l'empreinte soit éternelle ; rien ne peut l'effacer, ni l'affaiblir ; et cette pensée est consolante. »

---

## CHAPITRE III.

Relations de lord Byron avec lord Holland.—Il se décide à parler à la chambre des pairs contre le bill qui avait pour but de calmer les troubles de la classe ouvrière, dans le Nottinghamshire. — Sa manière d'envisager la question. — Son discours. — Succès qu'il a. — Ce qu'il pensa plus tard de ses talents comme orateur. — Ses impressions du moment. — Effet prodigieux de *Childe-Harold* sur le public. — Lord Byron, Représentant de la Révolution en poésie, comme Napoléon le fut en politique.—Particularités de son caractère et de son histoire propres à éveiller l'intérêt.—La noblesse adopte et prône son talent. — Il devient l'homme à la mode. — Il fait cadeau à un ami du prix du manuscrit de son poème.

Le 27 février, un jour ou deux avant que *Childe-Harold* parût, il fit pour la première fois l'essai de ses talents oratoires à la chambre des lords; et ce fut à cette occasion que sa bonne fortune lui fit contracter une liaison avec lord Holland : liaison également honorable pour tous deux, car elle était fondée sur les plus nobles sentiments du cœur humain. D'un côté, le pardon sincère et l'oubli des injures; de l'autre une expiation franche et complète. Le sujet des débats à la Chambre était une loi contre les ouvriers qui, dans le comté de Nottingham, avaient brisé des métiers; et lord Byron ayant témoigné à M. Rogers l'intention de prendre part à la discussion, celui-ci le mit en rapport avec lord Holland qui, avec l'obligeante politesse qui lui est habituelle, se montra prêt à donner tous les renseignements et les avis en son pouvoir; ce fut à ce propos que lord Byron écrivit à notre ami commun M. Rogers :

« MON CHER MONSIEUR,

» En présentant nos respectueux remerciements à lord Holland, j'ai à lui offrir la plus parfaite concordance d'opi-

nion , relativement à la présentation aux ministres. Si leur réponse est négative , je ferai , avec l'approbation de sa seigneurie , la motion d'un comité d'enquête. Je serais heureux de profiter de ses bons avis , et de tous les documents qu'il voudra bien me confier , pour m'appuyer dans l'exposé des faits , qu'il sera peut-être nécessaire de soumettre à la Chambre.

» D'après tout que j'ai pu observer pendant le séjour que je fis à Newstead , à Noël dernier , je suis convaincu que , si l'on ne prend pas promptement des mesures *conciliantes* , les conséquences les plus funestes sont à redouter. Les dégâts de nuit et les déprédations journalières sont portés au plus haut point , et non seulement les propriétaires des métiers , mais les individus les plus étrangers aux mécontents et à leurs oppresseurs , sont exposés à l'insulte et au pillage. Je vous suis fort obligé de la peine que vous avez prise pour moi , et je vous prie de me croire votre reconnaissant et très-sincère , etc. »

#### A LORD HOLLAND.

Saint-James, etc., 25 février 1812.

« MILORD ,

» Avec mes plus sincères remerciements , j'ai l'honneur d'adresser à votre seigneurie le rapport qu'elle a bien voulu me communiquer sur l'affaire du Nottinghamshire. Je l'ai lu avec attention , mais je ne pense pas pouvoir profiter de son contenu , attendu que mon opinion dans cette affaire est quelque peu différente de celle de M. Coldham. J'espère ne point être injuste envers lui , mais il me semble que ses objections contre le bill viennent de certaines craintes que lui et ses amis ne soient accusés d'en avoir donné le premier avis , et ne soient regardés comme auteurs de la mesure. Pour ma part , je considère que le corps des ouvriers fa-

bricants est traité avec beaucoup d'injustice, toujours sacrifié aux intérêts de quelques individus qui s'enrichissent aux dépens des masses, et leur enlèvent les ressources du travail : par exemple, au moyen d'un certain métier, un homme peut faire la besogne de sept ; six se trouvent par conséquent sans ouvrage. Mais il faut observer que la marchandise provenant de ce genre de fabrication est fort inférieure en qualité, à peine de vente dans le pays, et faite à la hâte pour l'exportation. Sûrement, milord, nous devons nous réjouir des progrès des arts quand ils tournent au profit de tous, mais il ne faut pas sacrifier les hommes au perfectionnement des machines. L'entretien et la bonne conduite du pauvre industriel est un objet de plus grande importance pour la communauté, que l'accroissement de richesse de quelques monopoleurs qui, à l'aide de métiers perfectionnés, privent le manœuvre de son pain, et placent l'ouvrier au-dessous de tout salaire. Mes motifs pour m'opposer au bill se fondent sur son injustice palpable et son inefficacité certaine. Je connais la situation de ces malheureux ; elle fait honte à un pays civilisé. Les excès qu'ils commettent sont condamnables, mais ne peuvent exciter de surprise. Le *bill* n'aurait d'autre effet que de les pousser à la rébellion. Le peu de mots que j'essaierai jeudi de faire entendre en leur faveur, auront pour appui mes propres observations, faites sur le lieu même du délit. Je suis persuadé que des informations prises avant le désordre, et une enquête faite à propos, auraient rendu ces hommes au travail, et le pays à la tranquillité : peut-être est-il encore temps, et certes la chose vaut la peine d'être tentée. Il n'est jamais trop tard pour employer la force en de telles circonstances. Peut-être l'opinion de votre seigneurie n'est-elle pas d'accord avec la mienne sur ce sujet ; je me sou mets franchement et avec plaisir à la supériorité de votre jugement et de votre expérience. J'attaquerai le bill par quelque autre argument, ou me tairai tout-à-fait, si vous jugez que ce soit plus à propos. Tout en condamnant, ainsi que cha-

cun doit le faire, la conduite de ces misérables, je crois à l'existence de maux plus dignes de pitié que de châtimens. J'ai l'honneur d'être avec respect, milord, de votre seigneurie

» Le très obéissant et très obligé serviteur,

» BYRON. »

« *P. S.* J'ai quelque appréhension que votre seigneurie ne me trouve trop disposé à l'indulgence envers ces rebelles, et ne me prenne pour être à demi un fauteur de troubles et un briseur de métiers. »

Sans doute l'ambition de lord Byron eût été de se distinguer comme orateur aussi bien que comme poète; mais la nature semble s'opposer à ce qu'un seul homme réunisse tous les genres de gloire. Il se prépara pour cette discussion comme pour un début important. Il composa et écrivit en entier son discours, avant de le prononcer. L'accueil qu'il reçut fut flatteur : complimenté avec chaleur par les nobles pairs qui siégeaient de son côté, il fut enivré de son succès; il répétait, avec la satisfaction d'un jeune écolier qui reçoit sa première couronne, les éloges qu'on lui avait donnés, et le nom de ceux qui avaient voulu lui être présentés. Il dit, entre autres choses, à l'un de ses amis, « c'est la plus belle préface que je pusse faire à *Childe-Harold*. »

Le discours en lui-même était vigoureux et acéré. Quelques échantillons de l'éloquence oratoire de Byron ont le même genre d'intérêt qu'on trouve à lire la poésie de Burke. Il commence son discours par l'aveu mélancolique, qu'au milieu de ses nobles collègues il se trouvait presque étranger.

« Etant (dit-il) en quelque façon lié au comté souffrant, mais étranger non seulement à cette Chambre en général, mais à presque tous les individus dont j'ose solliciter l'attention, je réclame l'indulgence de vos seigneuries. »

Voici quelques uns des passages les plus saillants : « Quand on nous dit que ces hommes sont ligüés, non seulement pour la destruction de leur bien-être, mais de leurs



inoyens même de subsistance, pouvons-nous oublier que c'est la cruelle politique, la désastreuse guerre des dix-huit dernières années, qui ont détruit leur bien-être, le nôtre, celui de tous : cette politique, créée par des grands hommes d'état qui maintenant ne sont plus, a survécu aux morts. pour être la malédiction des vivants jusqu'à la troisième et quatrième génération ! Ces ouvriers n'ont détruit leurs métiers que quand ils leur étaient devenus inutiles, pire qu'inutiles : quand ils les empêchaient de gagner leur pain de tous les jours. Peut-on s'étonner que, dans des temps comme ceux-ci, où la banqueroute et la fraude envahissent et démoralisent des classes voisines de celle de vos seigneuries, la dernière, quoique jadis la plus utile portion du peuple ; oublie ses devoirs, dans l'excès de son malheur, et devienne même moins répréhensible qu'un de ses représentants.

» Mais tandis que le coupable élevé trouve mille moyens d'échapper à la loi, on médite de nouvelles condamnations, on tend de nouveaux pièges de mort à de misérables manœuvres que la famine a poussés au crime. Ces hommes voulaient cultiver la terre, mais la pioche était en d'autres mains ; ils n'eurent pas honte de mendier, mais personne ne vint à leur secours. Leur moyen de subsistance était détruit ; tous les autres emplois occupés ; et en déplorant et condamnant leurs excès, je le répète, nous n'avons pas le droit d'en être surpris. . . . .

» J'ai traversé le théâtre de la guerre dans la péninsule ; j'ai parcouru quelques unes des provinces les plus opprimées de la Turquie ; mais jamais sous le plus despotique des gouvernements infidèles, je ne vis une misère aussi dégoûtante que celle qui a frappé mes regards, depuis mon retour au centre d'un royaume chrétien. Et quels sont vos remèdes ? Après quelques mois d'inaction et quelques mois d'une activité plus dangereuse encore, vient à la fin le grand spécifique, le remède infailible de tous les médecins d'état, depuis Dracon jusqu'à nos jours. Après avoir tâté le pouls et branlé

la tête, on prescrit au malade l'eau chaude et la saignée : l'eau chaude, c'est votre tiède et craintive politique, et les lancettes sont aux mains de vos soldats. Ces convulsions doivent se terminer par la mort, résultat inévitable des ordonnances de tous les Sangrados politiques. Mettant de côté l'injustice palpable et l'inefficacité certaine du bill, n'y a-t-il pas déjà assez de la peine capitale dans vos statuts? n'y a-t-il point assez de sang sur votre code pénal, qu'il faille en verser davantage pour qu'il s'élève vers le ciel en témoignage contre vous? Comment mettrez-vous ce bill en vigueur? Pouvez-vous enfermer tout un comté dans ses propres prisons? Dresserez-vous un gibet au milieu de chaque champ, et y pendrez-vous des hommes comme autant d'épouvantails? ou bien commencerez-vous ( et il faudra en venir là pour l'application des mesures ) par décimer, et mettre le pays sous la loi martiale; par dépeupler, créer un désert autour de vous, rétablir la forêt de Sherwood dans son état primitif de chasse royale, et l'offrir à la couronne comme un présent acceptable et un asile pour les proscrits? Sont-ce là les secours que vous réservez à une populace affamée, désespérée? L'infortuné mourant de faim, qui a bravé vos baïonnettes, sera-t-il intimidé par vos potences? Lorsque la mort est une ressource, la seule ressource que vous paraissiez vouloir lui accorder, une dragonnade lui rendra-t-elle la tranquillité? Ce que vos grenadiers n'ont pu faire, le bourreau le fera-t-il? Si vous procédez par les formes de la loi, où sont vos preuves? Ceux qui ont refusé d'inculper leurs complices, lorsque la déportation était le seul châtiment qu'on pût infliger, seront difficilement tentés de faire des révélations contre eux, lorsqu'il sera question de peine de mort. Avec toute déférence pour les nobles lords du parti opposé, je crois qu'un léger examen et quelques réflexions les engageront à abandonner leur projet. Cette mesure favorite des gouvernemens, si souvent adoptée, si merveilleusement efficace dans une multitude de circonstances récentes, la *temporisation* aurait bien ses avantages dans le cas

présent. Quand il s'agit d'émanciper, de faire droit à un grief, vous hésitez, vous délibérez pendant des années, vous temporisez, vous négociez, vous ménagez les esprits; mais une sentence de mort doit passer haut la main, sans qu'on accorde une pensée aux conséquences. »

Dans un de ses journaux, il fait les remarques suivantes sur les débats parlementaires auxquels il prit part, et sur ce premier discours.

« Ce qui me valut l'amitié de Sheridan (je croirais qu'il a voulu me mystifier, s'il n'avait tenu le même langage à lady Caroline Lamb et à d'autres personnes, avant et après notre liaison), ce fut mes « Bardes anglais et mes Critiques écossais. » Il me dit qu'il ne faisait aucun cas de la poésie en général (ni de la mienne, à l'exception de ce *seul* poème), mais qu'il était certain, d'après cette publication et quelques autres symptômes, que je deviendrais orateur, si je voulais me décider à parler et me faire un homme parlementaire. Ce fut son refrain continuel jusqu'à la fin; et je me souviens que mon vieux tuteur, le docteur Drury, avait la même idée lorsque j'étais son élève. Mais je n'eus jamais beaucoup de penchant à essayer. Je pris la parole une fois ou deux, ainsi que font tous les jeunes pairs, comme pour s'initier à la vie publique; mais la dissipation, la timidité, l'orgueil, et certaine réserve dans mes opinions, joints au peu de temps que je restai en Angleterre après ma majorité (environ cinq ans en tout), m'empêchèrent de renouveler l'expérience. Au total, mon début fut plutôt encourageant, surtout mon premier discours (je parlai trois ou quatre fois en tout). Mais peu après mon poème de *Childe-Harold* fut publié, et personne ne pensa depuis à ma *prose*, ni moi non plus. Mon éloquence devint pour moi un objet secondaire, sans intérêt, quoique cependant quelquefois je me demande à moi-même si j'aurais réussi. »

Dans une lettre à M. Hodgson, écrite au moment même, on voit toute l'ivresse que lui causa son succès.

5 mars 1812.

« MON CHER HODGSON ,

» *Nous* ne sommes pas responsables de la manière dont nos discours sont rapportés dans les gazettes : ils sont toujours tronqués , et, en cette occasion , on s'est encore surpassé , grâces aux débats de la chambre des communes , insérés le même soir. Le Morning Post aurait dû dire *dix-huit ans*. Quoi qu'il en soit , vous trouverez ce discours , tel qu'il a été prononcé , dans le « *Parliamentary Register* » , quand il paraîtra. Lord Holland et lord Grenville , mais particulièrement ce dernier , m'ont adressé en passant de grands compliments dans la discussion , ainsi que vous pouvez l'avoir vu dans les gazettes. Lord Eldon et lord Harrouby m'ont répondu. Depuis , on m'a rapporté , directement , une infinité de merveilleux éloges , de la part de divers personnages *ministériels* , oui *ministériels* ! aussi bien que de membres de l'opposition. Je me contente de vous nommer sir Francis Burdett. *Il* dit que c'est le meilleur discours prononcé par un lord , depuis *Dieu sait quand* ; probablement que la conformité de sentiments m'aura gagné son cœur. Lord H. me dit que je les terrasserai tous , si je persévère ; et lord G. a remarqué que la construction de quelques unes de mes périodes était absolument la même que celle de Burke ! et bien d'autres propos flatteurs pour ma vanité. J'ai dit des choses très violentes avec une sorte de modeste impudence ; j'ai tout attaqué , j'ai insulté tout le monde , j'ai mis le lord chancelier de fort mauvaise humeur , et , si j'en crois ce qu'on me rapporte , je n'ai rien perdu de ma réputation à cet essai. Quant à mon débit , il a été élevé , coulant , peut-être trop pompeux. Personne ne m'aurait reconnu , moi-même je n'aurais pu me reconnaître dans le récit des gazettes.

» Mon poème paraît samedi. Hobhouse est ici ; je lui dirai d'écrire. Je suis débarrassé de ma pierre pour le moment ,

mais je crains qu'elle ne fasse partie de ma constitution. Nous parlons tous d'une visite à Cambridge. »

Il écrivit le même jour à lord Holland, en lui envoyant un exemplaire de *Childe-Harold*, et avec le désir, évidemment sincère, de réparer le passé.

« MILORD ,

» Oserais-je prier votre seigneurie d'accepter l'exemplaire joint à ce billet. Déjà vous avez si complètement prouvé la vérité de ce vers de Pope ,

Le pardon appartient à qui fut insulté ,

que je soupire après une occasion de donner un démenti au vers qui suit. Si je n'étais parfaitement convaincu que tout ce qu'a pu m'arracher l'emportement enfantin d'une sottise colère n'a pas produit plus d'effet qu'il ne le méritait , j'aurais difficilement l'assurance (peut-être votre seigneurie trouverait une expression plus forte et plus convenable) de vous offrir un in-quarto du même écrivain (1). Je suis affligé de vous savoir aujourd'hui tourmenté par la goutte. Si mon livre peut vous faire rire de lui ou vous égayer à mes dépens, il aura son utilité ; s'il peut vous faire dormir , l'avantage sera encore plus grand ; et puisqu'un facétieux personnage a découvert, il y a environ un demi-siècle, que « la poésie n'est que drogue » , je vous offre la mienne pour aider en toute humilité aux effets de « l'eau médicinale ». Je suis certain que vous me pardonnerez cette bouffonnerie avec toutes les autres, et que vous me croirez le reconnaissant et sincère serviteur de votre seigneurie. »

*Childe-Harold* parut deux jours après le discours de Byron à la chambre. L'impression qu'il produisit fut aussi instantanée qu'elle devint forte et durable. Des causes étrangères au mérite de l'œuvre concoururent à ce succès.

(1) On se rappelle qu'il avait fort maltraité lord Holland, dans sa satire.

Quelques personnes voient dans le génie de lord Byron des traits fortement prononcés de ressemblance avec l'époque où il vécut, et le regardent comme le produit naturel des événements prodigieux de la fin du siècle dernier ; comme l'enfant et le représentant de la Révolution en poésie, de même qu'un autre grand homme, Napoléon, fut le résultat de la révolution en politique et dans l'art de la guerre. Sans adopter cette idée dans toute sa portée, il faut reconnaître que l'impulsion donnée à tout ce qu'il y a d'énergie et de passion dans l'esprit humain par tant de changements inattendus sur le théâtre du monde, créait une disposition générale pour les émotions fortes qu'on ne pouvait plus contenter, en puisant aux sources ordinaires. Le poète qui, secouant le joug d'une autorité en discrédit, animant ses chants de toute la fougue des passions, et les montant à l'unisson des âmes et du siècle, s'élançait sans hésitation dans la nouvelle carrière et revendiquait l'empire du génie, ne pouvait manquer de rencontrer un auditoire disposé à l'applaudir.

Il est vrai qu'au délire et à la licence qui déshonorèrent les premiers actes de ce terrible drame, avait succédé une sorte de réaction religieuse. La piété et le bon goût se révoltaient également contre cet odieux esprit de raillerie ; et si, dans *Childe-Harold*, lord Byron eût adopté le ton de légèreté et de dérision auquel il s'abandonna malheureusement par la suite, ni son talent, ni son originalité, n'eussent pu lui assurer un triomphe aussi complet. Mais quelques teintes de scepticisme, loin de nuire à sa popularité, furent au nombre des moyens, indépendants du mérite et du charme des vers, qui contribuèrent au succès de l'ouvrage. Les sentiments religieux qui, depuis la Révolution française, s'étaient réveillés en Europe, avaient une tendance très prononcée à un examen sérieux et à une liberté plus vaste. Un génie tel que celui de Byron, errant dans les ténèbres du scepticisme, était un spectacle d'un vif intérêt pour des cœurs de véritable dévotion et de tolérance. S'ils avaient eux-

mêmes éprouvé ce que le doute a de pénible ; ils plaignaient son malheureux sort : et ceux dont la foi n'avait jamais été ébranlée, qui n'avaient jamais abandonné le port, regardaient ses égarements avec compassion. D'ailleurs, tout espoir de retour n'était pas interdit. Si ardent, si jeune, Byron ne pouvait encore être endurci ; pour un cœur blessé comme l'était le sien, il n'existe qu'une seule source de consolation, et l'amour sincère de la vérité qui éclatait de toutes parts dans ses écrits, faisait espérer qu'il finirait par y revenir.

Certaines particularités de son histoire et de son caractère, concoururent aussi à cette célébrité subite. Il s'était d'abord présenté au public sous le point de vue le plus propre à exciter l'attention et l'intérêt. Ordinairement les jeunes gens d'un rang élevé qui annoncent quelques talents, sont introduits dans le monde au milieu des applaudissements anticipés d'une légion d'amis ; le jeune Byron s'y présenta seul, sans appui, sans prôneurs, représentant d'une ancienne famille, dont le nom long-temps enseveli dans la sombre solitude de Newstead, semblait sortir d'un sommeil d'un demi-siècle. Les circonstances qui suivirent, la vigueur de sa défense contre ceux qui attaquaient sa renommée naissante, la manière dont il disparut après cet exploit, sans même daigner ramasser les lauriers qu'il avait cueillis ; ce départ pour un voyage lointain qui pouvait se prolonger au gré du hasard et de sa fantaisie, tout dans ces incidents répandait sur le caractère du jeune poète un air aventureux, qui déjà disposait ses lecteurs à aller au devant des impressions de son génie. En s'en rapprochant davantage, l'imagination, au lieu d'être trompée dans son attente, découvrirait de nouveaux motifs d'intérêt qui surpassaient encore ce qu'elle avait imaginé ; tandis que la curiosité et la sympathie éveillées par ce qu'il laissait transpirer de son histoire, s'accroissaient par des illusions mystérieuses à ce qu'il n'expliquait pas. La vivacité de ses regrets pour ceux que la mort lui avait enlevés, autorisait ses admirateurs à lui

supposer encore plus de douleur et de sensibilité qu'il n'en laissait voir ; et c'est surtout à lord Byron que l'on peut appliquer ce qu'on disait du poète Young, « qu'il avait eu l'art d'associer le public à ses douleurs les plus intimes. » Ces influences personnelles agissaient avec d'autant plus de force sur le cercle de sa société particulière, qu'elles étaient secondées par tout ce qui peut entraîner les imaginations mobiles. Sa jeunesse, sa beauté, la noblesse de sa physionomie, où se jouaient de continuelles oppositions d'ombre et de lumière, tant de douceur dans la voix, tant de graces dans ses manières avec les femmes, tant de fierté dans ses rapports avec les hommes ; les prétendues singularités de son genre de vie, si propres à exciter la curiosité, tout concourait à répandre sa réputation. Et il faut bien l'avouer, outre les sources d'un intérêt pur, les allusions qu'il fait dans son poème à des « amours qui n'essuyèrent jamais de refus » (1), entrèrent pour quelque chose dans l'engouement de ce sexe, si prompt à se laisser subjugué par ceux qui ont le plus triomphé de sa faiblesse.

Il semble que, peut-être alors par un sentiment de modestie, il mit son rang au nombre des hasards heureux qui se réunissaient pour assurer ses succès. « J'en dois attribuer une grande partie, disait-il, à mon titre de lord. » On croirait que ce charme ne devrait opérer que sur des gens d'un rang inférieur ; mais un pareil mot prouve que l'avantage d'une haute naissance n'est jamais mieux compris et mieux apprécié que par les nobles eux-mêmes. Il était d'ailleurs naturel que l'admiration de cette caste pour le nouveau poète, s'augmentât du sentiment qu'il était né au milieu d'elle, et que son génie allait enfin payer avec usure la dette

(1) Quelque irrégulière qu'ait été sa vie au collège, ces expressions de séducteur, de pièges tendus à l'innocence, qui se trouvent dans un passage de *Childe-Harold*, ne pouvaient s'appliquer à lord Byron, et ne peuvent être considérées que comme une preuve de plus du penchant qu'il avait à se peindre défavorablement.



qu'elle avait contractée depuis long-temps envers la littérature nationale.

De tout ce qui précède, on peut conclure que jamais il n'avait existé, et que probablement jamais il n'existera une telle réunion de facultés, de génie, d'avantages et de charmes de tout genre, propres à éblouir et à captiver les hommes. Aussi l'effet fut en quelque sorte électrique. Sa célébrité, sans passer par tous les degrés ordinaires, apparut tout-à-coup, comme ces palais de fées bâtis en une nuit. Et lui-même, dans ses souvenirs, dit : « Un matin je m'éveillai, et me trouvai célèbre. » La première édition de son poème fut enlevée en un instant. *Childe-Harold* et lord Byron devinrent le sujet universel des conversations. Les premiers noms de l'époque se firent inscrire à sa porte, et parmi eux se trouvaient les hommes qu'il avait le moins ménagés dans sa satire; mais dont le ressentiment cédait à une généreuse admiration. Du matin jusqu'au soir les témoignages les plus flatteurs se succédaient à l'envi, depuis l'hommage sérieux de l'homme d'état et du philosophe, jusqu'au billet de quelque romanesque inconnue, auquel il était encore plus sensible, ou la pressante invitation de quelques belles, arbitres du bon ton et de la mode. Londres, qui, peu de semaines auparavant, était pour lui un désert, se peuplait de ses admirateurs. Les salons de la plus haute société s'ouvrirent pour le recevoir; et au milieu de cette illustre cohue, il se trouva l'objet le plus distingué, et celui auquel s'adressaient toutes les prévenances.

Son manuscrit fut payé par M. Murray la somme de 600 livres sterling, et il en disposa en faveur de M. Dallas, de la manière la plus simple et la plus délicate, en lui disant que jamais « il ne recevrait d'argent pour ses écrits ». Par la suite, il abandonna cette résolution, dictée par un mélange d'orgueil et de générosité, et dont Swift lui avait donné l'exemple, ainsi que Voltaire, qui disposa de presque tous ses ouvrages en faveur de Prault, et d'autres libraires, et ne reçut que des livres, et point d'argent en échange de ceux

pour lesquels il entra en marché. Il avait eu d'abord l'intention de dédier ce poème à son jeune ami M. Harness, mais, par réflexion, il y renonça. Dans une lettre, malheureusement perdue, il alléguait, pour motiver ce changement, la crainte, que les préventions défavorables que certains passages pouvaient élever contre lui, n'atteignissent son ami, et ne pussent lui nuire dans la profession qu'il allait embrasser.

---

## CHAPITRE IV.

Une affaire d'honneur. — L'institution d'Argyle. — Lord Byron fait le rôle de médiateur dans plusieurs querelles. — Embarras de sa position vis-à-vis de ceux qu'il avait attaqués dans sa satire. — Sa susceptibilité. — Sa sympathie. — Il supprime trois de ses poèmes à la veille de les publier. — Sa crainte d'avoir blessé un ami. — Seconde tentative à la Chambre, moins heureuse que la première. — Anecdotes sur quelques membres et sur le lord Chancelier. — Son maintien réservé et distrait dans les salons. — Sa gaieté dans l'intimité. — Il assiste à une exécution. — La mendicante.

Peu de jours après la publication de *Childe-Harold*, je reçus un matin la visite du noble auteur : il remit entre mes mains une lettre qu'il venait de recevoir, en me priant de faire toutes les démarches qu'elle rendait nécessaires. Cette lettre lui avait été apportée par un M. Leckie, auteur d'un ouvrage sur la Sicile, et elle était d'un certain colonel Greville, qui avait autrefois figuré avec éclat dans le grand monde. Il demandait à sa seigneurie, comme auteur des « Bardes anglais », satisfaction et réparation de l'injure qu'il croyait avoir reçue dans quelques passages de cette satire, relatifs à sa conduite comme directeur de l'institution d'Argyle, et qui lui semblaient de nature à compromettre sa réputation. Le colonel se permettait quelques expressions qui annonçaient une aigreur à laquelle lord Byron, quels que fussent ses torts, était peu disposé à céder. Aussi quand je lui rendis la lettre, il me dit : « A pareil message, il n'y a qu'une réponse à faire. » Cependant, il consentit à me laisser conduire la chose à ma façon, et s'en remit entièrement à moi. J'eus bientôt après une entrevue avec l'ami du colonel. Je commençai par lui faire observer que certaines paroles s'opposaient à la négociation que le colonel semblait vou-

loir entamer. Il convint avec moi de les faire disparaître ; je marquai les passages qu'il fallait changer ; et il s'engagea à me renvoyer la lettre le lendemain autrement conçue. En même temps, je reçus de lord Byron la note suivante pour me servir d'instruction.

« Dans le passage où il est question de la perte que fit M. Way, rien ne ressemble à une inculpation de friponnerie : il est facile de s'en convaincre en consultant l'ouvrage. De plus, il est dit expressément que les *directeurs ignoraient ce qui se passait*. Quant au goût dominant pour le jeu, on ne peut nier que l'institution eût des *billards*, des *déx*, etc. Lord Byron a vu de ses propres yeux qu'on en faisait usage dans les salons ; or il est constant que ce sont des jeux. Si on accorde qu'il en existe, le président de l'institution ne peut guère se plaindre qu'on le nomme *l'arbitre des jeux* ; autrement que deviendrait son autorité ?

» Lord B. n'a aucune animosité personnelle contre le colonel Greville. Il a cru avoir le droit de parler *publiquement* d'une institution *publique* dont lui-même était membre. Le colonel Greville était le directeur reconnu de cette institution. Il est trop tard pour en discuter les avantages et les inconvénients.

» Lord B. abandonne la discussion de la réparation d'une insulte réelle ou supposée à l'ami du colonel Greville et à M. Moore, ami de lord Byron, en les suppliant de se rappeler qu'il a, comme le colonel, son honneur à ménager.

» Si l'affaire peut s'arranger à l'amiable, lord B. fera tout ce qu'un homme de cœur peut accorder au désir d'une conciliation ; sinon il satisfera le colonel Greville de la manière que ce dernier jugera convenable. »

Le lendemain matin je reçus la lettre nouvellement rédigée, avec un billet de M. Leckie, qui m'informait que son ami était retenu au lit. Il m'offrait une nouvelle entrevue, si elle devenait nécessaire.

Cette affaire fut bientôt terminée d'une manière pacifique.

Puisque j'en suis sur ce chapitre, je citerai le récit amu-

sant de quelques affaires du même genre, dans lesquelles lord Byron joua le rôle de conciliateur.

« J'ai été appelé, dit-il, plus de vingt fois comme médiateur ou comme témoin dans différentes querelles, et toujours je me suis efforcé de terminer l'affaire sans compromettre l'honneur des parties, et sans les exposer au risque de perdre la vie ; ce qui n'était pas toujours chose facile, ayant eu souvent à traiter, dans des circonstances très difficiles et très délicates, avec des têtes chaudes et des esprits hautains, des Irlandais, des joueurs, des gardes-du-corps, des capitaines, des cornettes de cavalerie, et autres de même trempe. C'était pendant ma jeunesse, lorsque je passais ma vie avec gens turbulents. J'ai été chargé de porter des cartels de la part de gentilshommes à des nobles, de capitaines à d'autres capitaines, de gens de loi à des conseillers, et une fois d'un révérend ecclésiastique à un officier des gardes. Mais, dans cette dernière occasion, il me fut bien plus difficile que dans toute autre, de pacifier « le duel, sans en venir aux coups ; » car il s'agissait d'une femme. Je dois ajouter que jamais je n'ai vu *femme* se conduire aussi mal, se montrer plus dénuée de toute sensibilité ; une vraie c. . . , froide et sans cœur, mais très belle, après tout. Elle se faisait appeler Suzanne B\*\*\* ; je ne l'ai vue qu'une fois, et c'était pour l'amener à dire deux mots qui ne pouvaient en rien la compromettre, et dont l'effet infaillible était de sauver un membre du clergé, ou un lieutenant de cavalerie. Jamais elle ne voulut les prononcer. Ni moi, ni N\*\*\* (fils de sir E. N., et ami de l'un des champions), nous ne pûmes les lui arracher, quoique nous fussions très habiles à traiter avec le beau sexe. Enfin, je parvins à pacifier les combattants, sans faire usage du talisman qu'elle refusait, à sa grande vexation, je crois. C'était bien la plus diabolique c. . . que j'aie jamais vue, et j'en ai vu beaucoup. Quoique mon ecclésiastique fût sûr d'y perdre la vie ou son bénéfice, il était aussi crâne que l'évêque de Beauvais, et fort difficile à apaiser. Mais, à la

vérité, il était amoureux, et c'est une passion martiale. »

Bien qu'il fût assez peu agréable de voir renaître les suites de sa satire sous la forme de continuelles hostilités, lord Byron était encore beaucoup plus embarrassé quand les choses prenaient une tournure amicale. Habitué maintenant à recevoir les prévenances de gens que sa plume avait blessés, ou dont il avait attaqué les amis, chaque fois que cela se renouvelait, il disait, dans le langage énergique de l'écriture, qu'on « amassait des charbons ardents sur sa tête. » Il était extrêmement sensible à la bienveillance et à la froideur de ceux avec qui il vivait, et s'il eût toujours été soumis à l'influence de la société, il est au moins douteux qu'il se fût livré à ces éclats effrénés de licence dans lesquels il montra à la fois ses facultés, et l'abus qu'il en pouvait faire. Quand il composa sa satire le monde ne l'avait pas encore enfermé dans ses digues, et il avait rompu de nouveau avec lui, quand il écrivit *Don Juan* et *Caïn*. D'ailleurs, il semblait qu'un instinct le portât vers une vie solitaire et indépendante, comme la seule condition où il pût déployer toutes ses forces. Dans le domaine de son imagination, il pouvait défier le monde entier; mais dans la vie réelle un sourire, un froncement de sourcils, le maîtrisaient. La facilité avec laquelle il sacrifia son premier volume à la suggestion de son ami M. Becher, est une forte preuve de cette flexibilité, et pour *Childe-Harold*, les opinions de MM. Gifford et Dallas eurent tant d'influence sur lui, que non seulement il abandonna l'idée qu'il avait eue d'abord de s'identifier à son héros, mais qu'il supprima une de ses stances favorites, parce qu'ils la jugèrent hétérodoxe; et l'on peut croire qu'il ne manqua qu'un peu plus d'étendue à cette influence pour lui faire sacrifier la partie sceptique de son poème. Toujours est-il certain que, pendant le reste de son séjour en Angleterre, il n'exposa plus de semblables doctrines; et que, dans tous les admirables produits de son imagination, dont il enrichit cette époque, il sut contenir l'amertume et la licence de son impétueux

esprit : peut-être aussi ne fût-ce qu'en se délivrant de toute contrainte qu'il put planer si haut. A quelques écarts qu'il se soit laissé emporter, tant de génie brillait au milieu même de ses égarements, que toujours l'admiration surpassa le blâme.

Géant au milieu de la foule, il se laissait garrotter par elle, comme Gulliver chez les Lilliputiens, mais en lui cette sorte de faiblesse venait d'une extrême sympathie et d'une foule de bons sentiments. Par exemple, les agressions dont il s'était rendu coupable dans sa satire avaient beau être oubliées de ceux qui y avaient été en butte, il ne se pardonnait pas à lui-même d'avoir injurié les talents et le caractère d'hommes qui maintenant vivaient familièrement et amicalement avec lui; et l'idée que de pareilles injures se perpétueraient lui devint insupportable. La cinquième édition des « Bardes anglais » était sur le point d'être publiée quand il écrivit à Cawthorn, qui en était éditeur, de livrer toute l'impression aux flammes. Un autre poème intitulé la *Malédiction de Minerve*, et dirigé contre lord Elgin, fut aussi sacrifié, à la demande de ce seigneur ou de ses amis; et sa *Paraphrase d'Horace*, bien que contenant moins de personnalités que les autres ouvrages, fut enveloppée dans la même proscription.

Au milieu de l'ivresse que lui causait son succès, il ne négligea point ses anciens amis, et sembla au contraire attacher plus de prix que jamais à leur vive et solide affection, comme s'il eût senti que ce triomphe passager le laisserait un jour plus isolé qu'auparavant. Il écrivit à M. William Bankes, dont il craignait d'avoir encouru le déplaisir.

20 avril 1812.

« MON CHER BANKES,

» Je suis presque blessé, quoique pas grièvement, du discours que vous m'avez tenu hier soir; et j'espère encore que ce n'est qu'une de vos *profanes* plaisanteries. Je serais bien

fâché que rien dans ma conduite pût vous faire supposer que j'ai conçu de moi une opinion plus relevée, ou de vous une opinion moindre que celle dont j'ai toujours fait profession. Je puis vous assurer que je suis autant le plus humble de vos serviteurs que je l'étais au collège de la Trinité; et si je ne me suis pas trouvé chez moi, lorsque vous m'avez fait la faveur d'y venir, j'y ai plus perdu que vous. Au milieu du tracas et du bourdonnement des salons, il n'y a pas, il ne peut y avoir de conversation raisonnable; mais lorsque j'en puis jouir, il n'en est pas que je préfère à la vôtre.

» Croyez-moi pour jamais votre fidèle et dévoué,

» BYRON. »

### AU MÊME.

« MON CHER BANKES,

» Mon empressement à chercher une explication vous a sans doute convaincu que si dans mes manières quelque maladresse a pu vous choquer, il y a eu aussi peu d'intention de ma part qu'il y aurait d'ingratitude si elles avaient été préméditées. Réellement je ne m'étais pas aperçu qu'avec vous je me fusse livré à de tels caprices. Nous n'étions pas l'un à l'autre autant que j'aurais pu le désirer, je le sais bien; mais je pense qu'un *observateur* aussi fin que vous, en voyait assez pour trouver l'explication de ceci, sans me supposer aucun dédain pour une personne dont la société fait mon plaisir et mon orgueil. Souvenez-vous que je ne fais point allusion à ce cercle de connaissances étendu ou qui cherche à s'étendre, mais à des circonstances que vous devinerez, je pense, avec un peu de réflexion.

» Maintenant, mon cher Bankes, ne m'affligez plus en supposant que nous puissions penser l'un de l'autre autrement que nous n'avons fait jusqu'ici. Vous me disiez dernièrement que mon caractère avait gagné, et je serais bien fâché de vous voir révoquer cette opinion. Croyez-moi,



vosre amitié m'est beaucoup plus chère que toutes ces absurdes vanités auxquelles je crains que vous n'imaginiez que j'attache trop de prix. Jamais je n'ai contesté votre supériorité; jamais je n'ai douté ( sérieusement ) de votre bienveillance, et personne ne parviendra jamais à créer quelque mésintelligence entre nous, qu'au grand regret de votre éternellement affectionné, etc.

» *P. S.* Je vous verrai, j'espère, chez lady Jersey : Hobhouse y sera aussi. »

Au mois d'avril, il fut tenté de s'essayer de nouveau à la chambre des pairs; et il se prononça fortement en faveur de la motion de lord Donoughmore, pour la prise en considération des réclamations des catholiques irlandais. Cette seconde tentative semble avoir été moins heureuse que la première. Son débit parut emphatique et théâtral. Je présume ( ne l'ayant jamais entendu au parlement ) qu'il le gâtait de la même façon qu'il défigurait ses vers, en les récitant sur un ton monotone et chantant qu'on acquiert dans les écoles publiques, et plus particulièrement à Harrow, et qui tient à un fâcheux milieu entre le chant et le récitatif.

Je trouve dans ses notes les anecdotes suivantes, sur les négociations relatives à un changement de ministère pendant cette session.

« A la réunion des pairs de l'opposition, en 1812, chez lord Grenville, où ce dernier et lord Grey nous lurent la correspondance relative à la négociation de Moira, j'étais assis près du duc de Grafton, et lui demandai : « Qu'y a-t-il à faire maintenant ? » — « A éveiller le duc de Norfolk, » répliqua-t-il ( il ronflait tout haut à nos oreilles ); « c'est, je crois, tout ce que les négociateurs nous ont laissé à faire pour cette fois. »

« Lors du débat, ou plutôt de la discussion qui eut lieu ensuite à la chambre des pairs sur cette même question, j'étais immédiatement derrière lord Moira, que le discours de Grey fatiguait extrêmement; et tandis que Grey parlait, il se retourna plusieurs fois vers moi, et me demanda si

j'étais de son avis. La question était assez déplacée, puisque je n'avais pas entendu les deux côtés. Mais Moira me répétait continuellement : « Ce n'était pas ainsi ; c'était comme ceci et comme cela. » Je ne savais trop que penser ; mais je ne pouvais m'empêcher de sympathiser avec la vivacité de ses sensations. »

Les réclamations des catholiques furent remises sur le tapis une seconde fois, dans cette session, par lord Wellesley. Sa motion passa à la majorité d'une voix. L'anecdote suivante a rapport à cette circonstance.

« Lord \*\*\* (1) affecte d'imiter deux de ses prédécesseurs Thurlow et Loughborough, et de temps à autre il se permet un juron. Dans un des débats sur la question catholique, un jour qu'il y avait égalité de voix, ou qu'il s'en fallait d'une (j'oublie lequel), on m'envoya chercher en toute hâte à un bal, que je quittai un peu à regret, je l'avoue, pour aller émanciper cinq millions d'hommes. J'arrivai tard, et n'entraî pas de suite dans l'intérieur de la salle, mais je m'arrêtai juste derrière le siège du président. Lord E\*\*\* tourna la tête, et, en m'apercevant, dit à un pair qui était venu près de la balle de laine pour quelques minutes, suivant l'usage de ses partisans : « Oh, diable ! ils l'emporteront maintenant ! Pardieu, *ce vote* qui vient d'entrer leur assure la victoire. »

Pendant ce temps l'impression qu'il avait produite sur la société, comme poète et comme homme, devenait de plus en plus vive : et la facilité avec laquelle il s'abandonnait au tourbillon du grand monde, la part qu'il prenait à ses divertissements, prouvaient qu'au moins ce nouveau mode d'existence avait pour lui des charmes, quel que fût d'ailleurs le jugement qu'il portait de ses plaisirs. Lord Byron possédait à un degré peu commun l'extrême susceptibilité presque inséparable du génie ; et jamais personne n'avait eu si belle chance de se voir adulé par l'opinion.

(1) Probablement lord Eldon, le chancelier actuel.

(N. du T.)

Je trouve dans un billet que je lui adressai à cette époque quelques plaisanteries sur le cercle d'admirateurs épiaut ses moindres mouvements, au milieu desquels je l'avais laissé la veille; et au fait, il lui fallait subir cet examen flatteur, quelque part qu'il allât. Alors, mais plus particulièrement avant que le nombre de ses connaissances se fût assez étendu pour le mettre complètement à l'aise, sa physionomie, son maintien, tout en lui annonçait que ses pensées étaient ailleurs, et il laissait tomber ses regards distraits et mélancoliques sur la foule qui l'environnait. Cette conduite, si rare en pareilles circonstances, et si bien d'accord avec les idées romanesques qu'on se faisait de lui, était causée en partie par la timidité, et en partie peut-être par ce désir de faire effet auquel l'entraînait naturellement la tournure de son génie poétique. Au surplus, rien ne pouvait être plus amusant et plus délicieux que le contraste de ses manières quand nous nous retrouvions seuls, avec son orgueilleuse réserve au milieu du cercle brillant que nous venions de quitter. On eût dit la turbulente gaité d'un écolier échappé à sa classe et délivré de l'œil du maître : il semblait disposé à se livrer à toutes les plaisanteries, à toutes les espiègleries imaginables. Le trouvant invariablement dans les mêmes dispositions dès que nous étions tête à tête, je le raillai plus d'une fois sur le ton sévère et triste de sa poésie, comme d'une contrainte qu'il s'était imposée. Mais il me répondit constamment, et je fus bientôt après convaincu qu'il disait la vérité, que, bien qu'il fût plein de gaité et disposé à rire avec ceux qu'il aimait, il était, au fond du cœur, l'être le plus mélancolique et le plus misérable du monde.

Parmi les courts billets que je reçus de lui vers ce temps, et qui ont presque tous rapport aux engagements que nous avions pour les mêmes sociétés, quelques uns font connaître ses habitudes, et par cela même ont de l'intérêt.

25 mars 1812.

« On fait savoir par ces présentes à tous et à chacun, que vous, Thomas Moore, vous êtes cité, non, invité par requête

spéciale et particulière à comparaître chez lady C. L\*\*\*, demain soir à neuf heures et demie. Vous y aurez un accueil civil et un entretien décent. Je vous en prie, venez. J'ai subi à votre sujet un interrogatoire tellement détaillé que je vous supplie de répondre en personne..... Croyez-moi, etc. »

Vendredi à midi.

« J'aurais répondu hier à votre billet, si je n'avais espéré vous voir ce matin. Il faut nous entendre sur le jour où nous devons dîner chez sir Francis. Je présume que nous nous rencontrerons chez lady Spencer, ce soir. J'ignorais que vous dussiez être chez miss Berry, hier soir, autrement j'y serais certainement allé.

» Comme à l'ordinaire, je suis empêtré dans mille difficultés et embarras, mais où il n'y a rien de martial pour le moment. Croyez-moi. »

8 mai 1812.

« Je suis trop fier d'être votre ami pour m'informer avec qui je suis appareillé dans votre opinion; et Dieu sait que j'ai besoin d'amis plus que jamais. Je ne cesse de prendre soin de moi, mais cela n'aboutit à rien. Si vous connaissiez ma situation dans tous ses détails, vous excuseriez une négligence apparente, mais sans intention aucune. Je vais quitter la ville, je crois; mais *vous*, ne la quittez pas sans me voir. Je vous souhaite du fond de mon âme tout le bonheur que vous pouvez désirer, et je pense que vous avez pris la bonne route pour y arriver sûrement. La paix soit avec vous! Je crains de l'avoir perdue pour toujours.

» Adieu, etc. »

20 mai 1812.

« Lundi, après avoir veillé toute la nuit, j'ai vu Bellingham lancé dans l'éternité, et à trois heures le même jour, j'ai vu\*\*\* lancé dans la campagne. »

Ce Bellingham était l'assassin de M. Perceval, auquel on se souvient qu'il brûla la cervelle en plein parlement et séance tenante : on ne put tirer de lui d'autre aveu sur son crime sinon qu'il l'avait fait dans un but politique , et parce qu'il désapprouvait les principes et les opinions de ce représentant. Lord Byron avait loué une fenêtre pour assister à l'exécution de ce fanatique. En sortant de quelque assemblée , accompagné de deux de ses anciens camarades de collège , M. Bailey et M. John Madoeks , il se rendit sur la place vers trois heures du matin. Ils trouvèrent fermée la porte de la maison où ils devaient être reçus. M. Madoeks essaya d'éveiller les habitants , tandis que lord Byron et M. Bailey se promenaient le long de la rue , en se donnant le bras. Lord Byron , voyant une malheureuse femme couchée sur le seuil d'une porte , lui adressa quelques paroles de pitié , et tirant sa bourse , lui offrit ce qu'il avait de schelings ; mais au lieu de les accepter , elle repoussa violemment sa main , et se levant avec un rire convulsif , elle se mit à singer sa marche , et à boiter comme lui. Il ne prononça pas un mot , « mais , » dit M. Bailey , « je sentis son bras trembler sous le mien , comme nous nous éloignons. »

Une autre nuit qu'il sortait d'un bal avec M. Rogers , ils s'avançaient vers sa voiture , lorsqu'un jeune garçon , qui portait un flambeau , courut devant lord Byron , en criant : « Par ici , milord ! de ce côté. » « Il paraît vous connaître , » dit M. Rogers. — « Me connaître , » répondit lord Byron avec amertume , « tout le monde me connaît : je suis difforme. »

Il m'écrivit encore vers le même temps :

« Je crois que dans le commencement de juin j'irai passer quelques jours dans le Nottinghamshire. En ce cas je vous relancerai , en passant , avec Hobhouse , qui fait tous ses efforts , ainsi que vous , et tout le monde , pour m'empêcher de faire des sottises.

» J'avais dessein de vous écrire une longue lettre ; mais je ne puis. S'il survient quelque chose de remarquable , je vous en instruirai , pourvu que ce soit quelque chose de bon ;

si c'est mauvais , assez d'autres vous le diront. Cependant , faites en sorte d'être heureux.

» Toujours à vous.

» *P. S.* Mes vœux les plus ardents et mes respects à madame \*\*\* ; elle est bien belle , je ne crains pas de vous le dire à vous-même , car jamais aucune physionomie ne m'a tant frappé. »

---

## CHAPITRE. V.

Sa présentation au Régent. — Sa conversation avec le prince. — Admiration de ce dernier pour sir Walter Scott. — Son opinion de ses ouvrages. — Visite chez le comte de Jersey. — Erskine. — Lord Byron s'enivre. — Appel du comité de Drury-Lane aux auteurs pour un prologue d'ouverture. — Lord Byron consent à s'en charger. — Il va prendre les eaux à Cheltenham pour la pierre. — On essaie de le convertir. — Parodie à propos du prologue. — Réimpression de *Childe-Harold*. — Le poème sur la valse passe inaperçu. — Lord Byron le renie dans une lettre à M. Murray.

Il faut compter parmi les tributs payés à la réputation de lord Byron l'honneur d'être présenté au régent, sur la demande qu'en fit ce royal personnage dans une soirée où ils se trouvaient ensemble. M.D\*\*\* prétend qu'enchanté des prévenances du prince, le poète allait devenir courtisan accompli, si le lever n'eût été différé par hasard; il ajoute qu'il le trouva en habit de cour, poudré à blanc, et prêt à partir pour Carltonhouse, s'excusant sur ce qu'il ne pouvait décemment se dispenser de répondre à l'invitation du prince, et au désir qu'il avait témoigné de le voir au palais. Le fait est qu'il n'y alla point, et voici comment il rend compte lui-même à lord Holland de sa présentation accidentelle.

25 juin 1812.

« MON CHER LORD,

» Je dois vous paraître bien ingrat; et au fait, j'ai été fort négligent: mais ce n'est que hier soir que j'ai appris le rétablissement de lady Holland. J'irai demain m'informer de ses nouvelles, et espère avoir la satisfaction d'apprendre qu'elle est tout-à-fait remise. J'espère aussi que ni goutte, ni politique, n'ont tourmenté votre seigneurie depuis que je vous ai vu, et que vous êtes aussi bien qu'on peut l'espérer.

» L'autre soir, au bal, j'ai été présenté par ordre, à notre gracieux régent, qui me fit l'honneur de s'entretenir quelque temps avec moi, et de témoigner une prédilection toute particulière pour la poésie. J'avoue que je ne m'attendais à rien de pareil; l'aventure du pauvre B\*\*\* me revint à l'esprit, et je craignais quelque semblable méprise. Maintenant j'ai grand espoir, en cas de mort de M. Pye, d'être choisi pour « gazouiller des accents de vérité aux oreilles de cour, » comme feu M. Mallet, d'insipide mémoire. Pensez un peu! cent marcs par an : sans compter le vin et *la honte!* Mais le remords ferait que je me noierais dans mon tonneau (1), avant la fin de l'année ou du dithyrambe. De sorte qu'après tout, je ne conspirerai point pour la mort de notre lauréat, soit par la plume, soit par le poison.

» Veuillez présenter mes plus respectueux hommages à lady Holland, et me croire à elle et à vous bien sincèrement. »

La seconde lettre où il entre dans plus de détails sur son entrevue avec le prince, fut écrite en réponse à quelques demandes que sir Walter Scott (alors M. Scott) lui avait adressées à ce sujet, et fait peut-être plus d'honneur encore au souverain qu'aux deux poètes.

### A. M. SCOTT.

6 juin 1812.

« MONSIEUR,

» Je viens d'avoir l'honneur de recevoir votre lettre. Je suis fâché que vous ayez jugé à propos de rappeler les tristes productions de ma minorité, puisque la chose a été *volontairement* supprimée, et que votre explication est trop obligeante pour ne pas me faire de peine. Cette satire fut

(1) Par un ancien privilège, le poète lauréat anglais recevait tant de mesures de vin par an.



écrite que j'étais encore fort jeuue , fort irritable , et impatient d'exhaler ma fureur et d'essayer mon esprit : aujourd'hui , mes tranchantes et malicieuses assertions me poursuivent comme des fantômes. Je ne puis assez vous remercier de vos éloges ; mais il est temps de me mettre de côté , pour vous parler du prince régent. Il donna l'ordre qu'on me présentât à lui , dans un bal où je le rencontrai ; et , après quelques remarques extrêmement aimables , et doublement flatteuses d'une bouche royale , au sujet de mes propres essais , il me parla de vous et de vos immortels ouvrages. Il vous mit au-dessus de tous les bardes passés et présents , et me demanda lequel de vos poèmes je préférerais. La question était embarrassante ; je répondis que je croyais que c'était le *Lai du dernier Ménestrel* (1). Il me répondit que son opinion était à peu près la même. Et parlant de vos autres œuvres , je lui dis que vous me sembliez plus particulièrement le poète des *princes* , attendu que jamais *ils* n'avaient été peints sous des couleurs plus séduisantes que dans *Marmion* et la *Dame du Lac*. Il fut de mon avis , et s'étendit sur la description de vos Stuarts qu'il ne trouve pas moins royale que poétique. Il parla alternativement d'Homère et de vous , et comme vous connaissant à fond tous deux ; de sorte qu'en exceptant les Turcs , et votre humble serviteur , vous étiez en fort bonne compagnie. Je défie Murray d'avoir exagéré l'admiration de Son Altesse Royale pour vos talents , et je ne prétends pas rapporter tout ce qu'elle m'en a dit. Mais vous aurez plaisir à savoir que c'était avec un ton et des expressions que je ne pourrais qu'affaiblir en essayant de vous les transmettre. Son goût m'a donné une haute idée de son jugement et de son instruction : jusqu'ici je ne l'avais regardé comme accompli que dans ses *manières* , qui sont certainement plus nobles et plus affables que celles d'aucun *gentilhomme* vivant.

(1) Sir Walter Scott n'avait encore publié que des poèmes et pas de romans.

» Cette rencontre fut accidentelle. Je n'ai jamais assisté au lever. Après avoir visité les cours de souverains musulmans et catholiques, ma curiosité était pleinement satisfaite; et ma politique ne valant pas mieux que mes vers, je n'avais, par le fait, rien à faire là. Être ainsi loué par le souverain, doit vous être agréable; et si ces louanges ne perdent pas de leur prix en passant par moi, croyez que je suis heureux d'en avoir été l'organe.

» Votre obligé et obéissant serviteur,

» BYRON.

» P. S. Excusez ce brouillon griffonné à la hâte, en arrivant de voyage. »

Durant l'été de cette année, il visita quelques uns de ses nobles amis, entre autres, le comte de Jersey et le marquis de Lansdowne. « En 1812, » dit-il, « chez lord Jersey, à Middleton, parmi une belle assemblée de lords, ladies et beaux esprits, étaient \*\*\* (1)... Erskine aussi! Erskine y était; bon, mais insupportable. Il plaisantait, parlait, faisait tout admirablement bien, mais voulait toujours être applaudi deux fois pour la même chose. Il lut ses vers, sa prose; conta et reconta sa propre histoire. Puis, le « Jugement par jury, » que je souhaitais presque au diable, ou aboli, car j'étais à côté d'Erskine à diner; et comme j'avais lu ses discours publics, il n'y avait pas de conscience de sa part à me les réciter de nouveau.

» C\*\* (le grand chasseur au renard), surnommé *le Joufflu* C\*\*, et moi savourâmes le Bordeaux à longs traits: nous étions les seuls. C., qui ne hait pas la bouteille, ne croyait pas possible de trouver dans un écrivain ce qu'il appelle un *bon vivant*. Je me suis relevé dans son opinion: aussi il y a quelques jours que faisant mon éloge, il le couronna par ces mots: « Par Dieu! il boit comme un homme. »

» Personne ne buvait que C\*\* et moi, mais cela suffisait;

(1) Une revue tant soit peu malicieuse de quelques uns des convives a été omise.

car nous expédiâmes tout ce qui était sur la table (un service splendide, tel qu'on peut le supposer chez un Jersey). Cependant, nous nous conduisîmes très convenablement, « et portâmes bien notre liqueur, » comme le baron de Bradwardine. »

Pendant les premiers jours qu'il passa à Middleton, il ne descendait point au dîner, et se contentait de se faire servir dans sa chambre quelques biscuits, et un verre d'eau de Soda, son régime habituel : le « chasseur au renard » ayant prononcé que de pareilles habitudes étaient terriblement efféminées, lord Byron voulut le convaincre qu'il pouvait être tout aussi bon vivant que lui ; et il fit à cette occasion un extraordinaire.

Au mois d'août de la même année, le nouveau théâtre royal de Drury-Lane étant achevé, le comité d'administration désirant avoir un prologue pour l'ouverture, imagina de faire insérer dans les journaux un appel à tous les poètes du jour. Bon nombre de pièces furent envoyées, mais le comité n'en trouva aucune digne de son suffrage. Dans cette difficulté, lord Holland ouvrit l'avis de s'adresser directement à lord Byron, dont la popularité ajouterait de la vogue à la solennité de l'ouverture de la nouvelle salle, et dont les talents supérieurs et reconnus désarmeraient la critique, et empêcheraient les murmures des candidats rejetés. On verra quel fut le résultat de cette supplique dans la lettre qui suit.

#### A LORD HOLLAND.

10 septembre 1812.

« MON CHER LORD,

» Les vers que j'avais ébauchés à votre demande sont encore ou plutôt *étaient* dans un état fort imparfait ; je les ai livrés aux flammes qui en ont fait plus prompte justice que du théâtre de Drury. Dans aucun cas, je ne serais bien aise de me trouver en concurrence avec *Philo-Drama*, *Philo-*

*Drury, Asbestos H\*\**, et tous les anonymes et synonymes des candidats du comité. Sérieusement, je crois que vous pouvez trouver mieux, car le prologue n'est pas mon fort, et d'ailleurs, mon amour-propre, ou ma modestie ( je ne sais lequel des deux ), ne veut pas courir la chance de voir mes vers enterrés dans le « *Magazine* du mois prochain, » entre un « *Essai sur le meurtre de M. Perceval*, » et quelque « *Remède pour guérir la morsure des chiens enragés*, » comme le pauvre Goldsmith se plaignit de l'avoir éprouvé pour des ouvrages bien supérieurs aux miens. Je m'intéresse cependant assez à la chose pour désirer savoir quel est l'heureux candidat ; et dans un si grand nombre je ne doute pas qu'il ne s'en trouve d'excellents ; surtout dans un siècle où écrire des vers est de tous les talents le plus facile et le plus commun.

» Je ne puis faire à votre autre question une réponse aussi satisfaisante ; à moins que , comme amateur décidé du théâtre, vous ne désiriez entendre M. \*\*\* dont les moyens sont, je le crains, fort au-dessous de ce qu'on attend de lui, et ne répondront jamais à l'engagement qu'il a contracté avec les directeurs de Covent-Garden. Il est gros, gras, lourd ; d'une figure plate et vulgaire. Sa voix n'a aucune flexibilité, ses gestes sont disgracieux ; bref, comme dit Diggory, « je le défie de disloquer sa face blafarde au point de lui faire exprimer la passion, ou rien qui y ressemble. » J'eus grand chagrin à lui voir jouer le rôle de « l'éléphant sur la corde lâche ; » car j'avais été jadis ravi de son savoir-faire : il est vrai qu'alors j'avais seize ans ; âge auquel tout Londres semblait être redescendu. Après tout, de meilleurs juges l'ont admiré, et l'admireront peut-être encore ; je risque une prophétie cependant, c'est qu'il ne réussira pas.

» Le pauvre cher Rogers est donc attaché « au sommet du puissant Helvellyn. » J'espère du moins, que ce n'est pas pour toujours. Mes respects à lady H\*\*. Son départ, et celui de mes autres amis, a été pour moi un triste événement, et m'a réduit à une solitude complète. « Sur les rives des eaux de Cheltenham, je me suis assis : et j'ai bu, en songeant à toi,

ô ermitage de Georgiana ! » Quant à nos *harpes*, nous les suspendîmes aux branches des saules qui croissaient à côté; et l'étranger nous demanda un chant pour Drury-Lane (1); mais je suis plus muet et plus sombre que le peuple d'Israël.

» Les eaux m'ont fait mal, et vous aviez raison, comme vous l'avez toujours.

» Croyez-moi pour jamais votre reconnaissant et affectionné serviteur,

» BYRON. »

Malgré sa répugnance, et les difficultés que présentait la chose, le comité ayant renouvelé sa requête d'une manière plus pressante, lord Byron, dans son désir sincère d'obliger lord Holland, consentit à entreprendre d'écrire le prologue. Mais cette composition faite avec gêne, et avec la presque certitude d'être amèrement critiqué, est loin d'être un de ses bons ouvrages. Il y mit cependant beaucoup de soin, recommença plusieurs fois, lima ses vers, les changea, en retrancha au gré de lord Holland, auquel il les soumettait à mesure, ainsi qu'à quelques autres membres du comité. Les nombreux billets qu'il écrivit à ce sujet et ses variantes n'ont qu'un intérêt secondaire; aussi nous contenterons-nous de citer quelques passages de ses lettres.

« Que fera-t-il (le comité), et moi que ferai-je des cent un troubadours repoussés avec perte? Nous serons assaillis de trompettes, de cornets à bouquin, et il faut compter sur le plus diabolique charivari. Je désire que mon nom ne transpire pas jusqu'à ce que le jour soit fixé. Je ne serai pas en ville, ainsi peu m'importe. Il est important que le discours soit bien prononcé. Elliston est, je crois, l'homme qu'il faut, ou Pope; mais pas Raymond, je vous en conjure, pour l'amour du rythme. »

.....  
 « Quand je commençai « *Childe-Harold*, » je n'avais jamais essayé de la mesure de Spencer, et maintenant je ne

(1) Allusion bouffonne au psaume CXXXVII de David.

puis écrire un vers autrement. — Après tout, mon cher lord, si vous pouvez avoir ailleurs un discours d'ouverture convenable, n'hésitez pas à mettre celui-ci de côté. Pourquoi ne vous en fieriez-vous pas à votre propre muse? je suis sûr qu'elle s'en serait tirée à sa gloire, et qu'elle eût épargné beaucoup d'embarras au comité, et à moi une agréable tâche, mais dont je crains fort de ne pouvoir m'acquitter à ma propre satisfaction.

» Il n'y a que deux prologues passables dans notre langue : celui de Pope pour le *Caton* d'Addisson, et celui de Johnson pour Drury-Lane. Cela, avec l'épilogue de la Mère affligée, un autre de Goldsmith, je crois, et un prologue du vieux Coleman pour le « *Philaster* » de Beaumont et Fletcher, sont toutes nos richesses en ce genre.

» P. S. Je suis délayé jusqu'à la gorge par les eaux et les médecines qu'on me fait avaler pour la pierre. Boisragon voudrait que j'essayasse d'un climat chaud pour cet hiver : mais je ne veux pas. »

.....

» Comme il y aura sans doute une grande rumeur parmi les *rejetés*, j'espère que le comité témoignera, s'il le faut, que je n'ai rien envoyé au congrès avec ou sans mon nom, comme votre seigneurie le sait bien. Dans tout cela je n'ai eu affaire qu'à vous; et bien que désireux de satisfaire l'auditoire, je vous assure que mon premier but est de faire quelque chose qui vous soit agréable, et de vous prouver par là mon vif sentiment des obligations que je vous ai. »

.....

« L'important serait d'éviter une cabale pour le premier soir : après, plus on parlera, et mieux ce sera. Il est inévitable que la chose en elle-même ne donne pas lieu à beaucoup de commentaires et de discussions. Murray m'assure qu'il y a des myriades de Discours, Adresses, Prologues tout prêts, dont *quelques uns* sont imités de *mon style*. »

Trois ou quatre de ses billets roulent parfois sur le choix plus ou moins heureux d'une épithète. D'autres, sur l'har-

monie ou le sens d'un vers; du reste, il y règne toujours cette parfaite égalité d'humeur, et cette déférence pour les avis des autres, qui montrent son caractère sous un jour si nouveau, et si différent de ce qu'on en a dit et supposé jusqu'ici.

Ce fut à Cheltenham qu'il composa ce prologue, et qu'il adressa les lettres suivantes à quelques uns de ses correspondants.

## A M. MURRAY.

5 septembre 1812.

« Ayez, je vous prie, la bonté d'envoyer ces dépêches, et un numéro de la *Revue d'Édimbourg*, avec le reste. J'espère que vous avez écrit à M. Thompson pour le remercier en mon nom, et lui dire que je serai heureux de faire ce qu'il me demande. Où en êtes-vous? et l'image gravée (1), avec une « couronne de lauriers et de méchants vers au-dessous, » quand viendra-t-elle orner ou déparer une de nos tardives éditions?

» Envoyez-moi « *Rokeby*; » qui diable est-ce? N'importe, il a une bonne parenté, et sera bien reçu. Merci de vos obligeantes informations; je ne me porte pas trop mal, mais mon thermomètre poétique est au-dessous de zéro. Que donneriez-vous à moi ou aux *miens*, pour un poème en six chants, quand il sera fait, bien entendu (point de vers, point d'argent), aussi semblable aux deux derniers qu'il me sera possible? J'ai quelques idées qui pourront prendre corps un jour, et jusqu'à l'hiver j'aurai beaucoup de loisir.

» P. S. Ma dernière question n'est-elle pas tout-à-fait dans le style de Grub-street (2)? mais, comme Jérémie Diddler,

(1) Son portrait.

(2) On nomme ainsi un quartier de Londres, où se vendent et se fabriquent les complaintes, les chansons bouffonnes, les mauvais romans.

ce que j'en dis, n'est qu'en manière d'information. Envoyez-moi Adair, sur la Diète et le Régime ; la nouvelle édition publiée par Ridgway. »

A M. MURRAY.

Cheltenham, 15 septembre 1812.

« Le paquet renfermait quelques lettres et des vers ; le tout (excepté une) anonyme et rempli de compliments et d'inquiétude pour ma conversion ; le bon naturel de mes correspondants s'est alarmé de quelques infidélités dans lesquelles on me suppose tombé. Les livres sont tout-à-fait de nature à opérer une conversion ; c'est la *Connaissance du Christianisme* ; le *Bioscope* ou *Règle de la vie religieuse expliquée*. Je vous prie de faire passer mes remerciements à l'auteur du premier, pour sa lettre, son présent et surtout ses bonnes intentions. Le *Bioscope* contenait une copie manuscrite de très bons vers, je ne sais par qui, mais c'est évidemment l'œuvre de quelqu'un qui a l'habitude d'écrire, et de bien écrire : je ne sais si c'est l'auteur du *Bioscope* qui les a joints à son livre, mais de quelque part qu'ils viennent, si vous pouvez découvrir le poète, dites-lui que je le remercie du fond du cœur. Les autres lettres sont de dames qui seront bien venues à me convertir, quand il leur plaira ; et si je puis les démasquer, et qu'elles soient jeunes, comme elles le disent, peut-être parviendrai-je à les convaincre de ma dévotion. J'ai eu aussi une lettre de M. Walpole, sur des choses de ce monde ; j'y ai répondu.

» Vous voilà donc éditeur de Lucien Bonaparte ? On me promet une entrevue avec lui, et je crois que je vous enverrai une lettre d'introduction. Puisque les dieux l'ont fait poète, par qui puis-je être mieux recommandé que par son éditeur et le mien ? N'y a-t-il pas crime de haute trahison de votre part à traiter avec un parent de ce « hideux ennemi, » comme le *Morning Post* appelle son frère.



» Mais mon livre sur la *Diète et le Régime*, où est-il ? J'ai soif du *Rokeby* de Scott : envoyez-moi le premier exemplaire tout frais sorti de la presse. La *Revue Anti-Jacobine* est bonne, et en aucune façon au-dessous de la *Quarterly* ; moins inoffensive seulement. A propos, avez-vous songé à mes livres ? Il me faut toutes les *Revues*, du moins toutes celles qui sont critiques, *Quarterly*, *Monthly*, etc., portugaises et anglaises, reliés en un seul volume pour ma *vieillesse* ; et je vous en prie, appareillez mes livres de grec moderne, et redemandez les volumes prêtés à M. Hobhouse ; il les a depuis long-temps.

» S'il y a quelque chose de nouveau, écrivez-moi. Cet hiver nous serons plus voisins.

» P. S. On m'avait demandé un prologue pour Drury-Lane, mais quand j'appris toutes les contestations qui s'élevaient, j'abandonnai la pensée de lutter contre tout Grub-street (1), et jetai au feu quelques idées que j'avais ébauchées, le tout par égard pour vous ; car je suis persuadé que vous auriez réformé un de vos auteurs qui n'eût pas rougi d'entrer en lice avec de tels rivaux ; le triomphe eût été sans gloire, et la défaite mortelle. Je me serais étranglé comme Otway avec un pain d'un sou. Et rappelez-vous que je n'ai eu et n'ai rien à démêler avec tout cela ; sur *mon honneur* ! »

#### A M. WILLIAM BANKES.

Cheltenham, 28 septembre 1812.

« MON CHER BANKES,

» Quand vous m'aurez prouvé qu'on peut être intime à une distance de quelque soixante et dix lieues, je me reconnaitrai coupable, et accepterai votre adieu ; mais non

(1) On applique le nom de ce quartier à la basse littérature et à la tourbe des auteurs : et pour désigner un misérable et mauvais écrivain, on dit qu'il est de Grub-street.

avant que vous m'ayez donné quelque autre raison plus plausible que mon silence, qui vient uniquement de vous avoir entendu dire que vous n'aimiez ni à écrire, ni à recevoir des lettres. Puis, où trouver un homme qui change sans cesse de résidence ? Si je vous eusse écrit maintenant, j'aurais adressé à votre bourg, où je vous croyais au milieu de vos commettants (1). Je vous assure que je suis bien heureux de savoir que vous pensez à moi, et que de mon côté je ne vous oublie point, même au milieu de cette foule d'amis dont vous me supposez entouré.

» Vous savez que Newstead est vendu pour 140,000 liv. sterl., dont 60 doivent rester en hypothèque sur le bien pendant trois ans et payer intérêt. Rochdale est aussi en bon train ; ainsi mes affaires mondaines s'amendent un peu. Je suis venu ici pour prendre les eaux, qui sont très purgatives, et passablement dégoûtantes. Dans peu de jours j'irai voir lord Jersey, puis je reviendrai ici, où je suis absolument seul ; je ne sors pas, et jouis des délices du *dolce far niente*. Que faites-vous ? je ne puis le deviner même par votre date. Ne dansez-vous donc plus au son de la musette dans la grande salle du château des Lowther ? Il y en a un ici bien malade, pauvre homme ! il est attaqué de phthisie. J'ai su que vous aviez passé et que vous étiez descendu, la veille même du jour où j'y arrivai, dans la sordide auberge où je mis pied à terre. Nous avons ici une société assez agréable ; les Jersey, les Melbourne, les Cowper, les Holland ; mais ils sont tous partis. Je n'y connais plus que les Rawdon, les Oxford, et quelques autres personnes de moindre distinction. Je ne les dérange pas souvent, et pour vos salons, vos assemblées, « il n'en est point question dans notre philosophie. »

» Avez-vous entendu parler d'un triste accident arrivé, il y a quelques jours, sur la rivière Wye : douze personnes ont péri. Un gros homme, nommé M. Roscoe, sauvé à l'aide

(1) Comme membre du parlement.

d'une perche ou d'une fourche , demanda par grace , quand il sut que sa femme était sauvée , — non , *noyée* , qu'on le rejetât à l'eau ; comme s'il n'eût pas pu le faire lui-même , s'il en avait eu bien envie ; mais cela passe pour un trait de sensibilité. Étrange créature que l'homme , hors de la rivière ou dedans !

» J'ai mille pardons à vous demander pour avoir quitté la ville sans avoir exécuté quelques uns de vos ordres ; mais si vous saviez tous les maudits embarras dont il a fallu me tirer , je n'aurais pas besoin de vous faire d'excuses. Quand le nouveau parlement s'assemble-t-il ? Dans soixante jours , je suppose , à cause de l'Irlande ; les élections irlandaises prendront plus de temps que la Constitution n'en accorde. La vôtre est certaine , bien entendu. Salamanque est le mot de passe du ministère , et tout ira bien pour vous.

» J'espère que vous parlerez plus souvent ; je suis sûr du moins que vous *devriez* le faire , et qu'on y compte.

» Bon soir. Votre affectionné , etc. »

Le peintre Sanders avait fait de lord Byron une miniature et un portrait en pied , que M. Murray voulut faire graver pour mettre en tête des œuvres. Le noble poète , qui d'abord y avait consenti , s'y opposa tout-à-coup avec beaucoup de vivacité ; comme c'était à peu près vers le temps où son prologue fut récité à Drury-Lane , peut-être craignait-il de donner à la critique une occasion de raillerie. Le fait est qu'il écrivit tout-à-coup à M. Murray :

« J'ai la plus *forte objection* à ce que le portrait soit gravé , et vous prie de ne songer dans aucun cas à le publier avec mes poésies ; que *toutes* les épreuves soient brûlées , et la planche brisée. Je me charge des frais , ce qui est de toute justice , puisque je m'oppose à la publication. Je vous demande , comme faveur particulière , de ne pas perdre un moment pour faire tout cela ; je vous expliquerai mes raisons dès que je vous verrai. Pardon de tant de peines.

» Je n'ai eu aucun détail sur la réception du discours d'ouverture de Drury-Lane ; mais je vois qu'il est vigoureu-

sement attaqué dans les journaux , ce qui n'inquiète guère un vieil auteur endurci comme moi. Je vous laisse à juger s'il faudra l'ajouter ou non à votre prochaine édition. Je vous prie, conformez-vous strictement à mes désirs quant aux gravures , et croyez-moi , etc.

» P. S. Soyez assez bon pour me répondre , car je ne serai point à l'aise jusqu'à ce que je sache les épreuves détruites. J'apprends que le *Satirique* a rendu compte de *Child-Harold* ; il n'y a pas besoin de demander sur quel ton : je voudrais seulement savoir si les anciennes personnalités ont reparu ; j'ai une meilleure raison pour m'en informer , que ce qui me regarde seul : dans des publications de ce genre , on ne se fait pas scrupule d'introduire d'autres noms que celui de l'auteur , et même parfois des noms de femmes. »

Ainsi qu'il l'avait prévu , le prologue fit grande rumeur dans le public ; il fut critiqué , loué , analysé autant et plus qu'une œuvre importante (1). Des parodies parurent dans les journaux , et un volume fort spirituel fut publié sous le titre de « *Rejected addresses*, » « Discours rejetés. » On y avait imité le style et les particularités des différents auteurs qui avaient concouru , et entre autres de Byron. Mais loin d'en prendre de l'humeur , il écrivit à M. Murray.

« Je trouve que c'est la meilleure chose de ce genre qui ait paru depuis la « *Rolliade*, » et souhaiterais que vous l'eussiez publiée. Dites à l'auteur (2) que je lui pardonne , quand il serait vingt fois satirique , et que ses imitations ne me paraissent nullement inférieures à celles si fameuses de Hawkins Browne. Ce doit être un homme d'un esprit fort vif , et moins adonné à l'injure que ne le sont en général les esprits de cette trempe : somme toute , j'admire beaucoup l'œuvre et lui souhaite grand succès. »

Après avoir fait faire beaucoup de commérages littéraires,

(1) Voyez ce discours dans les œuvres ; édition anglaise , 1827 , tome 1<sup>er</sup> , page 150 , et dans la traduction , 4<sup>e</sup> édition , tome II , page 449.

(2) Cette satire était l'ouvrage de deux frères , MM. Smith.

et avoir occupé tous les cercles de Londres, le prologue tomba dans l'oubli. De retour dans la capitale, lord Byron s'occupa, de concert avec M. Murray, d'une réimpression de ses deux chants de *Childe-Harold*, ornés de vignettes. Il mettait un grand zèle à seconder son éditeur; dans un de ses billets il lui dit : « Westall consent, je crois, à embellir votre livre, et l'une des gravures sera d'après la jolie enfant que vous avez vue l'autre jour ( lady Charlotte Hailey (1), mais sans son nom, et seulement comme figure principale dans quelque sujet qui aura rapport à l'ouvrage. Je désirerais avoir aussi le portrait de l'ami dont j'ai parlé, à la fin du chant premier et dans les notes, assez longuement pour motiver cette insertion. »

Au commencement du printemps il publia, sans nom d'auteur, son poème sur la walse. Quelque vive et spirituelle que fût cette satire, elle était au-dessous de ce que le public attendait, et le désaveu contenu dans la lettre suivante s'accrédita facilement dans le monde.

## A M. MURRAY.

1<sup>er</sup> avril 1813.

« Dimanche j'irai vous trouver, et nous causerons des dessins de Westall. J'ai promis de poser chez lui, à la demande d'un de mes amis; et comme le portrait fait par Sanders n'est pas bon, probablement vous préférerez l'autre. Vous me ferez plaisir d'envoyer de suite chez moi celui de Sanders, avant mon arrivée. J'entends dire que certain poème sur la walse, plein de malices, m'est attribué; je suppose que vous aurez soin de démentir ces bruits; d'autant plus que l'auteur, j'en suis sûr, ne serait pas content que je me parasse de ses plumes. L'in-quarto de M. Hobhouse doit paraître bientôt.

(1) A laquelle les vers qui précèdent *Childe-Harold* furent adressés plus tard, sous le nom de *Ianthé*.

Faites demander , je vous prie , un des premiers exemplaires ; je désire l'emporter.

» *P. S. L'Examiner*, à ce que je vois , vous menace de quelques observations pour la semaine prochaine. Que pouvez-vous avoir fait pour attirer sur vous une fureur qui jusqu'à présent ne s'est déchainée que sur le prince ? J'imagine que tout le bataillon de vos écrivains sera à l'appel et sous les armes pour défendre le Tonson (1) moderne : M. Bucke entre autres.

» Adressez-moi mon compte dans Bennet-street ; car je désire le régler avant de m'embarquer. »

---

(1) Nom du libraire de plusieurs beaux-esprits du 18<sup>e</sup> siècle.

## CHAPITRE VI.

*Le Giaour*, fragment de l'histoire de Byron. — Bruits qui coururent à Athènes sur la jeune fille turque qu'on allait noyer et qu'il sauva. — Marche de la composition de ce poème. — La rose et le rossignol. — Réserve de lord Byron dans les salons. — Son abandon et sa folle gaité dans l'intimité. — Joyeux souper chez le poète Rogers. — Whitbread. — Le phénix. — Épigramme de lord Byron. — Son admiration pour Sheridan. — Dîner où il le voit pleurer. — Il le rencontre chez son procureur. — Sortie de Sheridan contre une de ses propres dédicaces. — Son refus de se soumettre à une opération. — Colman.

Au mois de mai parut le fantastique et ravissant fragment du *Giaour*; quoique, dans l'origine, il fût loin d'être ce qu'il devint par la suite, le public le reçut avec des acclamations de surprise et de joie. L'idée de publier un poème par fragments avait été suggérée à lord Byron par le *Columbus* de M. Rogers; et malgré tout ce qu'on peut objecter contre un tel plan, il faut avouer que rien ne convenait mieux à l'impatience du poète. Il se trouvait délivré de toutes ces difficultés mécaniques qui, dans une narration régulière, arrêtent et souvent glacent le poète; il laissait à l'imagination du lecteur le soin de remplir les intervalles entre les brusques élans de passion, où brillait surtout son talent poétique. Le sujet du poème avait aussi pour lui l'attrait le plus nécessaire à son imagination. C'était de la vie réelle, des sensations à lui qu'il avait retracées: car, pendant ses voyages, il avait pris une part active et personnelle dans l'événement qui servait de base à sa fiction. Après l'apparition du *Giaour*, des relations peu exactes de cet incident romanesque ayant circulé dans le public, lord Byron pria son ami le marquis de Sligo de lui communiquer par écrit les souvenirs qu'il en avait gardés. Voici la réponse qu'il reçut.

Albany, lundi, 31 août 1813.

« MON CHER BYRON,

» Vous me demandez de vous dire tout ce que j'ai appris à Athènes touchant cette jeune fille qui fut sur le point de périr d'une façon si tragique, pendant que vous étiez dans cette ville. Vous voulez que je vous retrace jusqu'aux moindres circonstances que je puis avoir recueillies. Je m'empresse de satisfaire à votre désir, et j'imagine ne pouvoir m'écarter beaucoup de la vérité, puisque le fait s'était passé un jour ou deux avant mon arrivée, et faisait alors le sujet général des conversations.

» Le nouveau gouverneur qui n'avait pas, comme son prédécesseur, l'habitude des relations avec les chrétiens, conservait les préjugés barbares des Turcs à l'égard des femmes, et pour obéir strictement à la lettre de la loi mahométane, il ordonna qu'une jeune fille accusée d'avoir eu commerce avec un chrétien, fût enfermée dans un sac et jetée à la mer : chose fort ordinaire à Constantinople. Vous reveniez de vous baigner au Pirée, quand vous rencontrâtes l'escorte qui allait exécuter la sentence du Wayvode. Le bruit public est qu'en apprenant quelle était la malheureuse victime, et la mission de ses conducteurs, vous ne perdîtes pas un moment pour intervenir, et vous opposer à l'exécution : et comme on différerait d'obéir à vos ordres, vous fûtes obligé de déclarer au chef de l'escorte qu'on aurait recours à la force. Cependant, il hésitait encore ; alors, le pistolet à la main, vous lui ordonnâtes de retourner sur-le-champ avec vous chez l'Aga, s'il ne voulait être tué raide. Il se rendit en effet avec vous chez le gouverneur ; et là, à force de menaces, de prières et de présents, vous parvintes à obtenir la grace de cette infortunée, à condition qu'elle quitterait Athènes. On ajoutait que vous l'aviez conduite en sûreté au monastère, d'où vous l'aviez fait partir la nuit pour Thèbes, où elle trouva un asile. Voilà l'histoire telle qu'on me l'a contée. Si vous avez quel-



ques autres questions à me faire, vous me trouverez toujours disposé à y répondre de mon mieux.

» Je suis bien sincèrement , mon cher Byron ,

» Tout à vous ,

» SLIGO. »

Il est bizarre qu'au lieu d'en appeler à ses propres souvenirs, le poète ait recours à ceux d'une personne qui n'avait pas même vu les faits, et qui ne connaissait que la rumeur publique. Il est probable que Byron prit ce parti, pour éviter d'entrer lui-même dans des explications et des détails pénibles.

*Le Giaour*, à part ses immenses beautés, offre un exemple très remarquable de composition. Dans l'origine, ce poème n'avait que quatre cents vers : il en contient aujourd'hui près de quatorze cents. Ce fut d'abord une sublime improvisation, un jet de flamme ; tout ce qu'il y a de poignant, les faits, la marche dramatique et terrible, ne firent qu'une œuvre toute palpitante, et presque trop empreinte des angoisses du poète ; mais, lorsqu'il put voir son ouvrage à distance et avec calme, il sentit le besoin d'y introduire un charme de poésie plus rêveur, de reposer l'ame de ses fatigantes émotions. Alors arrivèrent ces fraîches et suaves images, ces descriptions pittoresques, et cette foule de beautés, « perles d'Orient enfilées au hasard. » La nature de son poème se prêtait à l'insertion de toutes ses idées, de toutes ses flottantes rêveries sur le ciel et le pays qui lui avaient inspiré le plus d'amour et de rêves poétiques.

Ainsi, cette délicieuse introduction fut faite après coup :

« Beau climat ! où chaque saison sourit avec faveur à ces îles bénies, qui, vues des hauteurs de Colonne, ravissent l'ame, et prêtent des délices au désert. Là, mille fossettes sur la face de l'Océan, réfléchissent les teintes des hautes cimes, que répète en passant la vague mobile et riante qui lave ces Edens : et, si parfois une brise passagère vient à rider ce bleu cristal, ou enlève un bouton aux arbres, que bien venu est l'air qui éveille et promène les parfums ! »

Il n'y a pas même possibilité de donner, dans une traduc-

tion, l'idée de ce tableau, où la terre, les eaux, l'air, sont imprégnés des plus ravissantes sensations. Cependant lord Byron trouva moyen d'y ajouter encore, et, en revoyant les épreuves, il écrivit à la suite, comme puisant de nouvelles inspirations dans ce qui avait précédé :

« Car là, sur les rochers, dans les vallons, la rose, sultane du rossignol (1), la vierge, à qui sa mélodie et ses mille chants s'adressent d'en haut, s'épanouit rougissante au doux conte d'amour. La reine de l'oiseau, la reine des jardins, la rose que n'effleurent pas les vents, que ne glacent pas les neiges, loin des hivers de l'Occident, bénie par chaque brise et par chaque saison, renvoie au ciel en un plus doux encens les parfums qu'elle reçut de la nature ; et, reconnaissante, donne à ce ciel riant sa plus riche couleur et son soupir le plus embaumé, etc. »

Au nombre des passages ajoutés à la troisième ou quatrième édition, qui succéda à la première au bout de six semaines, est la belle et triste image de la Grèce mourante qui, selon l'un des plus célèbres critiques de l'Angleterre (2) « a plus de vérité, de tristesse, de poésie, qu'aucune comparaison existante ; » et celle « du cygne qui fend orgueilleusement les eaux. » Il serait trop long de citer tout ce dont Byron enrichit son œuvre ; mais il est, je crois, facile de le reconnaître à l'accent plus doux et plus vague du poète, qui s'était affranchi alors d'émotions trop déchirantes, et qui revenait aux charmes de l'art.

Lorsque je le rejoignis au printemps, l'enthousiasme pour lui et ses ouvrages était au comble, et dans la société et dans le monde littéraire. Peut-être la vivacité de ses manières, son entier abandon au milieu de ceux qui vivaient dans son intimité, avaient-ils déjà dissipé le prestige, en lui enlevant ce nuage de mélancolie poétique qui l'envelop-

(1) Les amours du rossignol et de la rose sont une des plus gracieuses superstitions de l'Orient.

(2) M. Jeffrey, rédacteur en chef de la *Revue d'Édimbourg*.

pait à distance, et le dérobaît aux regards trop familiers. Peut-être les idées romanesques de ses lectrices, sur les objets mystérieux de ses amours sombres et terribles qu'il avait dépeints dans ses poèmes, n'avaient-elles pu soutenir la comparaison avec la réalité des êtres que l'on supposait alors captiver sa tendresse et son imagination. La maîtresse d'un poète devrait, s'il était possible, rester voilée aux yeux de la foule, ou ne lui apparaître que comme une vision planant entre le ciel et la terre, telle qu'il l'a vue, et telle qu'il la fait voir; car quelles que fussent ses perfections et sa beauté, elles n'atteindraient jamais aux rêves du génie. Si nous pouvions évoquer toutes les belles immortalisées par les poètes, depuis la grande dame jusqu'à l'humble damoiselle, depuis la Laure de Pétrarque, l'Éléonore du Tasse, jusqu'aux Chloés et aux Jeannettes de Burns, nous y perdriions plus d'une illusion; et souvent le faible mérite de l'idole nous ferait admirer la foi et l'imagination de l'admirateur.

Au surplus, si la familiarité dissipait l'espèce d'enchantement où restaient plongées les personnes moins intimement liées avec lord Byron, sa franchise, sa cordialité, ses qualités sociales, étaient une ample compensation pour ceux qu'il admettait dans son intérieur. Complètement exempt d'importance et de pédanterie, il méritait que l'on dit de lui comme de Cowley, « que dans sa conversation bien peu de personnes eussent pu découvrir qu'il était grand poète. » L'illusion, qui avait cessé pour un petit nombre d'amis intimes, se prolongeait pour les étrangers. Ce qu'il y avait de sombre et d'austère dans ses personnages était regardé non seulement comme le produit de ses observations, mais aussi comme la peinture de son propre caractère. Cette idée a tellement prévalu, elle est si bien enracinée, qu'au milieu de vues, d'ailleurs justes et frappantes, on trouve les traits suivants dans des portraits de lui tracés après sa mort. « Lord Byron avait un esprit droit, sérieux, sévère; il était d'une humeur mordante, dédaigneuse, sombre : rien de plus éloi-

gné de son caractère que la gaité insouciant. A la surface tout était aigreur, mécontentement, déplaisir, malveillance; mais, sous cette masse de nuages et de ténèbres, etc... »

Lui-même n'ignorait pas le double aspect sous lequel il apparaissait aux gens du monde et à ses amis. Non seulement il s'en amusait, mais sa vanité en était flattée, comme d'une preuve de la vérité d'effets qu'il dépendait de lui de produire. Quoique la brillante situation où il se trouvait arrivé depuis le commencement de notre liaison, n'eût pas apporté le moindre changement dans la simplicité de ses manières à mon égard, il me sembla que sa célébrité nouvelle influait légèrement sur sa conduite. Par exemple, j'observai que, soit que par timidité il redoutât de devenir l'objet de l'attention générale, soit qu'il imaginât, comme Tite-Live, que les hommes célèbres ne doivent pas familiariser le public avec leur personne, il évitait de se montrer dans les réunions du matin, et dans les lieux où il y avait foule, beaucoup plus soigneusement qu'il ne le faisait d'habitude. L'année précédente, avant que son nom fût passé dans toutes les bouches, nous avions été ensemble à Sommerset-house et d'autres lieux publics (1). Une des raisons qui lui faisait éviter les endroits où l'on se donnait rendez-vous, c'était sa susceptibilité, et la crainte que son infirmité ne servît à le faire reconnaître, et n'attirât sur lui l'œil curieux du public, de façon à le fatiguer et à mettre sa patience à une pénible épreuve.

A cette époque, je passai bien des heures d'une folle gaité avec ce personnage si sombre aux yeux du monde, si absorbé dans ses pensées lugubres. Un soir entre autres nous étions sortis d'assez bonne heure d'une assemblée, et nous avions accompagné M. Rogers chez lui. Lord Byron, comme

(1) La seule singularité qui me frappa dans ces occasions fut le malaise qu'il semblait éprouver à avoir un chapeau sur la tête. L'habitude d'aller toujours en voiture lorsqu'il était en Angleterre, faisait qu'il n'en portait jamais : et de fait, après cette année-là, je ne me rappelle pas lui en avoir jamais vu. En voyage, sa coiffure ordinaire était une espèce de bonnet de fourrure ou de drap.

il lui arrivait fréquemment, s'était passé de dîner depuis deux jours, et se sentant un appétit irrésistible, il demanda, sans façon, quelque chose à manger ; notre festin, dont il fut l'ordonnateur, se composa de pain et de fromage, mais Dieu sait tous les joyeux propos qui les assaisonnèrent. Déjà la faim et la gaité commençaient à se calmer, quand le hasard fit tomber entre nos mains un volume de poésies dont notre hôte venait de recevoir l'hommage. C'était un recueil de pièces imitées d'anciens auteurs anglais, et l'on y trouvait, comme dans toutes ces productions, des choses bonnes et belles, noyées parmi beaucoup d'autres sans intérêt, bizarres et absurdes. Dans la disposition où nous étions, lord Byron et moi, ces dernières pouvaient seules nous frapper; et il faut convenir qu'en parcourant l'ouvrage nous trouvâmes abondamment de quoi nous divertir. En vain, M. Rogers, plus juste envers l'auteur, cherchait à fixer notre attention sur quelques beautés réelles, il nous convenait mieux, comme il n'arrive que trop souvent à des critiques qui ont fait leur thème d'avance, d'insister sur les passages qui pouvaient alimenter notre joyeuse humeur. En faisant ainsi la chasse au ridicule tout le long du volume, nous fîmes enfin l'importante découverte, que, tout en approuvant sincèrement quelques morceaux, notre hôte était aussi poussé par la reconnaissance à défendre l'auteur, attendu que l'une des pièces n'était autre chose qu'un chaud, et du reste juste, panégyrique de ses talents à lui, M. Rogers. Nous étions trop possédés de l'esprit de dénigrement et de folie pour que cet éloge, auquel nous souscrivions de bon cœur, pût nous arrêter. Le premier vers, autant qu'il m'en souvient, commençait à peu près ainsi : « Quand Rogers sur ses doctes travaux, etc. » Lord Byron entreprit de le lire tout haut ; mais il lui fut impossible d'aller au-delà des deux premiers mots ; notre rire était devenu convulsif et impossible à réprimer. Deux ou trois fois, il essaya de recommencer, mais il n'avait pas plus tôt prononcé le fatal « quand Rogers, » que l'accès nous reprenait de plus belle.

M. Rogers lui-même, tout en nous accusant d'injustice, ne put s'empêcher de se joindre à nous ; et enfin nous trouvâmes tous trois pris de rires inextinguibles, et tels que l'auteur lui-même, s'il eût été présent, n'eût pu, je crois, se défendre de la contagion.

Le lendemain notre dîner, toujours chez M. Rogers, se passa presque aussi gaîment. Sheridan y était, il connaissait toute notre admiration pour lui ; et la présence de Byron semblait le stimuler, et lui rendre toute sa jeunesse et toute sa vivacité d'esprit. Il nous donna sur le commencement de sa vie une foule de détails piquants qui nous ravirent. La conversation tomba ensuite sur les prologues qui avaient été envoyés au concours pour célébrer la résurrection de Drury-Lane, le soir de l'ouverture. Presque tous roulaient sur des allusions au phénix, à propos de la société d'assurance de ce nom qui avait consenti à prendre la salle sous sa protection, et à l'assurer en cas d'un second incendie. « Ma foi, » dit Sheridan, « c'était encore Whitbread qui avait tiré le meilleur parti de l'oiseau ; au moins il était entré dans les particularités : le bec, les ailes, la queue, il avait tout décrit ; bref, c'était la description d'un phénix par un *expert*, un *marchand de volailles*. » Il en voulait alors à Whitbread, qui s'était opposé à ce qu'il eût rien à démêler avec l'administration du nouveau théâtre, et s'en vengeait, dans l'occasion, par des mots piquants.

Ce fut un jour ou deux après que je reçus ce billet de lord Byron :

« *Quand Rogers* » ne doit pas voir la boutade que je joins ici en réminiscence de notre folle soirée. Elle n'est que pour vous seul. Je suis à votre disposition ; fixez le jour qui vous conviendra pour notre visite. Sheridan n'était-il pas excellent ? *expert en volailles* était très bien trouvé ; c'est à mon sens un de ses meilleurs dires. »

« *Quand T....* (1) publia cet abominable galimatias (l'ex-

(1) Initiale du nom de l'auteur du recueil dont ils s'étaient si fort moqués chez M. Rogers.

pression n'est pas trop forte, j'espère), ni les hommes, ni les dieux, n'y purent rien comprendre.

» Si le désir de chanter les louanges de notre ami Rogers n'a pu élever ses idées jusqu'au sens commun, pourquoi donc lui laisser publier ses vers?

(1) . . . . .

» O divin Apollon, accorde-moi, je t'en supplie, le premier et le deuxième chant d'*Hermilda*, pour doubler mon porte-manteau.

» Puisque, pour emballer mes effets et garnir décemment ma malle, je mets en réquisition mes guirlandes poétiques, et celles de beaucoup d'autres, honnête T...., jette-moi donc la tienne! »

Le même jour il m'adressa les bribes suivantes : trois vers de T\*\*\* qui proposait de déposer sa branche de laurier, et invitait les autres à en faire autant, pour former une couronne à Apollon, servaient de texte à ce burlesque commentaire.

« Toi! faire hommage de tes lauriers! Ne te suffit-il pas de les avoir volés? Et quand ils t'appartiendraient légitimement, qui en a plus besoin, de Rogers ou de toi? Garde ton rameau desséché, ou envoie-le au docteur Donne; si l'on vous rendait justice à tous deux, sa part serait petite; la tienne... nulle.

» Une couronne! Tresse-la comme tu voudras, sur ta tête elle ne sera jamais qu'un bonnet de fou. A ton premier voyage à Delphes, informe-toi auprès des habitants; tous te diront que Phœbus donna sa couronne à Rogers, quelques années avant que tu eusses vu la lumière.

» Quand on portera du charbon à Newcastle, quand on enverra des hiboux à Athènes comme raretés, quand Liverpool déplorera ses méprises, quand Torys et Whigs cesseront de se quereller, quand la femme de C\*\*\* aura un héritier; alors Rogers mendiera des lauriers, et toi tu en auras de reste! »

(1) Deux stances sont laissées en blanc.

(N. du T.)

Lord Byron faisait grand cas de Sheridan, et professait pour lui une admiration sans bornes ; il le plaçait, sous le rapport des facultés naturelles, bien au-dessus des plus grands politiques ses contemporains. Voici comme il en parle dans son journal :

« J'ai souvent rencontré Sheridan en société : il y était superbe ! Il avait pour moi une sorte de prédilection, et ne m'attaqua jamais, du moins en face, comme il faisait de tout le monde, n'épargnant personne ; noms fameux, beaux esprits, orateurs, poètes, tout y passait. Je l'ai vu réduire Whitbread au silence, mystifier madame de Staël, annuler Colman, et ne faire guère moins à d'autres, dont je tais les noms par amitié ; du reste, gens de talents et de bonne renommée.

» La dernière fois que je le vis, ce fut, je crois, chez sir Gilbert Elliot, où il fut aussi animé que jamais : non, la dernière fois, ce fut chez Douglas Kinnaird.

» Je l'ai rencontré en tous lieux et dans toutes les sociétés. A Whitehall, chez les Melbourne ; chez le marquis de Tavistock, chez le commissaire-priseur Robins, chez sir Humphrey Davy ; bref, en toute espèce de compagnie et toujours amusant et d'une conversation charmante.

» Je l'ai vu pleurer deux ou trois fois ; peut-être le vin était-il pour quelque chose dans son attendrissement ; mais l'impression n'en était que plus vive, car qui eût pu supporter de voir « couler des yeux de Marlborough les pleurs de l'impuissante vicillesse ! Et de voir Swift expirer imbécille, et donnant au vulgaire le spectacle de sa folie.

» Une fois entre autres chez Robins, après un dîner splendide, où se trouvaient réunis les noms les plus illustres et les plus grands esprits, j'avais l'honneur d'être placé près de Sheridan. On fit quelques observations au sujet de la fermeté que montraient les Whigs en refusant tous les emplois pour ne pas renoncer à leurs principes. « Messieurs, » dit Sheridan, en interpellant les convives, « il est parbleu facile à milord G\*\*\*, ou au comte G\*\*\*, au marquis B\*\*\*,



ou à lord H\*\*\*, qui comptent leurs revenus par millions, de faire parade de leur patriotisme, et de résister aux tentations; mais ils ne savent pas de quelle force ont besoin ceux qui, avec un orgueil égal, des talents peut-être supérieurs, et des passions plus vives, n'ont dans tout le cours de leur vie jamais possédé un scheling. » Et en parlant ainsi, il se mit à pleurer.

» Je lui ai plus d'une fois entendu dire qu'il n'avait jamais eu un scheling à lui. Il est vrai qu'il trouvait moyen d'en extraire bon nombre de la poche des autres.

» En 1815, j'eus occasion d'aller chez mon procureur, je le trouvai avec Sheridan; après quelques compliments réciproques, ce dernier se retira; et avant d'entrer en explication au sujet de mes propres affaires, je ne pus m'empêcher de demander quelles pouvaient être les siennes, et ce qui l'avait amené. « Oh! » me répondit l'homme de loi, « c'est toujours la vieille histoire; il vient pour me prier de ne pas le poursuivre au nom de son marchand de vin, qui est mon client. » — « Eh bien! » lui dis-je, « que comptez-vous faire? » — « Rien du tout pour le moment, » répliqua-t-il; « qui aurait le cœur de poursuivre le vieux Sherry? et d'ailleurs qu'y gagnerait-on? » Il se mit à rire, et continua quelque temps à parler de Sheridan, de son esprit et de l'attrait de sa conversation.

» Or, je puis certifier, d'après mon expérience personnelle, que mon procureur n'est en aucune façon le plus tendre des hommes, et fort peu accessible à n'importe quel genre d'impression, qui s'écarte des ordonnances ou de la lettre de la loi; et cependant, en moins d'une demi-heure, Sheridan l'avait ensorcelé au point que je suis tenté de croire que si son client, honnête homme, qui avait pour lui toutes les lois et un peu de justice, se fût présenté alors, il l'eût fait sauter par la fenêtre.

» Tel était Sheridan! Il pouvait attendrir un procureur; et, depuis Orphée, il n'y a rien eu de pareil, ni de plus miraculeux.

» Je lui vis prendre un jour sa propre « Monodie en l'honneur de Garrick ; » il tomba sur la dédicace à lady\*\*\*, douairière\*\*\* ; il entra en fureur, s'écria que c'était une fabrication, et que jamais il n'avait rien dédié à cette vieille prêcheuse, etc., etc., etc. ; et pendant une heure, il continua à injurier sa propre dédicace, ou plutôt celle qui en était l'objet. Si tous les écrivains étaient aussi sincères, ce serait divertissant.

» Il me dit que le soir même du grand succès de sa pièce, « *FÉcole du Scandale*, » il fut terrassé, et conduit au corps-de-garde, pour avoir fait du bruit dans la rue, et avoir été trouvé ivre par les watchmen.

» Comme il se mourait, on l'engagea à subir une opération qui pouvait le sauver : « Non, non, » répondit-il ; « j'en ai déjà subi deux, et c'est bien assez pour la vie d'un homme. » — « Lesquelles ? » lui demanda-t-on. — « Je me suis fait couper les cheveux, et j'ai posé pour mon portrait. »

» J'ai rencontré par occasion Georges Colman, et il me parut extrêmement gai et sociable ; la gaité de Sheridan, ou plutôt son esprit était toujours un peu surnois, et parfois méchant. Il ne riait jamais, du moins je ne l'ai jamais vu rire, et je l'observais ; mais Colman s'en donnait à cœur joie. Si j'avais à choisir, et qu'il ne me fût pas possible de les avoir tous deux en même temps, je dirais : « Laissez-moi commencer la soirée avec Sheridan, et la finir avec Colman : » Sheridan à dîner, Colman à souper ; Sheridan pour le Bordeaux ou le Porto, mais Colman pour tout, depuis le Madère et le Champagne, le Bordeaux entremêlé de quelques verres de Porto, jusqu'au punch de la nuit, et au *grog*, ou eau-de-vie mélangée, du point du jour. Je les ai mis à l'épreuve tous deux. Sheridan valait une compagnie de grenadiers des gardes ; Colman, tout un régiment, d'*infanterie légère* : il est vrai, mais enfin un régiment. »

## CHAPITRE VII.

Le journaliste Leigh Hunt en prison. — Visite que lui font ensemble M. Moore et lord Byron. — Dîner à Cold-Bath-Fields. — Troisième et dernière apparition de lord Byron à la chambre des pairs comme orateur. — Son exaltation demi-comique, demi-sérieuse. — Il passe en revue tous les principaux membres. — Ses opinions sur leurs divers talents. — Grattan, Fox, Grey, Canning, lord Holland, sir Francis Burdett, etc. — L'éloquence nulle chez les Anglais, actuelle chez les Irlandais, passée et à venir en France. — L'ensemble de la Chambre imposant comme corps, non comme talents. — Premier discours de Grattan au parlement. — Anecdote sur Flood et Courtenay. — Lord Byron pense à s'aller fixer dans une île de l'archipel grec. — Il fait le projet d'aller en Sicile. — Il profite de quelques critiques pour corriger des vers de sa satire. — Lettre de lord Byron à M. Gifford. — *L'Épique*. — Proposition faite à M. Moore. — Madame de Staël. — Sermon qui fait un athée. — Le transparent de Drury-Lane. — Lord Byron presque amoureux. — Réprimande que lui fait madame de Staël. — Une anecdote. — Harangue de Canning à ses partisans. — Terreur panique du valet de lord Byron. — Jalousie et reproches à M. Moore.

Ce fut vers ce temps que lord Byron fit connaissance avec M. Leigh Hunt, et j'ajoute à regret que ce fut par moi. M. Leigh était éditeur d'un journal hebdomadaire fort répandu, *l'Examineur* : je le connaissais depuis 1811, et je partageais l'admiration d'une grande partie du public, pour son courage, et ses talents comme journaliste; l'intérêt qu'il m'inspirait s'était accru par la fermeté qu'il avait déployée dans le procès que lui avait attiré un article contre le prince régent inséré dans son journal; article qui avait fait condamner lui et son frère à deux ans d'emprisonnement. Il faut se rappeler qu'il existait alors dans le parti des Whigs une profonde indignation contre la défection de l'auguste personnage qu'ils avaient pendant long-temps regardé comme leur ami et leur patron. Je partageais avec vivacité ce senti-

ment, et je prenais grande sympathie au sort de M. Hunt. Aussitôt mon arrivée à Londres, j'allai le voir dans sa prison. Comme j'en parlais peu de jours après à lord Byron, lui témoignant ma surprise du luxe dont j'avais trouvé le prisonnier entouré : en dehors, sa caisse de fleurs à treillis ; et endedans, ses livres, ses bustes, ses tableaux, et son piano-forte, le noble poète, qui voyait la chose sous le même point de vue politique que moi, exprima de suite son désir de donner à M. Hunt un témoignage de son estime ; le lendemain nous partîmes ensemble pour la prison. Cette visite fut suivie d'une invitation à dîner que nous acceptâmes : et au mois de juin 1813, lord Byron entra, comme convive, dans la prison de Cold-Bath-Fields.

La veille de notre première visite au journaliste, Byron m'écrivit un billet en vers qui commençait ainsi :

« O vous ! qui sous tous les noms savez chatouiller la ville, Anacréon, Tom Little, Tom Moore, ou Tom Brown ; car que je sois pendu si je sais duquel vous pouvez tirer plus de gloire, de votre in-quarto de deux louis, ou de votre Poste de deux sous (1). »

Il continuait sur le même ton facétieux, à me donner rendez-vous pour aller en prison, « où nos malices politiques pourraient bien à la fin nous loger, si Phœbus ne vient à notre aide. »

Le jour que nous passâmes sous les verrous fut, sinon agréable, du moins nouveau et bizarre. J'avais stipulé d'avance, à cause de lord Byron, que nous serions entre nous. En effet, il n'y eut à dîner, outre un membre ou deux de la famille de M. Hunt, que M. Mitchel, l'ingénieur traducteur d'Aristophane ; mais bientôt après que nous fûmes sortis de table, arrivèrent quelques littérateurs, amis de notre hôte, qui, étant tout-à-fait étrangers à lord Byron et à moi ; ne laissèrent pas de troubler l'aisance qui régnait entre nous.

(1) Allusion à un ouvrage satirique fort piquant de M. Moore, intitulé : *The two penny Post Bag*.

Je me rappelle que l'un d'eux était M. John Scott, qui, plus tard, attaqua violemment lord Byron dans ses écrits. Il est pénible de penser que parmi les hommes qui entouraient alors le poète, deux se déclarèrent ses ennemis ; l'un s'efforça de flétrir son caractère tandis qu'il était vivant ; l'autre (1), plus lâche, réserva son froid venin pour ses cendres.

Le 2 juin, il présenta à la chambre des lords une pétition du major Cartwright ; ce fut sa troisième et dernière exhibition, comme orateur. Il entra chez moi à son retour de la Chambre, et comme je m'habillais en grande hâte pour le dîner, il resta dans la pièce voisine, se promenant de long en large, et s'arrêtant de temps en temps pour me réciter avec une exaltation comique, et d'un ton moitié sérieux, moitié plaisant, des fragments du discours qu'il venait de prononcer. « Je leur ai dit, » s'écriait-il, « que c'était une insigne violation de la Constitution ! que si de tels abus étaient tolérés, c'en était fait de la liberté anglaise ! et que... » — « Mais, » demandai-je, en l'interrompant, « quel était donc ce terrible grief ? » — « Le grief, » répéta-t-il, en faisant une pause, comme pour réfléchir, « oh ! ma foi, je l'ai oublié ! » Le ton dont il prononça ces mots, ses regards, son geste, toute sa physionomie, étaient d'un comique impossible à décrire. C'était dans ces alternatives de sérieux et de bizarre, de sublime et de burlesque, que consistait le charme irrésistible de sa conversation.

Après le brillant succès de *Childe-Harold*, il regardait le parlement non plus comme une arène ouverte à son ambition, mais bien comme un champ digne de son talent d'observateur. Pour un esprit aussi vif à tout saisir, chaque lieu, chaque scène nouvelle avait un intérêt. Une salle de bal, une école de boxeurs, une assemblée du sénat, tout était mis à profit. Voici quelques uns des souvenirs et des impressions recueillis par lui-même, pendant sa courte carrière parlementaire.

(1) M. Hunt, lui-même, dans son dernier ouvrage sur lord Byron.

« Je n'ai jamais entendu personne qui répondit complètement à mon idéal d'orateur. Grattan en aurait approché, sans ses gestes et son débit d'arlequin. Je n'ai jamais entendu Pitt ; Fox, une seule fois, et il me frappa comme *disputeur* ; ce qui me semble aussi différent d'un orateur, qu'un improvisateur ou un versificateur diffère d'un poète. Grey est noble, mais ce n'est pas de l'éloquence. Canning a quelque chose qui y ressemble. Je n'admiraïs pas Windham, quoique tout le monde le prônât : il m'a toujours paru un sophiste assez médiocre. Whitbread était le Démosthène du mauvais goût ; sa véhémence était vulgaire, mais énergique et bien anglaise. Holland fait impression, à force de bon sens et de sincérité. Lord Landsdowne est bon, mais comme disputeur seulement. J'aimerais beaucoup Grenville s'il voulait borner ses discours à une heure de durée. Burdett est doux et argentin, comme Bélial lui-même, et, je crois, le plus grand favori du Pandémonium ; du moins j'ai toujours entendu les gentilshommes de campagne, et tous les diables aux troussees du ministère, élever ses discours aux nues, et accourir à toutes jambes de chez Bellamy (1), dès qu'il était sur les *siennes*, et prêt à parler.

» J'ai entendu le second discours de Bob Milns, il ne fit aucune impression. J'aime Ward ; il est étudié, mais pénétrant, et s'élève parfois jusqu'à l'éloquence. Une chose étrange, c'est que, bien que je l'aie souvent désiré, je n'ai jamais entendu Peel, mon camarade de collège et de classe ; à Harrow, nous étions sur le même banc, et séparés seulement par deux élèves ; mais d'après ce que je me rappelle de lui, il *est* ou il *doit être* des premiers.

» Je n'admire point la façon de parler de M. Wilberforce ; c'est un déluge de mots : des mots, rien que des mots.

» Je doute fort que les Anglais *aient* une éloquence proprement dite ; et suis porté à croire que les Irlandais en *ont*

(1) Probablement le restaurateur de la Chambre, qui habite dans l'enceinte même.

beaucoup, et que les Français en *auront*, et en *ont eu* dans Mirabeau. Lord Chatham et Burke sont les hommes qui, en Angleterre, approchent le plus du talent d'orateur. Je ne sais ce que lord Erskine a été au *barreau*; mais quand je l'entends à la chambre, je souhaiterais qu'il retournât à son premier théâtre. Lauderdale est aigre, Écossais, violent.

» Mais parmi eux tous, bons, mauvais, insignifiants, je n'ai jamais entendu un discours qui ne fût trop long pour les auditeurs, et pas très intelligible, si ce n'est de temps à autre. L'ensemble est une grande déception et aussi ennuyeuse qu'assommante pour ceux qui sont obligés d'y assister souvent. Je n'ai entendu Sheridan qu'une seule fois, et il ne dit que quelques mots; mais le son de sa voix, ses manières, son esprit, tout m'en plaisait : il est le seul que j'eusse désiré entendre plus longtemps.

» L'impression que m'a faite le parlement, c'est que ses membres qui ne sont pas *formidables* comme *orateurs*, le sont comme assemblée, parce que dans un corps aussi nombreux, il peut y avoir peu d'éloquence (après tout on ne compte que *deux* grands orateurs dans l'antiquité, et moins encore, je présume, dans les temps modernes); mais il y a dans la masse un levain de pensée et de bon sens qui suffit pour faire apprécier ce qui est juste, quoique le talent manque pour l'exprimer noblement.

» Horne Tooke et Roscoe déclarèrent, dit-on, qu'ils sortaient du parlement avec une opinion plus haute de son intégrité et de ses talents qu'ils ne l'avaient, en y entrant. La somme de ces qualités doit être à peu près la même dans la plupart des parlements, ainsi que le nombre de ceux qui parlent et leurs talents; j'en excepte les *orateurs*, qui sont le produit des siècles, non de réunions septennales ou triennales. Ni l'une ni l'autre chambre ne m'ont inspiré plus de respect, et ne m'ont paru plus solennelles que le même nombre de Turcs réunis dans un divan, ou de méthodistes dans une grange. La timidité, l'ébranlement nerveux que j'éprouvai

(souvent à un degré assez fort) venait du nombre plus que de la qualité de l'assemblée; et aussi de l'idée du public *du dehors* autant que de celui du dedans; sachant bien (comme tous le savent) que Cicéron lui-même et, probablement, le Messie n'auraient jamais pu changer le vote d'un seul des lords de la chambre du roi, non plus que d'un évêque. Je trouve notre sénat triste et passablement ennuyeux. Mais dans les grands jours les Communes sont *animées* et *animantes*.

» J'ai ouï dire que quand Grattan fit son premier discours à la Chambre basse d'Angleterre, on douta, pendant quelques minutes, si l'on rirait, ou si l'on applaudirait (1). Le *début* de son prédécesseur Flood, dans des circonstances à peu près semblables, avait été une chute complète. Mais quand la portion ministérielle de nos sénateurs eut épié Pitt (leur grand thermomètre), pour avoir le mot d'ordre, et qu'ils le virent faire de la tête, à plusieurs reprises, son signe pompeux d'assentiment, alors, comme de bons limiers qui se lancent dans la voie indiquée par le piqueur, ils éclatèrent en applaudissements. Le discours de Grattan les méritait, car c'était un chef-d'œuvre. Je ne l'entendis point; j'étais alors à Harrow; mais j'en ai entendu plusieurs autres de lui sur la même question, ainsi que celui à propos de la guerre de 1815. Dans ce dernier cas, mon opinion différerait de la sienne, mais je partageais l'admiration générale pour son éloquence.

» En 1811 et 12, je rencontrai plusieurs fois le vieux Courtenay, l'orateur, chez le poète Rogers; je fus frappé de ce qu'il y avait encore de noble et d'imposant dans sa belle figure, et de la vivacité, du mordant de sa conversation. Ce

(1) Dans un autre endroit, il dit, en parlant de Grattan : « Je fus très frappé de la simplicité de ses manières dans la vie privée; elles étaient bizarres, mais naturelles. Curran avait coutume de le contrefaire, saluant jusqu'à terre, et remerciant Dieu de ce « qu'il n'avait aucune particularité de » gestes ou d'accent. » Jamais je ne vis d'imitation plus vraie et plus bouffonne.



fut *lui* qui, dans le parlement, imposa silence à Flood. Il terrassa par sa réponse le début prématuré du rival de Grattan en Irlande. Je demandai à Courtenay ( car j'aime à remonter aux motifs ) s'il n'avait point quelque provocation personnelle à venger, comme l'acrimonie de sa réplique me l'avait fait soupçonner, lorsque je la lus. Il me répondit qu'effectivement, étant en Irlande ( il est Irlandais ), Flood, à la barre de la chambre irlandaise, avait dirigé contre lui une attaque personnelle et déloyale, puisque lui, Courtenay, ne faisant point partie de cette chambre, ne pouvait s'y défendre ; et que, lorsque l'occasion s'était présentée quelques années après de se venger dans le parlement anglais, il n'avait pu y résister. Certes, il paya Flood avec usure, car celui-ci ne s'en releva pas, et ne fit jamais bonne figure depuis. Il hasarda encore un ou deux discours qui passèrent inaperçus. J'en excepte cependant celui sur la Réforme, en 1790, que Fox dit être « le meilleur qu'il eût jamais entendu sur ce sujet. »

Lord Byron eut pendant quelque temps la pensée de se mettre de nouveau en voyage. Quand des idées mélancoliques l'accablaient, qu'il se sentait fatigué de ce qui l'entourait, il semblait que le rêve de la liberté et de la solitude de sa vie de voyageur lui apportât quelque soulagement. Ces impressions tristes le dominaient surtout au moment de la publication de *Childe-Harold* ; il parlait de vendre Newstead, de s'établir à Naxos, dans l'Archipel grec, de prendre l'habit et les coutumes de l'Orient, et d'employer son temps à l'étude des langues et de la littérature de ces contrées. Le succès de son poème, l'ivresse du triomphe, et d'autres distractions, chassèrent de sa pensée ces vagues projets ; mais l'accès le reprit. Dans une lettre à M. Bankes, il parle d'aller passer le printemps dans les montagnes de sa bien aimée Grèce. Plus tard, il songea à faire un voyage en Sicile, avec la famille de lord Oxford dont il était l'ami. Il s'occupait des préparatifs de cette expédition, lorsqu'il écrivit les lettres suivantes :

A M. MURRAY.

Maidenhead, 13 juin 1813.

« . . . . . J'ai lu les *Bluettes*, qui sont passablement, mais non grossièrement choquantes : il y a vers la fin une note contre Massinger, et du moins je ne puis me plaindre de la compagnie qu'on me donne. L'auteur prétend trouver quelques figures inconvenantes dans un passage des « Bardes anglais, » page 23 de je ne sais quelle édition. Dans l'exemple *unique* qui est en votre possession, je veux dire de la cinquième édition, je vous prie de faire ces changements, afin que je profite (quoique un peu tard) de ces remarques. Au lieu d'instinct *infernal*, mettez instinct *brutal*, changez *harpies* en *traîtres*, et *limiers* en *chiens des enfers*. Ce sont, sur ma foi, d'amères paroles, et les changements ne sont pas beaucoup plus doux. Mais comme je ne compte pas republier l'ouvrage, cela ne peut faire de mal, et j'éprouve de la satisfaction à me voir sur la route des amendements. Le passage critiqué n'a en tout que douze vers.

» Vous ne me répondez pas au sujet du livre de H\*\*\* ; je voudrais lui écrire, mais non pour lui dire rien de désobligeant. Vous ne m'aviez point parlé de la critique sur Columbus, qui n'est pas trop loyale. Je ne trouve pas non plus qu'on ait rendu justice aux *Plaisirs de la Mémoire*, qui, certainement, placent l'auteur à un rang plus haut que celui qui lui est assigné par la *Quarterly*. Mais je ne m'aviserai point de trouver à redire aux décisions des *invisibles infallibles*, et l'article est fort bien écrit. L'horreur générale qu'inspirent les fragments me fait trembler pour le *Giaour* ; vous avez voulu persister à le publier, et peut-être êtes-vous déjà en train de vous en repentir. Comme j'y ai consenti, quel que soit son sort, je ne vous querellerai point pour cela, même dussé-je le découvrir servant d'enveloppe à quelque pâtisserie : d'ici à plusieurs semaines, je n'achèterai pas un pâté sans frémir. Connaissez-vous le

*Naufragia* de Clarke? Il assure, m'a-t-on dit, que le premier volume de *Robinson Crusôé* fut écrit par le premier lord Oxford, tandis qu'il était enfermé à la Tour, et donné par lui à Defoe : si l'anecdote est vraie, elle est curieuse. Avez-vous repris le manuscrit de lord Brooke? Qu'en dit Héber? »

18 juin 1813.

« Veuillez faire passer la lettre ci-incluse à son adresse ; c'est une réponse à la plus aimable épître que j'aie reçue de ma vie. La reconnaissance que j'en ai ne peut être exprimée ni à M. Gifford, ni à personne au monde. »

A W. GIFFORD ESQ.

18 juin 1813.

« MON CHER MONSIEUR,

» Je ne sais comment vous écrire, encore moins comment vous remercier. Si vous saviez quelle vénération j'avais pour vous, long-temps avant que je pusse avoir le moindre espoir de jamais attirer votre attention, mon embarras ne vous surprendrait pas.

» Le moindre de vos conseils, me fût-il parvenu sous la forme un peu acerbe du texte de la *Bæviade* (1), ou dans une note de votre édition de *Massinger*, eût été sur-le-champ adopté et suivi. Je me serais efforcé de m'améliorer par votre censure, jugez si je suis moins disposé à profiter de votre obligeante bonté. Il ne m'appartient pas d'échanger des éloges avec mes aînés et mes supérieurs ; je reçois votre approbation avec gratitude, et je ne vous rendrai point mon cuivre pour votre or, en insistant sur des sentiments d'admiration qui, bien que sincères, vous seraient, je le sais, importuns.

» Vos avis concernant les matières religieuses seront

(1) Satire de M. Gifford.

également suivis; le mieux serait peut-être de supprimer tout-à-fait les choses de ce genre. Les passages répréhensibles, déjà publiés, ont été fort commentés, et certes interprétés largement. Je ne suis point un fanatique d'incrédulité, et je ne pensais pas que pour douter de l'immortalité de l'homme, je dusse être accusé de nier l'existence de Dieu. C'est notre peu d'importance, celle de notre monde, comparé à l'immensité dont il n'est qu'un faible atome, qui m'a conduit à croire que nos prétentions à l'éternité pourraient être exagérées.

» Cela, joint aux dégoûts que j'éprouvai dans une école calviniste écossaise, où, pendant les dix premières années de ma vie, on me fit aller de force à l'église, m'a causé cette maladie : car, après tout, c'est, je crois, une maladie de l'ame, comme toute autre espèce d'hypocondrie. » . .

#### A M. MOORE.

« Hier, je dinai avec \*\*\* l'*Épicène*; sa politique est misérablement changée. Elle est pour le seigneur d'Israël, et le seigneur de Liverpool; vil et discordant assemblage de méthodisme et de torysme! ne parle que de dévotion et du ministère; et s'attend, je suppose, à obtenir, par la grace de Dieu et du gouvernement, une honnête pension. . .

» Murray, l'un des libraires a quelque dessein sur vous. Il voudrait que vous devinssiez chef et éditeur payé d'un ouvrage périodique; qu'en pensez-vous? Voulez-vous vous engager, comme « Kit Smart, » à écrire pendant 99 ans dans le *Visiteur universel*? Sérieusement, il parle de quelques centaines de livres sterling, par an, et quoiqu'il me répugne de compter pour quelque chose le vil métal, sa proposition peut vous apporter honneur et profit, et à nous beaucoup de plaisir.

» Je ne sais que dire de l'amitié; je me trouvai une seule

fois engagé dans ses liens ; j'avais alors dix-neuf ans ; et elle me donna autant de soucis que l'amour. Maintenant je crains , comme le père de Whitbread dit au roi qui voulait le faire chevalier , d'être trop vieux pour cette passion. Quoi qu'il en soit , personne ne vous souhaite autant d'amis , de gloire , et de bonheur que votre , etc. »

Ayant abandonné le projet d'accompagner les Oxford en Sicile , il pensa de nouveau à l'Orient , et commença par faire emplette chez son joaillier d'une douzaine de tabatières , dont il voulait faire présent à quelques unes de ses anciennes connaissances turques.

### A M. MOORE.

8 juillet 1813.

« Il faut que j'aie commis quelque faute grave dans ma réponse à votre lettre , pour que vous gardiez ainsi le silence avec moi. Recevez donc mes repentantes excuses , que vous appliquerez , comme il vous conviendra , aux passages qui vous ont choqué. S'il n'en est rien , et que je me trompe dans mes conjectures , c'est vous qui m'en devez , pour laisser ainsi notre correspondance en quarantaine. Dieu sait ce que j'ai dit , mais il sait aussi (s'il n'est pas aussi indifférent aux mortels que les déités nonchalantes de Lucrèce) que vous êtes la dernière personne que je voudrais offenser. Si je l'ai fait , pourquoi diable ne le dites-vous pas de suite , et n'épanchez-vous pas votre bile ?

» Rogers est parti avec madame de Staël , qui vient de publier un Essai contre le Suicide , lequel , je pense , décidera quelqu'un à se brûler la cervelle ; car sachez ce qu'il advint à une de mes connaissances , jusque-là fort orthodoxe. Après avoir entendu un sermon de Blinkensop pour prouver la vérité du christianisme , il s'en retourna chez lui aussi athée que possible. Avez-vous trouvé ou fondé votre résidence ? Avez-vous commencé ou fini un poème ? Si vous

ne voulez pas me dire ce que j'ai fait, dites-moi du moins ce que vous faites, ou ne faites pas.

» Je suis encore en préparatifs de voyage, et avant de partir, j'ai besoin d'avoir de vos nouvelles et par vous. Si vous supposez qu'une fois parti je songerai moins à vous, je donnerai un démenti à cette calomnie, par cinquante lettres datées de l'étranger, particulièrement des lieux où régnera la peste, et cela sans une goutte de vinaigre, ou d'acide sulfurique, pour vous préserver de l'infection. Écrivez, je vous en prie.

» Les Oxford ont mis à la voile depuis une quinzaine, et me sœur est en ville, ce qui est une grande satisfaction; ayant fort peu vécu ensemble, nous n'en sommes que plus attachés l'un à l'autre. Je présume que l'illumination s'est étendue jusqu'à Derby, ou en quelque autre lieu que vous soyez. Nous sommes à peine remis du tumulte, du vacarme, des transparents, enfin de tout le *non sens* de la victoire. Drury-Lane était décoré d'un large M. W. Les uns pensaient que c'était une délicate allusion au maréchal Wellington; d'autres que c'était en l'honneur du directeur Whitbread; tandis que les dames du quartier et du foyer y voyaient leurs initiales. Je laisse aux commentateurs à éclaircir la chose. Si vous ne me répondez pas, je ne dirai pas ce que *vous* méritez; mais je crois, *moi*, mériter une réponse. Croyez-vous qu'il n'y ait d'autre moyen de communication que la petite poste? Que le soleil me hâle, si vous n'êtes un trop méchant homme!

A M. MOORE.

13 juillet 1813.

« . . . . . Votre lettre m'a tranquilisé; car d'après ce qu'on raconte de votre susceptibilité, je craignais réellement d'avoir dit je ne sais quoi, mais enfin quelque chose qui vous eût offensé; quoique cependant je n'imaginais pas ce qui peut offenser un homme qui possède une

belle femme, des enfants *à lui*, de la tranquillité, de la gloire, de l'aisance, et des amis, un mille, je gagerais; nombre dont, pour mon compte, je retrancherais volontiers l'unité.

» Savez-vous, Moore, que je suis étonnamment enclin, notez que je dis *enclin*, à devenir sérieusement amoureux de lady A. F. Mais ce \*\*\* a dérangé toutes mes vues. Quoi qu'il en soit, vous la connaissez; a-t-elle du sens? est-elle spirituelle, accorte, ou d'un bon caractère? l'une ou l'autre de ces qualités suffirait: j'efface *suffira*. Je ne ferai pas de question sur sa beauté, car je l'ai vue. Mes affaires s'améliorent: si, d'un autre côté, ma perspective ne se rembrunissait, je prendrais femme; et ce serait elle que je choisirais, s'il y avait chance de réussir. Je ne la connais pas encore beaucoup, mais mieux que je ne la connaissais. . . . .

» Il faut que je parte; j'éprouve de la difficulté à me ménager un passage sur un vaisseau de guerre. Ils feraient mieux de me laisser partir, car si je ne le puis, le patriotisme sera ma devise; et s'ils parlent haut, je puis tempêter tout aussi bien qu'eux. Maintenant que faites-vous? Vous écrivez, nous l'espérons tous, dans notre propre intérêt. Souvenez-vous que vous devez publier mes ouvrages posthumes, avec une vie de l'auteur, pour laquelle je vous adresserai mes confessions datées du lazaret de Smyrne, Malte ou Palerme. Toute place est bonne pour mourir.

» Il doit y avoir mardi, ce qu'on est convenu d'appeler une fête nationale. Le Régent et \*\*\* doivent s'y trouver, et, de plus, quiconque possède autant de schelings qu'il en coûtait jadis de guinées. Le Wauxhall est le lieu choisi. Il y aura six billets réservés aux femmes honnêtes, et l'on suppose que ce sera trois de trop. Quant aux entrées pour les dames de moyenne vertu, il me serait impossible d'en faire le compte.

» P. S. La Staël m'a entrepris, hier soir, avec une extrême fureur. Elle m'a dit que je n'avais aucun droit d'être

amoureux ; que j'avais traité \*\*\* (1) en barbare ; que je n'ai point de sentiment, que je suis tout-à-fait incapable d'éprouver la *belle passion*, et que j'ai été ainsi toute ma vie... Je suis vraiment enchanté de l'apprendre, et ne m'en doutais guère. Donnez-moi promptement de vos nouvelles. »

### AU MÊME.

25 juillet 1813.

« Je ne suis pas au fait des manières d'agir des célibataires de l'autre sexe pour faire beaucoup de progrès vers le mariage.

» Toute cette semaine j'ai dîné comme un dragon aux gardes : aussi la tête me fait mal des fumées de tant de vins divers, et mon cerveau est aussi trouble que leur lie. J'ai rencontré vos amis les D\*\*\* ; la dame a chanté une de vos plus belles mélodies si bien, que sans la crainte d'être soupçonné d'affectation, j'aurais pu pleurer. Le mari me rappelle Hunt, mais en beau, et peut-être avec plus d'âme et d'expression dans le chant. Je souhaite bien qu'il puisse se défaire de son étrange maladie. La femme a toute la partie supérieure de la figure très-belle, et elle semble fort attachée à son mari. Il a raison de quitter cette ville malsaine. Le premier hiver perdrait infailliblement la fraîcheur de sa femme, et le second lui enlèverait probablement tout le reste.

» Il faut que je vous conte une histoire. M. \*\*\* , dont vous ne vous souciez guère, se plaignait l'autre jour, à dîner, à ses vieux compagnons de table, de la froideur de P\*\*\*e. D\*\*\* , le savant juif, le poussa de questions : « Pourquoi ceci et pourquoi cela ? pourquoi P\*\*\* se conduit-il de la sorte ? » — « Eh ! mais, monsieur, à cause de lord \*\*\* , qui devrait rougir. » — « Et pourquoi lord \*\*\* devrait-il rou-

(1) Probablement lady Caroline Lamb, dont on connaît la passion pour lord Byron, et qui, se regardant comme dédaignée par lui, fit pour s'en venger le roman de *Glenarvon*, où elle le peint sous les plus noires couleurs.

( N. du T. )



gir ? Parce que P. . . . . » — « Et pourquoi P\*\*\*e a-t-il rompu avec vous ? » — « Parce que, pardieu, je tenais à mes principes. » — « Mais pourquoi teniez-vous à vos principes, monsieur ? »

» Que dites-vous de cette dernière question ? n'est-elle pas excellente, adressée à un tel personnage ? Encore un peu, elle tuait M. \*\*\*. Peut-être la chose vous semblerait-elle stupide ; mais comme Goldsmith le disait des pois, c'était une très bonne plaisanterie, lorsque je l'entendis raconter par un témoin de l'aventure ; c'est mon récit qui la gâte.

» La saison s'est terminée par un bal de Dandies ; mais il me reste des diners avec les Harrowby, les Rogers, Frere, et Mackintosh ; j'y viderai à votre santé plus d'une rasade silencieuse, et regretterai votre absence, jusqu'à ce que le Madère m'ait ôté la mémoire ; ou que, généreux enchanteur, il évoque votre image, et vous fasse apparaître de l'autre côté de la table, en face de moi. Canning a congédié sa bande par un discours prononcé du haut de sa . . . . , véritable trône d'un Tory ! Figurez-vous le voir, prononçant une harangue solennelle pour les renvoyer, et les exhorter à se pourvoir eux-mêmes. « J'ai conduit mes garnements en lieux où ils ont été poivrés : de cent cinquante il en reste trois vivants ; encore ne sont-ils plus bon qu'à mendier, le reste de leurs jours, aux portes de la ville (1). » Dites-moi, Falstaff n'aurait-il pas voulu parler du magistrat de Bow-street ; je parierais que l'édition posthume de Malone en ferait foi.

» Depuis que je vous ai écrit, j'ai été à la campagne. J'ai voyagé de nuit sans incident, ni accident, si ce n'est une alerte de la part de mon valet qui se tenait en dehors. En

(1) Citation de Falstaff, pendant la bataille de Shrewsbury, dans la pièce de *Henri IV*, partie 1<sup>re</sup>, alors qu'il se vante d'avoir conduit ses soldats au plus fort de la mêlée, et de les y avoir laissés, en esquivant le péril pour lui-même. Lord Byron cite ce passage par allusion à la conduite de Canning.

traversant la forêt d'Epping, il a, je crois, jeté tout de bon sa bourse au pied d'une borne, qu'un vers-luisant, logé dans le chiffre du milieu du numéro XIX, lui fit prendre pour un voleur avec une lanterne sourde. Je ne puis attribuer ses frayeurs qu'à une paire de pistolets neufs dont je l'avais armé. Il a jugé nécessaire de prouver sa vigilance en m'appelant toutes les fois que nous passions devant un objet quelconque, mouvant ou immobile. Figurez-vous un voyage de dix milles, avec un saisissement à chaque toise! Je vous ai griffonné une lettre effroyablement longue; cette feuille restera en blanc, et servira d'enveloppe pour arrêter les yeux des commis de la poste. Autrefois vous vous plaigniez de ce que je n'écrivais *pas*; j'amasserai des charbons ardents sur votre tête, en ne me plaignant pas de ce que vous ne lisez *point*.

» Pour toujours, mon cher Moore, votre, etc. »

### AU MÊME.

27 juillet 1813.

« Si jamais vous imitez de nouveau le style de Tacite, ajoutez, je vous prie, que c'est de *Moribus Germanorum*. Un pareil trait de silence barbare n'a pu être imaginé que dans les forêts; aussi je l'attribue uniquement à votre isolement au milieu des bois qui entourent Mayfield. Faites vos comptes, et vous trouverez que vous êtes mon débiteur de plusieurs feuilles et d'une épître. J'intenterai une action; si vous ne vous acquittez, vous aurez des nouvelles de mon procureur. J'ai fait passer votre lettre à *Ruggiero*; mais ne me prenez plus pour votre facteur, car je pourrais bien être tenté de violer la sainteté du cachet et de rompre la cire.

» Croyez-moi toujours à vous, tout indigné que je suis.

» BYRON. »

A M. MOORE.

28 juillet 1813.

« Ne pouvez-vous vous contenter des angoisses où me jette ma jalousie contre Rogers, sans faire de moi l'aveugle entremetteur de votre intrigue épistolaire ? Voici la seconde lettre que vous envoyez sous mon couvert ; sans compter une merveilleusement longue réponse, suivie d'une ou deux courtes répliques de votre façon. Si vous recommencez, je ne puis vous dire jusqu'où ira ma fureur. Je suis homme à vous envoyer des vers ou de l'arsenic, avec autant d'indifférence que toute autre chose. Huit mille vers au-delà du privilège de la franchise ! privilège, monsieur, dont vous abusez aux dépens d'un trop susceptible sénateur, en adressant le produit de vos veilles à tout le monde, excepté à lui. Je n'affranchirai plus rien de vous, rien pour vous, rien à vous ; que je sois maudit si je le fais, à moins que vous ne changiez de manière ! Je vous désavoue, je vous renie ; et en me prévalant du droit de faire votre éloge, comme je l'entends, j'écris votre panégyrique, ou je vous dédie un in-quarto, si vous ne me faites ample réparation.

» *P. S.* Je me prépare à un diner, pour aujourd'hui, avec Sheridan et Rogers. J'ai un peu d'humeur contre le dernier, et m'en vengerai par d'abondantes libations de son Bordeaux. Voici ma dernière ou avant-dernière lettre ; car je suis tout équipé, et je n'attends plus qu'un passage. Peut-être mon départ sera-t-il différé de quelques semaines, pour attendre Sligo ; mais seulement si je ne puis m'en dispenser. »

Toujours dans l'intention d'aller en Grèce, il s'était adressé à M. Croker, secrétaire de l'Amirauté, pour le prier d'obtenir un passage à bord d'un vaisseau du roi, faisant voile pour la Méditerranée ; et, sur la demande de ce gentilhomme, le capitaine Barlton, qui allait rejoindre sir Edward Pelew, consentit à partager sa chambre avec lord Byron, qui lui écrivit ses remerciements, mais n'en profita point, par suite de ses continuelles indécisions.

## CHAPITRE VIII.

Cinquième édition du *Giaour*. — Nouvelles additions. — Lord Byron se défend d'avoir imité quelqu'un. — Il réconcilie deux hommes prêts à se battre en duel. — Vic de Cooke, l'acteur. — Lord Byron engage M. Moore à aller visiter Newstead. — Incertitude de la vie. — Poème de Lucien Bonaparte traduit. — L'Orient, seul domaine de la poésie. — Les Péris. — Frayeurs de M. Moore; encouragements que lui donne lord Byron. — Bonaparte. — Ali-pacha écrit à lord Byron. — Exécution qu'il a faite de six cents hommes. — Présentation de lord Byron à Southey. — Son père et lady Carmarthen. — Curran. — Sa gaité. — Son talent de mime. — Effet des mélodies irlandaises sur une jeune femme. — Moore, le poète du beau sexe.

Dès l'automne de cette année, il fallut songer à une cinquième édition du *Giaour*, et l'imagination du poète se remit au travail, et enfanta de nouvelles beautés. Le passage qui commence par ces mots : « On entend résonner au loin les clochettes des chameaux, » et les quatre pages qui suivent ce vers : « Oui, l'amour est une lumière émanée du ciel (1) », furent ajoutés alors; et de nouvelles additions au poème, tel qu'il existe à présent, prouvent que la verve de Byron était loin d'être épuisée. Il introduisit entre autres ce beau passage.

« Elle était toute vie et lumière! vision divine qui, une fois entrevue, ne s'effaça jamais; et, de quelque côté que je tourne mes regards, brille au front du passé. Étoile du matin de tous mes souvenirs. »

Ses billets et ses lettres à M. Murray, tandis qu'il était sous l'empire de ces continuelles inspirations, font voir combien était irrésistible l'impulsion poétique qui le dominait.

(1) Voyez le poème.

« Si vous continuez à m'envoyer les épreuves, jamais je ne finirai cette infernale histoire ! « *Ecce signum.* » Trente-trois vers de plus que je vous adresse, au désespoir de l'imprimeur, et je crains, sans grand avantage pour vous.

» BYRON. »

10 août 1813, deux heures et demie du matin.

« CHER MONSIEUR ,

» Je vous en prie, suspendez l'envoi des épreuves, car me voilà saisi d'un nouvel *accès*, et j'ai immensément à insérer dans les autres parties de mon œuvre. A vous pour toujours. »

A M. MURRAY.

26 août 1813.

« J'ai revu et corrigé une épreuve, mais pas avec assez de soin pour que votre œil n'y puisse encore découvrir quelques fautes, quelques omissions de ma part, et quelques additions de l'imprimeur. Dieu sait si vous pouvez la lire ; pour moi je ne le puis. Si vous en avez la patience, revoyez-la. Connaissiez-vous quelqu'un qui sache ponctuer ? Je veux dire indiquer les virgules et autres signes ; car moi, à ce qu'on me dit, je n'entends pas bien la ponctuation. Je suis parvenu, non sans peine, à ne plus rien ajouter à cet interminable serpent de poème, qui va tous les mois s'allongeant de quelques anneaux : il est maintenant effroyablement long ; environ un chant et demi de *Childe-Harold*, qui n'a que 882 vers par livre, y compris toutes les additions que j'y ai faites.

» Hodgson aime les derniers vers ; il ne lui arrive pas souvent d'approuver ; et quand quelque chose ne lui plaît pas, il me le dit avec une grande énergie ; j'enrage, mais je corrige. Je les ai jetés là pour adoucir ce qu'il y a de féroce dans notre infidèle, et je trouve que, pour un mourant, il ne se défend pas trop mal. »

Il indique aussi deux ou trois changements pour l'exactitude grammaticale.

A. M. MURRAY.

12 octobre 1813.

« Il faudra soigneusement revoir le *Giaour* ; il s'y trouve quelques inattentions, et notamment à la dernière page. — « Je *sais* que c'était faux ; elle ne pouvait mourir. » Il faut rétablir « je savais » qui y était avant. Je vous en prie, faites attention à ce qu'il ne se glisse plus de semblables erreurs.

» J'ai reçu et lu la Revue britannique ; je trouve que l'auteur a raison sur presque tous les points. La seule chose désagréable est d'être accusé d'imitation. De ma vie, je n'ai lu le passage de Crabbe ; et je n'ai suivi de Scott que sa mesure *lyrique*, qui, du reste, est celle de Gray, de Milton, du premier venu à qui elle convient. Le *Giaour* est sans contredit un effrayant personnage, mais non dangereux ; et je crois que ses sentiments et sa destinée lui feront peu de prosélytes. Je serai fort aise d'avoir de vos nouvelles, ou de vous voir quand il vous plaira ; mais il ne faut nullement vous déranger pour moi. »

Le passage auquel la Revue britannique avait fait allusion, se trouve dans le poème intitulé « *Ressentiment* ; » et les vers qu'on l'accusait d'avoir imités sont assez froids, et n'ont de rapport avec les siens que par le choix d'une comparaison à peu près semblable.

A. M. MOORE.

Bennet-street, 22 août 1813.

« Comme notre ancienne, je pourrais dire, notre défunte correspondance, se ressentait trop du levain de la vie de Londres, nous causerons maintenant un peu *paulo majora* de la littérature dans toutes ses branches, et nous commencerons par sa partie transcendante : la critique. — Le

prince est à Brighton, et Jackson, le boxeur, est allé à Margate, ayant, à ce que je crois, entraîné Yarmouth pour assister à un assaut, dont le plus robuste sortira broyé.

» Madame de Staël-Holstein a perdu un de ses jeunes barons, qui a été traité en carbonaro par un vil adjudant Teuton, et massacré dans un café à Scrawsenhausen. Corinne est, bien entendu, ce que doivent être toutes les mères, profondément affligée; mais j'ose prédire qu'elle fera de ce malheur ce que peu de mères seraient en état d'en faire, le sujet d'un Essai. Elle ne saurait exister sans quelque profonde affliction, et sans quelqu'un pour lire ou pour voir combien la douleur lui sied. Je ne l'ai pas vue depuis cet événement; mais j'en juge, sans trop de charité il est vrai, d'après mes observations passées.

» Dans un exemplaire de la Revue d'Édimbourg venue par la malle-poste, je vois que le « *Giaour* » est le sujet du second article. Les numéros sont invariablement dans le goût de Leith. *De quel côté, je vous prie, souffle le vent?* L'article en question est si doux, si sentimental, qu'il ne peut être que de Jeffrey amoureux. Vous savez qu'il est allé en Amérique pour y épouser certaine belle qui, depuis plusieurs trimestres, lui fait tourner la tête. Sérieusement, et pour m'exprimer comme Ninifred Jenkins, en parlant de Lismahago, M. Jeffrey (ou son délégué) « a très bien fait les choses à mon égard » et je me tais. Je dirai, cependant, que si vous et moi nous nous fussions réciproquement cassé la tête pour sa querelle (1), il eût bien ri! et quelle triste figure nous eussions faite dans nos œuvres posthumes! A propos, l'autre jour on a eu recours à ma médiation pour concilier deux gentilshommes que dévorait la soif du carnage. Après une lutte fort prolongée entre le désir si naturel à l'homme de détruire son semblable, et le dégoût de lui voir jouer gratuitement le rôle d'un sot, j'amenai l'un à

(1) A cause du duel que lord Byron et Moore avaient failli avoir, à propos de la satire dirigée surtout contre M. Jeffrey.

faire des excuses, l'autre à les agréer; et je les abandonnai au bonheur de vivre en paix à l'avenir. L'un est un pair, l'autre un ami non titré; et tous deux sont grands amateurs du jeu. Je puis répondre que l'un, quoique d'un caractère fort doux, n'est pas poltron, et qu'il a la main si fatale que, quoique l'autre soit le plus mince des hommes, il l'aurait fendu comme un jonc; tous deux se sont fort bien conduits, et quant à moi je les ai tirés de peine le plus tôt que j'ai pu.

» Il a paru en Amérique une vie de G. F. Cooke, l'acteur, *bouffon* et bon vivant s'il en fut; mais défunt malgré tout. Et quel livre! Je crois que depuis le journal de Barnaby l'ivrogne, rien de semblable n'avait *noyé* la presse: toutes scènes de café, billard et cabaret; libations à Bacchus et comédie; l'eau-de-vie, le punch, le whisky, débordent à chaque page. Deux choses m'ont émerveillé: la première, c'est qu'un homme ait pu vivre si long-temps dans une ivresse continuelle, et la seconde, qu'il ait trouvé un biographe de sang-froid. Il y a néanmoins des choses très risibles; mais les pintes qu'il a vidées, et les rôles qu'il a remplis, sont trop minutieusement enregistrés.

» Vous vous étonnez, sans doute, que je ne sois pas encore parti, et moi de même. Mais les bruits qui courent sur la peste sont fort embarrassants; moins pour la chose en elle-même que pour la quarantaine établie dans tous les ports, à partir de tous les points, même de l'Angleterre. Il est vrai que, selon toute probabilité, ces quarante ou soixante jours se passeraient tout aussi sottement à terre qu'à bord d'un navire; mais on aime à avoir la liberté du choix.

» La ville est une effrayante solitude, et ne m'en plaît pas moins pour cela. Je suis vraiment tourmenté de mon ignorance absolue sur ce que j'ai l'intention de faire. Je ne resterai pas, si je puis faire autrement; mais où aller (1)?

(1) Une tournée dans l'Abyssinie paraît être entrée dans les projets de voyage



Sligo opine pour le nord ; la charmante résidence que Saint-Petersbourg , au mois de septembre , où il faut enterrer son nez et ses oreilles dans un manchon , ou bien s'exposer à les voir tomber dans sa cravate ou dans son mouchoir de poche ! Si l'hiver y a traité Bonaparte avec aussi peu de cérémonie , quelles rigueurs n'exercera-t-il pas sur un pauvre voyageur isolé ? Qu'on me donne un *soleil* , quelque brûlant qu'il soit , et des sorbets , quelque froids qu'ils puissent être , et *mon* paradis sera aussi facile à créer que celui d'un *Persan* (1). Le *Giaour* a maintenant mille et tant de vers. « Eh bon Dieu ! Fanny en file un millier de semblables en un jour ; » n'est-ce pas , Moore ? Tu es un railleur , mais je te pardonne.

» Tout à vous ,

» BYRON. »

« P. S. Je m'aperçois que je viens d'écrire la lettre d'un fat , et presque d'un cœur froid. Telle qu'elle est , il faut qu'elle parte. Je n'ai rien dit non plus du sexe brillant ; mais le fait est que je me trouve maintenant dans une passe tout-à-fait neuve , et infiniment plus sérieuse qu'aucune de celles de l'année dernière ; et c'est beaucoup dire. Il est malheureux que nous ne puissions vivre ni avec les femmes , ni sans elles.

» Je pense à présent , et c'est avec regret , qu'au moment où j'ai quitté Newstead , vous vous êtes établi dans ses en-

de lord Byron ; du moins j'ai trouvé parmi ses papiers une lettre qui lui est adressée dans cette supposition , et dont l'auteur le conjure de lui procurer des renseignements sur « un royaume de Juifs » indiqué par Bruce , comme existant sur le Samen , montagne de cette contrée. « J'ai eu l'honneur , » ajoute l'écrivain , « de correspondre avec le révérend docteur Buchanan et avec le révérend et savant G. S. Faber , au sujet de ce royaume de Juifs , dont l'existence , si elle est prouvée , répandra beaucoup de jour sur plusieurs prophéties de l'Écriture-Sainte. . . . Et si la providence favorise le voyage de votre seigneurie en Abyssinie , on pourrait établir des relations entre l'Angleterre et ce pays ; et les vaisseaux anglais deviendraient , selon le révérend M. Faber , le moyen de transporter les Juifs , maintenant établis dans l'Abyssinie , en Égypte et sur le chemin de la Palestine , leur véritable patrie. »

(1) « Un ciel persan est chose facile à faire : ce ne sont qu'yeux noirs et ruisseaux de limonade. »

*Don Juan ou Beppo.*

vions. Avez-vous jamais visité ce manoir? Allez-y donc! mais ne me dites pas qu'il vous plaît. Si je m'étais douté de l'attrait intellectuel que le voisinage allait avoir pour moi, je crois que je ne l'aurais pas quitté. Vous auriez pu y venir si souvent faire le célibataire! car c'était une vraie maison de garçon. Abondance de vin et autres sensualités, assez de livres, assez d'espace et un air d'antiquité répandu sur tous les objets (les jeunes filles exceptées), qui vous aurait convenu dans vos moments de rêverie, et vous aurait fait rire dans vos accès de gaité. Je m'y étais construit une salle de bain, et un *caveau funèbre*, où je n'aurai pas même la satisfaction d'être enterré. Il est singulier que nous ne puissions pas nous assurer d'un tombeau, du moins de celui qui nous plairait. Je me rappelle y avoir lu, à l'âge de quinze ans, vos poésies, que je pourrais presque aujourd'hui réciter de mémoire et avoir fait toutes sortes de questions sur l'auteur, quand on m'apprit qu'il n'était pas mort, comme le disait la préface (1), et je me demandais à moi-même si jamais je le verrais; et quoique à cette époque je n'eusse pas le moindre penchant poétique, j'étais, comme vous le croirez facilement, ravi de cette production. Adieu, je vous remets à la garde des dieux indous, scandinaves et helléniques!

» 2<sup>e</sup> P. S. Il y a un excellent article sur la correspondance de Grimm et sur M<sup>me</sup> de Staël dans ce numéro de la Revue d'Édimbourg..... L'année dernière ce fut Jeffrey lui-même qui se chargea de moi; mais ceci me paraît être d'une autre main. J'espère que vous continuez toujours votre *grand coup*. Je vous en prie, ne lâchez pas pied, ou ce damné de Lucien Bonaparte nous battrà tous. J'ai lu une grande partie de son poème manuscrit; réellement il surpasse tout ce qui est au dessous du Tasse. Hodgson s'occupe à le traduire *en défi* d'un autre barde. Vous, Scott, Gifford, moi (et je crois Rogers aussi), serons nommés arbitres entre les deux traductions;

(1) La préface des poésies de Moore, publiées sous le nom de Little.

c'est-à-dire, si vous acceptez cet emploi. Concevez toutes nos différentes opinions ! Je pense que nous, c'est-à-dire la plupart d'entre nous (vous allez m'accuser de présomption ; *nous*, vraiment !), oui, nous avons, dis-je, une manière qui nous est propre : toujours est-ce chose certaine au moins pour vous et Scott. »

## A M. MOORE.

28 août 1813.

« Oui, mon cher Moore, » il *fut* un temps, « j'ai entendu parler de vos frédaines, lorsque vous alliez faire campagne chez le roi de Bohême (1). » Je me trompe fort si quelque beau printemps de Londres, vers l'an 1815, ne nous ramène pas ce temps-là. Après tout, il faut faire une fin, et en venir au mariage, qui est l'état le plus délicieux que je puisse concevoir quand on vit à la campagne, lisant la gazette du comté, etc., et embrassant parfois la chambrière de sa femme. Sérieusement, je m'identifierais demain avec toute personne d'une conduite décente ; je veux dire que je l'eusse fait il y a un mois, mais pour le moment. . . . .

» Pourquoi ne parodiez-vous pas cette ode (2) ? Croyez-vous que j'en fusse piqué ? Ou bien l'avez-vous fait, et ne voulez-vous pas me le dire ? Vous avez parfaitement raison à l'égard du mot Giamschid ; je l'ai réduit à un dissyllabe (3),

(1) Ou Roi des Bohémiens ; par allusion, je suppose, à une vie errante et vagabonde.

(N. du T.)

(2) L'ode d'Horace,

« Natis in usum lætitiæ, etc. »

dont je lui avais dit que quelques passages pourraient être parodiés par allusion à ses dernières aventures :

« Quanta laboras in Charybdi !

» Digne puer meliore flammâ ! »

(3) Dans la première édition du *Giaour*, lord Byron avait employé ce mot comme une trissyllabe :

« Bright as the gem of Giamshid. »

il n'y a pas une demi-heure. Je suis fort aise de vous entendre parler de Richardson; cela me prouve ce que vous ne voulez pas me dire; c'est que vous allez terrasser Lucien. Que je sache, au moins, où vous en êtes : pensez-vous que je m'intéresse moins à vos productions que notre ami Ruggiero (Rogers), ou que je sois moins sincère que lui ? ce qui n'est pas et ne fut jamais.

» Dans cette chose de moi, qui a nom les *Bardes anglais*, et que j'ai écrite dans un moment où j'étais en colère contre l'univers entier, je n'ai nulle part déprécié vos talents, quoique alors je ne vous connusse point personnellement. J'ai toujours regretté que vous ne nous donnassiez pas un ouvrage de longue haleine, au lieu de vous borner à des morceaux détachés, qui, quoique étincelants de beautés, j'en conviens, et *uniques* en notre langue, nous donnent cependant le droit d'attendre un *Shah nameh* (est-ce bien là le nom ?) après les gazelles. Tenez-vous en à l'Orient; l'oracle Staël m'a dit que c'était là le vrai domaine d'un poète. Le Nord, le Sud et l'Ouest, sont également épuisés, tandis que sur l'Orient nous n'avons que les *invendables* productions de S\*\*\*; encore a-t-il trouvé moyen de gâter le sujet, en n'adoptant que les fictions les plus absurdes. Ses personnages ne nous intéressent point; ce que feront les vôtres. Vous n'aurez pas de concurrent; et si vous en aviez, il faudrait vous en réjouir. Le peu que j'ai fait en ce genre, n'est pour vous qu'une « voix dans le désert, » et si j'ai eu quelque succès, cela prouve seulement que le public s'orientalise, et vous pave le chemin.

» J'ai pensé à une histoire, entée sur les amours d'une

Mais lui en ayant fait observer l'inexactitude, sur l'autorité du dictionnaire persan de Richardson, il changea ainsi le vers :

« Bright as the ruby of Giamschid.

En voyant cette correction, je ne pus m'empêcher de lui écrire que comme la comparaison de l'œil de son héroïne à un rubis pourrait malheureusement faire naître l'idée d'yeux rouges, il ferait mieux de changer le mot *ruby* contre celui de *jewel*. Il adopta ce changement dans l'édition suivante.

Péri et d'un mortel, un peu dans le genre du *Diable amoureux de Cazotte*, mais plus *philanthropique*. Il faudrait y mettre beaucoup de poésie, et la tendresse n'est pas mon fort. Cette raison, jointe à d'autres, m'a fait renoncer à cette idée, que je vous suggère uniquement parce que je crois que dans les moments de relâche de votre grand ouvrage, vous pourriez tirer bon parti de ce sujet. Si vous avez besoin d'autres livres, il y a les *Mœurs des Ottomans*, par Castellan, en six petits volumes; c'est le meilleur abrégé de ce genre que j'aie encore rencontré. Je m'arroe une grande liberté en parlant de ce style à mon aîné et à mon supérieur; pardonnez-le-moi, et ne m'attribuez pas des motifs à la « *Larochefoucault*. » Votre, etc. »

Par un étrange hasard, j'avais anticipé cet avis en faisant de la fille d'une Péri l'héroïne d'une de mes histoires, et en donnant, dans un épisode, le récit des aventures amoureuses de sa parenté aérienne. Lorsque j'instruis lord Byron de cette circonstance, dans ma réponse à sa lettre, j'ajoutai : « Tout ce que je réclame de votre amitié est, non de vous abstenir des Péris à cause de moi, ce qui serait trop demander à la nature humaine, ou du moins à la nature d'un auteur, mais lorsque vous aurez l'intention de faire votre cour à quelques unes de ces sylphides, de vouloir bien m'en prévenir de suite franchement, afin que j'aie le choix, ou d'aller en avant la tête baissée, en dépit d'un tel rival, ou que, me décidant à vous abandonner toute la race, je m'en prenne à l'avenir aux Antédiluviens, avec M. Montgomery. »

## A M. MOORE.

1<sup>er</sup> août, c'est-à-dire 1<sup>er</sup> septembre 1813.

« Je vous envoie Castellan, que je vous prie d'accepter; plus, trois volumes sur la littérature turque, qui n'ont pas encore été ouverts. Quant au dernier ouvrage, je vous serai obligé de vouloir bien le lire, en extraire ce qui peut vous

être utile, et me le rendre dans une huitaine ; attendu qu'il m'a été prêté par Mackintosh, la plus brillante des constellations du Nord, avec beaucoup d'autres bonnes productions, pour lesquelles le climat des Indes l'a réchauffé : car je suis sûr que votre Écossais *domestique* est moins généreux et libéral.

» Votre Péri, mon cher Moore, est sacrée et inviolable. Loin de moi l'idée d'effleurer seulement le bas de son jupon ! La répugnance que vous affectez à me rencontrer sur votre route est si flatteuse, que je vais me croire un rare génie. Mais vous ne faites que rire et vous moquer : « Me couper ainsi les vivres, Tom, c'est être par trop impudent, » et, si vous ne me raillez pas, vous méritez que de vous l'on se gausse. Sérieusement, que pouvez-vous craindre ? qu'avez-vous à redouter ici-bas d'aucune concurrence poétique ? Vous entendre parler de la sorte me donne de l'humeur.

» J'ai ajouté beaucoup au *Giaour* ; mais toujours par fragments. Le poème a maintenant douze cents vers, et au-delà ; il s'imprime, et vous me permettrez de vous en envoyer un exemplaire. Vous m'enchantez en me disant que je suis dans vos bonnes grâces, surtout comme caractère ; car j'ai malheureusement la réputation d'en avoir un détestable. Mais on dit que le diable est amusant, quand il est de belle humeur ; et pour mordre ou siffler en votre compagnie, il faudrait que je fusse plus venimeux que le vieux serpent lui-même. Tout incroyable que la chose puisse paraître aux yeux d'un tiers, je sais que vous me croirez quand je vous dis que je m'intéresse à vos succès autant qu'être humain puisse s'intéresser à ceux de son semblable, autant que si je n'avais de ma vie griffonné une ligne. Sûrement, le champ de la renommée est assez vaste pour tout le monde ; et, ne le fût-il pas, jamais je ne voudrais volontairement en dérober une seule toise à mon voisin. Vous y avez déjà une jolie propriété de quelques milliers d'arpents, et quand vous aurez passé l'acte qui garantira votre bien contre tout envahissement, votre revenu sera doublé (voilà une méta-

phore digne d'un étudiant en droit, c'est-à-dire impertinente et vulgaire); tandis que mon pauvre coin de terre appartient à la communauté, est trop loin pour vous faire ombrage, et ne rivalisera jamais avec votre fertilité. Je vous envoie une lettre curieuse d'un de mes amis (1) (renvoyez, comme dirait l'imprimeur, par le retour du courrier); elle vous mettra au fait de l'origine du Giaour. Écrivez-moi promptement.

» À vous pour toujours, mon cher, etc.

» P. S. Cette lettre me fut adressée à l'occasion d'une *histoire différente*, et un peu trop rapprochée du texte, qu'avaient fait circuler certaines dames de notre connaissance. La partie effacée ne contenait que quelques noms turcs, et des détails peu importants et peu délicats, sur la découverte du crime de la jeune fille. »

## AU MÊME.

5 septembre 1813.

« Il n'est pas nécessaire que vous vous géniez pour renvoyer Foderini un jour plus tôt; vous me le ferez remettre à votre loisir, et après l'avoir disséqué en autant de notes que vous en aurez besoin: je pense que c'est la première fois qu'il subit cette opération anatomique, et c'est une raison de plus pour ne pas l'épargner.

» \*\*\* est revenu en ville; mais il n'est pas encore remis du coup que lui a porté la *Quarterly*.

» Quelles gens d'escrime sont tous ces critiques! « Tous ces pieds plats nous craignent, » disent-ils. Ils vous ont forcé de vous battre; ils ont fait de moi (moi le plus doux de tous les hommes) un esprit querelleur et satirique, et ils finiront par rendre R\*\*\* plus furieux qu'Ajaj.

» J'ai relu l'autre jour les Plaisirs de la Mémoire, et ceux de l'Espérance, tous deux à la fois et en les comparant, et

(1) La lettre de lord Sligo; voyez page 76.

je persiste dans ma prédilection pour le premier poème. Il y a là-dedans une élégance merveilleuse ; on ne trouverait pas un vers commun ou vulgaire dans tout le volume. . . .

» Que dites-vous de Bonaparte ? Rappelez-vous que je le soutiens , et parie pour lui sur le champ de bataille , mettant en dehors la catalepsie et les éléments. Je lui souhaite bonne chance presque en tout pays , excepté en celui-ci ; ne fût-ce que pour faire enrager le Morning Post , son dénaturé beau-père , et Bernadotte , ce bâtard rebelle , d'adoption scandinave. — Rogers veut que je fasse avec lui une croisade aux lacs , et que nous vous assiégions chemin faisant. Cette dernière tentation est bien forte , mais je crains de n'y pouvoir céder ; à moins que vous ne consentiez à nous accompagner quelque part ; n'importe où. Il est trop tard pour songer à Matlock , mais nous pourrions arranger quelque partie , *haute* ou *basse*. Le mauvais genre serait de beaucoup le plus amusant. Je suis tellement ennuyé de l'autre , que je languis après une cave à cidre , ou une croisière dans un sloop de contrebandier.

» Vous ne sauriez souhaiter avec plus de ferveur que moi que les destins se moustrassent plus propices envers nos lignes parallèles , qui se prolongent *ad infinitum* , sans se rapprocher d'un pouce. Je souhaiterais presque être marié aussi : et c'est beaucoup dire. Tous mes amis , jeunes et vieux , s'en mêlent , et me demandent d'être parrain ; seule espèce de lien paternel qui doive , je crois , me tomber légitimement en partage ; pour ce qui est illégitime , grâce à Lucine , nous ne pouvons jamais en répondre , quoique la paroisse le puisse. Je pense que demain j'aurai de vos nouvelles , sinon , cette lettre partira. J'ai eu soin de laisser de l'espace pour un post-scriptum , s'il devenait nécessaire.

» Tout à vous.

» N. »

« Point de lettre , *n'importe*. R\*\*\* croit que la *Revue* s'en prendra à moi dans son prochain numéro. En ce cas , il y aura guerre à toute outrance ; point de quartier. Depuis



le plus jeune diable jusqu'à la plus vieille femme de cette *Revue*, tout périra sous une sanglante satire. Les liens de la nature seront brisés, car je n'épargnerai pas même mon libraire; et s'il y avait moyen d'y comprendre jusqu'aux lecteurs, ce n'en serait que mieux ! »

## AU MÊME.

8 septembre 1813.

« Je suis vraiment fâché de voir revenir Foderini si vite ; je crains que votre conscience timorée ne vous ait empêché de profiter pleinement de ses dépouilles. Vous recevrez, par la voiture d'aujourd'hui, un exemplaire du « *Giour*, » cette redoutable brochure, qui ne m'a jamais attiré un compliment moitié si flatteur que votre modeste inquiétude. Vous vous apercevrez, si vous le parcourez à quelque heure de loisir, que j'ai beaucoup ajouté à ses dimensions. Cette circonstance est on ne peut plus propre à diminuer votre modestie à ce sujet.

» Vous avez grand besoin, mon cher Moore, d'un coup d'épaule de Mackintosh, car vous vous dépréciez d'une manière étrange. Dans tout autre, je crierais à l'affectation ; mais je crois assez vous connaître pour penser que vous ne savez pas vous-même ce que vous valez. C'est un défaut dont on se corrige assez généralement, et que, pour votre part, vous devriez travailler à vaincre. Mackintosh a parlé de vous, devant moi, avec des éloges tels que votre femme pourrait les souhaiter, et propres à donner la jaunisse à tous vos amis.

» J'ai reçu hier une lettre d'*Ali-pacha*, apportée par le docteur Holland, qui vient d'arriver de l'Albanie. Il m'écrit en latin, et commence par « Excellentissime, *nec non* carissime, » et finit par un fusil qu'il désire qu'on lui fasse. Il signe : « Ali *visir*. » A quoi pensez-vous qu'il ait passé son temps ? Holland me dit que le printemps dernier, il a pris une ville ennemie, où, il y a quarante-deux ans, sa mère et

sa sœur avaient été traitées comme le fut mademoiselle Cunégonde par la cavalerie bulgare. Il s'empare donc de la ville, rassemble tous ceux qui survivent au premier exploit, enfants, petits-enfants, etc., au nombre de six cents, et les fait fusiller devant lui. Remarquez qu'il épargna les autres habitants de la ville, et se borna à la race tarquinienne; c'est plus que je n'aurais fait. Adieu. »

### AU MÊME.

9 septembre 1813.

« Je vous écris de chez Murray, et, pour ainsi dire, de la part de Murray, qui, si vous n'êtes point prévenu en faveur d'un autre éditeur, se trouvera heureux de traiter avec vous en temps convenable pour votre ouvrage. Je puis vous le recommander comme un homme franc, intègre et attentif, placé par sa réputation à la tête de la « confrérie. » Je suis convaincu qu'il vous rendra justice. Je vous ai tant écrit depuis quelque temps que vous ne serez pas fâché de mon laconisme pour cette fois.

» A vous, etc. »

### AU MÊME.

27 septembre 1813.

« THOMAS MOORE,

» Tu ne seras jamais appelé Thomas *le vrai*, comme celui d'Ercildoune. Pourquoi ne m'écrivez-vous pas ? Puisque vous ne le voulez pas, ce sera encore mon tour. L'autre jour, j'allai à Aston et près de vous. J'espère bientôt y retourner. Si cela arrive, il faudra absolument que vous veniez à ma rencontre, et de là à Matlock ou ailleurs, et vous ferez ce que, dans le langage des rieurs et des fous, on appelle une échappée ; Rogers et moi nous serons vos complices. Hier, à Holland-house, je fus présenté à Southey, la meilleure

figure de poète que j'aie vue depuis long-temps. Je consentirais presque à être l'auteur de ses poésies saphiques, pour avoir sa tête et ses épaules. Il est certainement bon à regarder ; et c'est un homme de talent, et propre à toutes sortes de choses, et.... mais en voilà assez sur son éloge.

» \*\*\* m'a lu une *partie* d'une de vos lettres. Par le pied de Pharaon, je crois qu'il y avait quelque trahison ; car il s'est arrêté tout court après une belle phrase sur notre correspondance, et a eu *l'air*.... Je voudrais pouvoir me venger en vous attaquant, ou en vous disant que j'ai été obligé de vous défendre. Agréable moyen de se faire valoir qu'emploient certains amis, qui viennent vous dire : « Ah ! je l'ai donné bonne à monsieur un tel, qui a osé vous accuser d'être plagiaire, libertin, et ainsi de suite. » Mais savez-vous que vous êtes du très petit nombre de ceux que je n'ai jamais eu la satisfaction d'entendre maltraiter ? Tout au contraire ; et croyez-vous que cela se pardonne ?

» J'ai été à la campagne, et me suis enfui des courses de chevaux de Doncaster. Une chose étrange, c'est que j'étais en visite précisément dans la maison que mon père reçut en partage avec lady Carnarthen, dont il fit une adultère avant d'être majeur. Remarquez, je vous prie ; que ce n'est pas *elle* qui fut ma mère. On me campa dans une vieille chambre, dont la cheminée était ornée d'un hideux tableau, que sans doute mon papa contemplait avec tout le respect convenable, et que par déférence pour le goût de la famille, j'ai regardé aussi avec une grande satisfaction. J'ai passé huit jours avec mes hôtes ; et me suis très bien comporté, quoique la maîtresse de la maison fût jeune, pieuse et jolie, et le maître mon ami intime. Je n'y ai pas eu le plus petit désir, si ce n'est pour un chien barbet qu'ils ont eu la bonté de me donner. Maintenant, pour un homme de ma trempe, ne pas même convoiter est la meilleure preuve d'amendement. Excusez, je vous prie, toutes ces niaiseries, et ne me gourmandez pas, quand je suis un peu en gaité.

» A vous.

» BYRON. »

« P. S. Voici un impromptu d'une *personne de qualité*, à qui l'on reprochait de la mélancolie :

» Quand la douleur qui siège au fond de l'ame étend ses ombres au-dehors, obscurcit un visage mobile, charge le front de nuages, et de larmes remplit les yeux, ne fais pas attention à une tristesse qui bientôt passera. Mes pensées connaissent trop bien leur retraite cachée : un moment errantes, elles reviennent vers mon cœur, et saignent dans le silence de la solitude (1). »

A M. MOORE.

2 octobre 1813.

« Je vous ai écrit au moins six lettres auxquelles vous n'avez pas répondu. Celle-ci sera mon avant-dernière. Je vous écrirai encore une fois, mais, passé cela, je jure par tous les saints de me renfermer dans le silence et la fierté. J'ai rencontré Curran à Holland-house. Il surpasse tout le monde ; son imagination est plus qu'humaine, et sa gaité ou plutôt sa *humour* (il est difficile de définir l'esprit) est parfaite. Lorsqu'il contrefait, il a cinquante visages, et deux fois autant de voix à son service. Je n'ai jamais vu son égal. Tout en lui est fascination ; et je déclare que si j'étais femme, et même vierge, lui seul serait mon Scamandre. Rappelez-vous que je ne l'ai vu qu'une fois ; vous le connaissez depuis long-temps, et il est probable que vous retrancherez quelque chose à ce panégyrique. Je crains de le revoir, de peur que l'impression qu'il m'a faite ne s'affaiblisse. Il a beaucoup parlé de vous ; sujet dont on ne se lasse point, moi, ni personne que je sache. Quelle variété d'expressions il a l'art d'évoquer sur des traits qui, naturellement, ne sont rien moins que beaux ! Il se métamorphose complètement. Je finis, car il est impossible à dépeindre ; et d'ailleurs vous le connaissez. Dimanche je retourne à \*\*\*,

(1) Ces vers sont de lord Byron.

où je ne serai pas loin de vous. Peut-être recevrai-je de vos nouvelles avant. Bonsoir. »

Samedi matin.

« Votre lettre a chassé toutes mes inquiétudes. Je ne vous *avais pas tout de bon* soupçonné. Encore de la modestie ! Parce que je ne fais pas une vilaine action, une bassesse, est-ce à dire que je ne crains nullement votre concurrence ? Si j'en étais réduit à l'alternative de la préférence, je vous redouterais au moins autant que le diable redoute saint Michel. Mais ne sommes-nous pas assez au large dans nos sphères respectives ? Continuez : mon tour viendra de pardonner. Je dîne aujourd'hui avec Mackintosh et mistriss *Stale*, comme il a plu à John Bull de baptiser Corinne : je l'ai vue hier soir à Covent-Garden, bâillant de tout son cœur aux plaisanteries de Falstaff.

» La réputation de « misanthrope, » si vos amis ne passent pas pour avoir aidé à cette disposition, est souvent d'une grande utilité, en ce qu'elle nous débarrasse d'une légion d'impertinents, sous la forme de connaissances assommantes. Mais vous savez que je puis, quand je veux, être un gai, fringant, et assez avantageux garçon, et rarement *larmoyant*. Murray rétablira votre vers dans toute son intégrité (1) ; je crois que l'erreur venait de moi ; et pourtant, j'ai toujours de la mémoire pour vous, et je suis sûr qu'il a dû être d'abord correctement imprimé.

» Je rougis très souvent, si je dois en croire mesdames H\*\*\* et M\*\*\* : mais par bonheur personne ne me voit maintenant. Adieu. »

(1) L'épigraphe du *Giaour*, qui est tirée d'une des mélodies irlandaises, et qui avait été citée d'une façon incorrecte dans les premières éditions du poème.

## A M. MOORE.

30 novembre 1813.

« Depuis ma dernière lettre, bien des choses bonnes , mauvaises , insignifiantes , se sont passées. Elles n'ont pu m'empêcher de penser à vous , mais ne m'ont point permis de me rappeler à votre souvenir , qui eût pourtant été une consolation au milieu de divers ennuis. Nous avons été très proches voisins cet automne ; ce voisinage a eu pour moi son bon et son mauvais côté. Il me suffit de dire que votre citation française a été diablement à propos , quoique d'un à propos fort inattendu comme vous le fera comprendre ce que j'ai *dit* auparavant, et le silence que j'ai gardé depuis..... Quoi qu'il en soit , « Richard est redevenu lui-même, » et à l'exception de la nuit entière et d'une partie de la matinée, je ne pense plus beaucoup à la chose. Toute convulsion se termine pour moi par des vers : aussi, pour charmer mes veilles, j'ai écrit une autre histoire turque, que j'ai intitulée la *Fiancée d'Abydos*. Cette fois ce n'est pas un fragment ; vous la recevrez bientôt après ma lettre. Cet ouvrage n'empiète en rien sur votre domaine ; s'il en était autrement, vous m'auriez bientôt réduit à mes justes limites. Vous trouverez , non sans raison , que je m'expose bien vite à perdre le peu de gloire que j'ai gagnée, et qu'il y a de la témérité à faire ainsi une nouvelle expérience sur la patience du public ; mais j'ai cessé de m'inquiéter sur ce point. J'ai écrit et publié ce poème pour l'amour de l'*occupation* , pour arracher ma pensée aux réalités, et me réfugier dans l'idéal, fût-il horrible. Quant au succès , ma foi, je me consolerais de n'en point avoir , en voyant ceux qui réussissent : J'en excepte vous, et un ou deux amis qu'heureusement j'aime trop pour souhaiter qu'une seule feuille de leurs lauriers jaunisse. C'est l'ouvrage d'une semaine, il ne vous en coûtera qu'une heure de lecture ; peut-être moins. Ainsi, qu'il parte ! ....

» *P. S.* Nous parlons, Ward et moi, d'un voyage en Hollande. Je ne serais pas fâché de juger de l'effet d'un canal hollandais, après le Bosphore. Réponse, je vous prie. »

## AU MÊME.

8 décembre 1813.

« Votre lettre, comme les meilleures et même les plus douces choses de ce monde, est à la fois pénible et agréable. Mais parlons d'abord de ce qui nous touche de plus près. Savez-vous que j'ai été sur le point de vous dédier mon livre, non d'une façon cérémonieuse, comme à l'un de nos *doyens*, mais par une courte lettre en forme de préface, dans laquelle je me vantaïs de votre amitié, et montrais votre poème en perspective : puis, tout-à-coup, le souvenir que plus d'une fois vous m'aviez strictement enjoint le plus grand secret sur ce poème, verbalement et par écrit, m'est revenu en tête, et m'a troublé dans mes intentions. Je ne pouvais avoir d'autre motif pour réprimer mon désir de parler de vous, que la crainte de faire une chose qui ne vous fût pas agréable ; car il ne se passe pas de jour où je ne m'occupe de vous en pensées et en paroles. Mettant, pour le moment, toute amitié personnelle de côté, qui, soit dit en passant, n'en est pas moins sincère et profonde, vous ne pouvez douter de ma sincère admiration. Mon cœur et ma mémoire retiennent également *vous* et vos vers, ce dont « *ecce signum!* » J'ai l'habitude, quand je suis seul, je ne dirai pas de chanter, mais de réciter, sur ce que je crois être des airs, votre « *Oh breathe not his name,* » ou « *When the last glimpse,* » et « *When he who adores thee,* » et autres mélodies du même ménestrel ; ce sont mes vêpres et matines. Or, étant pour la première fois en visite à \*\*\* , je continuais comme par le passé, certes sans nulle intention de me faire entendre ; mais voici qu'un beau matin arrive dans ma chambre, non pas *la donna*, mais *il marito*, qui, d'un air très grave me dit : « Byron, il faut

que je vous prie de ne pas chanter davantage, ou du moins de ne plus chanter de ces chansons-là. » J'ouvris de grands yeux : « Certainement, mais pourquoi pas ? » — « Pour vous dire la vérité, » reprend-il, « c'est qu'elles font pleurer ma femme, et la rendent si triste que je désire qu'elle ne les entende plus. »

» Maintenant, mon cher Moore, il est évident que c'était l'effet de vos paroles, et non de ma musique. Je ne vous raconte cette histoire que pour vous prouver tout ce que je trouve de plaisir et de sensation, même à vos passe-temps. Il est facile de louer, et de louer encore ; mais on ne retient que ce qui plaît, du moins en composition. Tout convaincu que je suis que vous êtes sans égal dans vos mélodies et dans vos satires (et personne n'a plus de popularité dans ces deux genres), je suis pourtant d'avis que vous n'avez pas encore fait tout ce que vous pouvez faire, bien que ce fût assez pour tout autre. Je compte, et le monde attend de vous, un plus long ouvrage : mais je vois en vous ce que je n'ai rencontré dans aucun autre poète, une étrange défiance de vos propres forces que je ne puis expliquer et qui est inexplicable. Comment concevoir qu'un *cosaque* comme moi fasse reculer un *cuirassier* comme vous ? Je ne connaissais, ni ne pouvais connaître votre épisode. Je ne pensais qu'à une Péri. Je voudrais bien que vous m'eussiez confié vos intentions, moins, je l'avoue, pour vous que pour moi, et afin d'empêcher que le public ne fût privé d'un poème bien supérieur au mien, et que, malgré ce contre-temps, je conserve encore l'espoir de voir paraître. Le mien est l'ouvrage d'une semaine, *écrit* à la hâte : *pourquoi* ? Je vous l'ai dit en partie, et le reste je ne puis le confier à une lettre. Vous le saurez quelque jour. . . . .

Continuez. Le succès de mon livre est encore un problème ; mais il est probable qu'une certaine quantité d'exemplaires s'en débitera dans le public, d'après le penchant qu'il se figure avoir pour le Giaour et autres « horribles mys-



tères. » Le seul avantage que j'aie est d'être sur le terrain. Je le connais à fond, et cela m'épargne la peine de recourir aux livres; bien que j'ainasse mieux avoir à les relire. Si  *votre chambre* était meublée des mêmes souvenirs que la mienne, vous n'auriez pas besoin d'aller *là bas* pour décrire; j'entends comme fidélité : car j'ai dessiné de mémoire. . . . . Le même sort attend peut-être cette dernière production; et je vous assure que j'ai de grands doutes sur la réussite; mais, dans tous les cas, son jour de vie serait usé, avant que vous fussiez prêt et décidé. Allons donc, remontez votre courage jusqu'au point d'arrêt! Excepté le « Post Bag » (et sûrement vous ne pouvez vous plaindre que ce n'ait pas eu de succès), vous n'avez pas paru *régulièrement* depuis quelques années. Aucun poète n'occupe un rang plus distingué que vous; quoi que vous en puissiez penser par un jour de pluie, dans votre retraite provinciale. Aucun homme, dans aucune langue, n'a été peut-être plus complètement le poète du cœur, et le poète des femmes. « Les critiques lui reprochent de n'avoir représenté le monde ni tel qu'il est, ni tel qu'il doit être; *mais les femmes répondent qu'il l'a représenté tel qu'elles le désirent.* » Il semble que Sismondi ait écrit ces lignes sur vous, plutôt que sur Métastase.

» Écrivez-moi, et parlez-moi de *vous-même*. Vous rappelez-vous ce que Rousseau disait à un de ses amis? « Nous serions-nous querellés? vous me parlez souvent, et ne me parlez point de vous. »

» *P. S.* Cette dernière phrase est l'apologie indirecte de mon propre égoïsme, mais je crois ce sentiment toléré dans une correspondance : je voudrais qu'il fût réciproque. J'ai trouvé une singulière réflexion dans Grimm. Je ne l'applique ni à vous, ni à moi, du moins le mauvais côté, quoique l'un de nous n'ait certainement pas un trop bon renom. — La voici. — « Bien des hommes ont la réputation d'être méchants avec lesquels nous serions trop heureux de passer

notre vie. » Je n'ai pas besoin d'ajouter que c'est le dire d'une femme : une mademoiselle de Sommery.

» BYRON. »

Comme on l'a vu, lord Byron fait assez longuement allusion dans cette lettre à une circonstance qui demande d'être expliquée. Parmi les épisodes que je comptais introduire dans mon poème de *Lalla Rookh*, et dont plusieurs n'ont jamais été finis, il y en avait un qui était assez avancé lorsque parut « la Fiancée d'Abydos, » et qui, par un étrange hasard, se trouvait avoir des points de ressemblance frappants avec le nouveau poème, non seulement comme localités, mais comme plan, et comme caractères. Je me décidai de suite à l'abandonner, et en recommençai un autre sur un sujet entièrement neuf, « *Les Adorateurs du feu.* » Dans mon héros (auquel j'avais même donné le nom de « *Zelim*, » et qui était un descendant d'Ali, banni avec tous ses partisans par le calife alors régnant) j'avais eu l'intention de personnifier, comme je le fis ensuite, sous une autre forme, la cause nationale de l'Irlande. J'écrivis à ce propos à lord Byron. « J'avais choisi ce sujet parce qu'on écrit mieux sur ce qu'on sent le plus, et parce que j'avais pensé qu'un parallèle avec l'Irlande m'aiderait à tracer avec plus de vigueur le caractère de mon héros. Mais aspirer à l'énergie et à la profondeur des sentiments après vous est une tentative désespérée : « cette région fut créée pour César ! »

---

## CHAPITRE IX.

*Zuléika.* — Lord Byron brûle un roman et quelques scènes de comédie qu'il avait ébauchées, parce qu'il leur trouve trop de rapport avec les réalités de sa vie. — Lewis, l'auteur du *Moine*. — Les hommes mariés moroses et mécontents. — Lord Byron refuse de se charger d'une pétition près de la Chambre. — Sa visite aux animaux d'Exeter-Change. — La *Cléopâtre* de Shakspeare. — Ce qu'eût été Burns s'il fût né noble. — Une ressemblance. — Job et ses dires. — On veut établir une rivalité entre lord Byron et Walter Scott. — Principes politiques de ce dernier. — Régrets donnés à Newstead. — Vie monotone et décousue. — Bonaparte. — Ses revers. — Mécompte de lord Byron sur lui. — Les dieux de Locrèce. — Femme savante aimée de Byron. — Une citation de madame de Staël. — *De l'Allemagne*. — Ce que c'est qu'un livre. — Une belle femme. — Une révolution en Hollande. — M. Murray offre mille guinées du *Giaour* et de la *Fiancée d'Abydos*.

Nous voici arrivés à l'époque où lord Byron commença un journal dans lequel il se rendait compte chaque soir de ses impressions de la veille ou du jour. Là, il est encore plus complètement *lui* que dans ses lettres. Il s'y montre sous toutes ses faces les plus extraordinaires et les plus variées, avec ses indécisions, ses accès de mélancolie et de gaieté mordante, qui dégénèrent presque toujours en satire : ses hautes aspirations vers la gloire et la liberté. Ce sont les événements et les hommes réfléchis dans cette imagination mobile, et y éveillant des idées et des images qu'il n'achève pas toujours, mais que leur énergie fait deviner. Il faut y admettre aussi toutes les nuances de style, depuis le sublime jusqu'au trivial, et le décousu qui règne nécessairement dans ce genre de composition ; mais si les pensées n'y sont souvent qu'en germe et à peine développées, elles s'y pressent, y abondent, et en appellent une foule d'autres :

puis, elles regagnent en saillie ce qui leur manque en étendue. Enfin, rien ne peut initier plus avant dans le caractère du poète et de l'homme.

JOURNAL commencé le 14 novembre 1815.

« Si j'avais commencé ce journal il y a dix ans, et que je l'eusse fidèlement tenu !!! eh!.. oh!... Il n'y a que trop de choses que je voudrais ne pas me rappeler. Après tout, j'ai eu ma part de ce qu'on appelle les plaisirs de cette vie, et j'ai vu du monde européen et asiatique, plus qu'il n'a été utile à mon bonheur. On dit que la vertu est à elle-même sa propre récompense. Certes, elle doit bien se payer pour la peine qu'elle nous donne. A vingt-cinq ans, lorsque la meilleure partie de la vie est déjà écoulée, on devrait être *quelque chose*; et que suis-je moi? Rien, qu'un homme de vingt-cinq ans et quelques mois. Qu'ai-je vu? Le même homme partout; oui: et partout la même femme. Qu'on me donne un mahométan qui ne fasse jamais de questions, et une femelle de la même race qui vous épargne la peine d'en faire. Sans cette peste, cette fièvre jaune, et ce délai de Newstead, je serais maintenant pour la seconde fois près de l'Euxin. Si je puis me sortir du dernier embarras, je m'inquiéterai peu de la contagion; et à tout événement, le printemps me verra là bas; pourvu toutefois que je ne me marie ni ne *démarie* personne dans l'intervalle. Je voudrais que quelqu'un fût . . . . . ma foi, je ne sais ce que je voudrais. Il est singulier que je n'aie jamais désiré sérieusement une chose sans l'obtenir, et sans m'en repentir après. Je commence à croire avec les bons vieux mages qu'on ne devrait prier que pour la nation, et non pour l'individu; mais d'après mon principe, ce ne serait pas très patriotique.

» Plus de réflexions. Voyons! — Hier soir, j'ai fini « Zuléika, » mon second conte turc. Je crois que cette composition m'a empêché de mourir; car je ne l'ai entreprise que pour détourner mes pensées du souvenir de \*\*\*. « Nom cher et sacré reste à jamais ignoré. »

» Du moins, même ici ma main tremblerait en l'écri-

vant. J'ai brûlé, cette après-midi, les scènes de la comédie que j'avais commencée. J'ai quelque intention d'expectorer un roman, ou plutôt un conte en prose; mais bon Dieu! quel roman pourrait égaler la réalité?

Quæque ipse. . . . . vidi  
Et quorum pars magna fui.

» Aujourd'hui Henri Byron est venu me voir avec ma petite cousine Élixa. Elle grandira pour devenir une beauté et un fléau; mais en attendant, c'est la plus ravissante enfant! Des yeux bruns foncés, et des cils noirs et longs comme l'aile d'un corbeau. Je la crois plus jolie même que ma nièce Georgina, et pourtant je n'aime pas à penser que ce soit ainsi; et quoique plus âgée, elle est certainement moins spirituelle.

» Dallas est venu avant que je fusse levé, de sorte que nous ne nous sommes pas vus. J'ai eu aussi la visite de Lewis, qui est morose, et blâme tout. Que lui manque-t-il? Il n'est pas marié. — Aurait-il perdu sa maîtresse, ou la femme de son prochain? Hodgson aussi est venu: il va se marier; c'est l'espèce d'homme que ce lien rendra heureux. Il a du talent, de la gaité, tout ce qui peut en faire un compagnon agréable: sa prétendue est belle, jeune et tout le reste. Mais je n'ai vu personne qui ait beaucoup gagné au mariage. Tous mes contemporains qui ont passé sous le joug sont chauves et mécontents. V. . et S. . ont à la fois perdu leurs cheveux et leur bonne humeur, et le dernier avait fort à perdre. Mais une fois engagé dans la voie conjugale, peu importe ce qui se *détache* du front d'un homme.

*Mem:* Acheter demain un joujou pour Élixa: et envoyer la devise pour mon cachet et celui de \*\*\*; ne pas oublier non plus une visite à madame de Staël, à lady Holland, et aussi à \*\* qui m'a conseillé (sans l'avoir lu, par parenthèse) de ne pas publier Zuléika; je crois qu'il a raison, mais l'expérience aurait dû lui apprendre que ne pas imprimer est chose *physiquement* impossible. Personne ne l'a vu

qu'Hodgson et M. Gifford. Jamais de ma vie je ne *lis* une composition ; si ce n'est à Hodgson , qui me paie de la même monnaie. C'est une chose horrible à faire trop souvent ; mieux vaut imprimer , et alors lit qui veut , et si cela ne plaît pas aux lecteurs , du moins avez-vous la satisfaction de savoir qu'ils ont *acheté* le droit de le dire.

» J'ai refusé de présenter la pétition des Débiteurs ; ces momeries parlementaires m'ennuient. J'ai parlé trois fois à la chambre ; mais je doute que jamais je devienne orateur. Mon premier discours fut goûté ; quant au second et au troisième , je ne sais s'ils ont eu ou non du succès. Je ne m'y suis jamais mis *con amore* ; il faut bien toujours avoir une excuse vis-à-vis de soi-même pour justifier sa paresse ou son incapacité , ou toutes deux , et c'est la mienne. « La société , la mauvaise société a fait ma ruine , » et puis , j'ai pris des drogues , non pour me faire aimer les autres , mais certainement en assez bonne quantité pour me haïr moi-même.

» Avant-hier soir , j'ai vu souper les tigres à Exeter-Change ; excepté le lion de Véli-pacha , en Morée , qui suivait comme un chien son gardien arabe , c'est la tendresse de la Hyène pour le sien qui m'a le plus amusé. Et quelle assemblée ! Il y avait un hippopotame qui ressemble trait pour trait à lord L. . . 1 ; et le Paresseux a juste les manières et jusqu'au son de voix de mon valet de chambre : mais le tigre parlait trop. L'éléphant a pris et m'a rendu mon argent , m'a ôté mon chapeau , ouvert une porte , a caché un fouet dans sa trompe , et s'est comporté si bien , que je souhaiterais l'avoir pour sommelier. Une des panthères est sans contredit le plus bel animal qui existe , mais les pauvres gazelles sont mortes. Je ne pourrais souffrir d'en voir une *ici*. La vue du chameau m'a fait soupirer après l'Asie mineure. « Oh quando te aspiciam ? . . . . . »

16 novembre.

« Hier je suis allé avec Lewis à la reprise d'*Antoine et Cléopâtre* : la pièce était admirablement montée et jouée : une salade de Shakspeare et de Dryden. Cléopâtre me frappe comme le résumé de son sexe ; aimante, vive, triste, tendre, capricieuse, humble, fière, belle, le diable ! coquette jusqu'au bout, avec l'aspic comme avec Antoine. Après avoir fait tout ce qu'elle a pu pour lui persuader. . . . mais pourquoi lui reproche-t-on (à Antoine) d'avoir fait trancher la tête à ce poltron de Cicéron ? Cicéron n'avait-il pas dit à Brutus qu'il était dommage d'épargner Antoine ? n'avait-il pas prononcé les Philippiques ? Et des *paroles* ne sont-elles pas des *choses* ? et des *paroles* comme celles-là ne sont-elles pas *choses mortelles* ? Eût-il eu cent têtes, il eût mérité qu'Antoine les exposât chacune au rostrum (où la sienne figura, du reste) ; quoique après tout, il eût peut-être aussi bien fait de lui pardonner, ne fût-ce que pour l'honneur de la chose. Mais pour en revenir à Cléopâtre, après s'être assurée d'Antoine, et quand elle sait qu'il ne bougera pas, elle lui dit : « et cependant, partez ! il y va de votre intérêt, etc. » Voilà bien la femme ! et puis toutes ses questions sur Octavie ! oh ! elle est femme de la tête aux pieds !

» Aujourd'hui une invitation de lord Jersey pour aller à Middleton : faire un voyage de soixante milles pour me rencontrer avec madame \*\*\*. J'en ai fait une fois un de mille lieues pour me trouver avec des gens qui sussent se taire ! et ladite dame *écrit* des in-octavo, et *parle* des in-folio ! J'ai lu ses ouvrages ; je les aime pour la plupart, et le dernier m'enchanté ; mais je ne veux pas et l'entendre et la lire. J'ai lu du Burns aujourd'hui. S'il fût né patricien, qu'aurait-il été ? Nous aurions eu plus de poli, moins de force ; juste autant de vers, mais point d'immortalité ; un divorce, et un ou deux duels, et s'il y eût échappé, comme ses libations auraient nécessairement été plus saines et moins spiritueuses, il eût pu atteindre à la vieillesse de She-

ridan, et survivre à lui-même comme le pauvre Brinsley. Quel triste débris est ce dernier ! et tout ce naufrage, faute de gouvernail ; car personne n'eut jamais de brises plus favorables, avec quelques raffales pourtant. Pauvre Sherry ! jamais je n'oublierai le jour que nous passâmes ensemble, lui, Rogers, Moore, et moi ; il parla depuis six heures du soir jusqu'à une heure du matin, et nous l'écoutâmes, sans qu'un de nous bâillât une seule fois.

» J'ai mes cachets. . . . .  
Le joujou de ma petite cousine Élixa a encore été oublié ; il faut que je l'envoie acheter demain. J'espère que Henri m'amenera la petite. J'ai envoyé les épreuves de la dernière édition du *Giaour*, et celles de la « *Fiancée d'Abydos*, » à lord Holland. Ce dernier poème ne lui plaira pas, et je ne crois pas qu'il me plaise bien long-temps. Il a été écrit dans quatre nuits pour conjurer mes rêves sur \*\*\*, sans cela je ne l'eusse jamais composé. Mais si je ne m'étais donné cette tâche, j'aurais perdu l'esprit, à me ronger le cœur : amère nourriture ! Hodgson préfère la *Fiancée* au *Giaour* ; mais il sera le seul de cet avis. D'ailleurs, il n'a jamais aimé le fragment. Sans Murray ce dernier poème n'aurait pas été publié quoique les événements qui en font la base le rendent. . . .  
Ah! . .

» J'ai vu ce soir les deux sœurs de \*\*\* ; mon Dieu ! que la plus jeune lui ressemble ! J'ai failli m'élancer à travers la salle, et suis si aise qu'il n'y eût personne que moi dans la loge de lady H. Je hais ces ressemblances ! c'est l'oiseau moqueur, et non le rossignol ! De quoi réveiller les souvenirs, et de quoi les rendre si pénibles ! On querelle avec les points de ressemblance, et avec ceux qui font distinguer l'erreur.

» La terre ne contient pas un être tel que toi ; et s'il en existait, ce serait vainement : pour des mondes, je ne voudrais voir femme qui te ressemblât, et qui ne fût pas toi (1). »

(1) *Le Giaour*.



17 novembre.

« Point de lettre de \*\*\*; mais je ne dois pas me plaindre. Le vénérable Job a dit : « Pourquoi l'*homme vivant* se plaindrait-il? » Récemment, je n'en sais rien, si ce n'est par la raison que l'*homme mort* ne peut se plaindre. Et lui, ledit patriarche, se plaignait pourtant, et même au point de fatiguer ses amis et d'amener sa femme à lui faire cette pieuse exhortation, « maudis! et meurs! » Le seul moment à ce que je suppose, où l'on ne trouve pas un peu de soulagement à jurer.

» J'ai reçu une lettre fort amicale de lord Holland au sujet de la *Fiancée d'Abydos*; lui et lady H\*\*\* en sont contents. C'est fort gracieux de la part de deux personnes dont je n'ai droit d'attendre aucune merci. Je m'étais figuré dans le temps que la maison de lord Holland était le foyer des inimitiés dirigées contre moi (1), et suis fort aise de m'être trompé. Je souhaiterais de tout mon cœur ne m'être pas tant pressé pour cette satire, que Dieu confonde! et dont je voudrais maintenant effacer jusqu'au souvenir : mais à présent qu'on ne peut plus la trouver, les gens en font mille fois plus de bruit; purement, je crois, par esprit de contradiction.

» George Ellis et Murray se sont entretenus de Scott et de moi. George *pro Scoto*, comme de juste. S'ils ont envie de le déposer, que ce ne soit pas du moins pour me mettre à sa place. Si j'avais le choix, j'aimerais mieux être le comte de Warwick, que tous les *rois* que ce seigneur a faits. Je regarde Jeffrey et Gifford comme les faiseurs de monarques en vers et en prose. Le *British critic*, dans un article sur Rokeby, a émis une comparaison, à laquelle je suis sûr que mes amis n'ont jamais pensé; et il est peu judicieux de la part des sujets de W. Scott de condescendre à la combattre.

(1) Par l'influence qu'il supposait à lord Holland dans la rédaction de la *Revue d'Édimbourg*.

J'aime l'homme et j'admire ses œuvres jusqu'au point que M. Braham appelle *Entusymusy* (1).

» Tout ce bavardage ne peut que le vexer, et ne me fait à moi aucun bien. Beaucoup de personnes détestent ses principes politiques (je hais toute politique), et dans ce pays-ci, les principes politiques d'un homme sont comme l'*ame* grecque, un *εἶδωλον*, outre Dieu sait quelle *autre ame*; mais, dans l'estime des hommes, les deux marchent ordinairement de front.

» Harry ne m'a point amené ma petite cousine; je voudrais que nous pussions aller ensemble au spectacle; elle n'y a été qu'une fois. — Encore un billet de Jersey; il m'invite avec Rogers pour le 23. — Il faut que je voie mon agent ce soir. Quand donc cette affaire de Newstead finira-t-elle? Il m'en a coûté plus que des mots pour renoncer à cette terre et pour y *avoir* renoncé! Mais qu'importe ce que je fais, et ce que je deviens! Il faut que je me rappelle le dire de Job, et que je me console par la pensée que je suis « en vie. »

» Je voudrais pouvoir me remettre à lire! Ma vie est monotone, et pourtant décousue; je prends des livres, et je les rejette. J'ai commencé une comédie, et je l'ai brûlée, parce que les scènes se rapprochaient malgré moi de la *réalité*; j'en ai fait autant d'un roman, et par la même raison. Dans mes vers, je puis me tenir plus loin des faits; mais la même pensée les domine... oui, toujours elle perce au travers, et reparait. J'ai reçu une lettre de lady Melbourne, la meilleure amie que j'aie jamais eue, et la plus spirituelle des femmes...

» Pas un mot de \*\*\*; ont-ils quitté \*\*\*? ou ma dernière précieuse épître serait-elle tombée dans la gueule du lion? S'il en était ainsi, et ce silence est de mauvais augure, il me faudrait reprendre mon « morion rouillé » et « mettre la lance en arrêt. » Je ne me suis pas exercé long-temps, mais je ne

(1) Moquerie sur le chanteur Braham, qui prononçait ainsi le mot enthousiasme.

recommencerais pas un cours chez Mantou (1). D'ailleurs, je ne voudrais point *lui* rendre son coup. Je fus jadis un célèbre tireur, habile à fendre une pièce en deux; mais alors les rodomonts de société rendaient cette adresse nécessaire. Depuis que j'ai commencé à sentir que j'avais une mauvaise cause à défendre, j'ai négligé cet exercice.

» Quelles étonnantes nouvelles de Bonaparte! de cet Anakim de l'anarchie! Depuis que j'ai défendu le buste que j'avais de lui à Harrow, contre les bas complaisants du pouvoir (c'était en 1803, lorsque la guerre éclata), j'en ai fait mon héros, sur le continent s'entend; car je ne veux pas de lui ici. Cependant je n'aime pas ces départs qui ressemblent à des fuites: sa désertion de son armée, etc., etc. A l'école, quand je me battis pour son buste, je pensai peu qu'un jour il s'abandonnerait lui-même. Après tout, je ne m'étonnerais pas qu'il finit par les étriller. Être battu par des hommes, c'est encore quelque chose, mais par trois vieilles dynasties, par ces souverains de race légitime! oh! miséricorde! miséricorde! Il faut, comme le dit Cobbett, que cela vienne de son alliance avec la lignée autrichienne, aux lèvres épaisses et au cerveau de plomb. Il eût mieux fait des'*en tenir* à celle qu'*entretenait* Barras. Jamais, que je sache, ou n'a vu une jeune femme et un mariage légitime porter bonheur qu'à des hommes phlegmatiques, qui vivent de poisson, et ne boivent point de vin. N'avait-il pas tout l'Opéra, tout Paris, toute la France? Mais une maîtresse est juste aussi embarrassante, c'est-à-dire, quand on n'en a qu'*une*. Si l'on en a deux ou plusieurs, la division les rend traitables.

» J'ai commencé, ou plutôt j'avais commencé une chanson, mais je l'ai jetée au feu. C'était en mémoire de Marie Duff, ma première flamme, à un âge où peu d'hommes commencent à brûler. Je ne sais ce que diable j'ai, mais je ne puis m'appliquer à rien! Heureusement qu'il n'y a rien à faire. Il a été en mon pouvoir, depuis peu, de mettre deux

(1) Célèbre armurier.

personnes et leurs familles à l'aise *pro tempore*, et d'en rendre un heureux *ex tempore*. Je me réjouis surtout de la dernière circonstance, parce qu'elle touche un homme excellent (1). Je voudrais seulement que la chose eût été plus difficile, et moins satisfaisante pour mon amour-propre, car alors il y aurait eu plus de mérite. Nous sommes tous égoïstes! et je crois en vous, dieux d'Épicure! Je crois en Larochefoucault sur les hommes, et en Lucrèce (mais non traduit par Busby) pour ce qui vous regarde. Votre poète a fait de vous de très nonchalantes et bienheureuses *déités*; mais comme il nous a dispensés de la damnation éternelle, je ne vous envie pas *beaucoup* votre bonheur; un peu, cependant. Je me souviens que \*\*\* me dit, l'année dernière, à \*\*\* : « N'avons-nous pas passé ce mois-ci comme les dieux de Lucrèce ? » et c'était vrai. Elle connaît à fond le texte de l'original (que j'aime aussi), et le comprend bien. Lorsque ce sot de Busby fit paraître le prospectus de sa traduction, elle souscrivit; mais le diable ayant poussé Busby à ajouter un échantillon de son savoir faire, elle lui écrivit qu'après l'avoir lu sa conscience ne lui permettait pas de laisser son nom figurer sur la liste des souscripteurs.

» J'ai passé la soirée d'hier chez lord H...; Mackintosh et Puysegur y étaient. Je tâchais de me rappeler une citation sur l'architecture, faite, je crois, par madame de Staël, et tirée de quelque sophiste teutonique. « L'architecture, » dit ce Macoronico tedesco, « me rappelle la musique gelée. » C'est quelque part, mais où ? le démon de la perplexité doit le savoir, et ne veut pas le dire. Je demandai à M. ; il me répondit que ce n'était pas de madame de Staël, mais Puysegur dit que si, que ce devait être d'elle, parce que c'était trop dans *son genre* . . . . .  
— H... rit, comme il le fait toujours quand il est question de « l'Allemagne ; » mais là-dessus je trouve qu'il va trop loin. On dit que B. en parle aussi avec dédain. Il y a, ce-

(1) Lord B. parle évidemment de M. Hodgson.

pendant , de fort beaux passages. Et après tout , qu'est-ce qu'un livre ( je n'en excepte aucun ) , sinon un désert où , dans un jour de marche , on rencontre çà et là quelques sources , et peut-être un ou deux bocages ? Sans doute , il arrive souvent que , dans madame de Staël , ce que nous avons pris pour le frais ruisseau après lequel nous soupirions , se trouve n'être qu'un *mirage* ( critiqué , *verbiage* ) ; mais en la suivant toujours , nous atteignons à la fin quelque chose qui ressemble au temple de Jupiter Ammon , et alors le souvenir du désert que nous avons traversé ne fait qu'ajouter aux beautés du contraste.

.....

» J'ai été chez C\*\*\* , afin d'expliquer notre malentendu. Elle est vraiment très belle , du moins à mon goût. Je me rappelle qu'à mon retour des pays étrangers , c'était la seule femme que je pusse regarder , toutes les autres étaient si fades , si insignifiantes , si blondes ! son teint un peu brun , et ses traits réguliers me rappelaient ma « Jannat-al-Aden. » Mais cette impression s'usa bientôt ; et maintenant je puis regarder une belle femme , sans soupirer après une houri. C\*\*\* était de fort bonne humeur , et tout s'est expliqué le mieux du monde.

» Aujourd'hui grande nouvelle ! — « Les Hollandais ont pris la Hollande. » Ce qui amènera , je suppose , une explosion générale sur les bords de la Tamise. Cinq provinces se sont déclarées pour le jeune Stadhouder ; il y aura donc inondation , conflagration , consternation , et batailles de nation à nation , s'exerçant de toutes leurs forces , bien qu'enfoncées jusqu'aux genoux dans les damnés marécages du domaine dévolu aux feux follets et aux rustres. On dit que Bernadotte est parmi eux ; Orange ne tardera pas à y être aussi : et alors le prince Cigogne et le roi Soliveau seront en même temps dans la grenouillère. Deux contre un pour la nouvelle dynastie !

» M. Murray m'a offert mille guinées du *Giaour* et de la *Fiancée d'Abydos*. Je n'en veux pas ; c'est trop ; quoique

je sois fortement tenté d'accepter, rien que pour le crédit et l'honneur de la chose. Ce n'est pas mal payer une quinzaine employée à.. quoi? Les dieux le savent; l'intention était que ce fût de la poésie.

» J'ai diné aujourd'hui pour la première fois depuis dimanche dernier, et c'est encore aujourd'hui dimanche. Toute la semaine rien que du thé et des biscuits secs; six *pér diem*. Et plutôt au ciel que je n'eusse pas diné encore! Je suis abîmé de pesanteur, de stupeur et de mauvais rêves; cependant je n'ai pris que du poisson et une vingtaine de bouchées. Jamais je ne mange de viande, et très rarement de légumes. Je me voudrais à la campagne pour faire de l'exercice, au lieu d'être forcé de me *rafraichir* par l'abstinence. Une légère augmentation d'embonpoint ne m'inquiéterait pas; mes os la supporteraient fort bien. Malheureusement, le diable me talonnerait de nouveau; je ne puis le chasser que par famine : et je ne veux être l'esclave d'aucun appétit. Si je m'égare, du moins sera-ce mon cœur qui me fraiera la route. Oh! ma tête! qu'elle me fait de mal! toutes les horreurs de la digestion! Je m'étonne comment Bonaparte digère son dîner.

*Mem* : Écrire demain à « maître Shallow (1), qui me doit mille livres, et qui, d'après sa lettre, semble avoir peur que je ne les lui redemande. » Comme si j'y songeais! D'abord, je n'en ai pas besoin, du moins pour le moment, et, quoiqu'une pareille somme m'ait souvent fait faute, je n'ai de ma vie demandé le remboursement de dix louis à un ami : puis son obligation n'écheoit pas cette année, et je lui ai déjà dit que, même quand cela serait, je ne le presserais pas. Combien de fois faut-il donc lui redire la même chose?

» Je me trompe; il m'est une fois arrivé de demander un remboursement à \*\*\*; mais c'était dans des circonstances qui m'excusaient près de lui, et qui m'eussent excusé près

(1) Nom d'un des personnages des *Joyeuses commères de Windsor*, par Shakspeare, employé ici par allusion à un esprit craintif, timoré.

de tout le monde. Du reste, je n'avais pris ni intérêts, ni garanties ; il me paya promptement, ou plutôt son *padre*.  
Aïe ! aïe ! ma tête ! Je crois qu'elle ne m'a été donnée que pour me faire souffrir.

» Bonsoir. »

---

## CHAPITRE X.

Lord Byron a envie de visiter la Hollande. — Il se plaît au milieu du tumulte. — Souvenir de la colère qu'éveilla en lui *la Revue d'Édimbourg*. — Le poète Rogers. — Éléance de ses goûts et de son intérieur. — Southey et ses œuvres. — Moore jugé par Byron. — Merveilleuse discrétion de l'auteur des *Lettres de Junius*. — Un rêve. — L'angoisse. — Les morts. — Étonnement de lord Byron de ce que les premiers hommes du temps, les poètes, aiment mieux regarder qu'agir. — Le jeu des sceptres et des couronnes. — Une république ou le despotisme. — Grands hommes qu'il préfère. — Retour sur lui-même. — Ses terreurs de nuit. — Oranje boven ! — Homme d'état mourant avec le regret de n'avoir pas été littérateur ou savant. — Lady Melbourne. — Le Parnasse anglais. — Les actions préférables aux discours. — Vie querrelleuse des hommes de lettres. — Un dîner de boxeurs. — Tom Cribb, l'empereur du pugilat.

22 novembre.

« Oranje boven (1) ! ainsi les abeilles ont chassé l'ours qui avait forcé leurs ruches ! Bien ! si nous devons avoir de nouveaux De Wits, et de nouveaux Ruyters, que Dieu protège la petite république ! J'aimerais à voir La Haye, et le village de Broeck où ils ont conservé leurs habitudes et leurs mœurs primitives. Et cependant, je ne sais : leurs canaux doivent faire une pauvre figure à côté du souvenir du Bosphore, et le Zuyderzée aurait mauvaise grace après « Ak-Degnity. » N'importe ! ces gros bourgeois, soufflant des bouffées de liberté dans leurs courtes pipes, valent bien la peine qu'on les aille voir : quoique je préfère une cigare, ou un *houka*, avec le doux mélange des feuilles de rose et de l'herbe suave du Levant. Je ne sais ce qu'on entend par Liberté, ne l'ayant jamais vue ; mais ce que je sais bien,

(1) Vive Orange !



c'est que dans tous les coins de la terre, la richesse est le pouvoir. Or, comme en Orient un scheling représente une guinée (sans compter qu'on a le soleil, le ciel et la beauté pour rien), c'est là le pays par excellence. Que je porte en-  
 vic à Hérode Atticus ! bien plus qu'à Pomponius. Et pour-  
 tant, un peu de *tumulte*, de temps en temps, ravive et  
 aiguise agréablement les sensations : comme une révolu-  
 tion, par exemple, une bataille, ou toute autre aventure  
 d'un genre aussi animé. Je crois que j'aurais mieux aimé être  
 Bonneval, Ripperda, Alberoni, Hayreddin, Hornc Barbe-  
 rousse, et jusqu'à Wortley Montague, que Mahomet lui-  
 même.

» Rogers sera bientôt en ville. Notre visite à Middle-  
 ton est fixée au 23. Irai-je. . . . Eh ! . . Dans une île, où  
 l'on ne saurait faire une promenade à cheval sans se trouver  
 tout de suite nez à nez avec la mer, peu importe de quel  
 côté l'on va . . . . .

» Je ne rappelle l'effet que produisit sur moi le premier  
 article de la *Revue d'Édimbourg*. J'en entendais parler de-  
 puis six semaines. Le jour de son apparition, je le lus, et  
 ensuite je dinai et bus trois bouteilles de Bordeaux avec  
 S. B. Davies ; je n'en mangeai et n'en dormis pas moins ;  
 et cependant, je ne fus à mon aise qu'après avoir exhalé ma  
 colère et mes rimes dans les mêmes pages, contre toute  
 chose, et contre tout le monde. Comme George, dans le  
*Vicaire de Wakefield*, « le sort de mes paradoxes » ne me  
 permettait de reconnaître aucun mérite dans autrui. Je ne  
 me rappelais que la maxime de mon maître à boxer, dont  
 j'avais trouvé l'application d'une grande utilité dans toutes  
 les querelles générales. « Quiconque n'est pas pour vous,  
 est contre vous ; faites donc le moulinet, et frappez à droite  
 et à gauche. » Précisément ce que je fis ; comme Ismaël,  
 ma main fut dirigée contre tous, et tous se levèrent contre  
 moi. Je fus certainement surpris de mon succès ; et « émer-  
 veillé que tant d'esprit m'appartint, » comme disait ironi-  
 quement Hobhouse en parlant de quelqu'un ; peut-être de

moi, car nous sommes d'anciens amis. Si c'était à recommencer, je ne le ferais *pas*. J'ai relu depuis ce qui avait donné lieu à ma satire, et, en vérité, l'effet n'était point proportionné à la cause. C\*\*\* m'a dit qu'on croyait que, dans un de mes vers (1), j'avais voulu faire allusion à la maladie de nerfs de lord Carlisle. Je rends grâces au ciel d'avoir ignoré cette maladie; et quand je l'aurais su, je n'aurais pu, ni voulu faire une telle allusion. Je suis de tous les hommes celui qui doit naturellement le moins s'égayer aux dépens des défauts personnels ou des maladies d'autrui.

» Rogers est silencieux, et passe pour sévère. Quand il parle, il parle bien; et sur tous les sujets de goût s'exprime avec une délicatesse qui égale la pureté de sa poésie. Si vous entrez dans sa maison, son salon, sa bibliothèque, tout vous annonce que ce n'est point la demeure d'un esprit vulgaire. Il n'y a pas un bijou, une médaille, un livre jeté négligemment sur sa cheminée, un sofa, une table, qui ne révèlent l'élégance presque fastidieuse du propriétaire. Mais cette extrême délicatesse doit faire le tourment de son existence. Oh! que de fatigues et de discordances il a dû endurer dans sa vie!

» J'ai peu vu Southey. Toute sa personne est *épique*; et c'est le seul homme existant qui soit complètement homme de lettres. Tous les autres ont quelque préoccupation à part de leur métier d'auteur. Ses manières, sans être précisément celles d'un homme du monde, sont pleines d'aménité, et ses talents, du premier ordre. Sa prose est parfaite. Sur sa poésie, les jugements varient beaucoup. Il en a peut-être trop fait pour la génération actuelle: la postérité fera son choix. Il a quelques passages qui peuvent rivaliser avec tout. Maintenant, il a un *parti*, mais point de *public*, excepté pour ses ouvrages en prose. Sa *Vie de Nelson* est une belle chose.

(1) Probablement celui-ci:

« The paralytic pining of Carlisle. »

» \*\*\* est un *littérateur*, l'oracle des coteries, de S\*\*\*, de lady W. (la vierge Tory de Sydney Smith), de M<sup>r</sup> Wilmot (elle, du moins, est un cygne, et pourrait fréquenter un ruisseau plus pur), de lady B\*\*\* et de tous les bas bleus, avec lady C\*\*\* à leur tête; mais je ne dis rien de celle-là : regardez-la en face, et vous oublierez tout le reste. Oh ! quelle figure ! Par « *te, Diva potens Cypri,* » pour être aimé de cette femme je bâtirais et brûlerais une autre Troie ! « M\*\*\*e a de l'individualité dans son talent, ou plutôt dans ses talents ; — sa poésie, sa musique, *sa voix*, ne sont qu'à lui : et il y a dans toutes une expression qu'aucun autre n'a possédée et ne possédera jamais. Mais comme poète, il peut prendre un essor encore plus haut. Que de saillies, de gaité, de tout, enfin, dans le Post-Bag ! Il n'y a rien que M\*\*\*e ne soit en état de faire, dès qu'il veut sérieusement s'en occuper. Ses manières sont celles de la meilleure compagnie ; il est affable, doux et plus aimable qu'aucun homme que je connaisse. Quant à ses principes d'honneur et d'indépendance, sa conduite envers \*\*\* les proclame à son de trompe. Je ne lui connais qu'un seul tort, dont je m'afflige tous les jours, c'est de ne pas être *ici*.

» Ward (aujourd'hui lord Dudley) : j'aime Ward. Par Mahomet ! je crois que je commence à aimer tout le monde : — c'est un penchant qu'il ne faut pas encourager ; une espèce de gloutonnerie sociale qui fait avaler tout ce qui se présente : malgré tout j'aime Ward. Il est piquant, et mon avis est qu'il prendra un rang très haut dans la Chambre et partout ailleurs : du moins s'il a de la tenue. A propos, je dîne chez lui demain ; ce qui peut bien influencer sur mon opinion. Autant vaut ne pas se fier à la reconnaissance *après* le dîner. Plus d'une fois j'ai entendu des convives décrier leur hôte, les lèvres encore humectées de son vin de Bourgogne.

» Holland ne croit pas que l'homme *soit Junius* ; mais il pense que le journal, encore inédit, répand beaucoup de clarté sur les points obscurs de cette partie du règne de

Georges II. De quelle importance cela est-il, sous le règne de Georges III? Je ne sais qu'en penser. Pourquoi Junius serait-il déjà mort? Et quand il eût été frappé d'apoplexie, aurait-il pu reposer en paix dans sa tombe sans envoyer son *εἰδωλον* crier aux oreilles de la postérité, « Junius était X. Y. Z. écuyer; enterré dans la paroisse de\*\*\*. Marguilliers, respectez et réparez son monument funèbre! et vous, libraires, imprimez une nouvelle édition de ses lettres! » Impossible! il faut que l'homme soit vivant, et il ne saurait mourir sans vendre son secret (1). Je l'aime; il savait bien haïr!

» Je suis revenu chez moi mal à l'aise, et me couche moins disposé à dormir que je ne voudrais. »

Mardi matin.

« Je me suis réveillé, après un rêve. — Eh bien! d'autres n'ont-ils pas rêvé aussi? Et quel rêve! Mais elle n'a pu m'atteindre. Les morts ne peuvent-ils donc reposer en paix! Oh!... comme mon sang s'est glacé—et je ne pouvais m'éveiller—et—et——ah!...

» Des ombres cette nuit ont frappé l'ame de Richard de plus de terreurs que n'eût pu lui en causer la substance de dix mille soldats, couverts d'acier, et conduits par le traître \*\*\* (2). »

» Je n'aime pas ce rêve! j'en déteste la conclusion, depuis long-temps passée. Me laisserai-je donc épouvanter par des ombres! Ah! quand elles nous rappellent——N'importe!—Mais, si je rêve encore ainsi, j'essaierai si l'autre sommeil, le plus profond de tous, a les mêmes visions. Depuis que je me suis levé, j'ai été assailli de souffrances très aiguës. Enfin, elles ont passé; et me voilà, comme lord Ogleby, *remonté* pour la journée.

(1) On sait que l'auteur des *Lettres de Junius* a gardé l'anonyme, et qu'on s'est perdu en conjectures sur son véritable nom qu'on n'est pas encore parvenu à découvrir.

(2) Richard III, après l'apparition des ombres de ceux qu'il a fait assassiner.

» Un billet de Mount-Morris ; je dîne chez Ward : Canning doit y être, Frère, Sharpe, et peut-être Gifford. Je dois être l'un des cinq, ou plutôt l'un des six élus, comme lady \*\*\* l'a dit hier par moquerie : du reste, ils sont tous bons à rencontrer, surtout Canning, et Ward, quand il veut. Je voudrais être assez bien pour écouter discourir ces intelligences.

» Point de lettre aujourd'hui : tant mieux ; je n'aurai pas la peine de répondre. Il ne faut pas que je rêve de nouveau ; cela gâte jusqu'à la réalité. Je vais sortir, et voir quel service me rendra le brouillard. Jackson est venu ; le monde des boxeurs va toujours à peu près le même train ; mais le club augmente. Demain, je dînerai chez Cribb : j'aime l'énergie — même l'énergie animale, l'énergie en tout genre. J'en ai besoin moralement et physiquement. Depuis longtemps je n'ai pas diné dehors ; à peine ai-je diné du tout. — Je n'ai point entendu de musique ; je n'ai vu personne. A présent l'heure est venue de plonger au plus fort de la mêlée, dans la vie haute et basse. « *Amant alterna camenæ.* »

» J'ai brûlé mon roman, ainsi que l'ébauche et les premières scènes de ma comédie, et je trouve qu'il y a tout autant de plaisir à brûler ses œuvres qu'à les faire imprimer. Je ne pouvais continuer aucun de ces deux ouvrages ; je revenais plus que jamais aux *réalités*, et les unes auraient été reconnues, les autres devinées.

» Je viens de lire le « Ruminateur » ; c'est une collection d'Essais faite par un vieillard original, mais non sans talent, et par un jeune homme à demi fou, auteur d'un poème sur les montagnes d'Écosse, intitulé « Childe-Alarique. » Le mot sensibilité, que j'ai en aversion, revient mille fois dans ces Essais, et semble devoir servir d'excuse à toute sorte de mécontentement. Ce jeune homme ne peut encore rien savoir de la vie, et, s'il cultive le penchant qui domine dans ses écrits, il deviendra inutile, peut-être pas même poète. Que Dieu lui soit en aide ! Tout homme qui se sent capable de faire quelque chose de mieux, ne devrait

pas se mêler de rimer; et c'est pitié de voir Scott, Moore, Campbell et Rogers, qui, tous, auraient pu être moteurs et chefs, se borner au rôle de simples spectateurs : car bien qu'ils puissent avoir d'autres vocations ostensibles, elles sont annulées et mises à la suite de la plus entraînante de toutes. \*\*\* , aussi, perd son temps avec des douairières et des filles à marier. Si c'était pour quelque affaire *sérieuse*, encore, passe; mais avec de jeunes filles, c'est une spéculation hasardeuse, et fatigante aussi; et avec les douairières, ce n'est pas la peine d'essayer, excepté peut-être pour une sur mille.

» Si j'avais formé quelques vues sur ce pays, c'eût été, selon tout apparence, du côté du parlement. Mais je n'ai point d'ambition, et si j'en avais, ce serait « aut Cæsar, aut nihil. » Mes espérances se bornent à arranger mes affaires, et à me fixer, soit en Italie, soit dans l'Orient, pour puiser à longs traits dans les langues et la littérature de ces deux pays. Les événements passés m'ont énervé : et tout ce que je puis, maintenant, c'est de traiter la vie comme un amusement, et de regarder ceux qui tiennent les dés ou les cartes. Qu'est-ce après tout que le plus grand des jeux, celui des sceptres et des couronnes ? *Vide* les derniers douze mois de Napoléon. Ils ont entièrement renversé mon système de fatalisme. J'avais pensé qu'une fois écrasé il tomberait, lorsque « fractus illabatur orbis, » et non qu'il se laisserait rogner et réduire peu à peu jusqu'à l'insignifiance. Je croyais que tout cela n'était pas un simple *passé-temps* des dieux, mais le prélude de plus grands changements et d'événements plus imposants. Mais les hommes n'avancent jamais au-delà d'un certain point; et nous voici, rétrogradant vers le stupide et déplorable vieux système, la balance de l'Europe : occupés à mettre des brins de paille en équilibre sur le nez des rois, au lieu de les leur arracher ! Donnez-moi une république, ou le despotisme d'un seul, plutôt que ces gouvernements mixtes d'un, dit-on, trois. Une république ! lisez l'histoire du monde. Voyez Rome, la Grèce, Ve-

nise, la France, la Hollande, l'Amérique; voyez notre république si courte (hélas!) dans sa durée, et comparez ce que les peuples ont fait alors à ce qu'ils firent sous des maîtres! Les Asiatiques ne sont pas propres à être républicains; mais ils sont libres de se défaire de leurs tyrans, ce qui est le second degré de la liberté. Être le premier homme de son pays, non le dictateur, non le Sylla, mais le Washington ou l'Aristide: le chef, en talent et en vérité, c'est venir après Dieu. Franklin, Penn, et à leur suite Brutus ou Cassius, même Mirabeau ou Saint-Just. Moi, je ne serai jamais rien, ou plutôt je serai toujours rien. Tout ce que je puis espérer, c'est que quelqu'un dise: « Il aurait pu, peut-être, s'il avait voulu. »

Le 12, minuit.

« Voilà deux maudites épreuves de chez l'imprimeur; j'ai parcouru l'une, mais, pour sauver mon ame, je ne saurais encore relire ce *Giaour*; du moins pas à présent.... pas à cette heure!... et pourtant la lune ne brille pas.

» Ward parle d'aller en Hollande; nous avons presque formé le projet d'y faire une excursion ensemble. Il faut que ce soit dans dix jours au plus tard, si nous souhaitons assister à la révolution. Et pourquoi n'irais-je pas? \*\*\* est absente, et sera plus loin encore jusqu'au printemps. Personne autre, excepté Augusta (1), ne se soucie de moi. Point de lien; point d'entraves. *Andiamo dunque; se torniamo, bene, se non, ch' importa!* Le vieux Guillaume d'Orange parlait de mourir dans le « dernier fossé » de son pays aquatique. Il est heureux que je sache nager, sans quoi je risquerais de n'en pas franchir le premier. Voyons! récapitulons un peu! J'ai entendu les cris des hyènes et des chacals dans les ruines de l'Asie, et le coassement des grenouilles dans les marais, — sans compter les hurlements

(1) Sa sœur.

des loups et des musulmans en colère.—Aujourd'hui, j'aimerais à entendre les acclamations d'un Hollandais libre ! « Alla ! vivat ! voor ever ! hourra ! Huzza ! Lequel de tous ces cris est le plus raisonnable ou le plus harmonieux ? Oranje boven ! selon le *Morning-Post*. »

Mercredi, 24.

« Cette nuit je n'ai rêvé ni des morts, ni des vivants. Aussi suis-je ferme comme le marbre, solide comme le roc ; jusqu'au prochain tremblement de terre.

» Le diner de Ward s'est fort bien passé. Il n'y avait pas une seule personne désagréable, à moins que je n'aie, *moi*, offensé quelqu'un ; ce qui n'a toujours pas pu être en les contredisant, car j'ai peu parlé, et ne me suis opposé à rien. Sharpe ( homme d'un esprit élégant et cultivé, qui a beaucoup vécu avec les premiers personnages de son époque, Fox, Horne, Tooke, Windham, Fitz-Patrick, et tous les agitateurs d'autrefois et les *langues* de feu d'alors ) nous a raconté les particularités de sa dernière entrevue avec Windham, peu de jours avant la fatale opération qui « fit prendre à cette ame généreuse son vol vers les cieux. » Windham, le premier dans une des plus hautes branches de l'éloquence et du talent, dont le seul défaut était de s'élever au-dessus de l'intelligence de la moitié de ses auditeurs ; Windham, qui, pendant une moitié de sa vie, prit une part si active aux événements de la terre, qui fut un de ceux qui gouvernent les nations ; *lui*, cet homme, regrettait, et avec une sorte d'ainertume, de ne pas s'être entièrement dévoué à la littérature et aux sciences !!! Son esprit certainement l'aurait élevé au premier rang, là comme ailleurs ; mais je ne puis comprendre la débilité d'ame qui a pu lui faire naître un semblable regret. Moi, qui l'ai entendu, je ne regrette rien que de ne plus l'entendre. Quoi ! Windham aurait voulu être un révasseur, pâlisant sur des livres ! un métaphysicien ! peut-être un rimeur ! un méchant barbouilleur de papier ! L'idée d'un pareil échange n'a pu



venir que de la maladie. Mais il n'est plus, et « le Temps ne reverra pas son égal. »

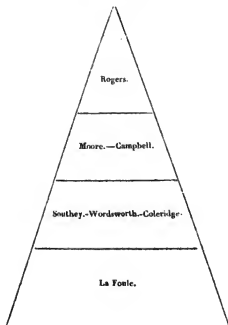
» Je suis furieusement arriéré dans ma correspondance, excepté avec \*\*\*; et, quand je lui écris, mes pensées sont plus fortes que moi; — mes paroles ne les enserrent jamais tout entières. C'est à lady Melbourne que j'écris avec le plus de plaisir; ses réponses sont si spirituelles, si pleines de sens, de *tactique*. Je n'ai jamais rencontré la moitié tant de talent. Si cette femme eût été plus jeune de quelques années, et qu'elle eût voulu s'en donner la peine, quel fou elle eût pu faire de moi ! et j'y aurais perdu l'amie la plus agréable et la plus précieuse.

*Mem.* : Une maîtresse n'est, et ne peut jamais être une amie. Tant qu'on s'arrange bien ensemble, on est amants; et, quand c'est fini, on n'est rien moins qu'amis.

» Je n'ai pas encore répondu à la dernière lettre de W. Scott, mais j'y répondrai. Je suis fâché d'apprendre par les on dit, qu'il éprouve depuis peu des embarras pécuniaires. Il est incontestablement le monarque du Parnasse, et le plus *Anglais* de tous les bardes. Je placerais Rogers après lui sur la liste des vivants ( j'estime d'autant plus celui-ci qu'il est le dernier de la *meilleure* école ) (1); Moore et Campbell *en troisième*; puis, Southey, Wordsworth et Coleridge. Le reste, *οἱ πολλοί*, ainsi :

(1) Celle de Pope.

Sir Walter Scott.



Voilà un « *Gradus ad Parnassum* » triangulaire ! Les noms sont trop nombreux pour la base du triangle. Le pauvre Thurlow a perdu l'esprit à propos de la poésie du temps de la reine Bess (1) ; c'est dommage. J'ai classé les noms sur mon triangle, plutôt d'après ce que je crois être l'opinion populaire que d'après mon propre jugement. Car, selon moi, quelques unes des dernières étincelles d'*Erin* (2), par Moore, « comme un rayon tremblant sur la face des eaux, » — « quand celui qui t'adore, » — « oh ! ne censure pas, etc., » valent tous les poèmes épiques qui aient été composés.\*\*\* pense que la *Quarterly* in'attaquera bientôt. Qu'elle en fasse

(1) Elisabeth.

(2) L'Irlande.

à son gré. J'ai été si bien traité, de mon temps, de toutes façons, que pour que je le sente à présent, il faut que ce soit du poivre de Cayenne ou de l'aloès. Je puis dire avec sincérité que je ne suis plus très sensible à la critique. Mais en remontant à l'origine, je crois que cela vient de ce que j'attache au titre d'auteur moins d'importance que beaucoup d'autres, et moins que je n'en attachais lorsque j'étais plus jeune. « On s'ennuie de tout, mon ange, » dit Valmont. Les « anges » sont les seules choses desquelles je ne sois pas un peu las. Je regarde la préférence qu'on donne à ceux qui écrivent sur ceux qui agissent, et tout ce grand bruit que font sur l'écriture et les scribes les auteurs eux-mêmes, et d'autres, comme un signe de dégénération et de faiblesse. Qui donc voudrait écrire, s'il pouvait faire mieux ? « L'action — l'action — l'action ! » s'écriait Démosthènes ; moi je dis « des actions, des actions, et point d'écrits, et surtout point de rimes. » Voyez la vie querelleuse, aigre et monotone des hommes de génie ; — excepté Cervantes, le Tasse, le Dante, l'Arioste, Kleist (qui étaient des citoyens braves et actifs), Eschyle, Sophocle, et quelques autres anciens, quelle race fut jamais plus inutile et plus oisive ! »

12, mezza notte.

« Je viens de dîner avec Jackson (l'empereur du pugilat) et un autre héros de la bande, chez Tom Cribb, l'ancien champion. J'ai bu plus que je n'aurais voulu ; au moins trois bouteilles de vin rouge, fort bon et naturel, car je n'ai point mal à la tête. On a fait monter Tom après le dîner ; il a été très amusant, quoiqu'un peu prolix. Il n'est pas content de sa position, et voudrait recommencer à boxer. Que Pollux ou Castor exauce ses vœux ! Tom a été matelot, porteur de charbon, et a exercé encore quelque autre profession distinguée, avant de s'adonner aux combats du ceste : il a assisté à une action sur mer, et n'a pas trente-trois ans. Aujourd'hui, c'est presque un grand homme ! Il a femme et

maitresse, et cause bien, sauf quelques erreurs de langue, omissions, et mésapplications des lettres aspirées. Tom est un de mes vieux amis; pendant ma minorité, j'assistai à quelques unes de ses plus belles prouesses. Il est maintenant publicain, et je crains pécheur; car il fait une pension à sa femme; et la fille de \*\* vit avec le vaillant champion; ce que je tiens de \*\*\*. Car Tom, ayant une haute idée de sa moralité, la fait passer pour sa légitime épouse. En me parlant d'elle, il avait dit « qu'elle était la plus fidèle des femmes, » d'où j'avais aussitôt conclu qu'elle ne pouvait être la sienne : et en effet, tous ces panégyriques appartiennent rarement au mariage : car si c'est vérité, un homme juge inutile de le dire; et si c'est faux, ce qu'il peut faire de mieux, c'est de se taire. \*\*\* et \*\*\* sont les seuls hommes que j'aie entendus vanter la vertu de leurs femmes. Je les écoutai tous les deux avec infiniment de crédulité et de patience, et enfonçai mon mouchoir de poche dans ma bouche, quand l'envie de bâiller devint irrésistible. Mais voilà que je bâille maintenant; ainsi, bonsoir ! Νοαίρον. »

---

## CHAPITRE XI.

Lettres de deux femmes. — De l'absence. — Ses chagrins. — Ses avantages. — Le drame de *Nourjahad* attribué à lord Byron. — Le portrait. — Lord Byron affirme qu'il n'écrit que pour échapper à lui-même. — Moyen de succès qu'il dédaigne. — Toute existence éternelle ennuyeuse, témoin la chute des anges. — Un dîner chez lord Holland. — Un billet de madame de Staël. — Miss Milbanke ( depuis lady Byron ), poète, métaphysicienne, mathématicienne. — Hunt. — Son portrait. — Réunion de femmes savantes ou lettrées. — Faiblesse et laisser-aller commun chez tous. — La pétition. — Sterne. — Succès des œuvres de lord Byron aux États-Unis. — Le salon de madame de Staël. — Une épigramme.

Jeu-di, 26 novembre 1813.

« Je me suis éveillé avec un peu de fièvre, mais sans mal de tête; point de rêves non plus, grâces à la stupeur! J'ai reçu deux lettres, l'une de \*\*\*, l'autre de lady Melbourne. Toutes deux excellentes dans leur genre. Celle de \*\*\* renferme de fort jolis vers lyriques sur des « peines secrètes; » s'ils ne sont pas d'elle, ils en ont l'air. Pourquoi ne me dit-elle pas si les stances sont ou non de sa composition? Je ne sais si je le désire, car je ne fais pas grande estime des poètes, surtout des femmes; elles ont trop d'idéal en pratique aussi bien qu'en morale.

» Dernièrement j'ai beaucoup pensé à Marie Duff<sup>(1)</sup>, etc.

» Lord Holland m'a invité à dîner pour aujourd'hui; mais trois diners de suite me tueraient. Ainsi, sans avoir rien mangé du tout depuis hier, je me suis rendu à ma loge, à Covent-Garden.—Vu \*\*\* qui me paraît très jolie, quoique d'un genre de beauté tout différent des deux autres. Elle a

(1) Ce passage a déjà été cité dans le premier volume.

les plus beaux yeux du monde, avec lesquels elle a la prétention de n'y *pas* voir, et les plus longs cils que j'aie jamais vus depuis ceux de Leila, et les rideaux de la lumière, si soyeux, de la musulmane Phannio. Elle est belle, mais je la crois méchante.

» J'ai passé mon temps à réfléchir aux douleurs de la séparation. Combien peu, hélas! voyons-nous ceux que nous aimons! Mais nous vivons des siècles, par minutes, *une fois réunis*. La seule chose qui me console de l'absence, c'est la pensée qu'elle empêche qu'aucune diminution d'affection, aucun éloignement personnel, ne puissent naître de l'ennui, ou de quelque désaccord. Et quand on se retrouve ensuite, malgré les nombreux changements que le temps a pu amener (à moins qu'on ne soit déjà las l'un de l'autre), on est disposé à se rapprocher, et à ne pas s'en vouloir des circonstances qui ont pu séparer. »

Samedi, 27.

« Je crois, ou plutôt je doute, ce qui est le *nec plus ultra* de la foi humaine.

» Tout est arrangé pour le voyage de Hollande, et rien n'empêchera qu'il n'ait lieu, à moins pourtant qu'il ne survienne un rhume, ou un caprice à mon compagnon de voyage. La voiture est commandée, les fouds prêts, et probablement un vent favorable par dessus le marché. N'importe, je crois, avec Clym-o'-Clow, ou avec Robin Hood, « par notre Marie (nom chéri!) qui est à la fois mère et mai (1)! je crois que ce ne fut jamais le lot d'un homme de mourir avant que son heure fût venue. » Ainsi, va pour Helvoetsluis!

» Ce soir, j'ai été avec le jeune Henry Fox voir « Nour-jahad, » drame que le Morning-Post a mis à ma charge, et dont je ne puis pas même deviner l'auteur. Je m'étonne de ce qu'ils comptent m'infliger après? ils ne peuvent guère

(1) Vierge.

descendre plus bas qu'un mélodrame, quoique cela vaille pourtant mieux qu'une satire (du moins, une satire personnelle), de laquelle je suis bien et dûment convaincu; en expiation de quoi j'ai résolu de subir silencieusement, et sans faire seulement mine de contredire, toutes les critiques, injures, et même louanges, qui peuvent s'attacher à de mauvaises pantomimes qui ne furent jamais composées par moi. Je suppose que l'origine de ce bruit est le prêt que j'ai fait au directeur de mes dessins turcs pour les costumes. Les dessins à la bonne heure, mais le nom, c'est autre chose! Comme la pièce a réussi, je pense que le véritable auteur ne tardera pas à se faire connaître: sinon que Job soit mon modèle, et l'eau du Léthé mon breuvage!

» \*\*\* a reçu le portrait en bon état, et en réponse, la seule remarque qu'elle fasse, c'est « qu'il est ressemblant. Oh! mais si ressemblant! » Pour elle, la ressemblance couvre une multitude de défauts: car je sais que ce portrait n'est pas flatté; qu'il est triste, sévère, sombre, comme l'était mon âme, au mois de juillet, quand je posais pour le peintre. Tous les autres qu'on a faits de moi sont comme la plupart des portraits, plus agréables que l'original.

» Lu l'article de la Revue d'Édimbourg sur Rogers. Il y est placé haut, mais comme il le mérite. Il y a un aperçu sommaire de nous tous; de *Moore et moi*, entre autres: nous sommes tous deux loués (le premier avec *justice*), quoiqu'on nous classe implicitement, et avec raison, au-dessous de notre estimable ami. Mackintosh est l'auteur de l'article, ainsi que de la critique sur M<sup>me</sup> de Staël. Son grand essai sur Burke est, dit-on, pour le prochain numéro. Je ne connais guère la Revue d'Édimbourg, ni même aucune Revue, que d'après le bruit public; et depuis long-temps j'ai cessé. . . . En vérité, je ne saurais me plaindre d'aucune, quand même j'attacherais à la poésie en général, et à mes vers en particulier, une importance plus grande que je ne le fais réellement. *Me sortir de moi-même* (oh! ce maudit égoïsme!) a toujours été mon unique, mon entier, mon sincère motif pour

écrire du tout ; et en publiant , je poursuis encore le même but , à cause du mouvement imprimé à l'esprit , et qui l'empêche de se replier sur lui-même. Si je faisais cas de la gloire , je flatterais les idées reçus , qui ont pris de la force par le temps , et qui vivront encore plus que tous les écrits de nos jours qui leur sont opposés. Mais , sur mon ame , je ne puis ni ne veux donner le démenti à mes propres pensées , ni à mes doutes , adviennne que pourra. Si je suis un fou , au moins suis-je un fou qui doute ; et je n'envie à personne la certitude de sa sagesse , basée sur sa propre opinion. Tous sont portés à croire ce qu'ils désirent , depuis un billet de loterie jusqu'à un passeport pour le ciel , dans lequel , d'après les descriptions qu'on en fait , je ne vois rien de bien tentant. L'inquiétude de mon esprit me dit qu'il y a en moi quelque chose qui « surpasse ce qui se voit. » C'est à celui qui l'a créée à conserver cette étincelle de feu céleste qui à la fois éclaire et consume sa frêle enveloppe. Pour moi , je ne vois rien d'horrible dans un sommeil sans rêves , et je n'ai pas l'idée d'une existence que la durée infinie ne rendrait pas fatigante. Comment sans cela « les anges seraient-ils tombés ? » même selon votre foi. Ils étaient immortels , célestes , et heureux , comme l'est maintenant leur *apostat Abdiel* , par suite de sa trahison. Le temps en décidera : et l'éternité ne sera ni moins agréable ni plus horrible pour n'avoir pas été prévue. En attendant , je suis reconnaissant d'un peu de bien , et supporte assez patiemment des maux certains ; grâces à Dieu et à mon bon tempérament ! »

Dimanche , 28.

.....

Lundi , 29.

.....

Mardi , 30.

« Deux jours en blanc dans mon journal : *hiatus* , *haud deflendus* .

» Ils étaient aussi peu dignes de souvenirs que les autres ;



et heureusement la paresse ou des visites m'ont empêché de les noter.

» Dimanche, j'ai dîné chez lord Holland dans St-James-square. Il y avait beaucoup de monde, sir S. Romilly et sa femme, le général Bentham, homme de talent et qu'on dit fort instruit ; Horner, l'un des rédacteurs de la *Revue d'Édimbourg*, excellent orateur de l'honorable Chambre, et fort aimable en société, autant que j'ai pu voir. Sharpe, Phillips de Lancashire, lord John Russell, et d'autres : tous gens d'honneur et de loyauté. La société de Holland est fort bien composée ; on y rencontre toujours quelqu'un qui vaut la peine d'être connu. Je me suis bourré d'esturgeon, et j'ai fait abus de Champagne, et de vin en général, — mais pas au point d'en être incommodé. Quand je fais tant que de dîner, je me gorge de poisson et de légumes, comme un Arabe, ou un serpent-hoa ; mais point de viande. Le régime qui me convient le mieux est toujours le thé, avec des biscuits secs — et encore modérément.

» Pourquoi lady Holland fait-elle placer ce diable d'écran entre le feu et le reste de la salle à manger ? Moi qui ne supporte pas mieux le froid qu'une gazelle, et qui n'ai pas encore trouvé un soleil tout-à-fait à mon goût, j'étais pétrifié, au point de ne pouvoir pas même frissonner. Tous les autres avaient l'air aussi de geler sur place ; on eût dit autant de saumons déballés du milieu des glaçons, et servis sur la table encore tout roides. Quand elle se retira, j'examinai la figure des convives ; à mesure que je reculais l'écran, toutes les joues se déglaient, tous les nez rougissaient, rien que par anticipation de la chaleur.

» Samedi, je suis retourné avec Henry Fox à *Nourjahad*, et crois l'avoir convaincu, par mes bâillements répétés, que la pièce n'est pas de moi. Je voudrais bien que le précieux auteur se nommât, et me déchargeât de sa gloire. Les costumes sont jolis, mais point exacts ; excepté le turban, et l'oubli d'un petit poignard (si elle fait un rôle de sultane), celui de M<sup>re</sup> Horne est parfait. De ma vie, je n'ai vu une

femme turque avec un turban ; et certes personne n'en a jamais vu aucune. Les sultanes portent toujours un petit poignard à la ceinture. Le dialogue est assoupissant, l'action languissante ; les décors sont beaux, les acteurs supportables. Je n'ai pas grand éloge à faire de leur sérail : Thérèse, Phannio, ou \*\*\* valaient mieux qu'elles toutes.

» Dimanche ; charmant billet de Mackintosh, exemple trop rare de talents éminents et d'un extrême bon cœur. Aujourd'hui, mardi, un très joli billet de madame la baronne de Staël-Holstein. Il lui plaît d'être contente de la mention que j'ai faite d'elle et de son dernier ouvrage dans mes notes ; j'ai dit ce que j'en pensais. Ses ouvrages font mes délices, et elle aussi pour.... une demi-heure. Je n'aime pas ses opinions politiques, du moins, je n'aime pas qu'elle en ait changé ; si elle avait été telle *ab incepto*, il n'y aurait rien à dire. Mais c'est une femme à part : intellectuellement, elle a plus fait que tout le reste de son sexe. Elle aurait dû naître homme. Elle me *flatte* très gracieusement dans son billet : mais je le *sais*. La raison qui fait que l'adulation ne déplaît pas, c'est que, bien que fausse, elle prouve toujours qu'on a assez d'importance soi-même, pour que les gens condescendent à mentir, afin que nous soyons de leurs amis : c'est affaire d'intérêt.

» Une misérable pointe qui m'est échappée à dîner, chez Mackintosh, devant madame de Staël, et autres convives intellectuels, fait, dit-on, la fortune de \*\*\*. Répétée par une ou deux personnes, elle a passé de bouche en bouche, et s'est enfin fixée sur la tête de \*\*\* : qu'elle y reste !

» Georges (1) vient de revenir pour servir à bord d'un autre vaisseau. Il a maigri, mais il a meilleure mine que je ne m'y attendais. J'aime beaucoup plus Georges que la plupart des gens n'aiment leur héritier. C'est un beau garçon ; marin des pieds jusqu'à la tête. Je ferais tout au monde, *sauf d'apostasier*, pour le faire avancer dans son état.

(1) Son cousin, lord Byron actuel.

» Lewis est venu. Il est bon homme, et d'un bon naturel, mais horriblement prolix, paradoxal, *personnel*. S'il voulait parler moitié moins, et réduire ses visites à une heure, il ajouterait à sa popularité. Comme auteur, il n'a point de fiel; sa vanité est franche, ouverte, comme celle d'Erskine, et cependant n'a rien d'offensant.

» Reçu hier une très jolie lettre d'Annabella (1). Quelle étrange situation, quelle singulière amitié que la nôtre! sans une étincelle d'amour ni d'une part ni de l'autre; résultat de circonstances qui d'ordinaire engendrent d'un côté la froideur, de l'autre l'aversion (2). C'est vraiment une femme supérieure, et très peu gâtée; chose étrange pour l'héritière d'une grande fortune, une jeune fille de vingt ans, pairesse par droit de naissance, fille unique qui en a toujours fait à sa tête. Poète d'ailleurs, mathématicienne, métaphysicienne, et cependant avec tout cela, bonne, généreuse, douce, presque sans prétention. La moitié moins de talents acquis, et le dixième des avantages qu'elle tient de la nature, eussent fait tourner toute autre tête.

Mercredi, 1<sup>er</sup> décembre 1813.

« Aujourd'hui, répondu à la baronne de Staël-Holstein, et envoyé à Leigh Hunt (nouvelle connaissance que Moore m'a fait faire l'été dernier) un exemplaire de mes deux contes turcs. Hunt est un caractère extraordinaire; il n'est pas tout-à-fait de ce siècle: il me rappelle davantage les temps de Pym et de Hampden; beaucoup de talent, une grande indépendance d'esprit, un abord roide, austère, sans être repoussant. S'il continue *qualis ab incepto*, peu de gens, à mon avis, mériteront autant de louanges, et en obtiendront plus sûrement. Je veux renouer avec lui. Une rapide succession d'aventures depuis l'été dernier, outre quelques sé-

(1) Depuis lady Byron.

(2) Miss A. Milbanke avait déjà été demandée en mariage par lord Byron, et elle l'avait refusé.

rieuses indispositions, et des affaires, ont interrompu notre liaison; mais c'est un homme bon à connaître; et quoique pour l'amour de lui je le voudrais hors de prison, j'aime à étudier un caractère en pareille situation. Il a été ferme, et continuera. Je lui crois peu de connaissance de la vie réelle, il est bigot de vertu, non de religion, et amoureux de ce « mot vide, » comme Brutus l'a défini à son dernier soupir; définition dont chaque jour prouve la justesse. Il est peut-être un peu trop attaché à ses opinions, comme l'était Johnson lui-même; comme le sont tous ceux qui deviennent centres de cercles, larges ou étroits, les « sir Oracles, » au nom desquels deux ou trois personnes se rassemblent. D'ailleurs homme estimable, avec moins de vanité que n'en pourrait justifier le succès, et le sentiment d'avoir préféré le devoir à l'utile.

» Demain, invitation à une soirée *indigo* (1) chez la *bleue* miss \*\*\*. Irai-je? hé!... J'ai peu de goût pour les *bleuets*, les beaux esprits en jupons: mais il faut être honnête. Il y aura, je conjecture, comme disent les Américains, les Staël, les Mackintosh, bon. Puis les \*\* et les \*\*... pas aussi bon... Les \*\*, etc., etc., bons à rien... Peut-être ce papillon Kachemirien aux ailes bleues, qui va suçant les fleurs des livres et des sciences, lady \*\*\* y sera, je l'espère; il y a toujours du plaisir à voir cette jolie figure.

» J'ai écrit à Hodgson. Il a parlé de ce que j'ai fait pour lui, du moins je suis certain de ne l'avoir dit à personne, et j'aurais mieux aimé qu'il se tût. C'est un bon garçon, et en lui étant utile, je me suis obligé moi-même dix fois plus que je ne l'ai obligé; n'en parlons plus.

» Baldwin me talonne pour que je présente la pétition des pauvres diables enfermés à King'sbench (2). Je me char-

(1) Allusion à la plaisanterie anglaise qui désigne les femmes savantes ou lettrées sous le nom de *bas bleus*; sans doute, à cause de la négligence supposée de leur toilette. Lord Byron entend par *indigo* que la société sera du *bleu* le plus foncé ou du pédantisme le plus complet.

(2) Prison du roi où l'on enferme les prisonniers pour dettes.

geai de celle de Cartwright , l'année dernière ; Stanhope et moi nous tîmes tête à toute la chambre , et nous la défendîmes vaillamment ; notre opiniâtreté nous valut même quelques railleries , et un peu de ridicule. Mais , je ne suis pas en « veine » pour cette affaire-ci. Eh bien ! si \*\* eût été ici , elle me l'eût fait entreprendre. Voilà une femme qui , au milieu de toutes ses séductions et de tous ses charmes , a toujours poussé un homme vers la gloire , et vers tout ce qui est utile et bon. Si elle fût restée , elle aurait été mon génie tutélaire.....

» Baldwin ne cesse de m'importuner ; mais , hélas ! « je ne puis pas sortir , je ne puis pas sortir , » répétait le bouvreuil. Ah ! me voilà de niveau avec ce chien de Sterne qui aimait mieux pleurer un âne mort , que secourir sa mère vivante. Misérable hypocrite , — lâche esclave , — sycophante ! mais *moi* , je ne vaudrais pas mieux que lui. Je ne puis pas trouver le courage de prononcer un discours en faveur de ces malheureux ; et trois mots et un demi-sourire de \*\* , si elle était là , pour me le demander ( et certes elle aurait insisté ; du moins elle m'a toujours pressé de remplir mes devoirs de sénateur , surtout pour la défense des faibles ) , trois mots et un demi-sourire auraient fait de moi leur avocat , sinon un éloquent orateur. Malédiction sur Laroche-foucauld , qui a toujours raison ! en lui un mensonge serait une vertu , ou du moins une consolation pour ses lecteurs.

» Georges Byron n'est pas venu aujourd'hui ; j'espère qu'il deviendra amiral , et peut-être lord Byron par dessus le marché. S'il voulait seulement se marier , je m'engagerais moi à rester garçon , ou à ne jamais le frustrer de son droit d'héritage. Il serait plus heureux , et j'aimerais mieux des neveux que des fils.

» J'aurai bientôt 26 ans ( le 22 janvier 1814 ). Peut-il y avoir dans l'avenir quelque chose capable de consoler de n'avoir pas toujours 25 ans ?

Oh Gioventù !

Oh Primavera ! gioventù dell' anno.

Oh Gioventù ! primavera della vita. . . .

Dimanche, 5 décembre.

« Le neveu de Dallas ( fils de l'avocat-général à Philadelphie ) vient d'arriver ; il prétend que mes vers sont très répandus dans les États-Unis. Voilà les premières nouvelles qui aient résonné à mes oreilles comme ce qu'on appelle *renommée* ; être lu sur les rives de l'Ohio ! Le plus grand plaisir de ce genre que jamais j'aie ressenti , vint d'un extrait du journal de l'acteur Cooke , que je trouvai dans sa vie , et où il dit que dans le cabinet de lecture d'Albany , près de Washington , on lui donna à lire les *Bardes Anglois* et les *Critiques Écossais*. Être populaire dans un pays naissant , éloigné , est une sorte de *renom posthume* , bien différent de l'éclat éphémère de ces compliments jetés à la tête par des gens qui vous font fête , de ceux qu'on vous glisse à l'oreille , de ceux dictés par l'esprit de parti , en un mot de tout ce dont vous accable la cohue du beau monde. Je puis dire avec sincérité que durant mon *règne* , au printemps de 1812 , je ne regrettai que sa durée de six semaines au lieu de quinze jours , et que je résignai de bon cœur.

» Hier , j'ai soupé avec Lewis , et suivant ma coutume , quoique je n'aie fait excès ni en solides , ni en fluides , je suis à moitié mort depuis. Mon estomac est entièrement ruiné par de trop longs jeûnes ; le reste suivra probablement. — Ainsi soit-il ! — Si au moins ce pouvait être sans douleur : — « le saut dans les ténèbres » n'est pas ce qu'il y a le plus à redouter.

» Le duc de \*\*\* s'est présenté à ma porte. Je leur ai dit cent fois qu'excepté pour une demi-douzaine d'anciennes connaissances intimes , je suis invisible pour tous. Sa Grace est une bonne et noble personne , toute ducale ; mais il me suffit de penser ainsi à distance : en conséquence , je n'étais pas chez moi.

» Galt est venu. *Mem* : Trouver quelqu'un qui parle à Raymond en faveur de sa pièce. Nous sommes d'anciens compagnons de voyage, et avec toutes ces originalités, il a beaucoup de sens, de l'expérience du monde, et autant que j'ai pu le voir, c'est un homme naturellement bon, et qui ne manque pas de philosophie. Je lui ai montré la lettre de Sligo, relative aux bruits qui s'étaient répandus dans Athènes sur l'*aventure* de la jeune fille turque. Lui, lord Holland, Lewis, Moore, Rogers, et lady Melbourne l'ont lue; Murray en a une copie. J'imaginais que toute cette affaire serait restée ignorée, et je voudrais qu'elle le fût. Mais Sligo arriva peu de jours après, et les bruits qui couraient sont le sujet de sa lettre. Je la garderai; ce sera aussi bien fait. Lewis et Galt ont été tous deux frappés d'horreur; et L\*\*\* s'étonnait que je n'eusse pas fait entrer cette situation dans le *Giaour*. Il y a bien plus encore à s'étonner que cette œuvre ait jamais été écrite; mais quant à peindre ce que j'éprouvai dans cette situation, ce serait impossible. Le seul souvenir *me glace*.

» La *Fiancée d'Abydos* a été publiée jeudi, 2 décembre. L'ouvrage prend-il? C'est ce que je ne sais pas. Qu'il réussisse ou non, la faute n'en sera pas au public, dont je ne puis me plaindre. Mais je dois plus à ce conte qu'au lecteur le plus prévenu en ma faveur. Cette composition a arraché mes pensées à la réalité pour les tourner vers des objets imaginaires, elle a changé des regrets égoïstes en des souvenirs pleins de vie, et m'a reporté vers un pays rempli des couleurs les plus brillantes et les plus *sombres*, mais toujours les plus vives dont ma mémoire soit empreinte. Sharpe est venu; on ne l'a pas laissé entrer; j'y ai regret.

» J'ai vu \*\*\* hier. Je n'ai pas été exact au rendez-vous à Middleton, ce qui lui a déplu, peut-être. Et mon voyage projeté avec \*\*\* lui plaira peut-être moins encore. Mais je veux rester bien avec tous deux. Ce sont des instruments qui ne résonnent pas à l'unisson; mais assurément, chacun, à part, est plein d'harmonie, et je ne veux me priver ni de l'un ni de l'autre.

» J'aurai du bonheur si je ne fais pas quelque fausse note au milieu de ces grandes dissonances. Pour le moment, je suis assez bien avec tous; mais je ne puis adopter leurs *antipathies*. Tant de coteries! celle de lord Holland est la première. Tout ce qu'il y a de distingué y est bien accueilli; et certainement le ton y est meilleur que partout. Ensuite, celle de madame de Staël; je n'y vais jamais; je le pourrais cependant, si j'en avais envie. Elle se compose des \*\*\*, et de la famille de \*\*\*, étrangement mêlés d'orateurs, de dandies, de *Bleus* de toutes les nuances, depuis le strict uniforme de Grub-street, jusqu'au frac azuré du littérateur. Voir \*\*\* et \*\*\* assis à table, l'un près de l'autre, me rappelle toujours la tombe où toutes distinctions d'ami et d'ennemi disparaissent. Là, le *critique* et le *critiqué*, — le rhinocéros et l'éléphant, — le mammoth et le mégalonix, reposent tranquillement ensemble. Ils *siègent*, non moins silencieux, mais pas tout-à-fait aussi immobiles que s'ils étaient déjà claquemurés.

» Je n'ai pas été chez les Berry hier soir. L'aînée est une femme de beaucoup de talent; toutes deux sont bien, et doivent avoir été belles. Ce soir, invité chez lord H\*\*\*;... irai-je ?..—peut-être. »

Le matin, à deux heures.

« J'ai été chez lord Holland. Société nombreuse : Milady d'une humeur charmante, et par conséquent *parfaite*. Il n'y a personne plus agréable, ou qui le soit autant, quand elle veut. Invité à dîner mercredi avec madame de Staël; je crois par malice, pour être témoins de la première entrevue après la note dont Corinne se prétend si charmée. Je ne me soucie guère d'y aller. — Elle parle toujours de *moi* ou d'*elle*. Et, si ce n'est dans un soliloque comme celui-ci, je ne suis pas fort épris de ces deux sujets de conversation, surtout s'il est question des ouvrages que l'on a faits. Que diable lui dire de son *Allemagne*? J'aime prodigieusement ce livre : mais à moins que je n'exprime mon admiration de quelque façon bizarre et fantastique, elle ne me croira pas. Et je sais



par expérience que je serai accablé de belles choses sur la poésie, les vers, etc. L'Amant, M.\*\*\* était là, ce soir. C\*\*\* dit que c'était l'unique preuve qu'il eût vue du bon goût de la dame. Monsieur l'Amant est remarquablement beau, mais pas plus, selon moi, que le livre de sa belle.

» C\*\*\* a bonne mine, semble satisfait de lui-même; et était particulièrement recherché dans sa mise. L'habit bleu lui va bien — et sa perruque neuve aussi. On eût dit réellement qu'Apollon lui avait envoyé une parure pour un jour de naissance, ou de noce; il a montré de l'esprit et de la vivacité. Il a critiqué amèrement le livre de Corinne, à mon grand regret: d'abord parce qu'il entend l'allemand, et par conséquent est bon juge; secondement, c'est un des chefs littéraires, et par conséquent le meilleur des juges. Je le respecte et l'admire; mais je ne veux pas renoncer à mon opinion. — Pourquoi le ferais-je? J'ai lu et relu madame de Staël; et certes, il ne peut y avoir là d'affectation. Je ne puis me méprendre (excepté comme goût) sur un livre que je lis, que je quitte, et que je reprends, et un livre ne peut être totalement mauvais, s'il trouve *un*, même *un seul* lecteur qui puisse en dire sincèrement autant.

» C\*\*\* parle de faire un cours au printemps prochain; le dernier a grandement réussi. Moore avait eu cette idée, mais il l'a abandonnée: je ne sais pourquoi. \*\*\* a été lui parler de *dignité* et autres fadaïses; comme si un homme se dégradait parce qu'il instruit et plaît tout à la fois.

» Présenté au marquis Buckingham, vu lord Gower: il va en Hollande; sir J., lady Mackintosh, Horner, G. Lamb, et je ne sais combien d'autres (R. Wellesley, assez habile homme), formaient des groupes dans le salon. Le petit Henry Fox est un très beau garçon, qui promet beaucoup, sous tous les rapports. — Il a été se coucher avant que j'aie eu le temps de lui parler. J'aurais mieux aimé l'entendre causer que tous les *savants*.

## CHAPITRE XII.

Chicane sur le titre du poème de la *Fiancée d'Abydos*. — Jalousie d'auteur. — Le champ de la pensée infini. — Son journal, soulagement qu'il y trouve. — Les *Memorandum*. — Le *Moine*, de Lewis; critique qu'en fait lord Byron. — Les cigarres. — Un poème brûlé. — Un billet de madame de Staël. — Les louanges qui ont le plus flatté Byron. — La renommée. — Fantaisie de suicide. — Question de madame de Staël sur lord Byron. — Une tentation. — Le libraire écossais. — Lettres inédites de Burns. — Contrastes. — Sensibilité de Sheridan. — Réunion scandaleuse à Covent-Garden. — Les sonnets. — Dédain de lord Byron pour Pétrarque. — Le diable en course. — Le diable à Leipzick : en Angleterre ; à la Chambre des pairs.

Dimanche, 6 décembre.

« Murray me dit que C. . . r lui a demandé pourquoi mon poème s'appelait la *Fiancée d'Abydos*? Fit-on jamais question plus maladroite? plus mal à propos? De fait, je n'y puis répondre. Ce n'est ni une femme mariée, ni précisément une *fiancée*, seulement à la veille de l'être, sans, etc. Je ne m'étonne pas qu'il ait remarqué ce coq à l'âne : mais l'avoir dit après coup, trop tard pour que la découverte soit utile! Il faut que j'aie été un grand sot; encore passe si j'étais Irlandais (1)!

» C. . . l semblait hier piqué de je ne sais quoi; nous nous tenions dans la salle qui précède le salon, lorsque lord Holland apporta de l'autre chambre un vase rempli d'une composition semblable à celle dont on fait usage dans les églises catholiques; et en nous apercevant, il s'écria : « Voici de

(1) Les Irlandais ont une grande réputation pour ce genre de méprises, qu'on nomme *bull*.

*l'encens* pour vous ! » C. . . . l reprit : « Portez-le à lord Byron ; il y est accoutumé. » Aprésent, ceci ne peut venir que de ne vouloir point de « frère trop près du trône. » Moi, qui n'ai point de trône, ni ne souhaite en avoir, quelque chose que j'aie pu dire ou faire autrefois, je suis parfaitement en paix avec toute la confrérie poétique ; — ou du moins si j'en hais quelques membres, ma haine n'a rien de *littéraire* ; elle est toute *personnelle*. Le champ de la pensée n'est-il pas infini ? qu'importe qui est devant, qui est derrière, dans une course où il n'y a point de terme ? Le temple de la gloire est comme celui des Persans, l'univers ; nos autels, les sommets des montagnes. Je me contenterais d'un mont sans nom, ou du Caucase, et tous ceux qui en ont envie peuvent s'emparer du mont Blanc ou du Chimborazo, sans que je m'oppose à leur élévation.

» Je crois avoir maintenant le droit de parler de la sorte : car je viens de publier un poème, et j'ignore absolument s'il plaira ou non. Jusqu'à présent, j'ai entendu dire peu de chose à sa louange ; et l'on ne peut pas maltraiter quelqu'un en face, si ce n'est par l'intermédiaire de la presse. Il n'est pas possible que l'ouvrage soit bon ; autrement, je n'aurais pas fait un faux pas en débutant, je n'aurais pas fait une balourdise même dans le titre. Mais je le commençai, le cœur plein de \*\*\* et la tête remplie d'*orientalités* (je ne puis pas dire d'*orientalismes*), et l'écrivis avec une grande rapidité.

» Ce journal est un soulagement. Quand je suis fatigué (ce qui m'arrive en général), tout passe ici, et balaie de mon ame peines et ennuis. Mais je ne puis le relire ; et Dieu sait combien il doit renfermer de contradictions ? Si je suis sincère avec moi-même (car je crains qu'on ne se mente à soi-même autant qu'aux autres), chaque page doit contredire, réfuter, renier celle qui la précède.

» Nouvelle requête de Martin Baldwin, l'homme à la pétition ; je ne me sens ni tête ni nerfs pour la présenter. Ce maudit souper chez Lewis a dérangé ma digestion et refroidi

ma philanthropie. Rien qui ressemble à l'amour du prochain : aigre comme une pinte de verjus ! Que ne suis-je une autruche , dussé-je me nourrir de barres de fer , ou de n'importe quoi que mon estomac pourrait digérer !

» J'ai vu aujourd'hui Ward. Son oncle est mourant , et W. . . n'est plus guère pour nos projets sur la Hollande. Je dîne avec lui jeudi ; pourvu que d'ici-là , l'oncle ne soit pas servi ou formellement promis aux épicuriens souterrains pour leur dîner. Je souhaite qu'il se rétablisse , non à cause de notre dîner , — mais pour désappointer l'entrepreneur des funérailles , et ces coquins de reptiles qui peuvent bien attendre , puisqu'ils sont sûrs de finir par avoir leur pâture.

» Gell , celui de Troie , est venu pour me voir , après que j'étais sorti. *Mem.* : lui rendre sa visite. Mais ces *Memorandum* sont de véritables indications d'oublis , pareils à un phare , avec un bâtiment naufragé au pied de la lanterne. Jamais je ne jette les yeux sur un *Memorandum* sans voir que je me suis souvenu d'avoir oublié. *Mem.* : j'ai négligé de payer la taxe de Pitt ; j'imagine que je serai imposé doublement. « Et je ne deviendrais pas rebelle , quand tu es roi ! » Mille tonnerres ! je crois qu'il n'y a pas jusqu'à mon biscuit qui ne soit aigri par les impôts de cet imposteur.

» Lady M. . . .e revient demain de Jersey ; je passerai chez elle. Un M. Thomson m'a adressé une chanson , qu'il me faut applaudir. Je n'aime pas à les chagriner par mes critiques ou mon silence , et pourtant je déteste *les lettres*.

» J'ai vu chez Murray lord Glenbervie , et son prospectus d'un nouveau Traité sur le bois de construction. Voilà un homme plus utile que tous les historiens , et tous les rimeurs qui aient jamais poussé. En conservant nos bois et nos forêts , il nous approvisionne de matériaux pour tout ce qui vaudra la peine d'être lu dans l'histoire de la Grande-Bretagne , et pour toutes les odes qui ne seront bonnes à rien.

» J'ai beaucoup lu , mais à bâtons rompus. Ma tête est encombrée de fatras inutile. Il est assez étrange que , quand

je lis, je puisse supporter en ce genre la plus mince nourriture, et jusqu'à du bouillon de poulet, excepté des romans. Il y a bien des années que je n'en ai ouvert un, quoique j'en fasse demander parfois, en manière d'essai, et comme expérience; mais je m'en tiens au titre. Hier, je me suis avisé de parcourir les passages les plus licencieux du *Moine*. Ces peintures auraient dû être faites par Tibère à Caprée. Elles sont forcées; ce sont les idées stimulantes d'un voluptueux usé. Il me paraît inconcevable que ce soit l'ouvrage d'un homme de vingt ans; Lewis n'avait pas davantage quand il le composa. Il n'y a point de nature. Pure crème aigrie de cantharides. Je serais tenté de la croire écrite par Buffon au lit de mort de son détestable radotage. Jamais je n'avais lu cette édition (1) : je l'ai regardée uniquement par curiosité, et en souvenir du bruit qu'elle a fait, et du nom qui en est resté à Lewis. Mais elle ne pouvait produire d'autre mal que . . . . .

» Je suis allé ce soir chez mon homme d'affaires. Les choses vont comme de coutume. Les aventures étranges sont le seul héritage de notre famille qui n'ait pas diminué.

» Je vais fumer deux cigares, et me mettre au lit. Les cigares ne se conservent pas bien ici. Elles y vieillissent aussi vite qu'une *donna di quaranti anni* sous le soleil d'Afrique. Les meilleures viennent de La Havane; mais elles ne sont pas si agréables que le houka ou le chibouque. En Turquie, le tabac est doux, et les chevaux entiers; deux choses dans l'ordre et comme elles doivent être.

» J'ai de grandes obligations à ce journal; il me préserve de faire des vers, ou du moins d'en garder. Je viens de jeter un poème au feu, qu'à mon grand reconfort il a rallumé; et en fumant j'ai chassé de ma tête le plan d'un autre. Que ne puis-je aussi aisément me débarrasser de la pensée, ou plutôt du trouble de mes pensées. »

(1) Elle avait été défendue et réimprimée en cachette.

Mardi, 7 décembre.

« Dormi sans rêves et d'une façon agitée et peu rafraîchissante. J'étais levé une heure avant qu'on vint m'éveiller; et j'ai trainé trois heures à m'habiller. Quand on retranche de la vie l'enfance, qui n'est qu'un état de végétation, le sommeil, les repas, le temps passé à vider les bouteilles, à se boutonner, se déboutonner, que reste-t-il de véritable existence? l'été d'une marmotte....

» Lu les gazettes, pris le thé, de l'eau de Soda, et découvert que le feu n'était pas bien fait. Lord Glenbervie voudrait me faire aller à Brighton. Hem!...

» Ce matin, un très joli billet de madame de Staël, au sujet de notre entrevue de demain chez lord H. Je gagerais qu'elle en a écrit vingt, tous également flatteurs, à différentes personnes. Tant mieux pour elle, et pour ceux qui la croient, ou qui souhaitent de croire tout ce qu'elle leur dit. Il lui a plu d'être satisfaite de mon léger éloge dans la note annexée à la *Fiancée*. Cela s'explique de plusieurs façons. 1° Toute femme aime la louange, telle quelle; 2° elle ne s'y attendait pas, parce que jamais je ne lui ai fait ma cour; 3° comme dit Scrub, les personnes qui ont été, pendant toute leur vie, régulièrement louangées par des critiques de profession, aiment un peu de variété, et sont bien aises quand quelqu'un se détourne de son chemin pour leur adresser une parole civile; et 4° c'est au fond une très bonne créature, ce qui, après tout, est la meilleure raison, et peut-être la seule.

» On frappe. Un coup, deux coups! C'était Bland. Il a été en Hollande, et il prétend que la société hollandaise est la doublure de celle de France. Mais les femmes y sont comme partout ailleurs. C'est dommage. J'aimerais à les trouver un peu diverses; mais on ne peut pas l'espérer.

» Je suis sorti; je suis rentré; puis ceci, puis cela, et encore autre chose.— Et « tout est vanité, » dit le prédicateur;

et je le répète, comme faisant partie de sa congrégation. En parlant de vanité, quelle est la louange que je préfère ? Ma foi, celle de M<sup>rs</sup> Inchbald et celle des Américains. M<sup>rs</sup> Inchbald, parce que « Simple histoire, » ainsi que « Art et nature » tiennent tout ce que promettent leurs titres. Aussi, son petit billet à Rogers sur le « *Giaour* » m'a fait plus de plaisir que toute autre chose, à l'exception de la Revue d'Édimbourg. Les Américains, je les aime parce que le hasard a voulu que je fusse en Asie, tandis qu'on lisait en Amérique les *Bardes anglais* et les *Critiques écossais*. S'il m'était arrivé de faire lire en Afrique un discours sur la traite des noirs, et une épitaphe sur un chien en Europe (c'est-à-dire dans le Morning-Post), je porterais la tête haute. Ma *vertex sublimis* aurait certainement déplacé assez d'étoiles pour renverser le système de Newton. »

Vendredi, 10 décembre 1813.

« Je suis *ennuyé* encore plus que de coutume, et tout-à-fait accablé de ce maudit verbe que je ne cesse de conjuguer ; je ne trouve pas que la société soit d'un grand secours contre ce mal. Je suis trop indolent pour me brûler la cervelle ; puis cela ferait de la peine à Augusta, et peut-être à \*\*\*.... D'un autre côté, ce serait une bonne chose pour Georges, et nullement désavantageuse pour moi. Mais je ne veux pas me laisser tenter.

« J'ai reçu la plus tendre lettre de M...e ; je le tiens pour le meilleur cœur, le seul bon cœur que j'aie jamais rencontré ; et de plus ses talents sont au niveau de ses sentiments.

« J'ai dîné mercredi chez lord H. Les Stafford, les Staël, les Cowper, Melbourne, Mackintosh, etc., etc, tous y étaient.... et j'ai été présenté au marquis et à la marquise de Stafford ; ce à quoi je ne m'attendais pas. On a saisi l'occasion ; car ma querelle avec leur beau-frère lord Carlisle y avait mis obstacle jusqu'alors. Puisque ce rapprochement devait se faire, je m'étonne qu'il n'ait eu lieu plus tôt.

La dame est bien , et a dû être belle ; ses manières sentent la princesse. La Staël était à l'autre bout de la table , moins en train de parler qu'à l'ordinaire. Nous sommes maintenant fort bien ensemble ; quoiqu'elle ait demandé à lady Melbourne si j'avais réellement de la *bonhomie*. Elle aurait aussi bien fait de s'en informer avant de dire à C. L. : « C'est un démon. » C'était assez vrai , mais un peu prématuré de sa part , car elle ne pouvait pas l'avoir découvert : et par conséquent . . . . Elle veut que je dine chez elle dimanche prochain.

» Murray prospère , au moins quant au débit. Pour moi , je persiste à aimer mieux mon fragment. Ce n'est pas merveille que je réussisse dans ce genre d'écrit ; mon esprit lui-même n'est autre chose qu'un fragment.

» J'ai pris congé de lord Gr. , qui va en Hollande et en Allemagne. Il me dit qu'il emporte une cargaison de « *Harolds* » et de « *Giaours* , » pour les lecteurs de Berlin , qui , à ce qu'il semble , lisent bien l'anglais , et ont pris goût à mes œuvres. Hem ! — Aurais-je par hasard été *Allemand* quand je me croyais *oriental* ?

» J'ai prêté ma loge à Tierney pour demain ; lady C. A. m'a envoyé une comédie , mais qui n'est pas d'elle. Il faut que je la lise et que je tâche de ne pas offenser l'auteur . Je déteste tourmenter les autres par mes critiques et mes observations ; mais je regarde une comédie comme une œuvre très difficile , beaucoup plus difficile qu'une tragédie.

» G . . . t prétend qu'il y a coïncidence entre la première partie de la « *Fiancée* » et certaine histoire de sa façon , publiée ou non , je ne sais , ne l'ayant jamais vue. C'est à peu près le dernier des hommes qu'on voudrait voler , et je n'ai pas la conscience d'avoir fait avec intention un seul larcin à la gent littéraire. Quant à l'originalité , toutes prétentions sont ridicules. « Il n'y a rien de nouveau sous le soleil. »

» Je suis allé hier au spectacle . . . Invité à une soirée , je n'y ai pas été ; — bien. Refusé d'aller lundi chez lady \*\*\* ,



bien encore. S'il me faut perdre et dissiper ma vie, je ne veux pas que d'autres s'en mêlent ; je le ferai bien à moi tout seul.

» J'ai été fortement tenté : C\*\*\* avait quelque chose de si turque avec son turban rouge, ses traits réguliers, et son teint brun et animé ! Ce n'est pas qu'elle et moi puissions jamais être rien l'un pour l'autre ; mais j'aime tout ce qui me rappelle les enfants du soleil.

» Je dine aujourd'hui avec Rogers et Sharpe, et me sens quelque appétit, n'ayant pas goûté la moindre nourriture depuis quarante-huit heures. Je voudrais qu'il me fût possible de cesser tout-à-fait de manger. »

Samedi, 11 décembre.

. . . . .

Dimanche, 12 décembre.

« Il résulte de la réponse de G... t qu'il existe dans la *vie réelle*, et non dans un ouvrage, un épisode avec lequel ma dernière composition a du rapport. C'est d'autant plus étrange que j'ai aussi peint d'après la nature même.

» J'ai envoyé mes excuses à M<sup>me</sup> de Staël. Je ne me sens pas assez sociable pour dîner dehors aujourd'hui. Je n'irai pas chez Sheridan, mercredi. Ce n'est pas que je n'admire sa conversation, que je ne la préfère à toute autre ; mais . . . *Cemais* ne peut être intelligible que suivi de pensées que je ne puis écrire. Sheridan était en verve hier au soir chez Rogers : et pourtant je ne suis resté que jusqu'à 9 heures. Aujourd'hui tout le monde sera chez M<sup>me</sup> de Staël, et je ne suis pas fâché de lui échapper tout-à-fait. Je ne sors que pour reprendre goût à la solitude.

» Je ne suis pas allé chez M<sup>me</sup> de Staël, mais chez lord Holland : société nombreuse, conversation générale. Je suis resté tard. — J'ai dit une sottise et m'en suis tiré ; je suis revenu au logis et me suis couché sans avoir mangé. A jeun, mais *fresco*, c'est le grand point pour moi. »

Lundi, 13 décembre 1813.

« J'ai fait trois visites ; j'ai lu et fait mes préparatifs pour quitter la ville demain. Murray a reçu une lettre de son confrère, le bibliopole d'Édimbourg. Il lui dit qu'il le félicite *d'avoir un pareil poète*, à peu près comme on parlerait d'un cheval de bât, d'un âne, ou de quelque chose qu'on puisse avoir en propre ; ou comme M<sup>re</sup> Packwood, à qui l'on demande les odes sur les rasoirs, et qui répond : « Oh ! monsieur, nous avons notre poète attitré. » Ce même illustre libraire d'Édimbourg fit une fois une demande de livres, Poésies et Traités de sciences culinaires, avec cet aimable post-scriptum : « *Le Childe-Harold* et la *Parfaite cuisinière* sont très demandés. » Voilà ce qu'est la gloire. Et après tout celle-là vaut toute celle que donnent le souffle et la langue des hommes. Il n'y a pas tant de différence entre partager les acheteurs avec Hannah Glasse ou Hannah More.

» L'éditeur de je ne sais quel « Magazine » a annoncé à Murray *l'intention* de critiquer l'ouvrage (*la Fiancée*) *sans l'avoir lu*. Tant mieux ; s'il le lisait, il en dirait plus de mal.

» Allen (l'Allen de lord Holland, un des hommes les plus instruits, les plus capables que je connaisse, un parfait Magliabecchi, grand consommateur de livres et observateur des hommes) m'a envoyé une quantité de lettres de Burns, qui n'ont pas été et ne seront jamais publiées ; elles sont pleines de juremens et de chansons obscènes. Quel singulier esprit ! assemblage incohérent des choses les plus opposées ; de délicatesse et de grossièreté, de tendresse et de rudesse, de sentiment et de sensualité ; s'élevant comme l'aigle, et rampant dans la fange ; boue et divinité : et tout cela mêlé, pétri, en une masse de limon si divinement inspiré ! c'est étrange ; jamais un homme vraiment voluptueux n'abandonnera son âme à ce que la réalité a de grossier. Ce n'est qu'en élevant le terrestre, le matériel, le *physique* de nos plaisirs, en voilant ces idées, en les oubliant tout-à-fait, ou du moins en ne les nommant pas à nous-mêmes, que nous pouvons prévenir le dégoût. »

14, 15, 16 décembre.

« Fait beaucoup de choses, mais rien à enregistrer. C'est bien assez de noter mes pensées; mes actions sont rarement de nature à ce que j'y revienne. »

17, 18 décembre.

« Lord Holland m'a rapporté une singulière preuve de sensibilité de Sheridan. L'autre soir, nous étions en train de donner nos diverses opinions sur lui, et sur quelques autres hommes marquants; voici quelle était la mienne. Dans tout ce que Sheridan a fait, ou voulu faire, il a été le premier, et aussi près que possible de la perfection; il a composé la meilleure comédie (*the School for Scandal*), le meilleur drame (bien au-dessus, à mon avis, de ce libelle de St-Gilles, (*l'Opéra des Mendiants*), la meilleure farce (*le Critique*), à laquelle on ne peut faire d'autre reproche que celui d'être supérieure à ce genre d'écrit; la meilleure épître dédicatoire (*Monologue sur Garrick*), et pour couronner l'œuvre, le meilleur discours qui ait été entendu et composé dans notre pays: le fameux discours sur l'Inde, qui prit le nom de « *Begum Speech*. » Le lendemain, quelqu'un dit à Sheridan en quels termes j'avais parlé de lui, et il fondit en larmes.

» Pauvre Brinsley! si ses larmes furent de plaisir, j'aime mieux avoir dit ce peu de mots, dans la sincérité de mon âme, que d'avoir composé l'*Iliade* ou sa propre *Philippique*: sa comédie même ne me donna jamais tant de plaisir que j'en eus à apprendre qu'il avait été un moment heureux de mes louanges; tout humble que cela puisse paraître à mes aînés et supérieurs.

» Été à Covent-Garden ce soir, et ma délicatesse fut un peu choquée de voir la maîtresse de S. (qui, à ma connaissance certaine, a été élevée pour sa profession), avec sa mère, une c...., complaisante de toute l'armée, dans une loge en face de la mienne. — J'étais presque indigné; mais en promenant mes yeux autour de la salle, à droite, à gau-

che, au centre, et de côté, je n'y découvris que les plus *marquantes* de nos *Babyloniennes* de qualité, tant jeunes que vieilles, de sorte que je partis d'un éclat de rire. C'était réellement drôle! Lady \*\*\*, *divorcée*. Lady \*\*\* et sa fille \*\*\*, toutes deux *divorçables*. M<sup>r</sup>\*\*\* (1), dans la loge voisine, de *même*, et encore plus près \*\*\*. Quel *assemblage* pour moi, qui connais toutes leurs histoires! il semblait que la salle fût partagée entre les courtisanes publiques, et les courtisanes *sous-entendues*. Mais le nombre des intrigantes surpassait de beaucoup celui des simples mercenaires. De cette dernière lignée, il n'y avait que P\*\*\*, avec sa mère, et trois autres d'un degré au-dessous. A présent, quelle différence y a-t-il entre P\*\*\* et sa *maman*, et entre lady \*\*\* et sa fille; sinon que ces deux-ci ont leurs entrées au palais et partout ailleurs, et que les deux premières ne peuvent se montrer qu'à l'Opéra et chez elles? Je me plais à observer la vie telle qu'elle est; bien qu'après tout, je sois le pire de tous peut-être. Mais n'importe! je ne veux pas me laisser aller à l'égoïsme, qui, en ce moment, ne serait pourtant pas vanité.

» Lu un peu d'italien, et écrit deux sonnets sur \*\*\*. Je n'en ai jamais composé qu'un avant ceux-là, et c'était sans importance, il y a bien des années, et pour m'exercer seulement: je n'en ferai plus. C'est la plus langoureuse, ennuyeuse, et stupidement platonique de toutes les compositions. Je déteste tant Pétrarque que je n'aurais pas voulu être lui, même pour obtenir sa Laure; ce à quoi ce roucoulant radoteur métaphysique ne put arriver.

» J'ai dernièrement écrit une bizarre, vagabonde, et incomplète rapsodie, intitulée « *le Diable en course*, » dont j'ai emprunté l'idée à la « *Promenade du Diable*, » de Porson..... »

On ne me saura pas mauvais gré d'interrompre un instant le journal de Byron pour donner une idée de ce singulier

(1) Tous ces noms ont été laissés en blanc dans le manuscrit original par lord Byron.

poème qui a environ deux cent cinquante vers, et dont l'auteur fit présent en manuscrit à Lord Holland. Quoique plein de verve et d'imagination, il est parfois lourdement écrit, et n'a pas le tour fin et serré des vers de M. Coleridge, auteur de la « *Promenade du Diable* », que lord Byron, d'après une idée alors généralement reçue, attribuait au professeur Porson (1).

## 1.

« Le Diable, de retour aux enfers vers deux heures, resta au logis jusqu'à cinq; puis, il dina de quelques homicides en ragoût, d'un ou deux rebelles Irlandais en étuvée, et de saucisses faites de la chair d'un juif qui s'était suicidé, et il se demanda ce qu'il avait à faire : « Ma foi, » dit-il, « je veux me mettre en course; mais non à pied. On dit que mes enfants se plaisent surtout aux ténèbres; j'ai promené ce matin au grand jour, voyons la nuit comment mes favoris prospèrent.

## 2.

» Et dans quoi voyager? » dit encore Lucifer; « si je suivais mon goût, je monteraïs dans un chariot de blessés, et me rirais de les voir tout saignants. Mais ce moyen de transport ne me manquera pas, et pour le moment, je tiens surtout à la vitesse, à voir tout ce que je pourrai de mes domaines, et à veiller à ce qu'on ne m'enlève pas des âmes en fraude.

## 3.

» J'ai bien un carrosse d'apparat à Carltonhouse, un char à Seymour-place, mais je les ai prêtés à deux amis, qui, pour reconnaître ce service, se sont mis à mon pas, et conduisent avec tant de grace que je leur garde quelque chose à tous deux pour la fin de leur course.

(1) Le lecteur voudra bien se rappeler aussi que de tous les vers, les plus difficiles à rendre en prose sont les vers burlesques, surtout ceux-ci, où abondent les localités et les idiotismes.

(N. du T.)

## 4.

» Allons encore une fois chercher chance sur terre , » et cela dit , il s'élança , fit un saut de Moscou en France , enjamba la mer , et reposa sa griffe sur une route de traverse , non loin de la demeure d'un évêque.

## 5.

» Mais j'ai oublié de dire que chemin faisant , il plana au-dessus des plaines de Leipsick ; et ses fumées , ses lueurs sulfureuses , furent si douces pour ses yeux , et les cris du désespoir résonnèrent si mélodieusement à son oreille , qu'il se percha sur une montagne de cadavres ; et de cette hauteur toujours croissante , il contempla avec délice un spectacle tel qu'il en avait rarement vu sur terre , car jamais l'œuvre de carnage ne fut mieux accomplie. Le sang des morts ruisselait rougissant comme les vagues d'enfer , et le champ en était inondé. Alors , *lui* se prit à rire , en longs et hauts éclats : « Il me semble qu'ici ils n'ont que faire de *moi* ! »

## 8.

» Mais les plus doux accents qu'il recueillit furent les gémissements d'une veuve ; et la plus douce vue , les larmes que l'horreur empêchait de couler des yeux d'une jeune fille couchée auprès du cadavre de son amant : ses longs cheveux épars retombaient autour d'elle , comme elle regardait les cieux d'un air frénétique , se demandant s'il était vrai qu'ils cachassent un Dieu ! Et plus loin , étendu près des murs d'une chaumière en ruines , la joue creuse , les yeux demi-clos , un enfant expirait de faim. Et quand la résistance finit , il vit commencer les massacres , et tomber ceux qui avaient fui , mais en vain ! . . . . .

## 10.

» Mais le Diable atteignit nos falaises si blanches : et qu'y fit-il , je vous prie ? avec de bons yeux , il n'y dut voir la nuit que ce que nous voyons tous les jours ; mais il fit sa tournée , et il tint un journal de toutes les merveilles et

curiosités nocturnes, qu'il vendit après par bribes aux hommes de Paternoster Row (1), qui lui offrirent pas mal d'argent, mais le *fripponnèrent*, après tout.

11.

» Le Diable vit d'abord, ou crut voir la malle-poste ; il reconnut son cocher, sa livrée ; au lieu d'un pistolet lui présenta sa queue, et le prit à la gorge. « Ah ! ah ! » s'écria-t-il, « qu'avons-nous donc ici ? un landau neuf, un ancien pair (2) ? »

12.

» Il le remit donc sur le siège, et lui dit de n'avoir pas peur, de bien tenir les rênes, d'être fidèle à son club, à la luxure et à la table. . . . .

17.

» Le Diable alla ensuite à Westminster, et prit le chemin des Communes ; mais comme il se disposait à entrer, il apprit que « les lords » étaient convoqués, et pensa, en quondam aristocrate, qu'il pouvait jeter un coup d'œil aux pairs, quoique les entendre fût chose assez plate. Il entra dans la chambre si bien comme un des nôtres, que tous dirent qu'il touchait, mais de très près, au trône.

18.

» Il vit lord L. . . . 1, qui singe la sagesse, lord W. .... d, l'imbécille, et Johnny de Norfolk, homme de *poids*, et Chatham, si ressemblant à son ami Billy ; et il vit lord E. . . n, les larmes aux yeux de ce que les catholiques ne voulaient *pas* se soulever en dépit de ses prières et de ses prophéties ; et il entendit, ce qui lui fit ouvrir de grandes oreilles, un certain chef de la justice proférer un jurement. Et le

(1) Les libraires.

(2) Cette stance renferme quelque allusion tout-à-fait inintelligible dans l'original.

Diable fut choqué : « Il faut que je m'en retourne, » dit-il, « car je trouve que nous avons là-bas meilleure façon qu'ici. S'il harangue ainsi lorsqu'il passera mes frontières, je prierai l'ami Moloch de le rappeler à l'ordre. » . . . . .

. . . . .



## CHAPITRE XIII.

Lewis et madame de Staël. — Observation de la première sur Byron. — Idée de mariage. — Lord Byron craint son propre caractère. — Ses opinions politiques. — Son jugement sur des contes persans. — Changements dans la *Fiancée*. — Ses scrupules. — Un service rendu. — Bonté et délicatesse de lord Byron. — M. Moore désire un moment lui voir épouser la fille d'un de ses amis. — Attaque des journaux à propos de vers à la princesse Charlotte. — *Le Corsaire*. — Napoléon. — Argument en faveur d'une république. — Le monde. — Qu'y a-t-il par delà la vie?

## REPRISE DU JOURNAL.

16 janvier 1814.

« Demain, je quitte la ville pour quelques jours. J'ai vu Lewis, qui arrive d'Oatlands où il a jase avec madame de Staël, de lui-même, de Clarisse Harlowe, de Mackintosh et de moi. Je n'ai jamais songé à porter là mes hommages, et nous n'eussions jamais pu nous entendre. Je ne parle pas, je ne peux pas flatter, et ne veux écouter qu'une femme jolie ou sottie. Elle a accablé Lewis de louanges jusqu'à lui en donner des nausées; elle a découvert que Clarisse était la perfection même, et Mackintosh, le premier homme de l'Angleterre. Je suis de son avis là-dessus; du moins, est-ce un des premiers; mais Lewis ne pense pas de même. Pour Clarisse, je laisse juger et disputer ceux qui peuvent la lire: n'ayant jamais pu faire l'un, je n'ai pas le droit de me permettre l'autre. Elle a fait sagement l'observation à Lewis, le sachant mon ami, d'abord que j'étais affecté; puis, que j'avais commis la haineuse offense d'avoir, pendant tout le dîner, tenu mes yeux entr'ouverts ou à demi

clos. Ai-je vraiment ce tic? Si cela est, je veux m'en corriger. On acquiert insensiblement des habitudes gauches dont il faut se défaire à temps. Si j'ai celle-là, je suis fâché qu'on ne me l'ait pas dit plus tôt. Ce serait peu important si l'on avait toujours vis-à-vis de soi une femme laide; mais pourtant encore vaut-il mieux voir ses voisins, et les plats qui sont sur la table.

» J'aurais fort aimé à entendre le galant dialogue qui a dû s'établir entre elle et Lewis; tous deux obstinés, bavardeurs, spirituels, querelleurs, et doués de voix perçantes. De fait, on n'aurait pu entendre qu'eux. Mais ils sont brouillés, hélas! et ne se querelleront plus. Ne pourrait-on pas les réconcilier, ne fût-ce que pour les voir recommencer? Pauvre Corinne! elle s'apercevra à la fin que ses beaux dires ne font pas fortune auprès de nos ladies et de nos gentlemen.

» Je me prends d'admiration pour \*\*\*, la jeune sœur de \*\*\*. Une femme serait mon salut. Certainement, les femmes des gens de ma connaissance m'ont fait peu de bien jusqu'ici. \*\*\* est belle, mais bien jeune, et je la crois sotte : mais je ne l'ai pas assez vue pour en juger ; d'ailleurs, je n'aime pas l'*esprit* en cotillon. Il est très probable qu'elle ne m'aimerait pas ; et moi, je ne l'aimerais pas non plus : mais suivant mon système, et le système moderne en général, cela importe peu. L'affaire (si jamais ça en vient là) sera réglée entre le papa et moi. Elle en ferait à sa tête ; je suis doux et docile avec les femmes ; et si je n'en deviens point amoureux, ce que je tâcherai d'éviter, nous ferons un couple très bien assorti. Quant à sa conduite, il faudra qu'elle y veille..... Mais si j'aime, je serai jaloux ; et c'est pour cela que je ne veux pas aimer. Après tout, je doute de moi, et craindrais de n'être pas aussi patient que le demanderait la bienséance pour un mari de mon rang. Le divorce perd la pauvre femme, et les dominages sont de tristes compensations. Mon caractère n'aurait qu'à me pousser à quelque vengeance orientale, ou tout au moins à un appel au tribunal. Non, tout décidément,

je n'en veux pas; je suis fait pour rester solitaire. Cependant, j'aimerais de temps en temps à avoir quelqu'un pour bâiller avec moi.

» W. et après lui \*\*\* m'ont volé une de mes bouffonneries sur la métaphysique et les brouillards de madame de Staël, et l'ont fait passer, en récit et par écrit, pour être d'eux. Comme dit Gibbet, « ils vont de pair avec les gentilshommes de grande route. » Ils vous dévalisent de votre esprit comme les autres de votre bourse. W. est en grande inimitié chez les Whigs, à cause de son article de Fox (si tant est qu'il soit de lui); tous les essais, toutes les épigrammes, pleuvent sur sa tête; je hais les mauvais plaisants, et voudrais qu'il les battit. Quant à moi, grâce à l'indifférence, j'ai étonnamment simplifié ma politique, et l'ai réduite à la détestation pure et simple de tous les gouvernements existants; et, comme c'est, en opinion, le résumé le plus court et le plus agréable possible, le premier moment d'une république universelle me convertirait en avocat du despotisme absolu. Le fait est que la richesse est la puissance, et la pauvreté l'esclavage, par toute la terre, et dans tous les gouvernements : aucune constitution n'est meilleure ni pire qu'une autre pour quelque peuple que ce soit. Je tiens et tiendrai à mon parti, parce qu'il ne serait pas honorable d'agir autrement; mais, quant à l'*opinion*, je trouve que la politique ne mérite pas qu'on en ait une. Pour la *conduite*, c'est autre chose : si vous avez commencé avec un parti, tenez-vous-y. Ce n'est qu'en politique que j'ai de la constance et de la suite; et cela tient sans doute à mon indifférence sur ce sujet. »

Avant de passer outre, je crois nécessaire de suspendre le journal pour noter, sans enfreindre l'ordre chronologique, quelques parties de l'histoire littéraire et de la correspondance du poète, qui appartiennent à l'année 1815. Au commencement du mois de décembre, la « *Fiancée d'Abydos* » parut. Ce poème avait été composé, comme son prédécesseur le « *Giaour*, » dans un de ces accès de passion et d'en-

thousiasme que devaient exciter les aventures dans lesquelles le poète se trouvait alors engagé. De même que ce mathématicien de l'antiquité, qui ne demandait qu'un point d'appui pour soulever le monde, un certain degré de réalité était nécessaire à lord Byron pour mettre en mouvement tout un monde de passions. Mais le lien qui rattachait ses fictions à la vérité était souvent si faible, bien que visible à ses propres yeux, qu'il serait fort difficile et d'ailleurs inutile de le rechercher. Cette remarque s'applique non seulement à la *Fiancée d'Abydos*, mais au *Corsaire*, à *Lara*, et à toutes les admirables productions qui suivirent; fruits de l'émotion qu'un fait réel avait éveillée dans l'âme de leur créateur, elles étaient si peu liées à ce fait, qu'il n'y a pas moyen de rattacher ses compositions à sa propre histoire.

Tandis qu'il était encore incertain du sort de son nouveau poème, il fit les observations suivantes sur l'ouvrage d'un ingénieux auteur, qui marchait dans la même carrière que lui.

#### A M. MURRAY.

4 décembre 1813.

« J'ai lu en entier vos *Contes Persans*, » et j'ai pris la liberté de faire quelques remarques en marge. Il y a de beaux passages, et le sujet est intéressant. La plus forte preuve que j'en puisse donner, c'est qu'il m'a tenu éveillé jusqu'à deux heures, sans que j'aie bâillé une seule fois. La conclusion n'est pas exacte, quant aux localités; les musulmans ne se suicident point, du moins par amour. Mais cela importe peu; c'est l'ouvrage de quelqu'un qui a vécu dans le pays: je lui souhaite le succès qu'il mérite. Excusez-moi près de l'auteur des libertés que j'ai prises sur son manuscrit. Si j'eusse été moins éveillé, moins intéressé, je n'aurais pas été si pointilleux. Vous savez que pour mon compte je prends toujours ces choses-là en bonne part;

j'espère qu'il fera de même. Il est difficile de dire ce qui *réussira*, et encore plus de deviner ce qui doit tomber. Je suis précisément dans cette incertitude (au sujet de notre affaire), et ce n'est pas une faible preuve du talent de l'auteur que d'avoir pu charmer et fixer mon attention sur des sites et des scènes analogues, dans un moment tel que celui-ci. Je souhaite bien sincèrement qu'il produise le même effet sur tous les lecteurs, et je le mets à peine en doute.

» Votre, etc.

» BYRON. »

Le poème dont parle lord Byron était de M. Galley; M. Murray lui avait communiqué le manuscrit sans lui dire le nom de l'auteur. Dans le courant du printemps, il ajouta environ deux cents vers à la *Fiancée d'Abydos*, et comme de coutume un grand nombre de ces passages sont parmi les plus heureux et les plus brillants du poème. Le commencement, « Connaissez-vous la terre, etc. », qu'on suppose lui avoir été inspiré par une chanson de Goethe, fut une des nouvelles insertions; ainsi que ces beaux vers : « Qui n'a senti combien les mots sont faibles, » etc.

Il est non seulement curieux, mais instructif de suivre le progrès, et la marche ascendante d'une de ces corrections. Il écrivit d'abord

« Mind on her lip and music in her face, »

qu'il changea ainsi :

« The mind of music breathing in her face. »

Mais n'étant pas encore satisfait, il corrigea une autre fois, et cette version est restée :

« The mind, the music breathing from her face. »

Le passage le plus long et le plus remarquable que lui inspira la révision de son ouvrage, fut l'éloquent épanchement de passion qui vient après « Toi, ma Zuléika, partage et bénis ma barque, etc. ; » poésie qui, pour l'énergie

des pensées, l'harmonie des vers, et le choix de la diction, a peu de rivaux dans les ouvrages anciens ou modernes. Le morceau entier fut envoyé à l'imprimeur, par portions détachées, une correction suivant l'autre, une idée nouvelle venant donner plus de force à l'idée déjà exprimée.

Je ne citerai plus qu'un exemple des changements faits à ce poème, pour prouver que le soin inquiet avec lequel il revoyait ses ouvrages, égalait pour le moins sa promptitude et sa facilité à composer. Dans le long passage cité plus haut, les six vers du commencement « Doux comme le son qui appelle à la prière » ayant été envoyés trop tard à l'imprimeur, furent, par son ordre, ajoutés dans une page d'errata. L'original était d'abord :

- « Soft as the Mecca Muezzin's strains invite
- » Him who hath journey'd far to join the rite. »

Quelques heures après, une autre variante arriva,

- « Blest as the Muezzin's strains from Mecca's dome,
- » Which welcomes Faith to view her Prophet's tomb. »

avec la note suivante à M. Murray :

3 décembre 1813.

« Cherchez dans l'Encyclopédie l'article *Mecque*, pour savoir si c'est là ou à *Médine* que le prophète est enterré. Si c'est à Médine, mettez :

- « Blest as the call which from Medina's dome
- » Invites devotion to her Prophet's tomb, etc. ; »

si c'est à la Mecque, laissez la première version.

» Votre, etc. » BYRON. »

Immédiatement après vint un autre billet :

« Est-ce Médine ou la Mecque qui renferme le saint sépulcre ? Ne me faites pas blasphémer par votre négligence. Je n'ai pas de livres auxquels je puisse recourir, sans quoi

je vous aurais évité cette peine. Je rougis, comme bon *musulman*, d'avoir oublié ce point.

» Votre ,...

» BYRON. »

Suivent plusieurs billets qui n'ont rapport qu'à la correction des épreuves, et qui, tout en prouvant l'anxiété qu'il mettait à laisser le moins de taches possible à ses ouvrages, ne décèlent jamais ni humeur, ni envie. Au contraire, il y règne presque toujours le même ton de plaisanterie que dans ses lettres, qui, comme le lecteur a dû le remarquer, n'ont jamais de sécheresse.

### A M. MURRAY.

27 décembre 1813.

« Lord Holland est retenu par la goutte, et vous serait très obligé si vous pouviez vous procurer et lui envoyer, aussitôt que possible, le nouvel ouvrage de madame d'Arblay, ou celui de miss Edgeworth. Je sais qu'ils n'ont pas encore paru ; mais peut-être votre *majesté* pourra se faire livrer ce que nous autres, public, ne pourrions avec beaucoup de prières obtenir pour notre argent. Je n'ai pas besoin d'ajouter que quand vous pourrez, ou voudrez, m'honorer de la même faveur, je vous aurai mille obligations. Je consentirais presque à être malade pour avoir à l'avance les ouvrages de madame d'Arblay.

» P. S. Vous parliez aujourd'hui de l'édition américaine de certaine œuvre, toujours renaissante, de mes jeunes ans (1). Puisque c'est un mal sans remède, j'avoue que j'ai quelque curiosité de voir un échantillon de la typographie transatlantique. Peut-être vous serait-il facile d'en obtenir un exemplaire pour moi, et un pour vous ; mais je vous le demande, n'en *importez* pas davantage, parce que, très sérieusement, je voudrais que le tout fût oublié, comme il a été pardonné.

(1) Sa satire, qui venait d'être réimprimée en Amérique.

» Si vous envoyez chez l'éditeur du Globe , dites que je ne veux ni excuses, ni rétractation ; mais seulement que l'on termine une attaque sans motifs. C'est surtout en politique que j'ai été conséquent : et comme mon salut dépend de cette unique vertu , ce serait une atrocité de m'enlever ma dernière ancre. »

Vers cette époque, ses sentiments de générosité et d'humanité furent mis à une épreuve que le sujet envers lequel ils s'exerçaient rendait encore plus méritoire. Il répondit à M. Murray, qui s'efforçait de le détourner de faire le moindre sacrifice pour un homme à qui personne ne voudrait donner un liard : « Eh ! c'est précisément à cause de cela que je lui donne , puisque personne autre que moi ne viendrait à son aide. » Il était question de M. Thomas Ashe , auteur de certaine publication, intitulée « *le Livre*, » à laquelle le scandale des matières qu'il traitait avait valu une sorte de réputation. Dans un accès, il faut l'espérer, de sincère repentir, ce malheureux écrivit à lord Byron, en alléguant sa pauvreté comme une excuse du vil usage auquel il avait jusqu'alors prostitué sa plume ; il sollicitait le secours de sa seigneurie pour arriver à un mode d'existence plus honorable. Byron fit à cette demande la réponse suivante marquée au coin du bon sens, de l'humanité et des plus honorables sentiments.

Beunet-street, 14 décembre 1818.

« MONSIEUR ,

» Demain je quitte la ville pour quelques jours. A mon retour je vous répondrai plus au long. Quelle que soit votre position, je ne puis qu'applaudir à votre projet d'abjurer et d'abandonner la publication et la composition d'ouvrages tels que ceux auxquels vous faites allusion. N'en doutez pas, ils amusent *peu* de gens, dégradent également le *lecteur* et l'*écrivain*, et ne font de bien à *personne*. Autant que mes moyens limités me le permettront, je vous aiderai à sortir



d'un pareil esclavage. Dans votre réponse, dites-moi quelle somme pourrait vous délivrer des mains de ceux qui vous emploient, et vous rendre, au moins, une indépendance momentanée. Je serais heureux d'y contribuer de ma faible offrande. Maintenant, permettez-moi de terminer : votre nom ne m'est pas inconnu ; et dans votre intérêt, je regrette que vous l'ayez jamais rattaché aux ouvrages dont vous parlez. En m'exprimant ainsi, je ne fais que répéter vos *propres paroles* dans la lettre que vous m'avez adressée, et serais désolé de dire un seul mot qui pût vous blesser, ou sembler une insulte à votre malheur ; si je l'ai fait, excusez-moi ; c'est sans nulle intention.

» Votre, etc.

» BYRON. »

Dans sa réponse, Ashe indiquait comme nécessaire pour le tirer d'embarras, la somme de 150 liv. ster. qui lui serait avancée, à raison de 10 liv. par mois. Quelques jours s'écoulèrent sans qu'il eût rien reçu ; et, en renouvelant sa demande, il se plaignit, à ce qu'il paraît, de la négligence de son patron. Lord Byron, avec une douceur que peu de gens pourraient imiter en pareil cas, lui répondit :

5 janvier 1814.

« MONSIEUR,

» Quand vous accusez de négligence un étranger, vous oubliez que des affaires ou une absence peuvent avoir retardé sa réponse, comme cela est effectivement arrivé dans cette circonstance. Mais venons à la question. Je suis disposé à faire ce que je pourrai pour vous arracher à votre situation actuelle. J'examinais votre projet d'établissement à Botany-Bay ; mais votre impatience l'a fait avorter, de façon peut-être à n'y pouvoir plus songer. Je déposerai entre les mains de M. Murray (avec son consentement) la somme que vous indiquez ; et elle vous sera remise pendant tout le temps spécifié, à raison de 10 liv. par mois.

» P. S. J'écris très à la hâte ; en sorte que ma lettre pourra

vous paraître sèche ou un peu brusque, mais comme je vous l'ai déjà dit, je serais très fâché de vous blesser, ou de vous affliger en rien. »

Le service fut aussi ponctuellement rendu qu'il avait été généreusement offert. Voici l'un des billets par lesquels M. Ashe accusait réception à M. Murray des paiements successifs.

« J'ai l'honneur de vous adresser ci-joint un reçu de la somme de 10 liv., qui m'a été remise, en exécution des généreuses et bienfaisantes intentions de lord Byron. »

Quand ces déboursés se furent élevés à 70 louis, Ashe écrivit pour demander que la somme de 80 louis, reste du capital, lui pût être avancée en un seul paiement, afin, disait-il, de profiter de l'offre qu'on lui faisait d'un passage pour se rendre à la Nouvelle-Galles. Lord Byron la lui fit compter sur-le-champ.

On doit se rappeler que, dans son journal, il dit en parlant de son admiration pour quelque jeune personne, dont il a lui-même laissé le nom en blanc : « Une femme serait mon salut. » Il partageait alors la conviction où étaient quelques uns de ses amis, que la prudence lui conseillait de chercher dans le mariage un refuge contre les soucis et les inquiétudes qu'enfantent inmanquablement des liaisons moins régulières. Déjà, un an auparavant, par l'avis et l'intervention de lady Melbourne, son amie, il avait songé aussi sérieusement qu'il était capable de le faire, à rechercher la main de miss Milbanke, parente de cette dame. Sa proposition avait été rejetée, il est vrai, mais avec tous les égards et toutes les protestations d'estime et d'amitié qui pouvaient adoucir ce refus ; le désir de continuer une correspondance commencée fut même exprimé de part et d'autre, et établit une relation assez bizarre entre deux personnes de sexe différent, toutes deux jeunes, s'appréciant mutuellement ; mais, comme le disait Byron, « sans qu'il y eût une seule étincelle d'amour. »

Il ne tarda pas à retomber dans les filets où le précipitait son cœur, et plus encore son imagination et sa vanité. Bien-

tôt survinrent tous les mécomptes inévitables en pareil cas, et il soupira de nouveau pour le joug plus doux du mariage. Dans l'intervalle entre le refus et l'agrément de miss Milbank, deux ou trois jeunes femmes de haut parage occupèrent à différentes fois ses pensées dans ses rêves d'établissement : lui et moi nous passâmes ce printemps, comme celui de l'année précédente, dans la société de l'une d'entre elles, dont la famille m'honorait depuis long-temps d'une tendre amitié ; et dans la suite on verra qu'il me supposait un vif désir de le voir rechercher les bonnes grâces de ma jeune amie.

Il est vrai que plus d'une fois j'ai pu exprimer ce sentiment. J'étais, comme beaucoup d'autres, convaincu qu'il n'avait de bonheur à espérer que dans les liens d'une union bien assortie ; et de toutes les femmes auxquelles il payait un légitime hommage, je n'en connaissais pas une qui réunît au même degré tout ce qui était nécessaire pour la tâche difficile de faire de lui un mari fidèle et heureux. Beauté rare, intelligence, candeur, assez d'instruction pour épurer son goût, trop de goût pour afficher des prétentions au savoir ; le cœur naturellement noble ; et d'une fierté patricienne, reconnaissable seulement à sa délicate générosité. Une idée des devoirs et de la dignité de son sexe qui lui eût rendu supportables les défauts de Byron, en considération de ses bonnes qualités et de sa gloire, qui, même au besoin, lui eût fait sacrifier partie de son propre bonheur plutôt que de manquer à l'engagement pris envers le reste du monde d'assurer celui de l'homme qu'elle avait choisi : telle, après une longue expérience, m'apparaissait la femme que je souhaitais pour compagne à mon illustre ami : et voyant que ses qualités les plus apparentes attiraient l'admiration de Byron, je pris plaisir à la louer devant lui, dans l'espoir de fixer son attention sur un caractère de femme bien supérieur à tous ceux que malheureusement il avait eu l'habitude d'étudier.

C'était là, je l'avoue, le but de mes desirs, et en me sup-

posant des projets plus arrêtés, il se méprit, et donna à mes intentions une importance et un sérieux que je n'y avais pas attachés. Je dirai même que si, en théorie, j'avais pu envisager de sang-froid ce projet d'union, au moment de le voir s'exécuter je n'eusse pu me défendre d'un mouvement d'effroi, en pensant qu'une jeune fille dont j'appréciais si haut le mérite, et que j'avais connue dès son enfance, allait aventurer le bonheur de toute sa vie, et entreprendre la tâche pénible et périlleuse de fixer Byron, et de le rattacher à la vertu.

Reprenons le fil du journal que l'auteur avait lui-même interrompu pendant quelques semaines.

18 février.

« Mieux portant qu'il y a un mois, quand je suspendis mon journal; la plus grande partie de mon temps s'est passée hors de Londres, et dans le Nottingham; toujours occupé, et de bonne humeur, au moins pendant trois semaines. A mon retour, je trouve toutes les gazettes attaquées de convulsions, et toute la ville en émoi, parce que j'ai avoué et permis de publier de nouveau deux stances sur les pleurs de la princesse Charlotte à l'occasion du discours du Régent à lord Lauderdale, en 1812 (1). Ils y reviennent tous les jours; quelques unes des injures sont bien trouvées; toutes partent du fond du cœur. On parle d'une motion à ce sujet dans la Chambre des pairs: qu'ils la fassent donc!

» Lu, en me levant, le *Morning-Post*: il contient la bataille de Bonaparte, la destruction de la douane, et un paragraphe sur moi, aussi long que mon arbre généalogique, et hostile comme à l'ordinaire.

(1) Ces stances, qui commencent ainsi: « Pleure, fille d'une race royale! » avaient été en effet imprimées à la suite du *Corsaire*, et furent attaquées avec une extrême violence par le *Courrier* et le *Morning-Post*, pendant la plus grande partie de février et mars 1814.

» Hobhouse est de retour en Angleterre, c'est mon meilleur ami, le plus chaud, et l'homme du talent le plus vrai qui existe.

» Le *Corsaire* a été conçu, écrit, publié, etc., depuis que j'ai interrompu ce journal. On me dit qu'il a beaucoup de succès; il a été écrit *con amore*, et presque tout entier d'après nature. Murray est content du débit; et si le public est également satisfait de la lecture, il n'y a plus rien à désirer.»

Neuf heures.

« Été chez Hanson pour affaires. Vu Rogers, et reçu un billet de lady Melbourne, qui prétend que le bruit court que j'ai « l'esprit bien abattu. » Je m'étonne si cela est ou non ? J'ai certainement assez « de ce qui oppresse et navre le cœur, » et il vaut mieux leur laisser croire que le mal est la suite de leurs attaques, que de leur en révéler la véritable cause. Mais — mais — toujours *mais* à la fin du chapitre.

» Hobhouse m'a conté dix mille anecdotes sur Napoléon, toutes bonnes, toutes vraies. Mon ami H. est le plus amusant des hommes, et le plus aimable compagnon.

» J'ai lu un peu; j'ai écrit des billets et des lettres; et me voilà seul, ce que Locke appelle être en mauvaise compagnie. « Ne soyez pas isolé; ne restez pas oisif. » Hem ! L'oisiveté sans doute est à charge; mais la solitude pourquoi la blâmer ? Plus je vois les hommes, moins je les aime. Si seulement je pouvais en dire autant des femmes, tout irait bien. Pourquoi ne le puis-je pas ? j'ai 26 ans, et mes passions ont eu de quoi se calmer, mes affections plus qu'il n'en fallait pour se flétrir, et cependant. — Toujours *cependant* — toujours *mais*. « Nous sommes tous au fond des misérables : va, va, retire-toi au couvent. Ils m'ont rendu fou (1) ! »

(1) *Hamlet*.

Minuit.

« J'ai commencé une lettre que j'ai jetée au feu. Lu, mais sans fruit. Je n'ai point été voir Hobhouse, comme je l'avais promis, et comme je le devais. N'importe! la perte est pour moi. J'ai fumé deux cigares.

» Napoléon! cette semaine décidera de son sort. Tout semble contre lui; mais je crois et espère qu'il aura le dessus, du moins qu'il repoussera les envahisseurs. Quel droit avons-nous d'imposer des souverains à la France? O république! « Brutus, tu dors. » Hobhouse ne tarit pas en anecdotes sur cet homme extraordinaire, toutes en faveur de son génie, de son courage, mais contre sa bonté : nulle *bonhomie*, nulle candeur. Rien d'étonnant, comment lui qui connaît si bien l'espèce humaine, ferait-il autrement que de la mépriser, de l'abhorrer?

» Plus grande est l'égalité, plus le mal est distribué inpartialement, et moins il pèse, divisé sur tous; donc, une république!

» Encore des billets de madame de \*\*\*. Ils sont restés, et resteront sans réponse. J'admire ses talents; mais, en vérité, sa société est assommante; une avalanche qui vous enterre sous un amas de brillants *non sene* : toute neige et sophisme.

» Irai-je chez Mackintosh, mardi? Hem! — Je ne suis point allé chez le marquis de Lansdowne, ni chez les miss Berry, quoique ces deux réunions soient agréables. J'en dis autant de sir James. — Mais, je ne sais, il me semble qu'il n'y a rien à gagner dans les assemblées, à moins que l'on n'y rencontre quelque belle à soi, quelque passion, sa Reine.

» Comment diable a-t-on pu faire un monde tel que le nôtre? A quel propos et dans quel but, par exemple, créer des dandies, des rois, des agrégés de l'université, des femmes d'un certain âge — et quantité d'hommes de tout âge, et moi par-dessus tout!

Divesne prisco et natus ab Inacho,  
Nil interest, an pauper, et infimâ  
De gente, sub dio moreris,  
Victima nil miserantis Orci.

.....  
Omnes eodem cogimur.

Y a-t-il quelque chose au-delà de la vie ? *Qui* le sait ?  
*Celui* qui ne peut plus le dire. Qui affirme qu'il y a quelque  
chose ? Celui qui n'en sait rien. Et quand le saura-t-il ?  
peut-être au moment où il s'y attend le moins , et générale-  
ment quand il ne le désire pas. Sous ce dernier rapport ce-  
pendant , il n'en est pas de même pour tous les hommes ;  
cela dépend en grande partie de l'éducation , un peu des  
nerfs et des habitudes , — et beaucoup de la digestion. »

---

## CHAPITRE XIV.

L'acteur Kean. — Conditions nécessaires pour émouvoir. — Un jeune poète. — Influence qu'exerce toute femme sur lord Byron. — Sa vieille chambrière. — Son attachement pour elle. — Causeries. — Un auteur critiqué en face. — Napoléon et ses robes impériales. — Le mariage. — La nouvelle comtesse. — Sheridan candidat pour Westminster en même temps que Brougham. — Lord Byron passé dans le public pour être le véritable Conrad, le héros du *Corsaire*. — Allusions mystérieuses à ses voyages et à des faits ignorés. — Chagrins d'un amoureux. — L'Anti-Byron. — Une leçon de pugilat. — Rétractation d'un critique. — Brochure de lord Erskine. — Ennui des salons. — Une jeune fille.

Samedi, 19 février.

« Je viens de voir Kean dans Richard (1). Par Jupiter, c'est là une ame ! vie, nature, vérité, sans exagération, sans que rien y manque. Kemble est parfait dans Hamlet. Mais Hamlet n'est pas la nature. Richard est un homme, et Kean est Richard.

» Maintenant revenons à ce qui me regarde.

» J'ai été chez Waite le dentiste, faire visiter ma bouche. Il prétend que je grince des dents en dormant, et que je les ébrèche. Ce maudit sommeil ne fut jamais de mes amis, quoique je le courtise parfois douze heures sur vingt-quatre.»

20 février.

« J'ai déchiré deux feuilles de ce journal ; je ne sais pourquoi. — Hodgson est venu un instant, et me quitte. Avec toutes ses autres qualités, il a beaucoup de *bonhomie*, et plus de talent qu'on ne lui en accorde hors du cercle de ses connaissances.

» Une invitation à dîner chez lord Holland, où se trouvera

(1) De Shakespeare.



Kean. Il est bon à rencontrer ; et j'espère qu'introduit dans la bonne compagnie , il se préservera de la dégradation de Cooke. Il est le premier sur la scène ; et hors de là il faut qu'il tienne son rang de grand artiste. On le critique dans une gazette d'une manière stupide et injuste. Il m'a semblé qu'hier , quoique beau dans son rôle , il est resté au-dessous de ce qu'il a été à la première représentation. C'est peut-être l'effet de ces injures : mais je pense qu'il a trop de sens pour y faire attention. Il ne peut pas espérer conserver sa supériorité au théâtre , ou s'élever encore plus haut , sans exciter la jalousie de ses camarades , et subir les coups de pattes de leurs admirateurs. Mais s'il ne les abat tous , c'est que « le mérite n'est pas récompensé dans ce siècle calculateur. »

» Je voudrais avoir du talent pour le dramatique , j'écrirais une tragédie , maintenant. Mais non , — c'est fini. Hodgson parle d'en faire une ; — il la fera bonne. Je erois que M\*\*\*e devrait essayer ; il a des moyens merveilleux et beaucoup de variété ; de plus il a vécu et senti. Pour écrire de manière à émouvoir le cœur , il faut que le cœur ait été ému ; mais , peut-être faut-il qu'il ait cessé de l'être. Tant que vous êtes sous l'influence des passions , vous ne faites que sentir , et ne pouvez décrire ; pas plus qu'en agissant , vous ne pourriez vous tourner vers votre voisin , et lui raconter l'aventure. Quand tout est fini , tout , absolument tout , et pour jamais , alors fiez-vous à la mémoire : elle n'est que trop fidèle.

» Je suis sorti ; j'ai répondu à quelques lettres ; j'ai bâillé de temps en temps , et j'ai lu les *Brigands* de Schiller. C'est beau ; mais *Fiesco* vaut mieux , et l'*Aristodème* d'Alfieri et de Monti est encore supérieur. Ils vont d'un vol plus égal et plus soutenu que les dramaturges tudesques.

Répondu — ou plutôt accusé réception au jeune Reynolds de son poëme « *Safie*. » Ce jeune homme a de l'esprit , mais la plupart de ses pensées sont empruntées : où ? c'est ce que les journalistes découvriront. Je ne puis souffrir de décourager un jeune débutant ; et , bien qu'il soit forcé , et

plus oriental qu'il ne le serait s'il eût vu les sites où il a placé ses héros, je trouve qu'il a beaucoup de talent; et, certes, le feu ne lui manque pas.

» J'ai reçu une très singulière épître; et la manière dont elle m'est arrivée, par les mains de lord H., me semble aussi bizarre que la lettre elle-même. Au surplus, elle était agréable et jolie. »

Dimanche, 25 février.

« Me voici seul ici, au lieu de dîner chez L. H., où j'étais invité; — mais je ne me sentais en disposition d'aller nulle part. Hobhouse prétend que je deviens *loup garou*; c'est vrai : « il faut que je sois seul pour être moi-même. » La semaine dernière s'est passée à lire, au spectacle, à recevoir quelques visites; tantôt bâillant, tantôt soupirant; mais pas d'écriture, si ce n'est des lettres. Si je pouvais toujours lire, je ne sentirais jamais le besoin de société. Y ai-je regret? hum! — « L'homme ne me ravit pas (1), » et seulement la femme — par moments.

» Il y a pour moi quelque chose de calmant dans la seule présence d'une femme, quelque étrange influence, même sans amour, que je ne puis du tout expliquer, surtout avec la pauvre opinion que j'ai de ce sexe. Mais, pourtant, je me sens toujours de meilleure humeur avec moi-même, et avec toutes choses, s'il y a une femme dans le voisinage. Ne fût-ce que madame Mule, chargée d'allumer mon feu, la plus vieille sempiternelle, et la plus flétrie de son espèce; sentinelle vigilante, constant épouvantail qui me préserve d'importuns visiteurs, dont la physionomie rechignée con-

(1) « Quelle œuvre que l'homme! Si noble dans sa raison, si infini dans ses facultés, si gracieux et si admirable de forme et de mouvement! En action, pareil à un ange; en intelligence, l'égal d'un Dieu. La parure de la terre, la merveille des animaux! Et cependant, que m'est, à moi, cette quintessence de poussière? L'homme ne me ravit pas, ni la femme non plus. » *Hamlet*.

triste mes plus dévoués amis, dont enfin le caractère aigre ne s'humanise que pour moi ; eh bien ! elle-même, elle parvient toujours à me faire rire ; ce qui n'est pas difficile, il est vrai, une fois que je suis en train (1).

» Ouf !... je voudrais être dans une île qui ne fût qu'à moi ! Je ne suis pas bien, et cependant j'ai l'air d'être en bonne santé. Quelquefois, je le crains, je ne suis pas parfaitement sain d'esprit, et pourtant mon cœur et ma tête ont supporté plus d'un froissement. Et de quoi ont-ils à se plaindre maintenant ? Ils se minent, ils se rongent, et je suis malade, — malade ! « Je t'en prie, défais ce bouton. Pourquoi donc un chat, un rat, un chien, ont-ils de la vie (2), » et *toi* pas, pas du tout ? A vingt-six ans, comme ils disent ! Eh ! mais j'aurais pu, j'aurais dû être pacha à l'heure qu'il est. Je commence à être las du soleil !

» Bonaparte n'est pas encore battu : il a payé Blücher de même monnaie, et l'a vigoureusement frotté, et il a fait Schwartzemberg repic et capot. Voilà ce que c'est que d'avoir de la tête. Ma foi, s'il reprend le dessus, « *Væ victis!* »

(1) Cette vieille sorcière, dont Byron fait le portrait en beau, est nu des nombreux exemples de sa facilité à s'attacher à tous ceux qui l'approchaient. Il l'avait trouvée dans le logement qu'il prit dans Bennet-street, où elle fut en effet long-temps l'épouvantail de ceux qui venaient le voir. L'année d'ensuite, lorsqu'il alla loger dans Albany, ses amis se réjouirent de l'idée qu'ils seraient enfin délivrés de ce fantôme ; point : elle était encore là ; il l'avait déménagée avec le reste de son aménagement. L'année de son mariage, il prit des domestiques et un train de maison dans Piccadilly ; et comme la vieille Mrs Mule ne reparaisait pas, on en conclut témérement qu'il n'en serait plus question. Mais un des amis de Byron, étant allé chez lui, un jour que tous les domestiques mâles étaient absents, fut tout consterné de se voir ouvrir la porte par cet antique personnage, qui semblait restauré et remis à neuf, comme pour être en harmonie avec les améliorations qu'avait subies la maison de son maître ; elle avait une perruque neuve, des vêtements plus soignés, et autres symptômes de promotion. Lorsqu'on demandait à lord Byron comment il avait pu se décider à trainer ainsi cette vieille à sa suite, partout où il allait, il disait pour unique réponse : « La pauvre diablesse a toujours été si bonne pour moi. »

(2) Falstaff.

Lundi, 6 mars.

« Mardi dernier j'ai dîné avec Rogers, madame de Staël, Mackintosh, Sheridan, Erskine, Payne; lady Donegall et miss R. s'y trouvaient. Sheridan nous a raconté une très bonne histoire sur lui et le mouchoir de madame Récamier. Erskine nous a fait quelques contes, mais où il figurait tout seul. La *dame* dit qu'elle va faire un gros livre sur l'Angleterre; je la crois. Elle m'a demandé ce que je pense de l'ouvrage de miss \*\*\*, intitulé \*\*\* : je lui ai répondu (bien sincèrement) que je le trouvais fort mauvais pour *elle*, et au-dessous de tout ce qu'elle a fait. Ensuite, il m'est venu à l'idée que lady Donegall, comme Irlandaise, pourrait bien être la patronne du livre et de l'auteur, et je me repentis d'avoir dit mon opinion aussi crûment; car j'ai une souveraine aversion pour tout ce qui peut mettre les gens mal avec eux-mêmes ou avec leurs protégés. Le dîner se passa à merveille, et le poisson était fort à mon goût; mais nous quittâmes la table trop vite après les femmes; et dame Corinne reste toujours si long-temps après la nappe ôtée, que nous ne pouvions nous empêcher de la souhaiter au salon.

» C. est venu aujourd'hui, et pendant sa visite Mérivale est entré. Dans la conversation, le premier s'est étendu sur la fadeur de l'article de la *Quarterly*, à propos de la correspondance de Grimm; il ne se doutait pas qu'il parlait devant l'auteur. Moi qui étais dans le secret, je fis de mon mieux pour parler d'autre chose, et C. s'en alla, fermement persuadé qu'il avait fait l'impression la plus favorable sur sa nouvelle connaissance. Heureusement que Mérivale est d'un excellent caractère; autrement Dieu sait ce qui eût pu résulter d'un tel à propos. Je ne le regardai pas une seule fois tant que cela dura, mais je me sentais rouge comme le feu, et j'étais au supplice, car j'aime Mérivale, et l'article en question me plaît assez. . . . .

» Invité chez lady Keith, demain soir. Je crois que j'irai;

mais c'est la première invitation de ce genre que j'aie acceptée de la *saison*, comme dirait le savant Fletcher. Un jour que le plus jeune fils de lady \*\*\* m'entama l'œil et la joue avec un caillou lancé au hasard : « Ne vous inquiétez pas, Milord, me dit-il, la cicatrice sera effacée avant la *saison* ; » comme si l'œil ne comptait pour rien dans l'affaire.

» Lord Erskine m'a donné sa fameuse brochure, avec des notes à la marge, et des corrections de sa main ; je l'ai envoyée pour être reliée magnifiquement, et je la garderai comme un trésor.

» J'ai fait encadrer ma belle gravure de Napoléon. L'empereur *sied* à ses robes, ou plutôt son costume impérial lui sied, comme s'il y eût été couvé, et y fût éclos. »

7 mars.

« Levé à sept heures, — prêt à huit et demie, — été chez M. Hanson ; — de là, à l'église avec sa fille aînée, bonne personne, et l'ai remise aux mains du comte de Portsmouth. La voilà bien et dûment comtesse. — J'ai félicité la famille et le marié ; — j'ai bu rasade d'excellent vin d'Espagne, à leur félicité, etc. ; — puis je suis revenu au logis. On voulait me retenir à dîner, mais cela était impossible. A trois heures, j'ai été chez Philips poser pour des portraits. Entré chez lady M... ; elle me plaît si fort que j'y reste toujours trop long-temps. (*Mém.* : m'en corriger.) J'ai passé la soirée avec Hobhouse. Il a commencé un poème qui promet beaucoup ; je voudrais qu'il le continuât. Entendu lire quelques extraits curieux de la *Vie de Morosini*, cet étourdi Vénitien, qui a fait sauter avec une bombe l'Acropolis d'Athènes. Le diable l'emporte pour sa peine ! J'ai pris envie de dormir, et suis revenu me coucher ; — demain je dois voir Sheridan chez Rogers.

» C'est une drôle de cérémonie que celle du mariage ! j'en ai vu grand nombre en pays étrangers, grecs, catholiques, et un en *Angleterre*, il y a bien des années. Dans le prolo-

gue — je veux dire l'exhortation, il y a quelques phrases étranges qui m'ont obligé de me tourner pour ne pas rire à la face de l'homme en surplus. J'ai fait une gaucherie — en joignant les mains de l'heureux couple, j'ai mis leurs mains gauches l'une dans l'autre, mais je m'en suis aperçu à temps, et j'ai rétabli les choses dans l'ordre; puis je suis revenu en toute hâte à la balustrade de l'autel, dire *amen*. Portsmouth répondait comme s'il eût tout su par cœur : et même parfois il devançait le prêtre. Il est minuit, et..... »

Jeudi, 10 mars.

« Mardi, j'ai dîné avec Rogers, Mackintosh, Sheridan, Sharpe. La conversation était animée; beaucoup de bons propos; tous bons, tous, excepté mon pauvre petit babil. Le vieux temps a été passé en revue : Horne, Tooke, les procès, la déposition de Sheridan, et des anecdotes de cette époque, à laquelle je n'étais, hélas ! qu'un enfant. Si j'eusse été homme alors, j'aurais été en Angleterre un lord Edward Fitzgerald.

» J'ai descendu et déposé Sheridan chez Brooke, — et, soit dit en passant, il n'aurait pas pu descendre lui-même; car lui et moi nous étions les seuls buveurs. Sherry veut se mettre sur les rangs comme candidat pour Westminster, à la place de Cochrane. Brougham se présente aussi. Je crains pour notre pauvre ami Sherry; tous deux possèdent de grands et très grands talents, mais le plus jeune a *encore* une réputation intacte; nous verrons, s'il arrive à l'âge de Sherry, comment il traversera les rudes épreuves de la vie civile, et s'il pourra manier le fer chaud sans se brûler les mains. Je ne sais pourquoi, mais il me fait peine de voir les *anciens* décliner; surtout Sheridan, malgré toute sa *malice*.

» Lady Portsmouth, le père, la mère, tous m'adressent des compliments sans fin pour avoir arrangé le mariage. Je n'y ai pas regret; elle a bien l'air comtesse, et de plus est très bonne fille. C'est étrange comme elle porte bien ses

nouveaux honneurs; on dirait une autre femme — et bien née. Je n'avais pas l'idée que je pusse faire une si bonne paire.

» Je suis allé au spectacle avec Hobhouse. M<sup>rs</sup> Jordan ne peut être surpassée dans *Hoyden*; et Jones est passable dans *Foppington*. Quelles pièces! Que de sel et d'esprit! hélas! Congrève et Vanbrugh, voilà toute notre comédie. La société actuelle est trop insipide pour fournir de pareils modèles. J'ai refusé d'aller chez lady Keith. Hobhouse trouve cela étrange; moi je suis étonné qu'il aime les assemblées. Si un homme est amoureux, et, en dépit de certain commandement, convoite le bien du prochain, et le rencontre là, à la bonne heure, ce sont choses parfaites; mais aller faire nombre dans le troupeau, sans motif, sans plaisir, sans but déterminé, par la mort! on ne m'y prendra pas. Il m'a parlé d'un singulier bruit: « c'est que je suis, *moi*, le véritable Conrad, le vrai Corsaire de mon poème; et l'on suppose que cette partie de mes voyages est restée secrète. . . » Hum! les gens vont quelquefois bien près de la vérité, mais ne la devinent jamais tout entière. H. ignore ce que j'étais l'année où il quitta le Levant. Nul autre ne le sait; ni—ni—ni—ainsi, c'est un mensonge; mais je redoute ces équivoques de l'esprit malin qui, en mentant, singe la vérité.

» Demain je recevrai des lettres importantes. Laquelle? \*\*\*, \*\*\*, ou \*\*\* ... Oh!... \*\*\* réside dans mon cœur, \*\*\* dans ma tête, \*\*\* dans mes yeux; et celle qui n'est pas mariée, le ciel sait où! Toutes écrivent et veulent qu'on leur répondent. Puisque je me suis remis en grace avec moi-même, il faut m'y maintenir. Jamais je ne me suis abusé sur mon compte, quoique d'autres s'y soient trompés.

» Aujourd'hui C\*\*\* est venu, au désespoir de ce que sa maîtresse a eu un caprice et pris une fantaisie de .... Il a commencé une lettre pour elle, et est resté à moitié chemin. Je l'ai terminée; il l'a copiée et fait partir. S'il tient bon, et suit mon conseil d'affecter de l'indifférence, elle baissera

pavillon : sinon, il sera au moins débarrassé d'elle, et elle ne me semble pas fort à regretter. Mais le pauvre garçon est amoureux ; et dans ce cas, elle gagnera la partie. Une fois qu'elles connaissent leur pouvoir, « *Finita è la musica.* »

» Je m'endors, et vais me coucher. »

Mardi, 5 mars.

« Diné hier avec R\*\*\*, Mackintosh et Sharpe. Sheridan n'a pu venir. Sharpe a raconté des anecdotes amusantes sur Henderson, l'acteur. Je me suis retiré tard, et j'avais bu tant de *thé* que je n'ai pu fermer l'œil jusqu'à six heures du matin. R\*\*\* prétend que je figurerai dans la prochaine *Revue*, tailladé au vif, je présume ; car ils nous détestent, nous autres jeunes gens ; n'importe ! En venant dîner, Sharpe passait devant la porte d'une de ces sociétés d'argumentateurs, où l'on s'exerce à la dispute, pour figurer plus tard à Westminster : il a vu affichés sur la muraille le nom de Scott et le mien : et « Lequel des deux est le meilleur poète ? » C'était la question du soir. Je suppose que tous nos écoliers en droit, et tous les avortons qui aspirent à être, auront fait bel emploi de nos rimes dans le cours de la controverse. Qui aura obtenu le plus grand nombre de suffrages ? Je l'ignore, et ne m'en inquiète guère ; mais l'association des deux noms me paraît chose flatteuse, — encore que je croie Scott digne de meilleure compagnie. W. W. lord Erskine, lord Holland sont venus. J'ai écrit à \*\*\* le bruit qui court à propos du *Corsaire*. Elle prétend que cela ne l'étonne pas. « Conrad est si *ressemblant* ! » Il est étrange qu'une personne qui me connaît aussi à fond me dise pareille chose en face ; et cependant si elle ne me reconnaît pas, personne ne peut me reconnaître.

» Il paraît que Mackintosh a rédigé la défense qui a paru dans le *Morning Chronicle*. S'il en est ainsi, c'est de sa part une extrême bonté, — et plus que je n'aurais pris la peine de faire pour moi-même.



« J'ai chargé Murray de ne pas laisser échapper les *Nouvelles italiennes* de Bandello, à la vente de demain : ce sera pour moi *pain bénit*. Lu une satire intitulée : « *L'Anti-Byron*, » et dit à Murray de la publier si cela lui faisait plaisir. Le but de l'auteur est de prouver que je suis un athée, un conspirateur systématique contre les lois et le gouvernement. Il y a quelques bons vers ; quant à la prose, je ne la comprends pas parfaitement. Il affirme que mes œuvres empoisonnées et malfaisantes ont produit sur la société un effet qui exige, etc., etc., etc., et qui le force aussi sans doute d'infliger ses rimes au public. C'est un poème rempli de longueurs, avec une longue préface et un titre harmonieux. Comme la mouche de la fable, il paraît que je me suis perché sur le rayon d'une roue, qui fait force poussière ; mais il y a cette différence de moi à la mouche, que je ne me figure pas être la cause du tourbillon.

« Une lettre de *Bella* ; j'y ai répondu. Si je n'y prends garde, je redeviendrai amoureux d'elle.

« Bientôt je me ferai un système régulier de lectures. »

Jeu*di*, 17 mars.

« J'ai boxé avec Jackson ce matin pour faire de l'exercice. Je veux continuer, et me remettre en haleine. La poitrine, les bras, les poumons, sont en bon état ; et je n'ai pas trop d'embonpoint. Autrefois je frappais ferme, et mes bras sont très longs pour ma taille de cinq pieds huit pouces et demi (cinq pieds trois pouces de France). L'exercice ne peut que me faire du bien, et je n'en connais pas de plus violent. L'escrime à l'épée et au sabre ne me fatigue pas la moitié autant.

« J'ai lu les « *Querelles des auteurs* » (autre genre de pugilat) ; c'est un ouvrage nouveau de l'amusant et érudit Israéli. Toute la confrérie me semble fort irascible. Et je souhaite de pouvoir m'en tirer sans mésaventure. Assurément, je ne traverserai pas la place de Coventry en leur

compagnie ; c'est bien décidé ! Pourquoi diable aussi me suis-je mêlé d'écrire ? Question tardive, repentir inutile. Mais si c'était à refaire... J'écrirais encore, je gage. Telle est la nature humaine, ou du moins ce qui m'en est échu en partage. — Cependant j'aurais meilleure opinion de moi, si j'avais assez de sens pour m'arrêter à présent. Si jamais je prends femme, et que cette femme ait un fils, n'importe de qui, je veux que mon *héritier* soit élevé de la manière la plus antipoétique. J'en ferai un homme de loi, un pirate, ou rien. Mais s'il s'avise d'écrire aussi, — je le renie pour mon sang, je le déshérite ; un billet de banque sera son partage. Trois heures ! Il faut que j'écrive. »

Dimanche, 20 mars.

« J'avais dessein d'aller chez lady Hardwicke ; mais j'ai changé d'idée. Toujours je commence ma journée avec certaine disposition à passer ma soirée dans le monde ; et à mesure que le moment approche, la fantaisie passe, et je ne sors pas ; quand il m'arrive de le faire, je m'en repens toujours. La réunion cependant pouvait être agréable ; au moins la maîtresse de la maison est une femme très supérieure. Demain chez lady Lansdowne ; mercredi chez lady Heathcote. Hum ! un coup d'éperon pour aller à l'une ou à l'autre soirée, — autrement cela passera pour grossièreté : et il vaut mieux faire comme tout le monde. Je les voudrais au diable !

» J'ai lu Machiavel, quelques passages de Chardin, de Sismondi et de Bandello, mais sans suite : lu aussi le quarante-quatrième numéro de la *Revue d'Édimbourg* qui vient de paraître. Au commencement de l'article sur le roman de miss Edgeworth, intitulé *Patronage* (1), on m'y fait un fort beau compliment. Je ne sais s'il me sera profitable, mais il fait honneur à l'éditeur, qui m'a jadis si mal traité.

(1) Traduit en français sous ce titre : *les Protecteurs et les Protégés*.

On consent bien à rétracter la louange ; mais il n'y a qu'un cœur généreux qui révoque sa censure , ou qui puisse se résoudre à louer l'homme qu'il a une fois attaqué. Depuis mon retour en Angleterre , j'ai souvent entendu ceux qui connaissent Jeffrey vanter ses qualités indépendamment de ses talents. Je l'admire de ce qu'il vient de faire , non parce qu'il m'a loué (j'ai été alternativement si loué et si blâmé , que l'habitude m'y a rendu aussi indifférent qu'un homme peut l'être à vingt-six ans) , mais parce qu'il est peut-être le *seul* qui , dans nos relations l'un vis-à-vis de l'autre , aurait eu assez de libéralité et de largeur pour en agir ainsi : rien qu'une grande ame n'eût osé prendre un tel parti. La hauteur à laquelle il est parvenu ne lui a pas tourné la tête ; un petit écrivain aurait continué à être amer et à vouloir trouver faute jusqu'au bout. Quant à la justesse du panégyrique , c'est affaire de goût ; il ne manquera pas de gens disposés à la mettre en doute , et qui saisiront l'occasion avec plaisir.

» J'ai eu aujourd'hui la visite de lord Erskine. Son projet est d'étendre ses réflexions sur la guerre , ou plutôt sur les guerres , jusqu'à l'époque présente : et j'espère qu'il l'exécutera. Il faut que j'envoie chez Murray pour faire demander la brochure que j'ai donnée à relire : lord Erskine m'a promis d'y faire des corrections , et d'y ajouter quelques notes à la marge. Toute chose de sa main sera un trésor auquel chaque année ajoutera un nouveau prix. Il se fait une haute idée de l'histoire promise par Mackintosh ; certainement ce sera un ouvrage classique , quand il sera fini.

» J'ai boxé de nouveau hier matin avec Jackson , et j'en ferai autant demain. Je m'en trouve mieux , plus dispos et plus gai ; quoique mes bras et mes épaules en conservent de la roideur. *Mem.* : assister au diner du pugilat , présidé par le marquis de Huntley.

» Lord Erskine pense que les ministres seront obligés de se retirer. Tant mieux pour lui. Pour moi , peu m'importe qui entre en charge ou qui en sort. Il nous faut *quelque chose*

de plus qu'un changement de ministère, et le jour viendra où nous l'obtiendrons.

» Je me rappelle (1) qu'en allant de Chrisso à Castri (Delphes), sur les flancs du Parnasse, je vis douze aigles prendre leur volée. Il est rare d'en voir plusieurs ensemble, et ce fut le nombre, non l'espèce, assez commune, qui excita mon attention.

» Le dernier oiseau que j'ai visé, c'était un *aiglon*, sur les bords du golfe de Lépante, près de Vostitza. Il n'était que blessé, et j'essayai de le sauver; son œil était si brillant! mais il languit pendant quelques jours et mourut. Jamais depuis je n'ai tenté, et jamais je ne tenterai de tuer un autre oiseau. Je m'étonne ce qui m'a remis en tête ces deux circonstances à présent. Je lisais Sismondi, et il n'y a rien qui dût amener pareil souvenir.

» Je suis tout épris de Braccio di Montone, Giovanni Galeazzo et Eccelino. Mais ce dernier n'est pas Bracciaferro, comte de Ravenne, dont je veux suivre l'histoire. Il y a dans Lavater une belle gravure de ce dernier, Ezzelin, d'après un portrait par Fuzely; il est penché sur le corps de Meduna, punie par lui d'une *lacune* de constance pendant qu'il était à la croisade. Il a bien fait; mais je voudrais en savoir plus long sur son histoire. »

Mardi, 22 mars.

« Hier soir, chez Landsdowne. Ce soir, chez lady Charlotte Greville : déplorable perte de temps, sans compter que l'humeur s'en altère. Nul échange d'idées, nulle acquisition; bavardage insignifiant. Si quelque chose approchant d'une *pensée* occupait mon esprit, c'était sans aucun rapport avec les sujets de ce fade commérage. Ouf! et c'est cependant ainsi que la moitié de Londres passe ce qu'on appelle la vie!

(1) Quoique ce passage ait déjà été cité dans le premier volume, il a été conservé ici à cause de la manière bizarre dont il est placé.

Demain , c'est chez lady Heathcote. Irai-je ? oui ; — pour me punir de vivre sans but.

» Voyons ! qu'ai-je vu ? La seule personne qui m'ait frappé , c'est la fille aînée de lady S...d. On dit qu'elle n'est *pas* jolie. Je ne sais : tout ce qui plaît est joli. Il y a en elle quelque chose qui ressemble à une *ame* ; — elle change de couleur , rougit et pâlit ; puis , dans tous ses mouvements il y a cette réserve , cette suppliante timidité de la gazelle ! aussi elle attira mon attention plus que toutes les autres femmes présentes ; et mes yeux restèrent attachés sur elle jusqu'à ce qu'il me vint à l'idée qu'elle pouvait le remarquer et en éprouver de l'embarras. Après tout , il pourrait bien y avoir dans tout ceci quelque association d'idées. C'est une amie d'Augusta , et tout ce que cette dernière aime , je ne puis me défendre de l'aimer.

» Sa mère , la marquise , a causé avec moi pendant quelques instants. J'ai été vingt fois sur le point de la prier de me présenter à *sa fille* ; mais je me suis arrêté tout court. Cela vient de cette tracasserie avec les Carlisle.

» Le comte Grey m'a parlé en plaisantant d'un paragraphe du dernier Moniteur qui compte parmi les symptômes de révolte , la *sensation* que firent sur toutes les gazettes du gouvernement , mes vers à l'occasion des *pleurs* de la princesse Charlotte. Seulement il s'amusait à faire d'une épigramme un *roman* (notez qu'il n'y a d'épigramme ici que dans le strict sens du mot grec). Comment le Courrier et autres journaux n'ont-ils pas traduit et commenté ce précieux paragraphe du Moniteur ?

» La princesse de Galles a commandé à Fuzely un tableau tiré du Corsaire , en lui laissant le choix du sujet : du moins à ce que me dit M. Locke. Fatigué , harassé , égoïste et endormi , — Il faut que j'aille coucher. *Roman* ou *romance* signifie quelquefois une chanson , comme en espagnol ; c'est peut-être là ce que veut dire le Moniteur , à moins qu'il n'ait confondu avec le Corsaire. »

## CHAPITRE XV.

Tentative pour le réconcilier avec lord Carlisle. — Influence qu'exerce sa sœur sur lui. — Napoléon. — L'abdication. — Sylla. — Consternation de Byron. — Il compose son ode sur Bonaparte. — Le mécompte. — Une dédicace à M. Moore. — Scrupule de M. Murray. — Fureur de Byron contre son imprimeur. — Madame de Staël supérieure à toutes les femmes de lettres d'Angleterre. — Lâche triomphe sur les vaincus. — Lord Byron prend la résolution de ne plus écrire. — Une piraterie. — Vers à la princesse Charlotte. — Rumeur qu'ils excitent. — Attaque des journaux. — Attendrissement du régent. — Pamphlets. — On accuse Byron d'avoir écrit pour de l'argent. — Il ne veut pas qu'on prenne sa défense.

28 mars 1814.

« Ce soir pris possession de mes nouveaux appartements, pour lesquels j'ai un bail de sept ans : ils sont vastes ; j'ai de la place pour mes livres et mes armes, et dans la maison même, ce qui est un avantage. Ces derniers jours, ou plutôt toute la semaine, j'ai été extrêmement sobre, très régulier dans mes exercices, et cependant pas du tout à mon aise.

» Hier, dîné tête-à-tête avec Scrope Davies, à la taverne. Nous sommes restés depuis six heures jusqu'à minuit. Nous avons bu entre nous une bouteille de Champagne et six de Bordeaux : deux sortes de vins qui ne me font jamais mal. J'ai offert à Scrope de le reconduire dans ma voiture. Mais nos libations avaient agi sur sa tête et son cœur ; et j'ai été obligé de le laisser dans un accès de dévotion à genoux, priant je ne sais qui, pour obtenir je ne sais quoi. Point de douleur de tête, pas de malaise cette nuit, ni aujourd'hui. Je me suis levé peut-être un peu plus tôt que de coutume. Boxé avec Jackson *ad sudorem*, et me voilà mieux portant

que je ne l'ai été depuis long-temps. Pas de nouvelles de Scrope. Hier, je lui ai payé 4,800 liv. ster. que je lui devais depuis assez long-temps, et que j'aurais désiré payer plus tôt. Mon esprit est plus à l'aise, maintenant que cette dette est acquittée.

» Augusta a envie que je me réconcilie avec lord Carlisle. Tous ceux qui m'en ont parlé ont été repoussés ; mais à elle je ne puis rien refuser : aussi il faudra en venir là, quoique j'aimasse autant « boire du verjus ou manger un crocodile. » Récapitulons : Ward, les Holland, les Lamb, Rogers, etc., etc., et bien d'autres ont plus ou moins tenté depuis deux ans d'accommoder cette querelle. Je rirai bien si Augusta réussit.

» J'ai lu un peu sur différents sujets. Demain j'arrangerai mes livres. Heureusement cette pièce les contiendra tous, et il y restera encore assez de place pour les visions d'enfer, et les caractères de feu du festin de Balthasar. Il faut que je me trouve bientôt quelque occupation : mon cœur recommence à se ronger. »

8 avril.

« Six jours d'absence : à mon retour, je trouve ma pauvre petite idole, Napoléon, à bas de son piédestal. Les voleurs sont dans Paris. C'est sa faute. Nouveau Milon, il a voulu fendre le chêne ; mais l'arbre s'est refermé, et ses bras y sont restés pris. A votre tour maintenant, bêtes féroces, — lion, ours, et toi aussi, dégoûtant chakal, mettez-le en pièces, vous le pouvez ! cet hiver de Moscou lui a lié les bras ; toujours, depuis, il a combattu des pieds et des dents. Celles-ci peuvent encore laisser des traces profondes, et je devine, comme disent les Yankies (les Américains), qu'il leur jouera encore quelque tour. Il est sur leurs derrières ; entre eux et leurs pays. Y retourneront-ils ? »

Samedi, 9 avril 1814.

« Jour mémorable !

» Napoléon Bonaparte a abdiqué le trône du monde.

A merveille ! Il me semble que Sylla fit mieux ; car il se vengea , et ce fut du haut de son pouvoir qu'il le résigna , rouge du sang de ses ennemis : exemple le plus illustre du plus glorieux mépris pour les hommes sans cœur. Dioclétien s'en tira bien aussi ; Amurat pas mal , s'il fût devenu toute autre chose qu'un derviche ; — Charles-Quint , médiocrement.....mais Napoléon , pire qu'eux tous. Quoi ! attendre qu'*ils* soient dans sa capitale , et parler alors de sa disposition à abandonner ce qui n'est plus à lui !!! « N'es-tu donc qu'un moine pleureur , — un saint imposteur ? » par la mort ! Denis à Corinthe était encore roi , à côté de lui. L'île d'Elbe pour retraite ! Encore , si c'eût été Caprée , je m'en étonnerais moins. Je le vois , « l'ame de l'homme n'est qu'une parcelle de sa fortune. » Je suis éperdu , confondu.

» Je ne sais , — mais il me semble que *moi* , — même *moi* , chétif insecte comparé à cette créature , j'ai hasardé ma vie sur des coups qui n'avaient pas la millionième chance de ceux de cet homme. Après tout , peut-être une couronne ne vaut-elle pas la peine qu'on meure pour elle ; et cependant survivre à Lodi pour en venir là !!! Oh ! que Juvénal ou Johnson pussent sortir de leur tombe ! *Expende — quot libras in duce summo invenies ?* Je savais qu'ils pesaient peu dans la balance de la mort , mais je croyais que leur poussière vivante était d'un autre poids. Hélas ! ce diamant impérial a une paille , et n'est plus bon que pour le poinçon du vitrier. La plume de l'historien ne l'estimera pas un ducat.

» Pouah ! c'est trop y songer ; mais je ne veux pas l'abandonner encore , bien que tous ses admirateurs se soient détachés de lui , et que , comme Macbeth , il soit resté seul au milieu de ses nobles. »

10 avril.

« Je ne trouve pas que je sois plus heureux dans l'isolement ; mais , ce dont je suis sûr , c'est que jamais je ne reste long-temps dans la société , même de la femme que j'aime , sans bientôt ( j'en prends Dieu à témoin , lui qui ne le sait



que trop, et l'esprit infernal qui probablement ne l'ignore pas), sans, dit-je, soupirer après ma lampe et ma bibliothèque sans ordre et toute bouleversée. Même au milieu du jour je renvoie ma voiture plus souvent que je n'en use ou n'en abuse. *Per esempio*, voici quatre jours entiers que je n'ai mis le pied hors de l'appartement; mais tous les jours je me suis exercé avec Jackson, les fenêtres ouvertes, afin d'atténuer mon corps, et de ranimer la partie éthérée de mon être. Plus la fatigue a été forte, mieux je suis disposé pour le reste du jour, et mes soirées s'écoulaient alors dans ce tranquille anéantissement de langueur qui fait mes délices. Aujourd'hui j'ai boxé une heure, écrit une ode à Napoléon Bonaparte, l'ai mise au net, ai mangé six biscuits, bu quatre bouteilles d'eau de Soda, lu le reste du temps. De plus, j'ai donné à ce pauvre \*\*\* tous les avis imaginables relativement à sa diable de maîtresse, qui le tourmente et le plonge dans un ennui mortel. Il me va bien en vérité à moi de débiter de beaux sermons là-dessus. N'importe, mes conseils n'y font ni chaud ni froid. »

19 avril 1814

« Il y a de la glace aux deux pôles, au sud comme au nord. Tous les extrêmes se touchent. L'extrême misère est pour les plus élevés comme pour les plus abjects, — pour l'empereur et pour le mendiant; l'un privé de son dernier sou, l'autre de son trône. Il y a, il est vrai, un maudit et insipide milieu, une ligne équinoxiale : Personne ne sait où, excepté sur les cartes.

« Et tous les jours qui ont eu un lendemain  
ont éclairé des dupes dans leur route vers  
la mort. »

» J'abjure dès aujourd'hui la continuation de ce journal, qui porte la lumière d'une torche sur mes actions de la veille, et, de crainte d'être tenté de retourner comme un

chien à ce que ma mémoire a vomi, j'arrache le reste des feuilles de ce cahier, et j'écris en *ipécacuanha* « qu'il y a eu restauration ! » Pends-toi, philosophie ! assurément depuis long-temps j'étais plein de mépris pour moi et pour la race humaine ; mais, jusqu'ici, jamais je n'avais craché à la face de mon espèce. « O insensé ! j'y perdrai la raison (1) ! »

La lecture de ce journal a mis le lecteur au courant des événements les plus remarquables de cette partie de la vie du poète. Sa correspondance achevera de jeter du jour sur la manière dont il en était affecté, et sur l'impression qu'ils produisaient dans son esprit.

## A M. MURRAY.

Janvier 1814.

« Je répondrai ce soir à votre lettre : en attendant, il me suffira de dire que je n'avais pas la moindre intention de vous nuire, et que je voulais simplement être *utile* à Dallas (2), et me défendre par là de l'imputation d'avoir eu un autre but que d'acquérir de la gloire, en écrivant aussi souvent. Quand je me décide à tirer parti de ma plume, soyez sûr que ce n'est pas pour moi ; du moins, je ne l'ai jamais fait, et ne le ferai, j'espère, jamais.

» P. S. Je répondrai ce soir, et arrangerai tout avec Dallas. Je vous remercie de l'expression de votre considération personnelle, et vous prie de croire que j'en fais le plus grand cas. »

## A M. MOORE.

6 janvier 1814.

« Je fais imprimer une histoire longue en diable, qui a pour titre « le Corsaire ; » elle est en grands vers héroï-

(1) *Le Roi Léar*, Shakspeare.

(2) Lord Byron avait, comme par le passé, fait présent à M. Dallas de la somme que pouvait rapporter *le Corsaire*, dont il lui remit le manuscrit le jour de l'an ; mais ce dernier comprit qu'il était libre d'en disposer en faveur de n'importe quel libraire. De là, le malentendu qui choqua M. Murray et vexa lord Byron.

ques. C'est une île de pirates peuplée d'êtres de ma façon, et vous pouvez croire que, dans le cours de trois chants, ils mènent une jolie vie. En acceptez-vous la dédicace ? Je puis vous répondre que c'est la dernière expérience que je ferai sur l'opinion littéraire du public, jusqu'à ma trentième année, si tant est que je fleurisse jusqu'à cet âge où l'on commence à descendre la colline. J'ai une confidence à vous faire, assez embarrassante ; la chose est en expectative. . . . .

» Plaisanterie à part, que ce soit *elle* ou *lui* qui m'en parle, j'attendrai, et n'y donnerai mes propres pensées qu'autant que je ne pourrai en emprunter aux autres. Tout vaut mieux que l'inaction ; et maintenant, entre l'interrogne d'automne et l'étrange aventure de cet été, dont le souvenir ne me plaît guère (je ne veux pas parler de celle de \*\*\* qui n'est que risible), l'emploi si différent de mes veilles me ravive, et Macbeth ne « *peut plus dormir*. » — Ma foi, il était bien heureux d'être débarrassé de la pesante sensation du réveil.

» Écrivez-moi, je vous en prie. Je vous enverrai une copie de l'épître dédicatoire. Quand donc paraîtrez-vous ? Pour cette fois, nous ne nous entrechoquerons pas : car je suis tout en mer, et en action, avec une femme, une maîtresse, etc.

» Thomas, vous êtes un heureux mortel : si vous voulez que nous le soyons aussi, venez à la ville, comme l'année dernière : nous aurons un monde de choses à dire, à voir et à entendre. Donnez-moi de vos nouvelles.

» *P. S.* Surtout ne révélez pas mon secret : n'en parlez pas, même en dormant. Arrive que pourra, vous êtes sûr de votre dédicace ; la voilà achevée : je la mettrai au net cette nuit, en cas qu'il survienne quelque affaire ou quelque amusement. *Amant alterna camenæ.* »

A. M. MURRAY.

7 janvier 1814.

« La dédicace ne vous plaît pas; fort bien : en voici une autre; mais vous enverrez la première à M. Moore, afin qu'il sache bien qu'elle était écrite. Je vous envoie aussi des épigraphes pour les chants. Vous avouerez, j'espère, qu'un éléphant peut être plus habile, mais non pas plus docile.

» B. »

A. M. MOORE.

8 janvier 1814.

« Comme il ne serait pas bien de vous imposer une dédicace sans une notice préliminaire, je vous en envoie deux, et voici pourquoi : M. M\*\*\*, qui parfois s'érige en critique ( ce que je souffre par étonnement ), dit que la première peut vous faire *tort*. Ce dont Dieu me garde ! cela seul me l'a fait écouter. Le fait est que c'est un damné Tory, et que je jugerais que ses objections viennent au fond de quelques scrupules *personnels*, attendu que c'est surtout à l'allusion sur l'Irlande qu'il trouve à redire. Mais qu'il aille au diable ! quoiqu'il soit brave homme, au fait ( un pécheur ne vaudrait pas la peine qu'on l'envoyât en pareille compagnie ).

» Choisissez ; personne, excepté lui et M. Dallas, n'a vu l'autre : et Dallas est tout-à-fait de mon bord et préfère la première (1). Je serai satisfait si je puis montrer à vous et

(1) La première fut, bien entendu, celle que je préférâi. Voici l'autre :

« Mon cher Moore,

» Je vous avais fait une longue épître dédicatoire que je supprime. Ce n'est pas qu'elle ne contint sur votre compte bien des choses que chacun eût été fort aise d'entendre ; mais il y avait aussi trop de politique et de poésie, le tout couronné par quelques réflexions de l'auteur sur lui-même, intarissable sujet dont tant de gens s'occupent et où personne n'a le don d'amuser. J'aurais bien recommencé mon épître, mais à quoi bon ? Mes louanges n'auraient rien ajouté

au monde entier combien sincèrement je vous estime et vous admire. Quant à la *prose*, je ne saurais distinguer celle de Johnson de celle d'Addison : mais je m'efforcerai de corriger ma cacologie. Examinez, je vous prie, et prononcez.

» Ma dernière épître vous eût probablement tourmenté, mais le diable, qui, dans les occasions de ce genre, doit être civil, l'a été pour cette fois, et l'a emporté en lieu convenable.

» N'est-ce pas étrange ? Le sort auquel j'ai dit qu'elle échapperait avec \*\*\*, elle le subit du vénérable \*\*\*. N'ai-je pas autant de droits que M. Fitzgerald au titre de devin, qu'il revendique dans le *Morning-Herald*, pour avoir prédit la chute de Bonaparte, qui, par parenthèse, n'est pas encore à terre. Je voudrais bien qu'il pût rallier ses forces, et mettre en déroute les *légitimes*, pour lesquels je ne me sens pas grande prédilection. Mais, si je n'y prends garde, je vous ferai un traité politique. Bonsoir. »

## A M. MURRAY.

« Avant d'envoyer aucune épreuve à M. Gifford, il sera à propos de voir s'il y a des notes oubliées, des erreurs, et le diable sait quoi. Quant à la dédicace, M. Moore l'a vue, et a très décidément préféré le passage qui a échauffé votre bile de Tory. Quand chaque syllabe serait un serpent à sonnettes, ou chaque lettre une peste, elles ne seront pas effacées. Que ceux qui ne peuvent avaler les expressions sur l'Irlande, les mâchent et les ruminent ; et dût M. Croker sévir de toutes ses terreurs contre elles, je n'ai souci d'aucun de vous, excepté de Gifford ; et je sais qu'il ne me maltraitera que si je

A votre réputation si justement acquise et si bien établie, et il y a long-temps que vous connaissez ma sincère admiration de vos talents et le charme que je trouve dans votre société. En usant de la permission que vous m'avez accordée de vous dédier ce poème, je ne puis que souhaiter que mon offrande soit aussi digne de vous que votre amitié m'est chère.

» Votre, etc.

B. »

le mérite : ce qui me réconciliera du moins avec sa justice.

» Je n'aime pas madame de Staël, mais comme auteur, elle laisse bien loin, à mon avis, toutes vos femmes de lettres; et je n'en conviendrais pas, si je pouvais le nier.

» Je crois que le diable créa les imprimeurs et leurs compositeurs pour damner les poètes. Les vôtres m'ont fait une méprise pour laquelle, si elle fût restée, je leur aurais, bien certainement, tordu le cou. »

Il exhalait la fureur où le jetaient ces bévues, non seulement dans ses billets, mais sur les épreuves mêmes. Ainsi, dans la Dédicace, on avait imprimé « le premier de ces *bandes*, » il écrivit à la marge : *bardes* et non *bandes*. Fut-il jamais de faute plus stupide ? » Et en corrigeant un vers auquel on avait retranché des syllabes, il mit : « Pour Dieu, *n'omettez pas* de mots ! c'est bien assez de les changer ou de les épeler tout de travers ! »

A. M. MURRAY.

Newstead-Abbey, 22 janvier 1814.

« Vous serez bien aise d'apprendre que je suis arrivé sain et sauf. L'époque de mon retour dépendra du temps, qui est si sévère que cette lettre franchira pour vous parvenir plus de neiges que l'empereur n'en rencontra dans la retraite. Les routes sont impraticables, et les voyages à peu près impossibles pour le moment; ce que je ne regrette pas, attendu que je suis fort à mon aise, et que j'ai accompli mes vingt-six ans aujourd'hui : joli âge, si l'on n'était condamné à passer outre. Notre charbon est excellent, nos cheminées immenses, ma cave est pleine, et ma tête vide; je ne suis pas encore revenu de ma joie d'avoir quitté Londres. Si quelque dégoût inattendu prenait à mon acheteur (1), je

(1) Celui qui avait acheté Newstead.

crois que je ne sortirais plus d'ici ; mais je fermerais ma porte , et laisserais croître ma barbe.

» Les livres que j'ai apportés avec moi me sont d'un grand secours dans ma solitude ; chemin faisant , j'en ai encore acheté d'autres. Bref, je ne consulte jamais le thermomètre, et ne prierai pas pour un dégel , à moins qu'il ne dût balayer de la France tous ses misérables envahisseurs. Vit-on jamais rien de pareil à la proclamation de Blücher ?

» Un peu avant que je laissasse la ville , Kemble m'a fait le compliment de m'engager à écrire une tragédie. Je souhaiterais le pouvoir, mais mon accès de griffonnage se calme, et peut-être est-il plus que temps ; il est heureux de pouvoir s'en rendre maître : pour peu que je continue , vous croirez que je me flatte, et qu'il me reprend plus fort que jamais. Adieu donc.

» P. S. Si vous avez quelques nouvelles de bataille ou de retraite de la part des *alliés*, comme on les nomme , je vous en prie, donnez-les-moi. Bonaparte a tous mes vœux pour engraisser les champs de France d'une armée *envahissante*. Je hais les envahisseurs de tout pays , et n'endure pas avec patience les cris de lâche triomphe poussés contre celui dont le nom seul vous rendait plus pâles et plus blancs que la neige , à laquelle vous devez vos succès !

» Je rouvre ma lettre pour vous remercier de la vôtre. Les vers sur la princesse Charlotte *doivent* paraître à la suite du Corsaire. Peu m'importent les conséquences , je suis pour ma politique comme un vieillard pour une jeune maîtresse ; plus elle devient maussade , plus je m'y attache. »

A M. MURRAY.

Newstead, 4 février 1814.

« Je suis charmé que notre *finale* ait plu , et que le rideau de la comédie soit si bien tombé (1). Vous avez mérité le

(1) On se souvient que lord Byron avait annoncé que le *Corsaire* « serait

succès par votre empressement et votre facilité à vous entendre avec M. Dallas ; et je puis vous assurer que je regarde comme une obligation personnelle l'activité que vous avez mise dans toute cette affaire , et la peine que vous vous êtes donnée de m'écrire si souvent à ce sujet. Nous nous quitterons maintenant , j'espère , également satisfaits l'un de l'autre. *J'étais* et je *suis* toujours dans l'intention de ne plus rien publier , ainsi que je l'ai promis dans ma préface. Ce n'est pas affectation , mais conviction sincère que c'est le meilleur parti et le plus sage. Puis c'est prouver à mes lecteurs que je ne voudrais pas à l'avenir m'exposer à perdre leur bienveillance : d'ailleurs , j'ai d'autres objets en vue , et crois que je tiendrai ma résolution. Depuis que j'ai quitté Londres , quoique enfermé dans la neige et le dégel , entouré de paperasses , avec l'encre la plus noire et la plume la plus émoussée qu'on puisse trouver , je n'ai pas été un moment tenté d'en faire usage , si ce n'est pour écrire des lettres d'affaires. Mon penchant à rimer est tout-à-fait passé : et comme autrefois à Patras quand je relevai de la fièvre , je me sens faible mais en convalescence , et ne crains qu'une rechute qui , je l'espère bien , n'arrivera pas.

» Je vois par le *Morning-Chronicle* qu'il y a eu discussion dans le *Courrier* : et je trouve dans le *Morning-Post* une lettre furieuse contre M. Moore , où l'auteur , zélé protestant , fait une singulière confusion de l'Irlande et de l'*Inde*.

» Vous ferez des petits poèmes ce que vous voudrez ; mais je pense que les détacher *maintenant* du *Corsaire* ressemblerait à de la *peur* : et si cela est , vous me permettrez de ne pas être content. Je suppose aussi qu'après le bavardage et le fracas de messeigneurs les journalistes , ces poésies aideront au débit du *Corsaire* : pour le moment ce point est plus important que la septième édition de *Childe-Harold*. Faites au reste comme il vous plaira , mais ayez soin que la sup-

la dernière production dont il fatiguerait la patience du public , du moins pour quelques années. »



pression de ce poème ne m'attire aucune imputation de timidité.

» J'ai couru, et dormi fort paisiblement ici. Vous serez bien aise d'apprendre que je suis parvenu à faire complètement établir mes titres pour la vente, et que mon acheteur accepte mes conditions et s'occupe de les remplir. Il est maintenant ici, et nous sommes au mieux ensemble, chacun dans une aile de l'abbaye. Nous partons dimanche, moi pour la ville, lui pour Cheshire.

» Madame Leigh (1) est avec moi, fort contente des lieux, mais beaucoup moins de moi pour avoir consenti à vendre; le prix même ne lui semble pas un dédommagement.

» Je vous suis fort obligé de votre désir de me revoir en ville; mais je crois qu'on sent mieux son succès à distance, et je savoure solitairement toute mon importance, m'en tenant là-dessus à votre lettre dont je vous remercie encore une fois.

» P. S. Ne croyez-vous pas que la prochaine *publication* (proclamation) de Bonaparte coûtera cher aux alliés? La lettre que Perry (2) a donnée hier de Paris semble devoir ranimer bien des espérances. Quelle hydre et quel Briarée! je souhaiterais qu'ils fissent enfin la paix : il n'y a pas de fin à ces guerres!! »

A. M. MURRAY.

Newstead, 5 février 1814.

« J'ai complètement oublié dans ma réponse d'hier de vous dire que je n'avais pas de moyen de m'assurer si le pirate de Newark (3) a fait ce que vous dites. Si cela est, c'est un fripon et un vil fripon; et si son délit peut être puni par la loi ou par le poing, il sera condamné à l'a-

(1) Sa sœur.

(2) L'éditeur du *Morning-Chronicle*.

(3) Son ancien libraire, que M. Murray accusait d'avoir réimprimé les *Heures de loisir*.

mende ou souffleté. Faites des recherches, j'en ferai ici de mon côté. Pent-être quelque autre libraire de Londres a-t-il fait réimprimer sous le nom de l'homme de Newark.

» Toutes réflexions faites, séparer les petits poèmes du *Corsaire* (même pour les joindre au *Childe-Harold*) me paraîtrait une défaite et une lâcheté après le bruit que les Torys ont fait pour l'un d'eux. Remettez-les, je vous prie en appendice au *Corsaire*. Je suis fâché que *Childe-Harold* ait besoin de choses nouvelles pour se vendre ; mais , si vous vous le rappelez , je vous prédis que sa popularité ne serait pas durable. Il est heureux pour l'auteur de n'avoir compté que sur un succès passager. Le fait est que je pense qu'aucun des écrivains de nos jours , et , moins que tout autre celui qui n'a pas consulté le côté flatteur de la nature humaine , n'a beaucoup à attendre de la postérité. Vous croirez peut-être que c'est affectation de ma part ; mais à mes yeux , le succès que j'ai obtenu et celui que j'obtiens encore , est d'autant plus incompréhensible , que j'ai heurté de front une foule de préjugés. Je croirais presque que les gens aiment qu'on les contredise. Si *Childe-Harold* baisse , ce ne serait pas la peine de continuer les gravures. Faites à cet égard comme vous l'entendrez ; je ne me mêle plus de rien : et les vers ci-inclus que j'ai écrits il y a quelques années , et que j'ai copiés du crâne qui faisait une coupe à boire , sont les derniers dont je vous fatiguerai. Si vous voulez , ajoutez-les à *Childe-Harold* , ne fût-ce que pour l'amour d'une autre criaillerie ! »

A M. MURRAY.

Newark, 6 février 1814.

« Me voilà en route pour revenir en ville. Maître Ridge (l'imprimeur de Newark) , que je viens de voir , avoue qu'il a réimprimé quelques *feuilles* seulement pour compléter un petit nombre d'exemplaires qui lui restaient ! Je l'ai bien averti ; s'il me joue encore de pareils tours , je lui fais don-

ner une assignation en règle , et j'exige des dommages et intérêts ( attendu que je ne lui ai jamais vendu mon droit d'auteur ). Bref , je trouverai bien moyen de le vexer , et de lui rendre la pareille.

.....

» Ces huit vers (1) ont mis , à ce qu'il paraît , tous les journaux en rumeur ; et le *Morning-Post* en particulier a découvert que j'étais une espèce de Richard III , difforme d'esprit et de *corps*. Cette dernière information n'est pas très nouvelle pour un homme qui a passé cinq ans dans une école publique. »

## A M. HODGSON.

Londres , 28 février 1814.

« Il y a par le monde un jeune homme plein de talent , nommé Reynolds , qui vient de publier un poème intitulé « *Safie* » dont Cawthorne est l'éditeur. Il a la plus naturelle et la plus terrible crainte des journalistes. Et comme vous et moi savons par expérience l'effet des critiques sur un jeune esprit , je désirerais que vous pussiez entreprendre de *disséquer* son livre , et que vous le fissiez *doucement*. Pour moi je ne puis m'en charger , parce qu'il m'est dédié ; mais je vous assure que ce n'est pas là le motif qui me fait désirer que l'on traite l'auteur avec bienveillance. C'est parce que je connais le chagrin que causent , à son âge , des censures injustes ou sévères , surtout à un début. »

(1) « Pleure , fille d'une lignée royale , pleure la honte d'un père , le déclin d'un royaume ; heureuse , si chacune de tes larmes pouvait laver une des fautes de celui à qui tu dois le jour. Pleure , car tes larmes sont celles de la vertu ; présages d'autres temps pour ces îles souffrantes. Puissent dans l'avenir l'amour et les sourires du peuple te récompenser de ta sympathie pour ses maux ! »

## A. M. MOORE.

10 février 1814.

« Je ne suis arrivé en ville qu'hier au soir, après une absence de trois semaines que j'ai fort agréablement passées dans le Nottinghamshire. Vous ne pouvez vous faire une idée du tapage, à l'occasion de huit vers sur les pleurs de la petite reine future, en 1812. Le Régent qui les avait toujours crus *de vous*, a imaginé, Dieu sait pourquoi, en découvrant qu'ils étaient de ma composition, de s'en *affecter*, et d'afficher « plus de douleur que de colère. » Sur quoi, *le Morning-Post*, *le Sun*, *le Courrier*, *l'Herald*, sont tous tombés en attaques de nerfs. M.... est consterné, et voulait prendre des biais ; de toutes parts l'attaque contre moi est véhémement, infatigable, et bruyante : tous y vont de franc jeu. Le regret du Régent me donne un peu de componction ; « j'aimerais mieux qu'il se fût mis en fureur : mais je ne le crains pas. »

» Vous aurez probablement vu quelques uns de ces assauts. Ma personne (qui prête merveilleusement, il est vrai) a été dénoncée en vers, d'autant mieux appropriés au sujet qu'ils clochent prodigieusement. Ici, je suis un *athée*, là, un *rebelle*, et enfin le diable (*boiteux*, je suppose). Je crois que je suis *démonisé* de la façon d'une femme. Si cela est, peut-être lui pourrai-je prouver que je ne suis qu'un simple mortel, du moins si l'on doit en croire une reine des Amazones qui dit : ἀριστον χόλος ὀφεί.

» Je cite de mémoire : et mon grec est probablement mauvais ; mais je veux dire. . . . .

» Sérieusement, je suis dans ce que les savants nomment un dilemme, et le vulgaire, la *nasse* ou le *bourbier*. Mes amis me supplient de ne pas me mettre en colère, et comme sir Fretful, je leur proteste que je suis parfaitement calme : mais il n'en est pas moins vrai que j'enrage.

» J'en étais là quand un de mes amis est arrivé, et nous avons tant bavardé et dit de bouffonneries que j'ai perdu le

fil de mes idées, et comme je ne veux pas vous les envoyer défilées, bonjour.

» P. S. Murray, pendant mon absence, a retranché « *les Larmes* » dans plusieurs exemplaires. Je les lui ai fait remplacer, et suis très impatienté de ses scrupules : « quand le vin est tiré, il faut le boire jusqu'à la lie. »

## A M. MURRAY.

14 février 1814.

« Hier, avant de quitter la ville, je vous ai écrit un mot que vous avez sans doute reçu. L'on m'a fait tant de récits différents de vos procédés ou plutôt de ceux qu'on a eus à votre égard, pour la publication de ces éternels vers, que je voudrais bien apprendre de vous au juste ce qui en est. Quels que soient la responsabilité, les calomnies, les effets, que cette publication doit entraîner, rien ne saurait en retomber sur vous : et je n'ai pas la moindre objection à opposer à votre projet de rendre aussi évidentes que possible *votre* répugnance à les publier, et *mon* obstination à cet égard. Faites ce qu'il vous plaira pour vous justifier : mais laissez-moi combattre à ma façon ; et, comme je l'ai déjà dit, ne me *compromettez pas* par quoi que ce soit qui puisse faire croire à quelque *peur* de ma part : pour ce qui vous regarde, faites ce que vous jugerez le plus convenable. »

Il écrivit à M. Rogers, qui, de concert avec lord Holland, cherchait à le réconcilier avec lord Carlisle.

« Je vous déclare très sincèrement qu'il n'y a personne au monde dont l'estime et l'amitié aient plus de prix à mes yeux que celles de lord Holland ; et pour tout ce qui le touche, je consentirais même à de l'humiliation, sans regarder aux conséquences, et seulement en considération de sa conduite passée. Quant aux autres, j'ai fait tout ce qui dépendait de moi, en supprimant ma satire. Si cela ne suffit pas, qu'ils agissent comme ils voudront ; mais je ne

saurais « instruire ma langue à plus de bassesses : » advienne que pourra. . . . .

» Tous les dire et faire possibles ne m'arracheront pas une autre parole de conciliation envers n'importe qui. Je supporterai ce que je pourrai endurer, et je résisterai à ce qui lassera ma patience. Ce qu'ils peuvent faire de pis, c'est de m'exclure de la société. Je ne l'ai jamais recherchée, et je puis ajouter dans le sens général du mot, que je n'en ai jamais joui. Puis, « il y a un autre monde ! »

» J'ai, pour me venger d'une insulte par trop forte, les mêmes moyens que les autres hommes, et je paierai la dette avec les intérêts, selon que les circonstances l'exigeront. »

### A M. MOORE.

16 février 1814.

« Vous pouvez être assuré que les seuls aiguillons du royal porc-épic qui puissent m'atteindre, sont ceux qui possèdent la propriété de la torpille, et qui engourdissent quelques uns de mes amis. Pour *moi*, je me tais, et « reste dans mon sombre repos. » La fréquence des attaques en a affaibli l'effet, si jamais elles en ont eu ; et pour peu que j'eusse été un peu remué, je n'aurais pu retenir ni ma langue ni mes doigts. C'est quelque chose de tout-à-fait neuf que d'attaquer un homme parce qu'il abjure ses ressentiments. J'ai ouï dire que le blâme qui vient après la louange pourrait passer pour de l'ingratitude ; mais je ne me doutais pas qu'il fût mal d'essayer de rendre justice à ceux qui n'ont pas attendu que je leur fisse réparation de préjugés ridicules et puérils, pour m'accorder leur amitié, alors même qu'ils pouvaient me regarder comme ennemi.

» Vous voyez que, comme sir Francis Wronghead, j'ai fait *avec intention* mon sort tel que je voulais. Ce n'en serait que mieux s'il y avait plus de mérite à mon indépendance ; mais de nos jours être réellement indépendant est

déjà quelque chose; et *moins* il y a de tentations à être autrement, plus le cas est rare, dans ces temps de servilité paradoxale. Je crois que jusqu'ici nos haines et nos affections ont été à peu près les mêmes; mais les voilà, par nécessité, une et indivisible; à l'action maintenant! Je suis pour n'importe quelle arme : la plume suffira d'abord, en attendant qu'on trouve quelque chose de plus acéré.

» Vous n'avez pas l'idée de la solennité risible avec laquelle ces deux stances ont été traitées. Le *Morning-Post* a donné avis d'une motion projetée à la Chambre de mes honorables collègues sur ce sujet, et menace d'autres poursuites : et « tout ceci, » comme dit Bedreddin, dans les « Contes Arabes, » « pour avoir fait une tarte à la crème sans poivre! » La dernière nouvelle est trop ridicule pour être vraie; puis la destruction des magasins de la douane est venue faire diversion à ma ruine, sans compter que la dernière bataille de Bonaparte a usurpé la colonne consacrée jusqu'ici à mon bulletin.

» Je vous envoie le *Morning-Post* d'aujourd'hui, où vous trouverez ce qui a paru de mieux sur cette « impudente rimaille, » comme l'appelle le *Courrier*. Il y a eu encore un autre article sur mon *régime*, quand j'étais enfant. Ce n'était pas mal : tout le reste est médiocre.

» Je réfléchirai à votre conseil d'exercer mon talent d'orateur; mais je n'ai jamais mis grand' chose sur cette chance, et suis aussi las que Salomon de tout ce qui est sous le soleil, et de moi par dessus tout. C'est ce que les savants appellent être philosophe, et le vulgaire être *blasé*. . . . .  
 . . . . . »

Dans leur acharnement contre lord Byron, les journaux ministériels connaissant sa susceptibilité sur ce point, ne manquèrent pas de l'accuser d'avoir écrit pour faire de l'argent, et d'avoir tiré de ses ouvrages des sommes considérables. Par une de ces singulières bizarreries d'orgueil et d'aristocratie, communes surtout en Angleterre, ce reproche le piqua au vif; il pria M. Murray d'en attester la fausseté,

il écrivit sur le même sujet à M. Dallas, mais sans lui dicter aucune démarche. Ce dernier se crut, cependant, obligé d'adresser à l'éditeur du *Morning-Post* une lettre par laquelle il reconnaissait les obligations qu'il avait à lord Byron, et le don qu'il lui avait fait à différentes époques de ses manuscrits. Il entreprit aussi de défendre, d'une façon assez lourde et assez maladroite, son noble bienfaiteur, pour les stances qui faisaient tant de bruit.

### A M. MOORE.

« Dallas eût peut-être mieux fait de se taire ; mais cela le regardait, et comme les faits sont exacts et son motif honorable, je ne puis que lui savoir gré de sa démarche. Quant à son interprétation des vers, lui et tout autre peuvent les interpréter comme il leur plaît. Je m'en suis tenu et je m'en tiendrai à ma taciturnité habituelle, à moins que quelque chose de particulier ne me force à en sortir. Ne dites pas non plus un mot. Si quelqu'un doit plaider, c'est celui que la chose touche de plus près. Ce qu'il y a de plus amusant, c'est que chacun, en m'en parlant, attribue l'insulte à *l'homme que personnellement il déteste le plus*. Les uns nomment C\*\*\*r, d'autres C\*\*e, d'autres F\*\*d, etc., etc. Je ne sais rien et ne puis que conjecturer. Si je le découvre, et que ce soit un *salaire*, je le laisserai gagner ses gages ; si c'est un cavalier, il faudra qu'il dégaine.

» J'avais quelque pensée d'en faire la question à C\*\*\*r, mais H\*\*\*, qui, j'en suis sûr, ne m'en détournerait pas si c'était le coupable, m'a conseillé de n'en rien faire, alléguant que je n'avais pas le droit d'admettre un soupçon pour une certitude. Je ne sais si H\*\*\* voit juste là-dedans ; mais il le croit, et soutient qu'il ne peut y avoir deux opinions. Ce dont je suis certain, c'est que pour rien au monde il ne voudrait m'empêcher de faire ce qu'il jugerait du devoir d'un preux chevalier. En pareil cas il faut agir selon l'usage. Ainsi ferai-je, à part mes sentiments personnels. Tout



homme doit se battre quand cela est nécessaire, même sans motif. Cette fois je n'y apporterai pas grand ressentiment; car, à moins qu'il ne soit question d'une femme que j'aime, il y a quelques années que je n'ai ressenti une *longue* colère. Néanmoins, si je puis remonter à la source de l'offense, et qu'elle parte d'un homme qui occupe un rang dans la société, je ferai ce qui est convenable.

» \*\*\* était irrité, mais il a fait de son mieux pour le cacher. Vous n'êtes point du tout appelé à reconnaître le « Two-Penny Post-Bag : » et en avouant que vous en êtes l'auteur, vous ne feriez que leur ménager une satisfaction. Ne voyez-vous pas que le grand but de toutes ces sottises est de mettre la discorde au camp et de nous faire prendre à la gorge? surtout ceux qui sont bien ensemble et qui ont eu quelque succès.

» Lord Holland voulait que je fisse des concessions à lord Carlisle! Des concessions au diable, plutôt qu'à un homme qui m'a traité fort mal. Je lui ai dit en réponse que je ne voulais rien concéder ni rien rétracter, mais garder le silence, à moins qu'il n'y eût à dire quelque chose de plus pour témoigner de mon respect envers lady H\*\*\* et lui, qui ont été pour moi de vrais amis, et la négociation a fini là. Le moment n'eût-il pas été bien choisi pour faire des avances à lord Carlisle?»

Une autre personne ayant exprimé bientôt après l'intention de prendre publiquement sa défense, lord Byron lui écrivit aussitôt :

« MON CHER W.,

» Je n'ai qu'un moment pour vous écrire. Le *silence* est la seule réponse aux choses que vous citez; et je regarderais comme n'étant pas mon ami quiconque dirait un mot de plus à ce sujet. Je m'inquiète peu des attaques, mais ne veux endurer aucune *défense*; et j'espère que vous n'avez pas eu sérieusement l'idée de vous engager dans une si ri-

dicule dispute. La lettre de Dallas lui faisait honneur, quant aux faits, qu'il avait seul le droit de faire connaître. Je n'ai fait ni ne ferai la moindre démarche publique, et ne permettrai à personne d'en faire. Si je découvre l'écrivain, alors je pourrai agir d'une manière différente; mais ce ne sera point par écrit. Une expression de votre lettre m'a décidé à vous écrire de suite, pour vous prier de n'intervenir en aucune façon dans une affaire qui touche à sa fin. Comptez, d'ailleurs, qu'ils sont beaucoup plus vexés de mon silence que de la plus belle défense du monde, etc. »

---

## CHAPITRE XVI.

Exhortation à M. Moore pour le presser de publier. — Le Caveau. — Projet d'une épître au régent. — Lord Byron appelé à juger d'une satire contre lui. — Une orgie. — Ce que lord Byron désire qu'on dise de lui dans sa biographie. — Les affaires continentales. — Stances inédites de l'ode à Bonaparte. — Washington. — Bizarre résolution. — Lord Byron veut racheter la propriété de ses ouvrages et les anéantir. — Raison pour laquelle il y renonce. — Son enthousiasme pour l'acteur Kean. — Émotion qu'il éprouve au spectacle. — Une romance.

## A M. MOORE.

« MON CHER MOORE ,

» J'ai grande envie de vous dire que je *suis* mal à l'aise et chagrin ; ne fût-ce que pour vous attirer à la ville , où personne n'a plus que moi de plaisir à vous voir : il n'y a que vous près de qui je voulusse aller chercher des consolations dans mes accès de vapeurs. La vérité , c'est que j'ai matière à réflexion du genre le plus sombre , mais cela tient à d'*autres* causes. Un jour ou l'autre , quand nous serons *vétérans* , je pourrai vous conter un épisode des temps passés et présents. Si je ne le fais pas de saujourd'hui , ce n'est pas faute de confiance , mais — mais — toujours un *mais* pour moi à la fin de toutes choses.

» Pour le moment , il n'y a rien à haïr ou à aimer ; mais les sujets de ces deux passions ne sont pas loin , et d'ailleurs je suis embarrassé entre *trois* que je connais , et une que je ne connais pas , du moins de nom. Tout cela serait fort bien , si je n'avais point de cœur ; malheureusement , j'ai découvert qu'il y a encore en moi telle chose , quoiqu'en assez mauvais état , et toujours encline , que je le veuille ou

non, à s'attacher à *une seule*. Je commence à croire que « *divide et impera* » n'est applicable qu'à la politique.

» Si je découvre le « *crapaud*, » comme vous l'appellez, je marcherai dessus, et mettrai des pointes de fer à mes souliers pour l'écraser plus sûrement. Je ne m'informe point de l'effet de toutes ces belles choses, et ne m'en aperçois guère. Je crois que\*\*\* les a plus ressenties que nous. Les gens sont toujours polis, et je n'ai pas manqué d'invitations, mais n'en ai accepté aucune. J'ai fort peu sorti l'année dernière, et compte rester encore plus chez moi. Je n'ai nulle passion pour les cercles, et regrette depuis long-temps d'avoir trop cédé à l'entraînement de ce qu'on appelle la vie de la capitale, qui, de toutes les vies dont j'ai goûté (et elles sont presque aussi nombreuses que celles de Plutarque), me semble laisser le moins de résultat pour le passé et l'avenir.

» Votre poème avance-t-il? ne le négligez pas, et je ne crains rien. Je n'ai pas besoin de vous dire que votre gloire m'est chère; je pourrais ajouter plus chère que la mienne : car je commence depuis peu à trouver que mon mérite, comme poète, a été singulièrement exagéré; et, dans tous les cas, j'en ai fini. Je puis vous dire (ce que je ne dirais pas à tout le monde) que mes deux derniers ouvrages ont été écrits, « *la Fiancée* » en quatre jours (1) et « *le Corsaire* » en dix : ce que je regarde comme un aveu humiliant, en ce qu'il y a manque de jugement de ma part à publier, et manque de jugement dans le public à lire des choses qui ne peuvent être assez mûries pour fixer long-temps l'attention.

» Je n'ai pas la moindre crainte que vous vous pressiez trop, et encore moins que vous veniez à échouer. Mais je

(1) Lord Byron n'entend parler ici que de la première ébauche de ce poème, car les additions qu'il y fit lui prirent beaucoup plus de temps. *Le Corsaire*, au contraire, fut composé d'un seul jet, et avec une rapidité qui serait presque incroyable, si son propre témoignage et celui de son éditeur n'en faisaient foi. Il écrivait environ deux cents vers par jour; et cette facilité, jointe à la beauté de cette œuvre, confirme l'observation de Rousseau : qu'écrire *par passion*, mène plus vite à la perfection que tous les moyens de l'art.

crois qu'un an est plus de temps qu'il n'en faut pour la composition d'un poème, dont vous ne voulez pas faire un poème épique; et le « *Nonum prematur* » d'Horace devait être destiné à venir après la résurrection, ou tout au moins pour une génération douée d'une plus longue vie que la nôtre. Je m'étonne ce que nous aurions de *lui*, s'il eût suivi ses doctrines à la lettre. La paix soit avec vous!

## AU MÊME.

12 MARS 1814.

« . . . . Je n'ai rien dans le genre que vous me demandez, si ce n'est les *fameux vers*, « *les Pleureurs*, » que vous pouvez insérer dans votre *Post-Bag*, si vous en avez envie. Je désire les répandre le plus possible. Quant aux *Réflexions sur le Caveau* (1), c'est autre chose; elles sont répréhensibles en justice, et il y aurait péril pour qui les publierait; mais les *Larmes* me paraissent avoir un droit imprescriptible à être recueillies, et l'éditeur (quel qu'il soit) pourra même y joindre une note facétieuse, si bon lui semble.

» Je ne conçois pas comment « *le Caveau* » a circulé si vite. C'est par trop *farouche*; mais pour dire la vérité, mes satires ne sont pas badines. J'ai en tête le plan d'une épître *contre lui* et *à lui*; et s'ils ne se tiennent un peu plus tranquilles, je la leur lance. J'y aurai peu de chose, ou plutôt je n'y aurai rien à dire sur *moi-même*. Quant à la gaité et au

(1) Il s'agit des vers pleins d'amertume qu'il fit à l'occasion de l'ouverture du caveau où étaient déposés les restes d'Henri VIII et de Charles I<sup>er</sup>. Les voici :

« Célèbres par leur mépris des liens les plus sacrés, vois Charles sans tête et Henri sans cœur, couchés l'un près de l'autre; entre eux s'élève une chose qui tient aussi le sceptre; elle agit, elle règne : roi, excepté de nom. Charles, pour son peuple, Henri, pour sa femme, en lui ressuscitent deux tyrans à la fois. La justice et la mort ont en vain confondu leur poussière, chaque royal vampire se réveille et revit. Ah! quelle garantie nous offrira la tombe, si celle-ci vomit le sang et la poussière dont se pétrit un Georges. »

ridicule, ce n'est pas mon fort ; mais je suis en fonds d'acrimonie et de mépris, et avec Juvénal devant moi, je pourrai bien lui faire un sermon tel que de long-temps il n'en a entendu à la cour. D'après certains détails que le hasard m'a fait découvrir, je pourrai lui dire ce qu'il est ; je le connais bien.

» *P. S. Réfléchissez encore* avant d'ajourner votre poème. Il y a un jeune homme ( plus âgé que moi pourtant, mais plus jeune comme poète ), appelé G. Knight, qui arrive avec un volume de Contes orientaux, écrits depuis son retour, car il a visité le pays. Il me consulta l'été dernier, et je l'engageai à écrire un conte dans chaque rythme poétique, sans avoir alors aucune intention de le faire moi-même. Depuis cette époque, dominé par l'habitude de composer pendant les agitations de la fièvre, il se trouve que je l'ai devancé dans la variété des mesures ; mais mon intention n'y était pour rien. Je n'ai pas vu ces contes et j'en ignore entièrement les sujets ; je sais qu'il a aussi quelque dame dans un sac, comme le Giaour : il me l'a dit dans le temps.

» Le meilleur moyen de me faire oublier du public serait de l'occuper de vous. Vous ne pouvez supposer que je voulusse vous engager à publier, si je croyais que vous ne réussissiez point. Je n'ai réellement pas de jalousie littéraire, et je crois que jamais homme n'a formé de vœux plus chauds pour le succès d'un ami, que ceux que je fais pour vous. C'est aux *doctes d'un certain âge* à « s'irriter du voisinage d'un confrère, » et avant que cette maladie puisse nous atteindre, il faudra qu'il s'écoule plus d'années qu'il ne nous sera peut-être donné d'en compter. Je voudrais que votre ouvrage parût, avant que le public fût fatigué de sujets orientaux. »

A M. MURRAY.

12 mars 1814.

« Je n'ai pas le temps de lire le manuscrit (1) en entier,

(1) Une longue et grave satire, intitulée : *P'Anti-Byron*. M. Murray l'avait

mais ce que j'en ai vu , tant en vers qu'en prose , me paraît fort bien écrit ; et quoique je ne puisse pas me porter juge ( du moins juge impartial ) de cet ouvrage , je n'y trouve rien qui , par rapport à *moi* , doive vous faire hésiter à l'imprimer. Si l'auteur n'est pas le docteur Busby lui-même , je pense que , dans son propre intérêt , il a tort de le dédier aux souscripteurs de ce dernier ; et au fait , je ne vois pas ce que le docteur Busby a à faire là-dedans : si ce n'est en sa qualité de traducteur de Lucrèce , des doctrines duquel il n'est certainement pas responsable. Je vous dis franchement et avec toute sincérité que , si cette satire doit être publiée , il n'existe aucune raison pour vous empêcher de vous en charger ; je crois , au contraire , que la meilleure preuve que vous puissiez me donner de la bonne opinion que vous avez de ma candeur , c'est d'imprimer et de répandre cet ouvrage ou tout autre , m'attaquant loyalement et sans intentions perfides.

» Il y a un point sur lequel l'auteur se trompe ; je ne suis pas *athée* : mais s'il pense que j'ai publié des principes qui tendent à l'athéisme , il a parfaitement le droit de les réfuter. Imprimez la satire , je vous en prie ; je ne me pardonnerais jamais d'y avoir mis empêchement.

» Faites mes compliments à l'auteur , et dites-lui que je lui souhaite du succès ; ses vers en méritent ; et je serais le dernier à soupçonner la pureté de ses motifs.

» *P. S.* Si ce n'est pas *vous* qui la publiez , ce sera quelque autre. Vous ne pouvez me supposer des sentiments assez étroits pour reculer devant une discussion. Je répète , une fois pour toutes , que , d'après ce que j'en ai lu , le poème me paraît bon , et c'est le seul côté que vous deviez envisager. Il est plaisant que *huit lignes* en aient fait naître *huit mille* ! y compris tout ce qu'on a déjà dit et tout ce qu'on dira sur ce sujet ! »

envoyée à lord Byron , en le priant ( pas sérieusement , je crois ) de lui dire sa pensée sur la convenance qu'il y aurait à l'imprimer.

## A M. MOORE.

9 avril 1814.

« Je ne fais que d'arriver à Londres; vous en pouvez conclure que je m'en étais absenté. Pour me donner de l'exercice, j'ai boxé tous les jours avec Jackson pendant le dernier mois. J'ai aussi beaucoup bu; entre autres une fois au « Cocotier » avec trois de mes amis, depuis six heures du soir, jusqu'à quatre et même jusqu'à cinq heures du matin. Nous avons sablé Bourgogne et Champagne jusqu'à deux heures de la nuit; puis soupé, et enfin pris un punch à la régence, composé de Madère, d'eau-de-vie et d'une infusion de thé vert; toute eau pure étant expressément défendue. Que dites-vous de cette nuit-là? Je ne me suis pas une fois levé de table, avant de reprendre le chemin du logis, que j'ai regagné seul, et à pied, au grand mépris de deux voitures qu'on avait crues d'une rigoureuse nécessité pour le transport de nos personnes. Je me porte fort bien, mais on prétend que de pareilles parties ruinent ma constitution.

» J'ai aussi plus ou moins enfreint un petit nombre des commandements *favoris*; mais je veux me convertir et me marier, si je trouve une femme qui veuille de moi. En attendant, je me suis à demi tué l'autre jour en avalant le soir une hure de sanglier, que j'ai mis je ne sais combien de temps à *in-digérer*. Toute cette gourmandise était en l'honneur du Carême; je ne mange point de viande de l'année, excepté durant votre jeûne solennel. J'ai été, et je suis encore très supportablement amoureux: mais nous reviendrons à cela, ci-après.

» Mon cher Moore, dites ce qu'il vous plaira dans votre préface: jetez la balle à qui vous voudrez; à moi-même si vous en avez envie. Me croyez-vous, parbleu! de la *vieille école*? si l'on ne peut plaisanter de ses amis, de qui s'amuserait-on? Je n'ai pas vu\*\*\*. Je n'étais pas en ville lorsqu'il vint chez moi; mais vous n'avez rien à craindre de lui.



Il sera correct, châtié, et ainsi de suite; mais je doute fort qu'il ait « cette grâce qui est hors de l'atteinte de l'art; » et quand il en serait autrement, ne vous déferez-vous jamais de cette insupportable modestie? Quant à Jeffrey, il est beau de sa part de parler en bien d'un ancien adversaire; une âme basse ne l'eût pas osé. Tout le monde est prêt à rétracter un éloge; mais si je ne parlais pas ici de ce qui me touche, j'ajouterais que peu de gens ont assez de force d'âme pour révoquer leur censure, ou la faire suivre de louanges.

» Que pensez-vous de la Revue de *Levis*? Comme invective, elle surpasse le *Bag*, et ma grenade lancée à la main; je tiens de bonne part qu'elle a donné des spasmes à toute la cour. . . . .

» Plus de vers *pour*, ou plutôt *de* moi. J'ai dit adieu à ce théâtre; on ne me reverra plus sur ses planches. J'ai eu mon jour, et il est fini. Ce qui peut m'arriver de mieux, et que même je désire, c'est qu'on dise dans la Biographie britannique que j'aurais pu être poète, si j'eusse voulu continuer et m'amender. Ma grande consolation, c'est que la célébrité momentanée que j'ai eue, a été arrachée au monde en dépit de ses doutes, de toutes ses opinions, de tous ses préjugés. Je n'ai flatté aucune des puissances régnautes; jamais je n'ai caché une seule pensée que j'eusse envie d'émettre. On ne peut dire que je me sois plié aux temps, ni aux sujets populaires (comme Johnson, ou je ne sais qui, l'a dit de Cleveland); ce que j'ai acquis, l'a été aux dépens d'autant de faveur personnelle que possible: car je crois que jamais barde ne fut plus impopulaire, *quoad homo*, que moi. Maintenant mon rôle est joué, « *Ludite nunc alios.* » Que tous aillent au diable, puisque cela leur plaît, et se disputent bravement le soufre éternel des enfers!

» Ah! j'allais oublier de vous parler d'un long poème, d'un « Anti-Byron, » qui va paraître pour prouver que j'ai formé une conspiration afin de renverser, par *rimes*, la

religion et le gouvernement, à quoi j'ai déjà fait de grands progrès ! Du reste, ce n'est ni injurieux ni diffamatoire, mais sérieux et éthéré. Je ne me doutais pas de mon importance, jusqu'à ce que cette sublime production soit venue me traiter comme un petit Voltaire. Murray n'a pas voulu l'imprimer, ce qui est une sottise, et je le lui ai dit ; « assez d'autres s'en chargeront. » En voilà trop là-dessus.

» Votre projet d'aller en France est fort bon ; mais décidez-vous plutôt pour l'Italie. Tous les Anglais vont inonder Paris. Choisissez Rome, Milan, Naples, Florence, Turin, Venise, ou la Suisse, et je me marie pour m'établir près de vous ; et du sein de notre paradis nous écrirons un nouvel « *Inferno*. » Pensez à cela, je vous prie. Sérieusement, j'achète une femme et un anneau, je prononce la formule, et nous nous fixons sur les bords de l'Arno, du Pô, ou du golfe Adriatique.

» Hélas ! Napoléon, ma pauvre petite pagode, est descendu de son piédestal ! On dit qu'il a abdiqué. Il y a là de quoi arracher des larmes d'airain fondu des yeux de Zatanai. Quoi ! « baiser la terre sous les pas du jeune Malcolm, puis subir les imprécations de la populace (1) ! » Je ne puis supporter une catastrophe si avilissante. Il faut que je m'en tienne à Sylla, car mes favoris modernes ne font pas si bien que lui. Ils abdiquent, mais d'une autre façon. Santé et prospérité, mon cher Moore.

» *P. S.* La *Quarterly Review* vous cite souvent dans un article sur l'Amérique. Tous ceux que je connais s'informent de vous et des vôtres. Quand leur répondrez-vous donc en personne ? »

Lord Byron ne persévéra pas long-temps dans sa détermination de ne plus écrire, comme on le verra par le billet suivant adressé à M. Murray.

10 avril 1814.

« J'ai fait une ode sur la chute de Napoléon ; je la copie-

(1) *Macbeth*.

rai et vous en fais présent, si vous en voulez. M. Merivale en a vu une partie et l'approuve. Vous pouvez la montrer à M. Gifford, et l'imprimer ou ne pas l'imprimer, comme il vous plaira. Cela ne tire pas à conséquence ; elle ne contient rien en faveur de Bonaparte, ni aucune allusion à notre gouvernement ou à celui des Bourbons. »

12 avril 1814.

« Je vous envoie un petit nombre de notes et quelques légers changements avec une épigraphe de Gibbon que vous trouverez singulièrement appropriée au sujet. Un ami *bien-veillant* vient de me dire qu'il y a eu une sortie virulente contre *nous* dans l'*Antijacobin Review*. Vous ne me l'avez pas envoyé, mais il faut que je l'aie, car je suis dans cet état de langueur où un accès de colère fait grand bien. »

#### A M. MOORE.

Albany, 20 avril 1814.

« Je suis fort aise d'apprendre que vous quittez Mayfield si prochainement. J'ai été dupe de la première partie de votre lettre (1). A peine sais-je encore à quoi m'en tenir au sujet de vos ironies. Je ne dirai rien du *choc*, sinon qu'il n'a été accompagné d'aucun mouvement d'*humeur*; car étant tou-

(1) Voici le commencement de cette lettre :

« Avez-vous lu l'ode à Napoléon ? Je pense qu'elle est de F...g...d ou de Rosa-Mathilda. Les portraits hardis, et tracés de main de maître, de tous les tyrans qui ont précédé Napoléon, sont d'une vigueur qui me porterait à nommer Rosa-Mathilda; mais, d'un autre côté, cette puissante intelligence de l'histoire, etc., etc. » Après avoir prolongé un peu ce plaisant parallèle, j'ajoutai : « Je voudrais bien savoir ce que vous en pensez ? Quelques uns de mes amis veulent attribuer cette ode à l'auteur de *Childe-Harold*; mais ils ne sont pas aussi versés que moi dans les écrits de F...g...d et de Rosa-Mathilda, et ils semblent en outre avoir oublié que *vous* avez promis, il y a environ un mois, de ne plus écrire pendant des années entières. »

Je ne cite ce badinage que pour prouver jusqu'à quel point on pouvait le plaisanter, même sur les points où il avait quelque susceptibilité.

jours disposé à croire un critique sur paroles, et encore plus un ami, je ne doute pas que j'aie écrit d'absurdes folies dès qu'ils me le disent. Dans mon pacte avec le public, il y avait une restriction mentale en faveur des *anonymes*; et même quand je ne me serais pas ménagé ce faux-fuyant, il m'eût été *physiquement* impossible de résister à une tentation aussi forte, et de passer sous silence cette époque de bassesse triomphante. C'est une maudite affaire; et après tout, je penserai mieux des vers et de la raison, et beaucoup moins bien de vos personnages héroïques; à moins que l'île d'Elbe ne devienne un volcan, et ne le lance de son sein. Je ne puis croire que tout soit fini. Mon départ pour le continent dépend en quelque sorte des affaires continentales. J'ai reçu deux invitations pour la campagne, auxquelles je ne sais comment répondre. En attendant j'ai acheté un aras et une perruche, et j'ai fait emballer mes livres. Tous les jours je fais des armes et je boxe : je sors très peu.

» A l'heure qu'il est, L\*\*\* roule en triomphe dans Piccadilly, escorté de toute la pompe et de toute la racaille qui suit la royauté. On m'avait offert des places pour voir le cortège, mais après avoir vu un sultan se rendre à la mosquée et recevoir un ambassadeur, la vue d'un roi très chrétien a peu d'attraits pour moi : quoique dans quelque future année de l'hégire, j'aimerais à visiter les lieux où il aura régné, bientôt après une seconde révolution, et une heureuse souveraineté de deux mois, dont les dernières six semaines se seront passées en guerre civile. »

A M. MURRAY.

21 avril 1814.

« Recevez mes sincères remerciements avec les lettres que je vous renvoie. Vous savez que je suis un jacobin, et que je ne pourrais ni porter du blanc, ni assister à l'installation de Louis XVIII.

» Voilà de tristes nouvelles , qui en tout temps auraient été pénibles pour les *affligés*, et qui le deviennent doublement aujourd'hui. Je parle de la sortie de Bayonne.—Pressez donc Moore de paraître. »

» P. S. Perry m'adresse des compliments aujourd'hui ; mais il aurait aussi bien fait de taire le nom. N'importe ; on ne pourra que me jeter à la tête le vieux reproche d'être peu d'accord avec moi-même , et je le leur permets , quant à ce qui regarde ma promesse de ne plus écrire. *Désormais* , cependant je tiendrai ma parole. Il n'a fallu rien moins qu'une circonstance aussi irrésistible que celle-ci , pour m'y faire manquer. »

M. Murray ayant prié lord Byron de donner un peu plus d'étendue à son Ode afin de ne pas encourir les frais de timbre auxquels est soumise toute publication qui n'excède pas une feuille , il ajouta plusieurs stances. Trois sont restées jusqu'ici inédites , et ne valent la peine d'être citées que pour le sentiment qui les dicta :

17.

« Il fut un jour — il fut une heure , — alors que toute la terre était la Gaule et que la Gaule était à toi , où abdiquer cette immense puissance eût été un acte de gloire plus pur que les exploits de Marengo , et eût doré ton déclin , à travers le long crépuscule des siècles , et en dépit de quelques nuages passagers.

18.

» Mais tu voulus être roi , et revêtir les robes de pourpre , comme si ce puéril attirail pouvait te délivrer du souvenir. Où est aujourd'hui cette parure flétrie ? Où sont les oripeaux que tu aimais à porter , l'étoile , le cordon , le diadème ? Vain et capricieux enfant du pouvoir ! dis , que sont devenus tes hochets ? te les a-t-on ravis ?

19.

» Où l'œil fatigué de contempler les grands se reposera-

t-il, s'il ne rencontre que misère ou coupables grandeurs? Il en est *un* pourtant, le premier, le dernier, le meilleur; le Cincinnatus de l'Occident, que l'envie n'ose flétrir, et qui légua aux hommes le nom de Washington pour les faire rougir de n'en avoir eu qu'un. »

Un poème de M. Stratford-Canning intitulé « *Bonaparte* » ayant paru peu après l'ode de Byron, ce dernier écrivit à M. Murray, avant d'en connaître l'auteur :

26 avril.

« Je ne devine point de qui peut être ce poème, mais il est énergique et beau, et vaut un millier d'odes de ma façon, ou de tout autre. Après l'avoir lu, j'ai regretté d'avoir écrit la mienne. Je le dis très sincèrement, quoique peu habitué à me traiter avec humilité.

» Je n'aime pas du tout les stances additionnelles; il vaudrait mieux les laisser de côté. Dans le fait, je ne puis jamais faire ce qu'on veut que je fasse, quelque *bonne volonté* que j'y apporte. Au bout d'une semaine mon intérêt pour le sujet diminue, cela vous expliquera pourquoi je n'ai pu mieux faire pour votre post-scriptum du droit de timbre.

» La *Revue S.* est fort polie : mais qu'entendent-ils en disant que *Childe-Harold* ressemble à *Marmion*? et puis que le *Giaour* et la *Fiancée* ne ressemblent *pas* à Scott? Certes, mon intention n'a jamais été de le copier; mais s'il y a quelque ressemblance, elle doit plutôt se trouver dans les deux poèmes où j'ai adopté son genre de versification. Ils font pourtant au *Corsaire* la grace de trouver qu'il ne ressemble à rien. Je m'étonne presque qu'il s'en soit si bien tiré.

» Si jamais j'ai produit quelque chose d'original, c'est *Childe-Harold*, que je préfère toujours à toutes mes autres productions, après la première semaine. Hier j'ai lu les *Bardes anglais*; à part la *malice*, c'est la *meilleure*. »

Vers cette époque, lord Byron prit une résolution, en apparence extraordinaire et précipitée, mais que la situation

de son esprit peut expliquer. Pendant deux ans, il avait reçu du public un tribut d'admiration si vif et si unanime, qu'on eût pu croire que ce sentiment se montrerait inépuisable pour lui. Mais l'admiration est un impôt dont la plupart des hommes ne sont que trop impatientes de s'affranchir. L'œil se lasse de contempler long-temps le même genre de prodige, et après avoir suivi avec délices une élévation rapide, attend et épie la chute presque avec une égale impatience. La réputation de lord Byron commençait déjà à éprouver les suites de cet éclat dont il était depuis long-temps environné. Même parmi ses nombreux admirateurs, il se trouvait des hommes qui, sans aller jusqu'à la censure, étaient bien aises de se reposer de l'activité des éloges; tandis que ceux qui n'avaient accordé leur approbation qu'à regret, profitaient de ces symptômes de satiété pour prodiguer le blâme.

La grande rumeur qu'avaient produite, au commencement de cette année, ses vers à la princesse Charlotte, marqua l'instant où le venin caché commença à se répandre; et le ton dénigrant et dédaigneux que ses ennemis affectaient de prendre en parlant de ses vers, quelque vil et absurde que fût le sentiment qui le dictait, était précisément le genre d'attaque qui pouvait le plus blesser son esprit irascible et inquiet. Tant qu'ils se bornèrent à noircir son caractère moral et social, leurs libelles, loin de l'offenser, vinrent au contraire à l'appui des couleurs rembrunies sous lesquelles il aimait à se représenter. Son ambition, d'une nature si étrange et si directement opposée à celle des autres hommes, semblait même y puiser de la satisfaction. Mais le mépris qu'ils affichèrent pour son génie, joint au peu de confiance qu'il avait en ses facultés, l'aigrit et le troubla; c'était le premier échec qu'il éprouvait dans sa carrière triomphale; les premiers sons de mauvais augure qu'il entendait. S'il eût été alors occupé de quelque nouvelle entreprise, le sentiment de sa force, que jamais il n'appréciait à sa juste valeur que lorsqu'il la mettait en œuvre, lui eût fait oublier

ces humiliations passagères. Mais, en déclarant au public qu'il faisait de longs adieux à la poésie, il s'était fermé la seule source où son cœur puisait des consolations et reprenait de l'énergie; il s'était condamné à l'inactivité, et au supplice de nourrir son esprit des sarcasmes de ses ennemis, sans pouvoir se venger lorsqu'ils insultaient son caractère personnel. Trop disposé à tomber d'accord avec eux lorsqu'ils faisaient peu de cas de son génie : « Je crains, disait-il (dans une de ses lettres où il est question de ces attaques), que ce que vous appelez des *vétilles* ne soient choses dites fort à propos et pleines de sens : et pour vous parler franc, je commence depuis peu à me ranger de leur avis. »

Il n'est pas étonnant que, dans cette pénible situation d'esprit, mal déguisée sous une apparence de gaieté et de dédain philosophique, il ait pris tout-à-coup la détermination, non seulement de ne plus écrire, mais de racheter la propriété de ses ouvrages, et de supprimer jusqu'à la dernière page de ce qu'il avait fait.

A la première annonce de ce dessein, M. Murray douta que lord Byron parlât sérieusement; mais la lettre suivante qui renfermait une traite du montant de l'achat des manuscrits, l'obligea d'y croire.

#### A M. MURRAY.

Albany, 29 avril 1814.

« MONSIEUR,

» Je joins à ma lettre une traite pour l'argent; dès que vous l'aurez touché, renvoyez-moi l'acte passé entre nous. Je vous dégage des mille guinées dont nous étions convenus pour *le Giaour* et *la Fiancée*; maintenant tout est fini.

» Dans le cas où il me surviendrait quelque malheur, vous serez libre d'agir selon vos désirs; mais, à l'exception de deux exemplaires de chacun de ces poèmes, et qui ne doivent être que pour *vous seul*, j'exige que tous les autres soient



détruits, et que les annonces soient à l'instant retirées. Je rembourserai volontiers tous les frais que ces démarches pourront entraîner. Il serait peut-être convenable d'assigner quelque raison à ce changement. Je n'en ai point à donner, si ce n'est mon caprice; et d'ailleurs, je ne regarde pas la chose comme assez importante pour avoir besoin d'explication. Il est inutile de vous assurer que mes œuvres ne seront jamais publiées avec mon consentement, soit directement, soit indirectement, par un autre éditeur que vous. Je suis parfaitement satisfait, et ai tout lieu de l'être, de la manière dont vous vous êtes conduit dans tous les rapports d'éditeur et d'auteur qui ont existé entre nous.

» J'aurai beaucoup de plaisir à conserver votre connaissance et à vous regarder comme un ami.

» Croyez que je suis très sincèrement et à juste titre ,

» Votre dévoué et obéissant serviteur ,

» BYRON. »

« *P. S.* Je ne crois pas avoir tiré pour une somme trop forte sur Hammersly : si pourtant il en était ainsi, j'ai le surplus à ma disposition chez Hoares. Il y a un déficit de cinq guinées dans le montant de la traite; je les ajouterai lorsque vous aurez touché les fonds. — Aussitôt après le paiement, pas auparavant, vous me ferez plaisir de me renvoyer les titres de propriété. »

Dans un pareil état de choses, M. Murray jugea, et avec raison, que sa meilleure ressource était d'en appeler à la bonté et à la délicatesse de lord Byron. La lettre suivante montrera avec quelle facilité ce moyen lui réussit.

1<sup>er</sup> mai 1814.

« MON CHER MONSIEUR ,

» Si votre lettre est sérieuse, et si mes intentions doivent vous exposer à des inconvénients réels, n'en parlons plus; déchirez ma traite, et continuez : nous nous en tiendrons à

nos premiers arrangemens. Que j'aie vivement désiré la suppression de mes écrits est on ne peut plus vrai ; mais ce désir ne me fera point compromettre les intérêts d'autrui, et surtout les vôtres. Quelque jour je vous dirai la cause d'une résolution en apparence si extraordinaire. Pour le moment, il suffit qu'à votre prière je consente à la rétracter ; et comme elle a paru vous donner quelque inquiétude, je m'empresse de vous rassurer.

» Je suis, etc. »

Pendant le temps que je passai en ville cette année, nous nous voyions presque tous les jours ; et plus je pénétrais dans le secret de son caractère et de ses qualités, plus je me sentais disposé à prendre intérêt à ce qui le regardait. Ce n'était pas qu'il n'y eût en lui fort à blâmer et fort à regretter, mais ses défauts mêmes avaient de la candeur, et il ne cherchait jamais à les justifier. Le spectacle faisait à cette époque son amusement favori ; nous avons vu avec quel enthousiasme il parle du talent de Kean. Lady J. devait assister avec une nombreuse société, dont nous faisons partie, à la représentation donnée le 25 mai au bénéfice de cet acteur ; mais lord Byron tenait si fortement à jouir de la pièce sans que rien en pût distraire son attention, qu'il prit une loge à part, où il n'admit que moi, quoique toutes les autres fussent tellement pleines qu'on y suffoquait. Le lendemain il envoya cinquante guinées à Kean (1), et peu de temps après il lui fit présent d'une très belle tabatière et d'une riche épée turque.

L'effet que produisait sur son esprit le jeu passionné et énergique de Kean, était si violent, qu'en le voyant repré-

(1) Il portait alors si loin son enthousiasme pour cet acteur, que, lorsque miss O'Neil parut, il devint non seulement jaloux de sa réputation, qui jetait momentanément dans l'ombre celle de son favori, mais refusa même d'aller la voir jouer de peur de se convertir.

Dans ses *Pensées détachées*, il dit, en parlant de divers acteurs : « Cooke était le plus naturel, Kemble le plus surnaturel, et Kean tient le milieu entre les deux. Mais madame Siddons les valait tous ensemble. »

senter sir Gilles Overreach, il prit une espèce d'attaque convulsive. Quelques années plus tard, étant en Italie, il fut aussi fortement remué en assistant à la représentation de *Mirra*, tragédie d'Alfieri ; il cite lui-même ces deux exemples, comme les seuls moments de sa vie où il ait été si puissamment ému par quelque chose au-dessous de la réalité...

Les lettres suivantes font partie de celles que je reçus de lui pendant mon séjour à la ville.

A M. MOORE.

4 mai 1814.

« Je voudrais bien que les gens ne tronquassent pas leurs repas. N'était-ce pas un *dîner* (1) qu'on nous avait proumis ? et on nous donne ces maudites *sandwichs* aux anchois !

» Votre diable de voix m'avait mis en train d'être sentimental, et m'a presque rendu amoureux d'une jeune personne qui, pendant que vous chantiez, déclarait ne pouvoir souffrir la musique. Mais, la chanson finie, ma passion peut attendre jusqu'à ce que la *pucelle* soit plus sensible à l'harmonie.

» Allez-vous ce soir chez lady Jersey ? Il y aura beaucoup de monde, et l'on ne vous imposera pas « d'amollir les rochers, etc. » Demain et samedi on donne *Othello*. Quel jour prendrons-nous ? Quand vous verrai-je ? Si vous venez, que ce soit vers quatre heures. Adieu. »

4 mai 1814.

« MON CHER TOM,

» Vous m'avez demandé des paroles pour un air, et je vous envoie un essai qui m'a coûté plus que de la peine, et

(1) Lord R. nous avait invités à dîner chez lui *après* le spectacle. Cette innovation plut beaucoup à Byron, mais le prétendu dîner s'étant borné à un assez maigre souper, il en prit occasion de railler.

qui probablement n'en vaudra que moins celle que vous prendriez à le mettre en musique. Si cela est, jetez au feu sans faire de phrase.

## 1.

» Je ne puis prononcer, écrire ou murmurer ton nom ; il y a de la douleur dans l'accent, il y a crime à le faire connaître ; mais les pleurs qui brûlent mes joues trahissent les pensées profondes qui habitent dans le silence du cœur.

## 2.

» Trop courtes pour notre passion, trop longues pour notre paix furent ces heures, dont l'amertume ou la joie ne peuvent s'évanouir ! Nous nous sommes repentis, nous avons abjuré, nous avons rompu notre chaîne ; nous nous séparerons de nouveau pour nous rejoindre, pour nous unir encore.

## 3.

» Oh ! qu'à toi soit le bonheur et à moi seul le crime ! Pardonne, chère adorée ! ou, si tu veux, fuis-moi ; mais le cœur qui t'appartient expirera sans souillure, et les hommes ne le briseront pas, quoique d'un mot tu puisses l'anéantir.

## 4.

» Mon ame restera irascible avec les superbes, mais humble avec toi, quelle que soit sa ténébreuse amertume ; et les jours passeront aussi vite, et les moments seront plus doux, assis auprès de toi, que si nous avions des mondes à nos pieds.

## 5.

» Un soupir de ta douleur, un regard de ton amour, m'éloignera ou m'appellera, sera mon châtiment ou ma récompense ; et, si la foule sans cœur s'étonne de me voir plier, tu lui diras que c'est pour *toi* ! »

## CHAPITRE XVII.

Régime de lord Byron. — La gazette de Java. — Un commencement de cour. — Une justification. — Les souverains alliés en Angleterre. — Prétendue démence de Napoléon. — *Waverley*. — Hogg, le berger d'Ettrick. — Fureur de Byron contre une bouteille d'encre. — Querelle avec un comédien ambulat. — Le revenant de Newstead. — Projet d'une collection des poètes vivants par M. Murray. — Avis que lui donne lord Byron. — Johanna Southcote, prophétesse. — Les Pourquoi. — Lord Byron demande miss Milbanke en mariage. — Il est agréé. — Sa joie. — L'anneau de sa mère. — Les préparatifs. — Le dédit. — Hommage public rendu à lord Byron.

« On donne *Othello* ce soir ; j'ai pris une loge, et je vous en envoie le billet pour vos amis, les R. . . Je vous recommande surtout de leur *recommander* d'y passer une demi-heure, ne fût-ce que pour voir le troisième acte ; ils n'en trouveront pas facilement une autre occasion. Nous ne pouvons pas y aller, moi du moins ; ainsi personne ne les dérangera. Leur enverrez-vous le billet ? Il aura meilleure grace venant de votre main que de la mienne.

» Je ne suis pas en bonne disposition, mais je tâcherai de dîner avec vous chez \*\*\* ; puis nous aurons de la musique et Covent-Garden si nous voulons. Ma loge est à vous si vous avez envie de voir débiter une jeune personne de seize ans, dans *l'Enfant de la Nature* (1). »

Dimanche matin.

« N'était-ce pas la perfection même que ce Iago ? son dernier regard surtout. J'étais à l'orchestre, et très près de lui, et jamais je ne vis une figure anglaise moitié si expres-

(1) Miss Foote.

sivc. Je ne connais pas de jouissance *immatérielle* plus ravissante que de voir bien jouer. Comme il convient qu'il existe d'autres bonnes pièces que celles de Shakspeare, je voudrais que vous ou Campbell en fissiez une. Quant à nous autres « jeunes gens, » nous n'avons pas assez de cœur.

» Le *Champion* vous a maltraité, n'est-il pas vrai ? J'ai eu mon tour aujourd'hui, et au point de *choquer* l'éditeur. La critique est bien faite ; mais, comme la poésie n'est pas en ce moment ma passion dominante, et que chez moi le serpent d'Aaron a dévoré tous les autres, je suis très pacifique. Je vous envoie ce journal auquel je compte m'abonner. »

#### A M. MOORE.

« Allez-vous ce soir chez lady Cahir ? Si vous y allez, faisons comme toutes les fois que nous voguons vers les mêmes folies, — embarquons-nous dans le même « navire frété de fous. » Je me suis couché à cinq heures du matin, et levé à neuf. J'ai la tête pesante de n'avoir presque pas dormi depuis trois ou quatre nuits ..... Rappelez-vous que demain nous soupions ensemble, et que nous verrons Kean.

» *P. S.* Le pugilat commence à deux heures. »

Le souper dont il parle ici eut lieu chez Watier, au club, où il s'était depuis peu fait agréer. Je m'y arrêterai un instant pour donner une idée de la manière irrégulière dont il se nourrissait, et qui peut, jusqu'à un certain point, expliquer les fréquents dérangements de sa santé. Lord R. devait nous rejoindre, mais il ne vint pas et nous soupâmes seuls. Ayant pris sur moi d'ordonner le repas, sachant que depuis deux jours lord Byron ne se soutenait qu'avec des biscuits secs, et en mâchant du mastic pour calmer son appétit, j'ordonnai qu'on nous servit copieusement de deux sortes de poisson pour le moins. Mon compagnon s'en tint aux homards, et en dépêcha deux ou trois en prenant alternativement un

petit verre d'eau-de-vie blanche et très forte, et un grand verre d'eau très chaude, et revenant ensuite à l'eau-de-vie pure dont il but environ six petits verres, et sans l'aide de laquelle il paraissait craindre de ne pas digérer ses homards. Nous bûmes ensuite chacun une bouteille de vin de Bourgogne, et vers les quatre heures du matin nous rentrâmes.

Entre autres nuits du même genre, je me rappelle qu'un soir, revenant de quelque assemblée à une heure du matin, nous vîmes briller de la lumière aux fenêtres de la taverne où il allait le plus régulièrement autrefois, dans Bond-street. Nous convinmes de nous y arrêter et d'y souper. En entrant, nous y trouvâmes un de ses anciens amis qui se joignit à nous, et notre pitance ordinaire de homards, d'eau-de-vie et d'eau chaude, ayant été apportée, nous ne nous quittâmes qu'au point du jour.

## A M. MOORE.

23 mai 1814.

« Je vous envoie la gazette de Java, du 3 juillet 1813, que Murray vient de me faire remettre. Auriez-vous cru que vous et moi (car c'est de *nous* qu'il s'agit) nous eussions fait mettre les armes à la main aux guerroyants journalistes de l'Océan indien ? Cela ne ressemble-t-il pas à de la gloire, presque à la postérité ? C'est quelque chose que de savoir qu'à cinq mille milles de distance des écrivains se querellent à notre sujet, tandis que nous vivons en si bonne intelligence ici. En venant, mettez la gazette dans votre poche ; elle vous fera rire autant que moi. »

Il revient plus d'une fois à cette circonstance dans le journal qu'il recommença à tenir après son départ d'Angleterre ; et par une légère erreur de mémoire, il dit m'avoir donné cette gazette, et non me l'avoir envoyée.

« En 1814, comme Moore et moi allions dîner chez lord Jersey, je tirai de ma poche la gazette de Java, dans laquelle il y avait une discussion sur nos mérites respectifs comme

poètes. Il était amusant de penser que nous étions au loin le sujet de querelles, tandis que nous allions nous mettre à table en si bonne harmonie. Il est vrai que les papiers avaient six mois de date. »

### A M. MOORE.

31 mai 1814.

« Comme il est probable que je ne vous verrai pas d'aujourd'hui, je vous écris pour vous prier de rester à la ville jusqu'à dimanche, pourvu que cela ne dérange point vos projets. Ce n'est pas seulement moi que vous obligerez, mais beaucoup d'autres personnes qui vous regrettent vivement. Pour moi, je ne puis que répéter que je voudrais que vous restassiez long-temps avec nous, ou que vous ne vinssiez pas du tout. Ces courts instants de réunion ne servent qu'à rendre la séparation plus amère.

» Je crois que vous pensez que je n'ai pas rendu justice à cette Alpha et Omega de beauté avec laquelle vous vouliez m'unir. Mais en vous rappelant ce que sa sœur a dit à ce sujet, vous vous étonnerez moins que mon orgueil ait pris l'éveil; d'autant plus qu'il ne s'est passé entre votre héroïne et moi que les galanteries qui se débitent d'habitude. Si lady\*\*\* avait paru désirer ce mariage, ou seulement ne pas s'y opposer, il est fort possible que je me fusse marié (si la jeune personne y avait consenti) avec la même indifférence qui a déjà glacé « la mer Noire » de toutes mes passions. C'est cette indifférence qui me rend si incertain, et en apparence si capricieux. Je ne suis point avide de nouveaux objets, mais rien ne produit sur moi une impression assez profonde pour fixer mes désirs.

» Je n'éprouve point de dégoûts, mais je reste indifférent à tout ce qui attire les autres. La preuve en est que les obstacles les plus légers suffisent pour m'arrêter. Ce n'est pas de la *timidité*, car il fut un temps où j'ai osé assez entre-



prendre , et d'assez impudentes choses ; et dans presque tous les cas les obstacles sont un stimulant. Mais pour moi , non ; si un brin de paille me barrait le chemin, je ne me baisserais pas pour l'écartier. J'ai écrit cette longue tirade pour que vous ne supposiez pas que j'ai voulu me conduire légèrement avec vous ou avec tout autre. Si pourtant vous le croyez, au nom de Saint-Hubert (patron des bois de cerfs et des chasseurs), qu'on me marie tout couramment ; je me soucie peu avec qui, pourvu que l'affaire amuse quelqu'un et ne me dérange pas trop durant le jour.

» A vous , etc.»

## A M. MOORE.

14 juillet 1814.

« Je *pourrais* être sentimental , à l'heure qu'il est ; mais je ne veux pas. J'ai passé ma vie à tâcher d'endurcir mon cœur, et jusqu'à présent je n'ai pas encore tout-à-fait réussi ; j'ai pourtant de grandes espérances. Vous ne savez pas dans quel abattement m'a laissé votre départ ; et ce qui augmente mon regret, c'est de vous avoir peu vu pendant votre séjour dans ce *désert* si plein, où l'on est condamné à supporter la soif à l'égal d'un chameau ; les sources y sont si rares , et pour la plupart si bourbeuses !

» Les gazettes vous auront appris tout ce qu'on dit des empereurs , rois , etc. Ils ont dîné, soupé, et montré leurs figures dans tous les endroits publics et dans plusieurs salons. Leurs uniformes sont très séants ; mais on trouve les pans de leurs habits un peu trop courts. Leur conversation est une espèce de catéchisme ; je vous renvoie pour les demandes et réponses à ceux qui les ont entendus (1). Je partirai bien-

(1) Peu de jours après, il m'envoya une longue épître en vers, où il plaisantait et se moquait de tout, choses et gens. Voici les seuls extraits qu'on en puisse donner :

« Nul doute que les journaux ne vous aient appris le fracas, les fêtes et la presse qu'il y a pour atteindre à ces Russes. Ils vous auront décrit la suite de

tôt pour Newstead, et alors, me rapprochant de votre retraite, nous nous reverrons, à moins que M<sup>me</sup> Moore ne vous retienne auprès d'un nouveau berceau. Vous viendrez me voir, ou j'irai chez vous, comme vous voudrez ; mais il faut que nous nous retrouvions ensemble. J'ai eu des nouvelles de \*\*\*. J'aurais du plaisir à la revoir, car des années se sont écoulées depuis notre dernière rencontre, et quoique « la flamme qui ne peut plus se rallumer » soit éteinte, je ne répondrais pas qu'un de ces doux sourires d'autrefois ne me fit un instant oublier l'insipidité du cours de la vie.

» Je vais ce soir chez les R..., à l'un de ces soupers qu'on prétend être des dîners. J'ai rarement vu la femme, et jamais le mari, depuis votre départ ; je vous ai déjà dit que vous étiez le dernier anneau de cette chaîne.

» P. S. Gardez le journal (1), peu m'importe ce qu'il deviendra ; mais s'il vous a amusé, je me félicite de l'avoir conservé. J'ai terminé *Lara*, et je m'occupe de le copier pour mon troisième volume ; je ne veux rien publier détaché. »

#### A M. MURRAY.

14 juin 1814.

« Avez-vous ouï dire que Bertrand soit retourné à Paris, et qu'il annonce que Napoléon est devenu fou ? C'est un bruit qui court, et qui, s'il est vrai, me donne, comme à M. Fitzgerald et à Jérémie (de lamentable mémoire), le

Sa Majesté, depuis le cocher jusqu'à l'hetman, et la dignité qui décore la plate figure du grand homme. Je le vis, la semaine dernière, à deux bals et à une soirée, et, pour un prince, ses manières étaient presque trop joviales. Vous savez que nous sommes habitués à des grâces d'un genre tout différent.

» J'avoue que le Czar me parut beaucoup plus brillant et plus éveillé, quoiqu'il y ait un triste déficit dans sa barbe et ses favoris. Il portait un simple habit bleu, sans étoiles, et des culottes de casimir ; et dans une walse folâtre, fit rapidement tourner lady J\*\*\*, qui, aussi belle que jamais, était ivre du bal, de la danse, et surtout de Sa Majesté, etc. »

(1) Celui dont j'ai déjà donné quelques extraits.

droit de prétendre à l'esprit prophétique, puisque j'ai dit dans l'avant-dernière strophe d'une certaine ode qu'il *devrait* perdre l'esprit; et cette ode ayant été déclarée du *non sens* par plusieurs très profonds critiques, établit mieux encore par son inintelligible obscurité, mes titres à l'inspiration. »

Les billets suivants, sans date, mais adressés à M. Rogers, ont dû être écrits vers la même époque.

« Votre non apparition chez Corinne est très à propos, car j'étais à la veille de vous envoyer mes excuses. Je ne me sens pas assez bien portant pour y aller ce soir, et j'ai été obligé de me dégager. Je ne crois pas nécessaire de m'excuser auprès de M. Sheridan de ne pas accepter son invitation pour mercredi, car je pense que nous l'avons tous deux comprise dans le même sens; ce n'est pas avec lui qu'il faut prendre à la lettre l'expression de Mirabeau, « les mots sont des choses. »

Mardi.

« Hier, Sheridan avait d'abord trop la tête à lui pour se rappeler votre invitation, mais il pêcha sa mémoire au fond de la troisième bouteille. Staël a réduit Whitbread au silence, subi l'ironie de Sheridan, confondu sir Humphrey, et jeté votre esclave dans le plus profond embarras. Tous les autres (dont les noms illustres sont pourtant inscrits dans le livre rouge) n'étaient que de simples *segments* du cercle. Mademoiselle \*\*\* dansa une sarabande russe avec beaucoup de vigueur, de grace et d'expression. »

A M. ROGERS.

27 juin 1814.

« Vous ne pouviez me faire un présent plus agréable que votre « Jacqueline. » L'ouvrage est plein de grace, de douceur et de poésie. Il est même si riche de ce dernier attrait qu'il peut se passer d'intéresser plus fortement par l'action,

qui, quoique simple, est telle qu'il la faut. Je m'étonne que vous ne vous livriez pas plus souvent à de semblables compositions. J'ai de la sympathie avec les sentiments doux, quoique je ne sache pas les traiter. Personne ne pourrait les décrire avec autant de fidélité et de bonheur que vous. J'ai presque envie de vous témoigner ma reconnaissance par un tribut de même nature, ou plutôt d'une nature tout opposée, car j'ai consacré une après-soupée « pleine d'horreur, » à deux chants de ténèbres et d'épouvante.

» P. S. Y aurait-il quelque possibilité d'arranger l'affaire avec lord Carlisle? Je suis disposé à faire toute chose raisonnable et même déraisonnable pour effectuer une réconciliation. Je l'aurais déjà tentée sans le « Courrier » et les fausses interprétations auxquelles prêtait le moment. Pesez, et prononcez. »

#### A M. MOORE.

« Je pense, d'après votre non apparition, que la philosophie de ma dernière lettre, et le silence que j'avais auparavant gardé, vous ont donné de l'humeur : n'y faites pas attention ; la chose n'en vaut pas la peine.

» J'ai appris aujourd'hui par mon homme de loi, qu'il n'est pas présumable que les conditions de l'acquisition soient jamais remplies par M. Cloughton, d'impécuniaire mémoire ; il ne sait que faire, ni quand payer. Ainsi voilà toutes mes espérances et toutes mes perspectives mondaines au diable. Nous devons, lui (je parle de l'acquéreur, qu'on peut fort bien confondre avec le diable), moi, et mes conseillers légaux, nous assembler demain ; le susdit acquéreur ayant pris d'abord grand soin de s'informer si j'étais disposé à une entrevue pacifique. Voici l'état des choses : ou la propriété sera remise entre mes mains, ce qui équivaut à une ruine, ou l'affaire continuera à trainer, ce qui est encore pis. J'ai mené mes porcs à un marché mahométan. Si

j'avais seulement une femme, et des enfants dont la paternité fût douteuse, je serais heureux à la façon de Candide et de Scarmentado. En attendant, si vous ne venez me voir, je croirai que Sam a fait banqueroute aussi, et que vos intérêts y sont compromis au point qu'il ne vous reviendra qu'une piastre par guinée pour votre dividende. »

A M. MURRAY.

23 juillet 1814.

« Ne vous pressez pas à l'égard de *Lara* : je ne suis pas encore d'accord avec moi-même là-dessus, et je ne saurai qu'en penser avant d'avoir conféré avec vous : M. Moore m'a paru éprouver la même indétermination; peut-être vaudrait-il mieux réserver ce poème pour l'édition complète que vous vous proposez de faire, que de le hasarder seul, ou même escorté de la fée Jacqueline. Des doutes de tous genres se sont emparés de moi depuis que j'ai quitté Londres. »

A M. MURRAY.

2 juillet 1814.

« Il faut ici que la minorité l'emporte, et faites, je vous prie, que cela soit. Je me soucie comme d'une pièce de six sous, de toutes les opinions que vous alléguerez à ce sujet; et P... n'est qu'un sot, s'il en tombe d'accord. Pour moi, je ne m'y opposerais nullement; mais M<sup>re</sup> Leigh et mon cousin, qui doivent mieux juger la ressemblance que beaucoup d'autres, détestent la gravure, et je n'en veux pas.

» M. Hobhouse a raison quant à sa conclusion; mais je nie ses prémisses. Il n'y a d'espagnol que le nom de Lara; la scène n'est pas en Espagne, mais en Morée.

» *Waverley* est le roman le mieux fait et le plus intéressant que j'aie lu, depuis... je ne sais quand. Je l'aime autant que je déteste\*\*\* et\*\*\* et toutes les balivernes de fem-

mes qui aient paru depuis ces derniers quatre mois; tout, d'ailleurs, m'y est familier, car (quoique jeune encore, il est vrai) j'ai passé assez de temps en Écosse pour me sentir à l'aise avec les habitants de ses plaines et de ses montagnes.

» Une note corrigera ce que M. Hobhouse regarde comme une erreur relativement au système féodal de l'Espagne; il ne s'agit pas de l'*Espagne*. Quelques mots de prose, jetés où il voudra, remédieront à tout.

» J'ai été mandé à Londres pour voter, mais je désobéirai. Il n'y a rien de bon à attendre des paroles puisque « ce ne sont que les actes qui peuvent déterminer certains résultats. »

### A M. MURRAY.

3 août 1814.

« J'ai lieu de m'étonner que vous ne m'ayez pas envoyé la *Revue d'Édimbourg*, selon le désir que j'avais exprimé et que je croyais n'avoir pas besoin de vous rappeler aujourd'hui. Je vois annoncer *Lara* et *Jacqueline*; veuillez me dire *pourquoi*? puisque je vous avais prié d'en retarder la publication jusqu'à mon retour à Londres.

» Je viens de recevoir une épître fort amusante de Hogg, le barde d'Ettrick; il y parle de son libraire qu'il qualifie de l'homme le plus gueux du métier, pour n'avoir pas fait honneur à ses billets. Il ajoute en propres termes: « Que Dieu le damne lui, et les billets aussi! » N'est-ce pas un joli prélude pour le recommander à votre patronnage? C'est cependant un soin dont me charge Hogg; et si vous le trouvez bon, nous en causerons, vous et moi. Il a un poème déjà prêt, et verse ses bénédictions sur M. Moore pour avoir réussi à retirer *Lara* des « *Mélanges poétiques* (1). »

» Je pense que M. Hogg vous conviendra beaucoup; c'est

(1) Dans lesquels Hogg espérait faire insérer le sien, de manière à paraître avec lord Byron, M. Rogers, etc.

un homme de talent , et qui mérite d'être encouragé. Il faut que je lui trouve quelque sujet de conte , et je vous engage à réfléchir avant de rejeter sa demande. Scott s'est embarqué pour les Orcades par un vent assez fort, et Hogg dit qu'il est certain que tant que ce vent soufflera , Scott ne sera pas trop à son aise, pour ne rien dire de pis. Ah ! que je voudrais que ces bardes, amis du logis , goûtassent d'une raffale au milieu de la Méditerranée, ou seulement d'un calme plat dans la baie de Biscaye. »

## A M. MOORE.

Hastings , 3 août 1814.

« Quand cette lettre vous arrivera , je serai , Dieu aidant , de retour à Londres. J'ai renouvelé connaissance avec mon vieil ami l'Océan , et j'ai trouvé son sein un aussi doux oreiller pendant les heures du matin , que l'est celui de sa fille de Paphos au crépuscule. J'ai nagé , mangé du turbot , et fraudé de l'eau-de-vie et des mouchoirs de soie. Le reste du temps s'est passé à écouter les transports qu'inspirent à mon ami Hodgson les charmes de sa femme , à me promener sur les rochers , et à me laisser rouler du haut en bas des montagnes , et surtout à savourer , pendant la dernière quinzaine , les délices du *dolce far niente*. J'ai rencontré un fils de lord Erskine , qui m'a annoncé qu'il est marié depuis un an , et qu'il est le plus heureux des hommes. Le susdit est aussi le plus heureux des mortels ! Ah ! la belle chose que d'être ici ! ne fût-ce que pour être témoin des félicités superlatives de tous ces renards qui , s'étant laissé couper la queue , voudraient persuader aux autres d'en faire autant pour avoir compagnie.

» Je suis fort aise que *Lara* soit de votre goût. Jeffrey a fait paraître son 45<sup>e</sup> numéro , et je pense que vous devez l'avoir vu. Pour ma part , il ne me traite qu'avec trop de bonté ; et sur la foi du plumage dont il veut bien me parer ,

je commence à me croire un faisan doré. Mais aussi « Surgit amari. » Les messieurs du *Champion* et l'éditeur du *Morning-Chronicle* se sont emparés, je ne sais comment, de mon épître de condoléance, à lady J\*\*\*, sur la disparition du portrait soustrait par notre auguste R\*\*\*; ils l'ont publiée sous mon nom, sans ma permission, sans seulement s'inquiéter si cela me convenait. Que maudits soient leur impudence et tout ce qui les regarde ! J'en ai perdu patience et n'en veux plus parler.

» Newstead me revient. Claughton encourt un dédit de vingt-cinq mille guinées, ce qui ne m'empêche pas d'être à peu près ruiné. Mon projet est de m'ensevelir dans mon manoir, d'y laisser croître ma barbe, et de vous détester tous.

» Oh ! j'ai reçu une lettre fort amusante de Hogg, le berger et le ménestrel d'Ettrick. Il veut que je le recommande à Murray, et commence par envoyer son libraire à tous les diables. C'est un être assez étrange que ce Hogg ; son talent, quoique rude et inculte, a de la vigueur : je le classe haut parmi les poètes ; mais il est gâté, comme la moitié de ces troubadours des lacs et de l'Écosse, par les petits cercles, et la sphère bornée où il dépense sa vie. Londres et le monde, voilà ce qu'il faut pour sortir un homme de son contentement de soi. Des voyages, et quelques croisières sur l'Océan atlantique ou la mer Méditerranée, dans une frêle barque, et ballotté par la tempête, leur donneraient de merveilleuses secousses et quelque peu de sensations nouvelles : pour ne rien dire des aventures sur les côtes, d'un ou deux amours illicites, en manière d'Essai sur les passions, commençant par un simple adultère, et la chose se compliquant chemin faisant.

» J'espère que rien ne vous engagera à rabattre du juste prix de votre poème, tant que vous conserverez l'espoir de l'obtenir. Pour moi, je n'ai ni espérances, ni perspectives, et pas même de désirs. Sous de certains rapports je suis heureux, mais non d'une manière qui soit, ou qui doive



être durable — brisons là-dessus. Ce qu'il y a de pis, c'est que je suis énervé, et indifférent à tout. Quand Jupiter me permettrait de choisir parmi tous les bienfaits renfermés dans sa cassette, je crois que je ne saurais lequel prendre. Si je suis né, comme disent les nourrices, avec une cuiller d'argent dans la bouche, elle s'est arrêtée à la gorge, et m'a ôté le goût et l'appétit que rien ne réveille, excepté peut-être le poivre de Cayenne. — Cependant j'ai, en fait d'en-nuis, de quoi m'occuper, mais la crainte d'avoir déjà ajouté aux vôtres par cette longue diatribe, me les fait ajourner, « *Sine die.* »

» P. S. N'oubliez pas mon filleul. Vous n'auriez jamais pu lui choisir un meilleur *porteur* que moi pour ses péchés, étant accoutumé à porter double charge sans nul inconvénient. »

## A M. MURRAY.

4 août 1814.

« N'ayant reçu aucune réponse à trois de mes lettres, et ne voyant point arriver le livre que je vous avais demandé (c'est-à-dire le dernier numéro de la Revue d'Édimbourg), je conclus que la malheureuse personne qui périt lundi dernier dans la Pagode, n'était autre que vous. C'est donc plutôt à vos exécuteurs testamentaires qu'à vous-même que je m'adresse, en regrettant que vous ayez eu la mauvaise fortune d'être la seule victime de cette joyeuse journée.

» Qu'il me soit permis de dire à ces messieurs que je suis un peu étonné de la longue négligence du défunt, et que je ne le suis pas moins de voir annoncer pour samedi prochain, un ouvrage contre la publication duquel j'ai protesté, et proteste encore pour le moment.

» Veuillez, ou plutôt qu'ils veuillent me croire.

» B. »

A M. MOORE.

12 août 1814.

« Je n'étais pas *seul*, ni ne veux l'être, si je puis faire mieux. L'affaire de Newstead n'est pas encore décidée. Cloughton doit faire un dernier effort pour compléter la somme sous la huitaine; sinon, il me rend la propriété, me donne vingt-cinq mille guinées de dommages, et paie tous les frais, etc. Si je reprends l'abbaye, vous en serez dûment prévenu; une cellule vous y sera consacrée, et la réception la plus pieuse vous attendra. Je n'ai pas vu Rogers, mais *Larry* et *Jacky* ont paru, il y a peu de jours. J'ignore l'effet qu'ils ont produit....

» Il y a quelque chose de très amusant à vous voir devenir un des rédacteurs de la Revue d'Édimbourg. J'imagine que vous savez que T... n'est pas des plus traitables, et qu'il pourrait se porter à quelque acte tragique, en lisant qu'il n'est qu'un sot. Si le pauvre Jeffrey allait payer de sa vie quelque article de vous, la catastrophe serait un peu vive. Comme il m'a fort gracieusement traité, et notamment dans le dernier numéro, il s'ensuit de droit qu'il est à mes yeux le meilleur des hommes et le plus habile des critiques, et je ne veux pas qu'on le tue, quoiqu'il y ait bien des gens qui aimeraient mieux le voir mort que bienveillant pour pour moi. Avant mon départ de Hastings, je me suis mis en fureur un soir contre une bouteille d'encre (1) que, par vengeance, j'ai jetée par la fenêtre. Jugez de mon effroi le lendemain, en découvrant qu'elle était allée se briser en mille pièces contre le jupon d'Euterpe, et l'avait barbouillé

(1) Son domestique lui avait apporté une grande bouteille d'encre; ne la croyant pas remplie, il enfonça sa plume jusqu'au fond, et irrité de la voir sortir toute noire et barbouillée, il s'en prit à la cruche et la jeta par la fenêtre dans le jardin, où elle se brisa contre une des huit muses de plomb qui, peu de temps auparavant, avaient été importées de Hollande; la neuvième étant restée en route par quelque accident.

comme à dessein. Figurez-vous ma détresse, et les épigrammes à faire sur la muse et sa mésaventure!

» J'en ai eu une autre dans les environs de Cambridge d'un genre différent, mais presque aussi ridicule. Etant allé au spectacle à un *théâtre de société*, je me suis querellé dans l'obscurité avec un homme qui me demandait qui j'étais, d'un ton assez insolent. Tout furieux, je le suivis au foyer, espèce d'*écurie*, remplie de gens que je n'avais jamais vus. Il se trouva que mon adversaire était un pauvre comédien ambulant, qui s'était engagé à jouer avec les amateurs, et qui prit un ton plus poli, dès qu'il vit qu'il n'avait rien à gagner à être impudent; mais vous vous seriez fort réjoui du dialogue, des costumes ou plutôt des déshabillés de toute l'assemblée où je m'étais lancé à l'improviste, et qui resta frappée d'étonnement et de stupeur. J'étais sorti de la salle pour chercher de la fraîcheur au jardin; là, j'avais trébuché sur des chiens, et, en les quittant de très mauvaise humeur, je fis la rencontre de l'homme en question, qui était encore plus maussade que moi, ce qui amena tout ce trouble.

» Eh bien! pourquoi ne paraissez-vous pas? c'est le bon moment. Le public s'ennuie passablement de moi, et ne se montre pas très enthousiaste de \*\*\*, qui vient de lancer un in-quarto de vers blancs métaphysiques, modeste parcelle d'un poème.

» Murray parle de faire divorcer *Larry* et *Jacky*; mauvais augure pour les auteurs qui, probablement, divorceront aussi, et se jetteront mutuellement la pierre. Ma foi, je m'en soucie comme d'une cigare, et je crois que Sam en fera autant.

» Jeffrey m'a rendu plus de justice; mais, quant aux tragédies. . . . Ouf! je n'ai pas le temps de m'occuper de fictions. Ce n'est pas sur un navire battu par les vents, et près de sombrer, qu'on peut peindre une tempête. Quand je sentirai la terre ferme sous mes pieds, j'essaierai ce que je pourrai faire, et, si je coule à fond, assez d'autres, et de plus habiles, se présenteront pour consoler Melpomène.

» Lorsque je serai à Newstead, il faudra que vous y veniez, ne fût-ce que pour un seul jour, si madame Moore ne peut consentir à une plus longue absence. Comme ruines, le manoir mérite d'être vu, et je puis vous assurer que même de mon temps il a été témoin de scènes assez joyeuses. Ses beaux jours ne sont plus, mais ses revenants (1), son architecture gothique, ses eaux stagnantes, et son air de désolation, le rendent encore aujourd'hui fort agréable. »

### A. M. MURRAY.

Newstead, 2 septembre 1814.

« Je vous remercie de ce que vous m'avez envoyé; mais je préfère ne plus rien voir de la sorte (1). Nous avons eu assez de ces choses-là, tant bonnes que mauvaises; et, pour ce qui me regarde, il est inutile que le mois prochain vous preniez la peine de réunir même l'*élite*.

» Je crois encore que vous pouvez faire alliance avec M. Hogg. *Dodsley* a donné la dernière production passable dans ce genre, et son recueil eut beaucoup de succès, et se continua plusieurs années. Il est vrai qu'il avait le double avantage d'être à la fois auteur et éditeur. Le *Spleen*, plusieurs odes de Gray, quelques unes de Shenstone, et

(1) Ce fut, si je ne me trompe, pendant cette visite à Newstead que lord Byron s'imagina réellement avoir vu le fantôme du moine noir qui, disait-on, hantait l'Abbaye depuis la suppression des monastères, et qu'il décrit dans *Don Juan*, peut-être d'après le souvenir de cette fantasque imagination :

« Ce n'était pas une souris, mais un moine; vêtu de sa robe sombre, avec son capuchon et son chapelet, il apparut, tantôt éclairé par la lune, tantôt perdu dans l'ombre. Son pas était lourd, quoique silencieux; ses vêtements seuls faisaient un léger bruit; aussi mystérieux que les fatales sœurs \*, il avança lentement; et comme il passait auprès de don Juan, il fixa sur lui, sans s'arrêter, un oeil brillant. »

On dit que l'ombre de Newstead apparut aussi à la cousine de lord Byron, miss Fanny Parkers, et qu'elle en fit une ébauche de souvenir.

(2) Les Revues et feuilles périodiques du mois.

\* Les trois sorcières qui apparaissent à Macbeth.

d'autres poètes distingués, parurent pour la première fois dans sa collection; et je ne vois point de raison pour qu'à l'aide de Scott, de Wordsworth, de Southey, etc., vous ne réussissiez également. Votre affaire une fois en train, vous pourriez, je n'en doute pas, compter sur le secours de poètes, jeunes encore en renom. Stratford-Canning, dont le « Bonaparte » est excellent, Moore, Hobhouse et moi, nous pourrions tous de temps à autre y hasarder une chute, et vous tâcheriez d'enjôler aussi Campbell. Par parenthèse, il a un poème, inédit quoique imprimé, sur une scène d'Allemagne (en Bavière, je crois). Je l'ai vu l'année dernière; c'est d'une grande beauté et digne de lui. Je suis étonné qu'il ne le publie pas.

» Ah ! vous souvenez-vous de l'extravagante lettre qu'écrivit le graveur S... à l'occasion de la gravure, d'après le portrait fait par Philips de lord *Foley*, comme il m'appelle dans sa plaisante méprise ? Eh bien ! j'ai découvert la source de l'erreur. Il paraît, selon les journaux, qu'un des prédicateurs de Johanna Southcote (1) se nomme Foley ; mais je ne puis expliquer la confusion des idées et des mots dudit S... qu'en supposant qu'Johanna et ses apôtres lui avaient fait tourner la tête. Vous savez qu'il est un des disciples de cette *vieille* nouvelle vierge, d'immaculée conception.

» Il me tarde de savoir ce qu'elle produira (2) : qu'elle soit enceinte à soixante-cinq ans, c'est déjà miraculeux ; mais avoir trouvé un complice au prodige est, à mon gré, chose plus étonnante.

» *P. S.* Un mot de *Lara*. Il ne promet pas beaucoup isolé, mais, joint aux autres contes, il figurera fort bien dans les volumes que vous avez envie de publier. Voici l'ordre que

(1) Espèce de folle qui se faisait passer pour la Vierge.

(2) La note suivante se trouve dans la lettre originale, écrite de la main de M. Gifford :

« Quel dommage que lord B. n'ait point connu Johnson ! Ce vieux poète a composé une satire sur la pucelle de cour, qui lui aurait inspiré de bonnes plaisanteries sur la grossesse de Johanna. »

j'indiquerais : *Childe-Harold*, les plus petits poèmes, *le Giaour*, *la Fiancée d'Abydos*, *le Corsaire*, *Lara*; ce dernier complète la série, par le rapport qu'il a avec les autres. Cawthorne me mande qu'on publie les *Bardes anglais* en Irlande. Veuillez vous en informer, afin d'y mettre opposition. »

7 septembre 1814.

« Je pense que M. Hogg, tant pour ses propres intérêts que pour les vôtres, déploiera, dans ses fonctions d'éditeur, un esprit de critique égal à celui de *Iago* lui-même, et que par conséquent une semblable entreprise, sagement dirigée, répondra à vos désirs réciproques. Il faut pourtant s'assurer d'un bon nombre d'appuis pour commencer. J'entends *bon* en qualité; car de nos jours il n'y a pas à craindre que la quantité manque. Il doit y avoir de très belles choses dans Wordsworth; mais il me paraît difficile de faire *six* in-quarto de choses également belles : du reste, son talent est de nature à ne pas fléchir.

» Je suis fort paresseux. J'ai lu le peu de livres que j'ai apportés, et maintenant je m'amuse à pêcher, faute d'amorce pour mon esprit. J'ai pris beaucoup de perches et quelques carpes; ce qui me console de mes peines, car personne n'aime à travailler en pure perte.

» Depuis dimanche mes coquins de gens ne m'ont point envoyés mes journaux, et j'y ai perdu le divorce entre Johanna et Jupiter. Qui donc peut lui avoir fait le prophète à venir? Est-ce Sharpe? et comment. . . . . Je voudrais bien acheter un de ses cachets. Si l'on peut se procurer le salut éternel à une demi-guinée par tête, l'hôte de « la Couronne et l'Ancre » devrait avoir honte de demander le double pour l'admission à un simple banquet terrestre. Je crains sérieusement que toute cette affaire ne prête des arènes aux railleurs profanes, et ne devienne une source d'indécentes bouffonneries.

» Je n'ai vu ni les sonnets de Hunt, ni sa vision de la Li-

berté. Il a choisi un joli endroit pour chanter cette déesse. »

## A M. MOORE.

Abbaye de Newstead, 15 septembre 1814.

« Voici la quatrième lettre que je commence pour vous depuis ce mois. Je ne sais si je l'acheverai, ou si elle sera brûlée comme les autres. Lorsque nous nous reverrons je vous expliquerai *pourquoi* je n'ai point écrit ; *pourquoi* je ne vous ai pas engagé à venir ici, comme je le désirais, et beaucoup d'autres *pourquoi* que je garde en réserve. Bref, il faut me pardonner l'omission, et m'accorder la rémission de mes péchés avec plus d'indulgence que n'en aura jamais saint Athanase pour vous, si vous retranchez la plus petite parcelle mystérieuse de son pieux galimatias. Ma croyance (et peut-être aussi celle de saint Athanase) est que votre article sur F\*\*\* fera tuer quelqu'un, et que *celui* sur les *saints* (1) le fera damner après ; ce sera assez de besogne pour un seul numéro. Parbleu, Tom, vous choisissez mal le moment de vous frotter à l'incompréhensible ; car si Johanna Southcote est manifestement . . . . .

» Revenons à un peu d'égoïsme. Voici l'état de mes affaires. Demain je saurai si une circonstance assez importante pour changer beaucoup de mes projets futurs, doit ou non avoir lieu. Si la solution est négative, dans huit jours je serai à Londres, et avant un mois je pars pour l'Italie. Newstead m'est rendu, et des vingt-huit mille livres déjà payées, vingt-cinq mille m'en sont remboursées. Le dernier acquéreur appelle cela « un sacrifice, » et nous ne nous disputons pas sur les mots. J'ai payé une partie de mes anciennes dettes, et j'en ai fait de nouvelles : il me reste pourtant quelques milliers de guinées que jamais je ne pourrais dépenser selon mes goûts dans un pays comme celui-ci : par

(1) Allusions à deux articles critiques de M. Moore.

conséquent je reprendrai mon vol vers le Midi. Je pense et j'espère qu'Hobhouse m'accompagnera ; quoi qu'il en soit, je partirai. J'ai besoin de voir Venise, et les Alpes, et les fromages de Parmesan, et de regarder de l'Italie, les côtes de la Grèce, ou plutôt de l'Épire, comme autrefois, étant au-delà de Corfou, je voyais, ou du moins je m'imaginais voir celles de l'Italie. Mais tout ceci dépend d'un événement. Arrivera-t-il, ou non ? Demain en décidera probablement ; s'il arrive, ce ne sera pas trop le cas de voyager dans l'étranger. »

La circonstance importante à laquelle lord Byron fait allusion dans cette lettre, était la demande de la main de miss Milbanke, qu'il faisait pour la seconde fois, et dont il attendait le résultat. Voici, autant que ma mémoire me les rappelle, les détails qu'il donne lui-même sur cette démarche, dans son *Memoranda*. Une personne, à qui depuis quelque temps il accordait une large part dans ses affections et dans sa confiance, en lui faisant remarquer combien son genre de vie et l'état de son esprit l'éloignaient de toute perspective de calme et de bonheur, le pressa avec instance de se marier. Après avoir long-temps combattu ce conseil, il s'y rendit. Alors la discussion s'engagea sur la personne qui serait l'objet de son choix, et tandis que l'ami de lord Byron nommait une dame, lui-même prononça le nom de miss Milbanke ; son conseiller éleva de fortes objections contre ce dernier parti, lui rappelant que l'embarras de ses affaires ne lui permettait pas d'épouser une femme sans fortune, et que pour le moment miss Milbanke n'en possédait point ; que, de plus, c'était une femme savante, ce qui ne lui conviendrait guère. D'après ces représentations il consentit à ce que le négociateur adressât par écrit une proposition à la première jeune personne. Une réponse renfermant un refus arriva peu de jours après. « Vous voyez, » dit lord Byron, « il faut après tout que ce soit miss Milbanke : je vais lui écrire ; » ce qu'il fit sur-le-champ, et dès qu'il eut fini, son ami, toujours protestant contre sa décision, prit la



lettre , et ne put s'empêcher de dire en la lisant : « Vraiment , c'est une fort jolie épître ; il est dommage qu'elle ne parte point. Je n'en ai jamais lu de plus charmante. » — « Alors elle partira , » reprit lord Byron ; en disant ces mots , il la cacheta et l'envoya aussitôt , scellant ainsi sa destinée.

## A M. MOORE.

Newstead, 15 septembre 1814.

« Je vous ai déjà écrit ce soir , mais je reprends la plume pour vous dire que je me félicite d'avoir une fillcule , et que mon premier soin , en arrivant à Londres , sera de lui envoyer un hochet de corail que je la prie d'accepter.

» Mon esprit est dans un état de perplexité dont je ne saurais ni décrire ni assigner les causes , qui sont fort compliquées. Glissons là-dessus. Toutes mes occupations ont été rurales ; mon temps s'est passé à pêcher , chasser , me baigner , faire des promenades sur l'eau. J'ai relu plus de dix fois les seuls livres que j'aie ici , et j'en suis las. Je me suis aussi amusé à briser des bouteilles d'eau de Soda avec mes pistolets , à faire des sauts dans l'eau , à ramer ; à tirer sur les oiseaux des airs. Mais pourquoi vous faire passer en revue mes *riens* , à vous dont le temps est si bien et , je l'espère , si heureusement employé ? Pour moi , je suis heureux aussi , à ma façon ; mais comme à mon ordinaire , j'ai fait en sorte de me mettre dans trois ou quatre embarras , à travers lesquels je ne vois point de jour. Il se peut que bientôt l'un d'entre eux soit éclairci.

» Vous ne me parlez pas de votre poème. Je voudrais le voir ou l'entendre. Ce n'est pas moi qui pourrais ou qui voudrais nuire à son auteur. Je crois vous avoir parlé de Larry et de Jacqy. Un ami d'un de mes amis lisait les susdits poèmes dans la voiture publique de Brighton ; un voyageur prit le livre , et demanda qui en était l'auteur. On lui répondit qu'il y en avait *deux*. « Ah , ah ! » répondit l'inconnu ,

une association ; quelque chose dans le genre de Sternhold et Hopkins. » N'est-ce pas excellent ? »

## AU MÊME.

Newstead, 20 septembre 1814.

« A celle qui long-temps éveilla les soupirs du poëte ! A la jeune fille qui donna aux chants ce que l'or n'eût jamais pu acheter (1). »

« Mon cher Moore, je vais me marier, c'est-à-dire que je suis agréé (2), et il est naturel d'espérer que le reste suivra. La mère de mes Gracques *future* est, selon vous, trop guindée pour moi, quoique le modèle des enfants *uniques*, imbue des maximes dorées de toutes sortes de grands hommes, et douée d'autant de qualités heureuses que Desdemona même. La dame en question est miss Milbanke, et j'ai reçu de son père l'invitation de me rendre chez lui en ma qualité d'élu : ce que pourtant je ne puis faire qu'après avoir terminé quelques affaires à Londres, et m'être procuré un habit bleu.

» On dit que miss Milbanke est une héritière : circonstance que j'ignore entièrement, et dont je ne m'informerai point. Ce que je sais, c'est qu'elle a des talents et d'excellentes qualités ; je crois aussi que vous lui accorderez du jugement, puisqu'elle a rejeté six candidats, et qu'elle m'a choisi.

(1) Citation d'une mélodie.

(2) Le jour de l'arrivée de la réponse de miss Milbanke, il était à table et se disposait à dîner, lorsque son jardinier lui apporta l'anneau de mariage de sa mère, perdu depuis plusieurs années, et qu'il venait de trouver en bêchant sous la fenêtre. Presque au même instant arriva la lettre, et lord Byron s'écria : « Si ma demande est agréée, je me marierai avec cette même bague. » La demande était en effet acceptée et de la manière la plus flatteuse ; un duplicata de la lettre avait été envoyé à Londres, en cas que la réponse ne le trouvât plus à Newstead.

» Si vous avez quelque chose à dire contre cette affaire, parlez ; ma résolution est arrêtée, fixe, invariable ; je suis donc dans la meilleure disposition pour écouter la raison, puisque ses effets sont neutralisés d'avance. Telle chose pourrait advenir qui nous fit rompre, mais j'espère le contraire. En attendant, je vous dirai (*en secret*, jusqu'à ce que je connaisse les désirs de ma prétendue) que je me suis proposé, et qu'on m'a accepté.

» Ne vous pressez pas de me féliciter ; des mois peuvent s'écouler avant que le mariage se fasse. Demain, je vais à Londres. Sans cet événement je serais parti pour l'Italie. Peut-être pourrez-vous me rejoindre à Nottingham, et m'accompagner jusqu'ici. Il est inutile d'ajouter que rien ne me serait plus agréable. Il faut maintenant que je me réforme tout de bon, et sérieusement ; si je puis contribuer à son bonheur, j'assurerai par là le mien. Elle est si bonne que — que — en un mot je me voudrais meilleur.»

#### A LA COMTESSE DE \*\*\*.

Londres, 5 octobre 1814.

« MADAME,

» Votre gracieux souvenir et votre invitation me font beaucoup d'honneur ; mais « je vais me marier, et ne saurais venir. » Ma prétendue est à deux cents milles, et du moment que mes affaires ici seront terminées, je prends la poste pour devenir heureux. C'est miss Milbanke qui veut bien avoir la bonté de se charger de moi, et, bien entendu, je suis très amoureux, et fais une aussi sotte figure que tout célibataire qui se trouve dans une position aussi sentimentale. Ma recherche est agréée depuis trois semaines, mais j'ignore l'époque précise où la célébration aura lieu ; cela dépendra en partie des gens de loi qui ne sont jamais pressés. On n'est jamais sûr de rien ; mais jusqu'ici, ce projet ne paraît pas devoir rencontrer d'entrave, étant basé sur un

désir mutuel. Ce n'est plus un secret, et je n'en ai pas parlé le premier. Tous *nos* parents se mettent en frais de félicitations, à droite et à gauche de la manière la plus fatigante.

» Vous connaissez probablement la jeune personne ; elle est nièce de lady Melbourne, cousine de lady Cowper, et parente de plusieurs de vos connaissances. Elle n'a d'autre défaut que celui d'être infiniment trop bonne pour moi, ce que je lui pardonne : assez d'autres trouveront à redire à sa condescendance. Ce mariage aurait pu se faire il y a deux ans, et m'eût épargné un monde de soucis. *Elle* a employé cet intervalle à refuser une demi-douzaine de mes amis intimes (j'étais aussi jadis du nombre des rejetés), et s'est enfin décidée en ma faveur, ce dont je lui suis fort reconnaissant. Je voudrais que tout fût fini ; je suis ennemi du tracas, et le moyen de se marier sans en avoir ? Puis il ne faut pas, dit-on, se marier en noir, et je déteste un habit bleu.

» Pardonnez à toutes ces folies. Vous savez que je dois être sérieux le reste de mes jours ; ce sont mes adieux de bouffon, que j'écris les larmes aux yeux, prévoyant les émotions qui m'attendent. Croyez-moi très sincèrement, etc. »

A M. MOORE.

7 octobre 1814.

« Malgré le paragraphe contradictoire du *Morning-Chronicle*, qui a dû être inséré par \*\*\* ou \*\*\* (1), je ne sais pourquoi je soupçonnerais Claughton d'une telle action, et pourtant j'incline à le soupçonner, parce que le renouvellement de son acquisition aurait pu en être interrompu. Mais peu importe ; nous marchons ferme vers le chemin du mariage ; les notaires rédigent, les parents félicitent ;

(1) Un article concernant sans doute sa fortune et ses affaires d'intérêt, ou peut-être l'annonce de son mariage.

ma prétendue est aussi gracieuse que je puis le désirer , et sa famille comme la mienne nous témoignent une égale satisfaction.

» Perry a eu des regrets ; il s'est contredit de nouveau , comme vous l'apprendra le journal de ce matin. Rien n'était plus diabolique que cette insertion , puisque le premier paragraphe a paru dans le journal du comté même de sir Ralph ( Milbanke ) , et l'autre avait l'air d'un démenti donné par moi ; bref , j'ai expliqué tout cela par écrit , en joignant à la mienne la lettre de Perry , qui était fort polie et obligeante.

» Personne ne hait les tracasseries autant que moi ; mais il semble qu'il y ait une fatalité attachée à chacune des scènes de mon drame. Toujours des embarras , soit d'une façon , soit d'une autre. — N'importe , la fortune est ma meilleure amie , et je reconnais mes obligations envers elle. J'espère qu'elle me traitera mieux que l'Athénien qui , après s'être attribué quelque mérite dans une occasion quelconque , ne prit plus de villes. Au fait , elle ( cette exquise déesse ) a jusqu'ici mené toutes choses à bien pour moi , et ne m'abandonnera pas maintenant , j'espère , puisque je lui en laisse tout l'honneur.

» Venons à vous. Votre article sur \*\*\* est la perfection même. Gardez-vous d'abandonner la critique. Par Jupiter , je vous crois capable de tout. Il y a de l'esprit , du goût , du savoir , de l'originalité , dans chaque ligne , et juste ce qu'il faut de sévérité.

» Que vous soyez devenu un des critiques de la *Revue d'Édimbourg* , que je sois de votre bord , et Jeffrey l'ami de tous deux , voilà de ces événements qui n'entraient pas , je pense , dans les calculs de M. . . . Quel est donc son nom ? l'auteur de l'*Essai sur les probabilités*.

» Mais , mon cher Tom , je vous le dis , mille tonnerres ! Scott nous menace d'un *Lord des îles*. Ne vous mettez-vous pas en avant ? ou attendrez-vous que cette vague se soit bri-

sée contre les tablettes des libraires, il n'est pas question de rochers; — pauvre métaphore, entre nous. Vous ne devriez craindre personne; mais votre modestie est aussi choquante et déplacée que celle d'une. . . . Je me sens en gaité, pourtant je viens d'écrire quelques stances élégiaques sur la mort de sir P. Parker. Il était mon cousin, mais je ne l'ai pas vu depuis mon enfance. Nos parents ont désiré que je fisse cela, et je l'ai fait et donné à Perry, qui le transmettra au monde demain matin. Je le regrette autant qu'il est possible de regretter quelqu'un que je n'ai point vu depuis l'époque la plus reculée de mes souvenirs. Je n'aurais point songé à le pleurer mélodieusement sans la requête de ses amis.

» P. S. Ma femme future est une perfection; je n'entends parler que de son mérite, de ses talents, de sa beauté. Ses espérances de fortune sont grandes, dit-on, mais je n'ai point pris d'information là-dessus. Il y a dix mois que je ne l'ai vue. »

A M. MOORE.

15 octobre 1814.

« S'il y avait dans le mariage quelque chose qui pût établir une différence entre mes amis et moi, surtout par rapport à vous, j'y renoncerais à l'instant. Mon homme d'affaires part la semaine prochaine pour Durham. Je le suivrai, et chemin faisant, je passerai à Newstead et je vous verrai. Certainement je ne me suis point adressé à miss Milbanke dans des vues intéressées, mais il est probable qu'elle sera un parti considérable; son père lui donnera et lui laissera tout ce dont il peut disposer. Elle a des espérances sur les biens de lord Wentworth son oncle, qui n'a point d'enfants, et paraît l'aimer beaucoup. Elle est fille unique, et les biens de sir Ralph, quoiqu'un peu obérés par les élections, sont considérables: une partie lui en est affectée; mais je ne sais si elle en jouira de suite; cela semble probable d'après ce que j'entends dire: les gens d'affaires arrangeront cela. Je m'occupe des dispositions matrimonia-

les à faire dans ma maison, et je me tiens prêt à partir dans huit ou dix jours pour Seaham.

» Je ne me flattais point qu'elle me fût attachée, et il paraît pourtant qu'elle me voulait du bien. Je la croyais extrêmement froide, en cela je me suis aussi trompé. C'est une longue histoire, et je ne veux point vous en fatiguer. Quant à ses vertus, etc., etc., vous en entendrez assez parler, car c'est une espèce de type de perfection dans le comté. Il est bon qu'un de nous jouisse de si bonne renommée, puisqu'il y a de mon côté un triste déficit dans la partie morale de cet article; le tout par la faute de ma chienne d'étoile, comme dit le capitaine Tranchemont. Ne vous reprochez donc pas de n'avoir point assez parlé de moi dans votre article sur T. : qu'était-il nécessaire? et que pouvait-on dire de plus? . . . . .

» Votre ouvrage, toujours remis, toujours attendu. . . Je suppose que vous aurez peur du « lord des Iles » de Scott maintenant. Faites ce qu'il vous plaira, j'ai dit ce que j'avais à dire. Vous ne devez craindre la comparaison avec personne, et chacun s'étonnerait de vous voir si timide, quoique ce soit, à mon avis, le signe le plus vrai du talent. Bonjour. Nous nous verrons bientôt, j'espère; mais j'écirai encore, et peut-être je vous trouverai à Nottingham; dites oui, j'en prie.

» P. S. Si cette union est productive, vous nommerez le premier fruit. »

A M. HENRY DRURY.

18 octobre 1814.

« MON CHER DRURY,

» Mille remerciements pour vos « Anecdotes. » Que je vous en dise une, qui m'est personnelle, je vais me marier; j'en suis engagé depuis un mois. C'est une longue histoire que, par cette raison, je ne vous conterai pas; un ancien et (quoi-

que je ne le sache que depuis peu) mutuel attachement. La malheureuse vie que j'ai menée depuis que je ne suis plus sous vos yeux, est la cause des incertitudes qui ont retardé cette affaire, maintenant arrangée. Nous n'attendons plus que les gens de loi, et la semaine prochaine, ou celle d'ensuite, je paraîtrai à Seaham dans le rôle nouveau de galant avoué d'une femme qui deviendra légitimement mienne.

» J'espère qu'Hodgson est en voyage pour atteindre au même but. Je l'ai vu à Hastings avec son idole. Je voudrais que nous fussions mariés en même temps, plusieurs à la fois, comme on se met en cercle pour tenir la *chaîne* électrique qui donne à tous le choc. Je ne l'ai pas encore instruit de ceci, il prend ces choses tellement au grave, que cela nous fait peur, à nous autres esprits légers.

» Ils disent que l'on ne se marie pas en habit noir, et je ne veux pas en mettre un bleu; cela est commun et me déplaît. »

A M. COWELL.

22 octobre 1814.

« MON CHER COWELL,

» Mille sincères remerciements pour votre obligeante lettre; le pari, ou plutôt le dédit, était de cent livres pour Hawke, et cinquante pour Ray, contre une guinée reçue de chacun des deux premiers (1). Si je me trompe, dites-le-moi; je vous serai d'ailleurs fort obligé de vous rappeler au juste comment les choses se sont passées, et de l'écrire à Hodgson : en voici la raison. M. M\*\*\* réclama de moi, il y a quelque temps, le prix d'un pari que je n'ai jamais fait, et que je refusai de payer; depuis, je n'en ai plus entendu parler, mais je veux prévenir toute méprise semblable, et

(1) Il s'était engagé à payer cette somme comme dédit, si jamais il se mariait.



c'est pourquoi je vous prie de rechercher dans votre mémoire toutes les détails de cette affaire, et de mettre Hodgson au fait des circonstances que vous vous rappellerez.

—Croyez-moi, etc. »

Peu de temps après, lord Byron se rendit à Cambridge dans l'intention de donner son vote à M. Clarke, que le collège de la Trinité avait présenté comme candidat à une chaire de professeur. Il reçut alors un témoignage flatteur de l'admiration qu'il inspirait ; comme il se levait pour voter à la Chambre des pairs, des applaudissements unanimes partirent de la galerie où les étudiants étaient placés, et dont ils furent mis dehors par ordre du vice-chancelier, à cause de ce manque de discipline.

---

## CHAPITRE XVIII.

Les hommes de génie s'accommodent rarement du calme des affections domestiques. — Continuelles illusions de Byron. — Disposition de son esprit à la veille de changer de sort. — Sa passion pour la musique. — Son mariage. — Habileté de M. Moore dans la critique. — Souvenirs de Byron sur l'instinct des chiens. — Commencement d'ennui. — Le beau-père. — Projet d'article. — Monotonie d'une vie de province. — La confiance en circulation. — Retour de Napoléon en France. — L'abbé et la constitution suédoise. — Lettre à Coleridge. — Souvenirs de sir Walter Scott sur Byron.

Au commencement du mois de décembre, appelé à la ville par des affaires, j'eus de fréquentes occasions d'observer la situation d'esprit et les sentiments de mon noble ami, à la veille du changement qui allait s'opérer dans son sort. Je voyais avec peine diminuer les espérances de félicité que j'avais conçues pour lui; et je commençais à douter fortement qu'il fût destiné à trouver le bonheur dans le mariage : la suite n'a que trop confirmé mes tristes prévisions. Parfois cependant, je me disais que cet esprit ardent pourrait se plier à des habitudes domestiques, et savourer la douceur d'affections à la fois vives, profondes et paisibles.

La vérité est que rarement les génies d'un ordre supérieur peuvent s'accommoder du calme des affections de famille. « C'est le malheur des grands esprits (dit Pope) d'être plus admirés qu'aimés. » L'étude continuelle de soi-même, les travaux, toutes les habitudes du génie, tendent à séparer du commun des hommes celui qui le possède, ou, pour parler plus vrai, celui qui en est possédé. Martyr de ses propres facultés, il n'entend point, et n'est point entendu; il verse l'or à pleines mains dans un pays où la petite monnaie seule a cours. On a le sentiment de sa gran-

deur , mais il faut un certain degré de parité pour éprouver et faire naître l'affection. La nature a voulu qu'ici-bas tous ses ouvrages fussent incomplets. Il serait plus qu'un homme celui qui réunirait aux dons les plus éclatants du génie cette douceur de caractère, cette modération dans les sentiments, qui font la base du bonheur domestique. Que l'on parcoure la vie de tous les grands hommes, et l'on verra que les exceptions, s'il en est, sont en bien petit nombre.

Lord Byron n'était pas encore aussi dominé par son imagination qu'il le fut plus tard , alors que l'habitude de vivre au milieu des êtres fantastiques de sa création lui inspira un profond dégoût pour tout ce qui tenait à la vie réelle. Le besoin d'affections, cette chaleur de l'âme qui le portait en-dehors de lui, une imagination qui créait les merveilles qu'il admirait dans les objets d'un enthousiasme passager, prenaient à ses yeux l'apparence de l'amour. Mais quelques semaines, quelques jours d'intimité, suffisaient pour dissiper l'illusion. Il croyait peindre ses héroïnes d'après ses maîtresses, et c'étaient ses maîtresses qu'il paraît des charmes de ses héroïnes.

Il avoue dans son journal que , près de la femme qu'il aimait le mieux, il se surprenait à regretter la solitude de son cabinet ; là, elle reprenait son empire ; là, il couvrait d'un voile brillant les tristes mécomptes de la réalité, et le rêve d'un jour enfantait un idéal de passion et de beauté, qui subsistera à travers les siècles.

Tel semble avoir été la caractère de toutes ses affections, une seule exceptée, qui jamais ne subit d'altération. Il dit quelque part qu'il n'a point le génie de l'amitié ; sans doute l'amitié comme il l'avait conçue dans l'exaltation de son adolescence ; mais, s'il veut dire qu'il n'était pas susceptible d'un sentiment profond, durable et dévoué, il est injuste envers lui-même, et je ne suis pas l'unique preuve de cette injustice.

On dit que Pétrarque s'éloignait à dessein des amis qui lui étaient les plus chers, de crainte que des rapports trop in-

times ne lui fissent apercevoir des défauts capables de diminuer sa tendresse. Byron était d'un naturel trop sociable, il y avait trop de bonté dans son cœur, pour qu'il songeât à prendre une pareille précaution, mais il est certain qu'après l'ami qu'il avait perdu, et dont le souvenir était dans son esprit à l'abri de toute chance d'altération, ceux qu'il préférait étaient des compagnons d'étude qu'il avait peu vus depuis sa sortie du collège. L'extrême plaisir qu'il éprouvait à se trouver avec sa sœur tenait aux mêmes motifs; ils s'étaient à peine connus dans leur enfance; et, avant que l'habitude eût émoussé les charmes de cet attachement, ils furent séparés pour jamais. Je ne crois pas qu'il puisse être mis en doute que ceux que leurs sensations éloignent tellement de la routine ordinaire, qui vivent dans une atmosphère au-dessus de la nôtre, soient peu faits pour trouver le bonheur dans le mariage. Bacon, Newton, Gassendi, Galilée, Descartes, Bayle, Locke, Leibnitz, Boyle, Hume, et un grand nombre d'autres philosophes, ont vécu dans le célibat. Bacon disait que le mariage était un obstacle à toutes les grandes entreprises; que toutes les découvertes importantes, tous les ouvrages qui avaient influé sur le bonheur de l'humanité, avaient été faits par des gens qui n'avaient ni femme ni enfants. Les poètes, race plus inflammable, moins propre à résister à l'impulsion du moment, sont tombés plus souvent dans le piège toujours tendu, et leur malheur n'a que trop justifié la prédiction générale. Ce malheur, il est vrai, a dû souvent dépendre du mauvais choix que sont surtout exposés à faire des êtres toujours sous l'empire d'une imagination décevante.

Comme je l'ai déjà dit, en décembre 1814, appelé à Londres par des affaires, j'eus de fréquentes occasions de me trouver avec mon noble ami. Les plus agréables furent les soirées que nous passâmes ensemble chez M. Kinnaid, son banquier, où la musique, suivie du souper et du punch, le tout assaisonné d'une gaieté spirituelle, nous retenaient souvent fort avant dans la nuit. Il y avait dans mes Poésies,

outre celles qu'il appelait ses favorites, un chant sur un air portugais, qu'il faisait profession d'aimer beaucoup : « Le cri de guerre retentira dans nos montagnes. » Le caractère national de la musique, et le retour fréquent du refrain « montagnes dorées par le soleil, etc., » renouvelaient dans son esprit l'impression de tout ce qu'il avait vu en Portugal. J'ai rencontré peu de personnes plus sensibles à la musique; je voyais fréquemment des larmes dans ses yeux en écoutant les Mélodies Irlandaises, surtout celle qui commence par ces mots : « Quand je te vis alors, jeune et plein d'espérance. » Il y a dans les expressions une double entente, qui peut prêter à une application politique; mais il l'écartait à dessein, et se livrait au sens naturel de ce chant avec une émotion évidente.

Une ou deux fois M. Kean, son acteur favori, se trouva de la partie; et, dans une autre circonstance, nous eûmes à diner M. Jackson, son maître dans l'art de boxer. En causant avec lui, tous ses goûts d'enfance semblaient renaître, et il était curieux et amusant de voir le sublime auteur de *Childe-Harold* si parfaitement au fait des usages et des annales du pugilat.

A son arrivée en ville il avait trouvé ses affaires tellement embarrassées qu'il s'en alarma, et voulut différer son mariage; mais le dé était jeté, et il n'y avait plus d'alternative possible. En conséquence, à la fin de décembre, il partit accompagné de M. Hobhouse pour Seaham, dans le comté de Durham, résidence de sir Ralph Milbanke, père de sa future épouse; et le 2 janvier 1815, il se maria.

(1) « Je le vis debout devant un autel, avec une jeune fiancée dont le visage était beau; mais ce n'était point celui qui avait brillé comme une étoile sur son adolescence. Pendant qu'il était devant l'autel, son front reprit le même aspect, et il trembla de la même convulsion qui ébranla son sein dans la solitude de l'antique oratoire; alors, comme à cette même

(1) *Le Réve.*

heure, un moment sur ses traits se peignirent une foule de pensées inexprimables ; puis elles s'évanouirent aussi rapidement, et il demeura calme et tranquille. Il prononça les vœux solennels ; mais il n'entendait pas ses propres paroles, tout chancelait autour de lui : il ne voyait plus ce qui était, ni ce qui aurait dû être : il ne voyait plus rien que l'antique demeure, la salle qu'il avait déjà habitée, les chambres si connues, et le lieu, le jour, l'heure, les rayons du soleil et l'ombre. Tout ce qui s'associait à ce lieu, à cette heure, à celle qui était sa destinée, tout revint à la fois, et se pressa entre lui et la lumière. Qu'avaient à faire là tous ces souvenirs dans un pareil moment ? »

Cette touchante peinture est d'une si frappante vérité, qu'ici elle devient l'histoire même du poète.

Il dit, dans son *Memoranda*, que le matin du jour de son mariage, il s'éveilla l'ame remplie de sombres pensées, qui ne se dissipèrent point à la vue des habits de noces disposés autour de lui. Il se leva, et fit seul une longue promenade dans les champs ; il ne parut au milieu de sa nouvelle famille que lorsqu'on vint l'avertir qu'il était attendu pour la cérémonie ; il se rendit au temple, s'agenouilla, répéta les paroles que le prêtre lui dictait, mais un nuage était devant ses yeux, ses pensées étaient ailleurs, et il éprouva une sorte de surprise quand les félicitations des assistants lui apprirent qu'il était marié.

Le même jour, les nouveaux époux quittèrent Seaham pour Halnaby, autre terre appartenant à sir Ralph Milbanke dans le même comté ; quand tout fut disposé pour le départ, lord Byron dit, en s'adressant à sa femme : « *Miss Milbanke*, êtes-vous prête ? » méprise qui fut regardée comme de mauvais augure parla femme de chambre confidente de la dame.

## A M. MOORE.

Halnaby-Darlington, 10 janvier 1815.

« Il y a aujourd'hui une semaine que je suis marié. Le ministre l'a prononcé, Perry l'a annoncé, et le Morning-Post aussi, sous le titre de « Mariage de lord Byron ; » comme si c'était une fabrication, ou l'adresse d'un nouveau tailleur. Maintenant, à vos affaires. J'ai lu votre écrit sur les Pères, il est excellent. Positivement vous ne devez pas abandonner le rôle de critique : vous y brillez, vous y tuez ; et cet article a été pris pour être de Sydney Smith (à ce que j'ai entendu dire en ville), ce qui prouve non seulement votre penchant à l'éloquence de la chaire, mais encore, qu'à votre début, vous avez toute l'allure d'un critique consommé. Ainsi continuez et prospérez.

» Le « *Lord des îles* » de Scott a paru : j'ai le premier exemplaire par licence spéciale de Murray.

» C'est votre tour maintenant ; vous paraîtrez et les dépasserez tous. Il est impossible de lire vos derniers ouvrages ( vers ou prose ) sans voir que vous êtes appelé à monter encore. \*\*\* s'est abîmé ; \*\*\* s'est enfoncé. Pour ma part, j'ai fatigué les drôles (savoir le public) de mes Harrys et Larrys, pèlerins et pirates. Personne que S...y, n'a rien fait dont un libraire voulût donner une tranche de pudding ; et il n'a pas assez de bonheur pour qu'on le surprenne à faire quelque chose de bon. Tom, votre heure est sonnée ! O jour de joie ! « Je ne changerais pas ta fortune pour un conté. »

» Donnez-moi promptement de vos nouvelles, et croyez-moi toujours, etc.

» P. S. Lady Byron est parfaitement bien. Comment va votre gracieuse moitié ? Il faut que nous présentions nos femmes l'une à l'autre. »

## AU MÊME.

19 janvier 1815.

« Au diable ! je crois qu'il n'est pas terrassé ; et ma prophétie, comme tant d'augures sacrés ou profanes, n'est point annulée, mais retournée . . . . .

» Quant à votre question sur le chien (1). « Hum ! ma mère ! Je ne veux rien dire *contre* elle : c'est-à-dire *sur* elle (2). » Mais pendant combien de temps une maîtresse ou un ami conservent-ils le souvenir d'un amant ou d'un compagnon (la débauche et la soif étant les plus forts, les seuls liens entre les *aimants* et les *aimées*) ? c'est ce que je ne puis décider, ou, plutôt, vous savez aussi bien que moi ce que j'en pourrais dire. Passons à la race canine ; autant que j'en puis juger par un dogue que j'avais (j'excepte toujours Boastwain, le plus cher, hélas ! et le plus enragé des chiens), elle ne montre pas toujours un égal discernement. Celui que j'avais (moitié loup par sa mère) m'aimait avec passion à l'âge de dix ans, et à vingt faillit me dévorer. Au moment où je m'attendrissais, croyant qu'il allait jouer le rôle du chien d'Ulysse, il m'emporta à belles dents le fond de ma culotte, et ne voulut jamais consentir à me reconnaître, en dépit des os de toute espèce que je lui offris. Ainsi, honte à Southey et à Homère aussi, autant du moins que je puis décider d'après mes souvenirs sur les quadrupèdes.

(1) Je venais de lire le beau poème de « Roderick, » et à propos d'un passage j'avais adressé à Byron la question suivante : « Je voudrais savoir de vous, qui êtes de la secte *Philocynique*, s'il est le moins du monde probable qu'un chien (qui ne joue pas le mélodrame) puisse reconnaître un maître que ni sa propre mère ni sa maîtresse n'ont pu découvrir. Je me soucie peu de l'éternel exemple du chien d'Ulysse : tout ce que je veux, c'est de savoir de *vous* (qui êtes un célèbre ami des chiens et même des ours) si pareille chose est possible ou probable. »

(2) Façon de parler d'un personnage bouffon dans une pièce de Shakspeare.



» Voici mon humble sentiment. La mère reconnaît le fils qui lui paie son douaire, la maîtresse son amant jusqu'à ce qu'il.... et refuse le salaire, un ami son ami, jusqu'à ce qu'il ait perdu fortune et réputation, un chien son maître, jusqu'à ce qu'il en change. Vous demandez des détails sur milady et sur moi ? mais je ne veux pas, comme dit Roderick Random, profaner les chastes mystères de l'hymen....

» J'aime *Bell* (1) autant que vous aimez (ou que vous avez aimé, traître !) une certaine Bessy ; et c'est (ou c'était) dire beaucoup. Adressez votre prochaine lettre à Seaham, où nous allons samedi (une corvée entre nous) voir le beau-père, sir Jacob, et milady, mère de ma lady. Écrivez, et écrivez encore, pour le bien du public et celui de

» Votre affectionné,

» BYRON. »

## AU MÊME.

Seaham, 2 février 1815.

« On m'écrit de Londres que vous avez laissé Chatsworth, et que toutes les femmes y sont enthousiasmées de vous, personnellement et poétiquement, et que surtout « Quand je te vis pour la première fois » a produit un effet prodigieux. Je vous ai dit que c'était une des meilleures choses que vous ayez écrites, quoique ce chien de Power (2) vous en voulût faire retrancher une partie. Vous êtes regretté de tout le monde à Chatsworth, à ce que me dit mon correspondant : toutes les dames sont, etc., etc., etc. . . . .

» Eh bien ! vous voilà de retour au logis, ce qui est, j'ose le dire, aussi agréable « qu'un coup de petite bière fraîche au palais altéré d'un ivrogne qui s'éveille. » Maintenant, dis-je, que vous êtes de retour, j'entendrai probablement parler de vous. Depuis que je vous ai écrit, je me suis trans-

(1) Abréviation d'Anabella, nom de lady Byron.

(2) L'éditeur des *Mélodies*.

porté chez mon beau-père, avec ma femme et la femme de chambre de ma femme, etc., etc., et la lune de miel est passée, et je suis éveillé, et me trouve marié. Ma femme et moi nous nous entendons à merveille, et même nous nous admirons. Swift dit que « jamais homme *sage* ne s'est marié ; » mais, pour un *fou*, je pense que c'est le plus délicieux état possible. Je trouve cependant qu'on ne devrait se marier qu'à *bail* ; quoique je sois bien convaincu qu'à l'expiration du mien je le renouvellerais, fût-ce pour quatre-vingt-dix-neuf ans.

» Je voudrais bien que vous prissiez la peine de me répondre, car je suis ici « *oblitusque meorum obliviscendus et illis.* » Je vous prie, dites-moi ce qui se passe dans le champ de l'intrigue, et comment la canaille mâle et femelle du *haut* opéra se comporte en dedans, en dehors, avant ou après le mariage, et qui est sur le point d'enfreindre certain commandement. Dans ce pays perdu on n'entend parler de rien, si ce n'est de réunions des notables du comté et des naufrages, qui sont fréquents sur cette horrible côte. J'ai dîné aujourd'hui avec un poisson qui, probablement, avait dîné de l'équipage de plusieurs bateaux de charbon qui ont péri par les dernières tempêtes. Mais j'ai revu la mer dans toute sa gloire, couverte de vagues et d'écume, égale presque à la baie de Biscaye, et les raffales blanches, et les coups de mer qui m'ont rappelé l'Archipel.

» Mon *papa*, sir *Ralpho*, a fait dernièrement à Durham un discours à une assemblée pour les taxes ; et non seulement il l'a prononcé là, mais encore ici, plusieurs fois, après dîner. Il est maintenant, je crois, en train de se le répéter à lui-même (je l'ai laissé au beau milieu), entouré de flacons, qui ne peuvent ni l'interrompre ni s'endormir, ce qui a bien pu arriver à quelques uns de ses auditeurs.

» BYRON. »

« Il faut que j'aille prendre le thé ; au diable le thé ! j'aimerais mieux le punch de Kinnaird, et vous, pour me sermonner. »

A M. MURRAY.

2 février 1815.

« Vous m'obligerez beaucoup si vous voulez bien passer à Albany, voir dans ma chambre si les livres, etc., sont en bon ordre, et jusqu'à quel point ma vieille chambrière (1) continue en santé et en activité, comme gardienne de mon ancienne tanière. Vos paquets ont été dûment reçus et parcourus; mais j'espérais recevoir plus tôt « Guy Mannering. » Je ne veux pas aujourd'hui vous détourner plus long-temps de vos occupations ou de vos plaisirs, et suis, comme de coutume,

» Bien sincèrement, etc. »

A M. MOORE.

4 février 1815.

« Je joins ici la moitié d'une lettre de \*\*\* qui s'expliquera d'elle-même, du moins pour la dernière partie; la première se rapporte à une affaire qui m'est personnelle. Si Jeffrey accepte un tel article, et que vous vouliez entreprendre la révision, ou vous charger d'une partie de l'article même (car, à moins que vous ne soyez *de moitié*, par Phœbus! je ne m'en mêlerai pas), nous pourrions assaisonner entre nous trois un des plus jolis plats de choucroute qui jamais ait chatouillé la langue d'un faiseur de livres. . . . . Vous pouvez, dans tous les cas, tâter le terrain, et voir comment Jeffrey est disposé. »

AU MÊME.

10 février 1815.

« MON CHER TOM,

» Jeffrey a été si bienveillant pour moi et mes damnables ouvrages, que je ne veux rien d'équivoque, ni manquer de

(1) Mrs Mule.

franchise avec lui, même pour un ami. Ainsi, autant vaut lui dire que l'article n'est point de moi; mais que, si je ne l'avais pas fermement et véritablement cru meilleur que je ne pourrais le faire, je ne vous en aurais pas ennuyé ni lui non plus. Jugez entre vous jusqu'à quel point il est admissible, et rejetez-le si vous y voyez quelque inconvénient. Je n'y ai pour ma part aucune espèce d'intérêt, si ce n'est d'obliger \*\*\*. Ne vous engagez dans aucune expédition voyageuse, attendu que j'ai un projet de voyage en Italie, que nous discuterons. Puis, pensez au torrent de poésie que nous allons répandre de Venise au Vésuve, pour ne rien dire de la Grèce, vers laquelle, Dieu aidant, nous pourrions nous diriger dans une douzaine de mois. Si j'emmène ma femme, vous pouvez emmener la vôtre, et si je laisse la mienne, vous en pourrez faire autant. « Dans tous les cas, frère Bruin, songez qu'il faut être à mes côtés. »

» Votre cachet (une tête d'Anacréon) est le meilleur et le plus joli de tout mon assortiment en ce genre, et je vous en remercie beaucoup. Je viens d'être, ou plutôt j'aurais dû être frappé de la mort du duc de Dorset. Nous étions au collège ensemble, et je l'aimais alors avec passion. Nous ne nous sommes vus qu'une fois, je crois, depuis 1805, et ce serait une sottise affectation de prétendre que j'eusse pour lui aucun sentiment qui méritât le nom d'attachement. Mais il fut un temps de ma vie où cette mort m'aurait brisé le cœur; et tout ce que j'en puis dire maintenant, c'est qu'il ne vaut plus la peine d'être brisé.

» Adieu; ce monde-ci n'est qu'une farce. » ➤

## AU MÊME.

2 mars 1815.

« MON CHER TOM,

» Jeffrey m'a écrit la lettre la plus amicale, et accepte l'article de \*\*\*. Il dit qu'il a long-temps aimé non seulement,

etc., etc., mais mon « caractère. » Ceci doit venir de vous ; chien de menteur ! n'avez-vous pas honte de vous-même , me connaissant si bien ? Voilà ce que l'on gagne à vous prendre pour confesseur.

» Je me sens assez en gaité pour vous envoyer une triste complainte. Vous me demandâtes une fois quelques mots que vous vouliez mettre en musique. Maintenant les voilà , faites-en ce que vous voudrez , l'écriture en est lisible , et ce n'est pas la mienne , mais la composition est bien de moi ; ainsi dites-en ce qu'il vous plaira. Pourquoi ne m'écrivez-vous pas ?

» Je suis dans un tel état de monotonie et de stagnation , et si totalement occupé à consommer les fruits , à baguenauder , à jouer d'ennuyeux jeux de cartes , à bâiller , à essayer de lire de vieux registres annuels , et les papiers du jour , à ramasser des coquillages sur la rive , à regarder grandir les groseilliers rabougris du jardin , que je n'ai ni le temps ni le bon sens d'en dire davantage. »

## AU MÊME.

8 mars 1815.

« Un événement , la mort du pauvre Dorset et le souvenir de ce que j'ai ressenti jadis pour lui et de ce que j'aurais dû éprouver dans cette dernière circonstance , m'a conduit aux pensées dont vous avez le résultat entre les mains (1). Je suis bien aise qu'il vous plaise , car je me flatte que cette pièce passera pour une imitation de votre style. Si je pouvais l'imiter avec succès , je n'aurais pas l'ambition d'être original. Que ne puis-je vous entendre vous écrier avec Dennis : « C'est mon tonnerre , de par Dieu (2) ! »

(1) Les stances imprimées depuis dans ses œuvres , et qui commencent ainsi : « Il n'est pas une des joies que le monde puisse donner qui vaille celles qu'il nous ôte. »

(2) Allusion à un auteur qui , dans une pièce , avait revendiqué , comme étant de lui , une scène d'orage.

» Le diable emporte N\*\*\*<sup>(1)</sup>. Pourquoi me reprocher ses accords nasillards, et sa vile harmonie hébraïque? Ne vous ai-je pas dit que tout cela venait de K...d, et de la trop grande facilité de mon caractère? Mais « tu seras toujours un malin plaisant, Thomas; » et vois ce que tu y gagnes. Je serai vengé.

» Vous pouvez compter que votre opinion sur le poème de \*\*\* arrivera par le canal des nombreux correspondants à l'oreille et à l'âme de l'auteur (2). Votre aventure est vraiment risible. Mais comment, vous, frère (de la plume), et « prétendant au trône, » avez-vous pu être assez patate pour écrire *confidemment* à l'éditeur du livre (à celui qui a acheté, ou plutôt vendu des opinions dorées sur le compte de l'auteur) une si damnable parenthèse? « De vous à moi, » cela me rappelle un passage de « *l'Héritier en procès* » — « Tête-à-tête avec lady Duberly, je suppose » — « non tête-à-tête avec *cinq cents personnes*; » et votre confidence aura bientôt pareille circulation ornée de plus d'un commentaire, et dans plusieurs lettres, toutes signées L. H. R. G. B., etc., etc., etc.

» Je me suis trouvé pas trop mal ici, quoique requis d'écouter le terrible monologue que les vieilles gens sont convenus d'appeler conversation, et que mon pieux beau-père se répète régulièrement chaque soir; sauf une fois où il nous a joué du violon. Cependant ils ont été très bons et très hospitaliers; je les aime beaucoup ainsi que leur résidence, et j'espère qu'ils y vivront heureux bien des années. Bell se porte bien, et est en belle humeur. Nous sommes tous dans

(1) Qui avait mis en assez mauvaise musique les Mélodies hébraïques de Byron; sur quoi Moore l'avait plaisanté.

(2) En écrivant à l'un des nombreux associés d'une maison de librairie considérable, M. Moore avait dit, confidentiellement, à ce qu'il croyait: « De vous à moi, je n'admire pas beaucoup le nouveau poème de M. \*\*\*. » La réponse, qui traitait d'affaires, finissait ainsi: « Nous sommes très-fâchés d'apprendre que vous n'approuviez pas le dernier ouvrage de M. \*\*\*. Vos très-humbles serviteurs, L. H. R. O., etc. »

les angoisses des emballages et du départ ; et je pense que demain, à cette heure, je serai campé dans la voiture, le menton appuyé sur quelque carton, ou boîte à chapeau. J'ai cependant fait préparer une chaise de poste pour l'Abigail, et tout l'attirail que nos femmes traînent après elles.

» B. »

## A M. MOORE.

27 mars 1815.

« Je voulais vous écrire plus tôt sur la perte que vous venez de faire (1), mais l'inutilité des consolations en pareil cas m'en a empêché. J'ajouterai que je me réjouis de vous l'avoir vu supporter avec courage, j'espère que le temps calmera la douleur de M<sup>rs</sup> M. ; il faut tout essayer pour distraire ses pensées et occuper son esprit d'autres soins, et je suis bien sûr que vous y ferez tout ce qui sera possible.

» Maintenant à votre lettre. Napoléon — mais les papiers vous auront tout appris. Je pense comme vous à ce sujet, et quant à mes *véritables* opinions sur les événements de la dernière année, je vous renvoie au journal que je vous ai donné. Je pardonne au fripon d'avoir fait mentir chaque ligne de mon ode, ce que je regarde comme le dernier et le plus grand effort de magnanimité humaine. Vous rappelez-vous l'histoire d'un certain abbé, qui écrivit un traité pour prouver que la constitution suédoise était indissoluble et éternelle ? Comme il corrigeait la dernière feuille de son ouvrage, on apprit que Gustave III venait de renverser ce gouvernement immortel. « Eh ! bien ! » dit l'abbé, « le roi de Suède peut détruire la constitution, mais non mon *livre* !! » Je pense à l'abbé, mais non comme lui.

» En faisant la part du talent et du plus intrépide courage, il y a encore dans tout cela beaucoup de bonheur ou de destinée. Il eût pu être arrêté par nos frégates, ou nau-

(1) D'une fille qui était filleule de lord Byron.

fragé dans le golfe de Lyon, qui est fort sujet aux tempêtes — ou mille autres choses. C'est assurément un favori de la fortune (1).

» Vous avez lu le récit de son arrivée au milieu de l'armée royale, et l'effet immédiat de ses jolies proclamations. A présent, s'il ne rosse pas les alliés, il n'y a point moyen de compter sur ce monde. S'il a pu prendre ainsi la France tout seul, ce sera bien le diable s'il ne parvient à repousser l'invasion, soutenu de ses fameux sabreurs, — de ces fils du glaive, sa garde impériale, la vicille et la nouvelle armée. Il est impossible de n'être pas ébloui et accablé par un tel caractère et une carrière semblable! Rien ne m'a tant désappointé que son abdication, et rien n'eût pu me réconcilier avec lui que ce dernier exploit, quoique personne n'eût pu prévoir une si complète et si brillante *résurrection*.

» Je répondrai à votre question qu'il y a, en effet, quelques symptômes de grosseur. C'est une chose à laquelle je ne mets pas beaucoup d'anxiété; mais j'en serais bien aise à cause de son oncle, lord Wentworth, de son père et de sa mère à qui cela ferait plaisir. Le premier est en ce moment à la ville, et ne jouit pas d'une bonne santé. Vous savez peut-être que sa fortune, qui se monte à sept ou huit mille guinées par an, sera un jour l'héritage de Bell. Mais le vieux gentilhomme a été si bon pour elle et pour moi, que je ne saurais le souhaiter dans le ciel, tant qu'il se trouvera bien sur cette terre.

» Nous prenons demain la route de la métropole; adressez votre réponse à Piccadilly. Nous avons loué la maison de la duchesse de Devon, qui est en ce moment en France.

» Je ne m'inquiète guère de ce que dira Power pour s'as-

(1) « Once fairly set out on his party of pleasure,  
Taking towns at his liking and crowns at his leisure,  
From Elba to Lyons and Paris he goes,  
Making *balls* for the ladies, and *bows* to his foes. »



surer la propriété de la chanson, pourvu qu'il n'y ait rien de complimenteur, et qu'il n'y soit question ni de ma « condescendance, ni du *noble* auteur, » etc. — « Viles phrases, » comme dit Polonius. . . . . »

## A M. COLERIDGE.

Piccadilly, 3 mars 1815.

« MON CHER MONSIEUR,

» C'est avec plaisir que j'acquiescerai à votre demande (1); mais j'espère qu'il reste encore assez de goût parmi nous pour la rendre à peu près inutile, quelles que soient l'avidité et l'avarice des gens qui spéculent sur les talents d'autrui, et les rançonnent dès que les circonstances le leur permettent. Je pense que vous ne vous laissez pas abattre par la faveur éphémère que le public accorde aux favoris du moment. L'expérience a prouvé le peu de durée de ces impressions. Vous avez assez vécu pour en voir passer bon nombre, et vous survivrez à beaucoup d'autres : j'entends personnellement, car *poétiquement*, ce serait une insulte que de vous comparer à qui que ce soit.

» S'il m'est permis d'émettre mon avis, je crois qu'il n'y a jamais eu de moment plus favorable à la tragédie. Kean est un acteur digne de rendre les rôles que votre talent peut créer; et je regrette que vous ayez disposé de celui d'Ordonio avant son début à Drury-Lane. Depuis long-temps nous n'avons rien eu de comparable au « *Remorse*, » et je crois que cette œuvre suffit pour encourager, chez l'auteur et le public, les plus hautes espérances. Il y a lieu de croire que vous entrez dans une carrière où vous ne rencontrerez que des succès.

» P. S. A l'égard de ma « satire, » de mon « libelle, »

(1) Probablement de quelque recommandation près d'un libraire ou d'un comité de lecture des théâtres.

ou tout ce qu'il vous plaira de l'appeler, je ne puis que dire que j'étais très jeune et très irrité lorsque je l'écrivis. Depuis, je l'ai toujours senti comme une épine dans mon côté; d'autant plus, que presque toutes les personnes que j'avais maltraitées sont devenues mes connaissances, et quelques unes mes amis. C'est amasser des charbons sur la tête d'un ennemi, et elles m'ont trop promptement pardonné ma faute, pour que je puisse me la pardonner à moi-même. Ce qui vous regarde est impertinent et assez pauvre d'idées; mais, malgré mes efforts pour arrêter la circulation du tout, je regretterai toujours la légèreté et la généralité de la plupart de ces attaques. »

Ce fut dans le cours de ce printemps que lord Byron et sir Walter Scott se rencontrèrent pour la première fois. M. Murray, dans une visite qu'il avait fait précédemment à sir Walter Scott, avait reçu de lui, pour l'offrir à lord Byron, un superbe poignard turc; et cette année, lors de la rencontre à Londres des deux poètes, la seule fois où ces grands hommes jouirent mutuellement de leur société, lord Byron offrit en échange à sir Walter Scott un vase contenant quelques ossements humains qui avaient été trouvés en creusant sous les vieux murs d'Athènes. Mais le lecteur aimera mieux tenir ces détails de sir Walter Scott lui-même, qui a bien voulu me communiquer ses souvenirs sur le poète, et me permettre et les offrir en son nom au public. C'est lui qui parle.

« Ma première connaissance avec lord Byron commença d'une manière assez douteuse. J'étais si loin d'avoir pris part à l'offensive critique de la Revue d'Edimbourg, que je me souviens d'avoir fait des remontrances à l'éditeur, M. Jeffrey, parce que je trouvais qu'on jugeait les « Heures d'oisiveté » avec une sévérité excessive. Comme toutes les premières poésies de très jeunes gens, elles étaient écrites plutôt sous l'influence du souvenir de ce qui avait plu à l'auteur dans les autres, que sous sa propre inspiration; cependant plusieurs passages promettaient un grand talent.

J'en fus même tellement frappé que j'eus envie d'écrire à l'auteur ; mais quelques rapports exagérés de ses originalités, et la répugnance naturelle qu'on éprouve à émettre une opinion qui ne vous est pas demandée, me firent renoncer à ce projet.

» Lorsque lord Byron publia sa fameuse satire, j'eus ma part de la flagellation. Mon crime était d'avoir écrit un poème (*Marmion*, je crois) pour mille livres sterling ; ce qui n'était vrai qu'en ce que j'avais reçu cette somme pour le manuscrit. Outre qu'un auteur ne peut être blâmé d'accepter le prix que les libraires consentent à lui donner, surtout quand ceux-ci ne se plaignent pas de leur marché, je pensais que mes affaires privées étaient hors des limites d'une satire littéraire. D'un autre côté, lord Byron me donnait à plusieurs reprises des éloges si fort au-dessus de mes mérites, qu'il eût fallu être plus irritable que je ne le suis sur de pareils sujets, pour ne pas demeurer tranquille, et à peu près satisfait, sans plus y penser.

» Je fus, comme le monde entier, très frappé de la vigueur et de la force d'imagination dont les premiers chants de *Childe-Harold* étaient empreints, ainsi que les admirables productions que lord Byron lança dans le public avec une promptitude qui tenait de la profusion. Ma popularité, comme poète, déclina dès lors, et je fus sincèrement charmé de voir entrer dans la lice un auteur de tant de talent et d'énergie. M. John Murray vint en Écosse cet été ; je lui parlai du plaisir que j'aurais à faire la connaissance de lord Byron, et il eut la bonté de parler de mon désir à sa seigneurie, ce qui nous mit en correspondance.

» Étant à Londres, au printemps de 1815, j'eus l'avantage d'être présenté à lord Byron. D'après ce que j'avais ouï dire, je m'attendais à voir un homme dont les habitudes étaient assez bizarres et le caractère emporté, et je doutais que nous pussions nous convenir. Je fus donc surpris fort agréablement en trouvant lord Byron, non seulement de la plus parfaite politesse, mais bon et bienveillant. Nous nous

voyions tous les jours régulièrement, une heure ou deux dans le salon de M. Murray, et nous avions toujours beaucoup de choses à nous dire. Nous nous rencontrions souvent aussi en société, dans des dîners ou des soirées, en sorte que pendant deux mois je vécus presque dans l'intimité de cet homme célèbre. Nous étions d'accord, et du même avis sur beaucoup de choses, excepté en religion et en politique, et je serais disposé à croire que lord Byron n'avait pas sur ces deux sujets des idées très arrêtées. Je me rappelle lui avoir dit que je me croyais sûr qu'il changerait de sentiments s'il vivait encore plusieurs années. Il me répondit d'un ton assez sec : « Je suppose que vous êtes un de ceux qui prophétisent que je deviendrai méthodiste. » — « Non, répliquai-je, je ne m'attends pas à ce que votre conversion soit d'une nature si ordinaire. Je croirais plutôt que vous vous réfugierez dans la foi catholique, et que vous vous distinguerez par les austérités de votre pénitence. La religion à laquelle vous devez, ou vous pouvez un jour vous convertir, sera certainement de celles qui exercent le plus d'influence sur l'imagination. » Il sourit gravement, et sembla convenir que je pouvais avoir raison.

» En politique, il parlait souvent avec chaleur, exprimant comme ses opinions tout ce que maintenant on nomme *libéralisme* ; mais il me parut que le plaisir qu'il trouvait à développer son esprit et à censurer les gens en place, était son véritable stimulant et le fond de sa manière de penser, plutôt qu'une conviction réelle des principes politiques qu'il affichait. Il était assurément fier de son rang et de l'ancienneté de sa famille, et, sous ce rapport, aussi aristocrate qu'on peut l'être avec du bon sens et une bonne éducation. Quelques dégoûts, dont je ne connais pas la source, me semblèrent la cause de ces contradictions entre ses opinions et son caractère. Je n'aurais pas hésité à dire qu'au fond du cœur, Byron était patricien par principes.

» Le cours de ses lectures ne me paraissait pas fort étendu, soit en poésie, soit en histoire. Ayant sous ce rap-

port quelque avantage sur lui, et familier avec beaucoup d'ouvrages ignorés ou peu lus, j'étais quelquefois à même d'appeler son attention sur des choses qui avaient pour lui l'attrait de la nouveauté. Je me souviens plus particulièrement de lui avoir récité, un jour, le beau poème de Hardi-Canut, imitation d'une ancienne ballade écossaise. L'impression qu'il en éprouva fut si forte, qu'une des personnes présentes me demanda ce que je pouvais avoir dit à lord Byron pour l'agiter ainsi.

» J'ai vu Byron pour la dernière fois, en 1815, à mon retour de France. Il dîna, ou plutôt goûta avec moi à la taverne de Long, dans Bond-street. Jamais je ne le vis plus gai et de meilleure humeur. Sans doute la présence de M. Matthews, l'acteur, y contribuait beaucoup. Le pauvre Ferry était aussi de la partie. Après cette réunion, l'une des plus joyeuses auxquelles j'aie assisté, mon compagnon de voyage, M. Scott, de Gala, et moi, nous partîmes pour l'Écosse; et depuis jen'ai pas revu Byron. Nous continuâmes à nous écrire de temps en temps, peut-être une fois tous les six mois. Comme les anciens héros d'Homère, nous échangeons des présents. Je donnai à Byron un beau poignard monté en or, qui avait appartenu au redoutable Elfy-bey. Mais je devais jouer le rôle du Diomède de l'Iliade, car Byron m'envoya quelque temps après une grande urne d'argent remplie d'ossements humains. La base portait deux inscriptions : l'une ainsi conçue : « Ossements trouvés dans des sépulcres anciens près des murailles d'Athènes, au mois de février 1811. » Sur l'autre face, on lisait ces deux vers de Juvénal :

*Expende quot libras in duce summo invenies?*

*Mors sola fatetur quantula hominum corpuscula.*

J'y ai ajouté cette troisième inscription : « Présent de lord Byron à Walter Scott. » Il y avait dans le vase une lettre bien plus précieuse pour moi que tout le reste, à cause de

la bonté avec laquelle il s'exprimait sur mon compte. Je la laissais habituellement dans l'urne avec les ossements; mais elle a disparu. Comme l'objet n'était pas de nature à tenter un simple domestique, je n'ai pu m'empêcher de soupçonner de cette indécatesse quelque hôte d'un rang plus élevé, et qui certes l'aura fait gratuitement; car après ce que je viens de dire, personne n'osera se vanter de posséder cette curiosité littéraire.

» Nous plaisantâmes beaucoup de ce que le public pourrait dire ou penser sur la nature sombre et terrible de nos dons mutuels.

» Je crois n'avoir plus beaucoup à ajouter à mes souvenirs de Byron. Souvent il était mélancolique, absorbé dans des idées noires. Lorsque je le voyais dans cette disposition, j'avais coutume d'attendre qu'elle se dissipât d'elle-même; ou qu'il se présentât quelque moyen naturel de le ramener à la conversation : alors sa physionomie s'éclaircissait presque toujours; les ombres se dissipaient, comme s'élève le brouillard qui couvre la campagne. Il avait beaucoup de feu et de vivacité en causant.

» Je le rencontrais souvent en société; car nos connaissances mutuelles me faisaient l'honneur de croire qu'il aimait à se trouver avec moi. Entre autres réunions agréables, je me rappelle celle de sir Georges Beaumont, qui avait pris plaisir à rassembler quelques personnes de talent distingué. Il me suffit de nommer sir Humphrey Davy, aussi remarquable par ses connaissances en littérature que par l'étendue et la profondeur de son savoir; M. Richard Sharpe, et M. Rogers étaient aussi des nôtres.

» Je crus parfois remarquer dans l'humeur de Byron quelques légers et subits accès de susceptibilité, et même de défiance; alors il s'arrêtait, et semblait examiner s'il n'y avait pas dans ce qu'on lui avait dit quelque sens caché et offensant. Dans ce cas, ce que je jugeais de mieux à faire, c'était de laisser son esprit à lui-même, comme une source un moment troublée reprend dans le repos sa limpidité première.

Il en était de même de lui après une minute ou deux. J'étais beaucoup plus âgé que mon noble ami, et je n'avais nulle raison de craindre qu'il interprétât mal mes sentiments pour lui, de même que je n'ai jamais eu le moindre motif de douter de sa bienveillance pour moi. Si l'éclat d'un génie supérieur qui jetait dans l'ombre le peu de prétentions que l'on pouvait me supposer alors, avait eu quelque chose de mortifiant pour ma vanité, j'aurais pu trouver d'amples consolations dans la certitude que j'étais, hélas ! mieux partagé que lui pour les conditions nécessaires au bonheur.

» Je redemande en vain à ma mémoire ce qui souvent me revient sans effort ; ces mots, ces riens, qui rappellent son regard, ses manières, son ton, ses gestes ! J'ai toujours pensé, et j'ai encore la ferme persuasion, qu'au moment où nous l'avons perdu il touchait à une crise de sa vie qui devait lui ouvrir de nouvelles sources de gloire, et qu'une fois lancé dans cette nouvelle carrière, il eût complètement racheté les fautes que ses amis voudraient oublier. »

---

## CHAPITRE XIX.

Naissance de la fille de lord Byron. — Sa mélancolie. — Lady Byron le quitte et se retire chez son père. — Ce qu'il écrit à ce sujet à M. Moore. — Témoignage qu'il rend à sa femme. — Causes probables de discussion. — La saisie. — L'huissier. — L'espionnage. — Silence obstiné de lady Byron. — Bruits qui courent sur sa séparation d'avec son mari. — Rumeur générale. — Déchaînement. — Lord Byron en appelle à ses amis. — Il vend ses livres. — « L'Adieu » à sa femme et la pièce de vers contre la mégère qui les avait brouillés, paraissent dans les journaux. — Soirée donnée pour lui à la veille de son départ. — Les Dandies. — Les clubs. — Sir Hudson-Lowe. — Carran et madame de Staël. — Blücher. — Dernière entrevue de Byron avec sa sœur. — Son départ.

## A M. MOORE.

5 janvier 1816.

« J'espère que M<sup>me</sup> M. est entièrement rétablie. La petite est née le 10 décembre dernier; elle se nomme *Augusta Ada* (ce dernier est un nom de famille très ancien : je le crois inusité depuis le règne du roi Jean). Elle était et elle est encore bien portante et très grasse, très forte pour si peu de jours. Elle crie et tette sans discontinuer. Ces réponses vous suffisent-elles? La mère est bien et déjà sur pied.

» Il y a eu un an le 2 de ce mois que je suis marié, eh! oh!.... Depuis long-temps je n'ai vu personne qui vaille la peine d'être nommé, excepté S.... et un autre général du Gaulois, avec lesquels j'ai dîné une fois ou deux. S.... est un assez bel homme; il a l'air étranger, rusé, intelligent, et l'ensemble est agréable; son compagnon tient plus du petit maître et est plus jeune, mais je ne le crois pas, comme intelligence, de même calibre que le Corse. Vous savez que S.... est compatriote et cousin de Napoléon.



» Ne vous reverrons-nous donc jamais en ville? Il est vrai qu'il n'y a pas ici un seul de ces quinze cents habitués de salons, que l'on est convenu d'appeler le beau monde. Ma prochaine paternité nous a retenus pour les faire-parts, etc. Quoique au fond j'aime autant me trouver ici que partout ailleurs, de ce côté du détroit de Gibraltar.

» Je me prêterais avec plaisir, ou plutôt avec tristesse, à composer un chant funèbre en l'honneur de la jeune fille dont vous parlez. Mais comment écrire sur une personne que l'on n'a jamais vue ni connue? D'ailleurs vous vous en tirerez mieux que moi. Je n'ai jamais pu rien écrire qui ne fût basé sur quelque expérience personnelle, et le pourrais encore moins sur un sujet donné. Or, vous qui avez été témoin et presque acteur dans cette scène de deuil (1), vous avez toutes les conditions nécessaires pour en parler. Voilà un ennuyeux griffonnage, et je ne peux pas mieux : pour l'instant, je suis absorbé dans mille projets contradictoires, quoique n'ayant qu'un objet en vue, qui probablement m'échappera comme presque tout ce que nous désirons. Mais n'importe, « Le ciel bleu s'étend sur tous. » Seulement j'aurais plaisir à le voir un peu plus bleu, au-dessus de ma tête, comme « le sommet nuageux du bleuâtre Olympe, » qui, par parenthèse, était très blanc la dernière fois que je le vis.

» A jamais, etc. »

A la lecture de cette lettre, je fus frappé du ton de mélancolie qui y régnait ; et connaissant bien l'habitude qu'avait Byron de chercher du soulagement dès qu'il éprouvait quelque inquiétude ou quelque dégoût dans le sentiment de liberté qui lui faisait dire qu'il trouverait partout une patrie, je crus voir dans sa réminiscence de l'Olympe, un retour de cette disposition errante et inquiète, à laquelle il était si

(1) Il s'agissait de la mort presque subite d'une jeune personne, pour laquelle M. Moore a composé depuis la mélodie qui commence ainsi : « Oh ne la pleurez pas, etc. »

sujet. J'avais déjà eu quelques appréhensions de ce genre, en recevant ces tristes vers : « Il n'est pas une joie que le monde puisse donner parçille à celle qu'il nous ôte. » Et lui en accusant réception, je lui avais écrit, en le raillant de sa tristesse : « Vous voilà donc remonté sur votre ton mélancolique ? cela ne vaut rien, et nous dégoûte de tous les devoirs de la vie. Il faut s'en défaire à temps. Il n'est permis qu'à l'extrême jeunesse d'être mélancolique : à mesure que la vie devient triste et sérieuse, nous n'avons rien de mieux à faire qu'à prendre nous-mêmes le contre-pied. »

Absent de Londres depuis un an, il ne m'avait pas été possible de juger des espérances de bonheur que lui promettait son mariage : il ne transpirait rien au dehors qui pût faire présumer que cette union n'était pas aussi heureuse, ou du moins aussi calme qu'elle semblait l'être. Les termes énergiques et pleins de tendresse dont il s'était servi au commencement pour exprimer son entière satisfaction avaient dissipé en partie les craintes que le premier aspect de son sort m'avait fait concevoir. Je ne pus cependant m'empêcher de remarquer que ces épanchements d'un cœur satisfait avaient bientôt cessé. Il parlait moins de sa femme, et en termes froids et compassés ; et quelques unes de ses lettres avaient un sentiment de malaise, de tristesse, qui ramenèrent tous les pressentiments qui m'avaient assiégé. La dernière lettre surtout me parut remplie de sinistres présages ; et dans ma réponse je lui avouai que j'entrevois dans sa correspondance une sorte de vague inquiétude, et un abattement qui me chagrinaient fort. J'aurais voulu être auprès de lui pour connaître ce qu'il éprouvait ; car quelques instants de conversation intime révèlent plus de choses que des rames entières de papier écrit. Je le conjurais de me dire qu'il se trouvait réellement plus heureux que je ne l'imaginais.

Ce fut peu de semaines après que je lui avais fait ces instances, que lady Byron se détermina à se séparer de lui. Elle avait quitté Londres à la fin de janvier pour aller rendre vi-

site à son père dans le comté de Leicester, où lord Byron devait aller la rejoindre. Ils se quittèrent dans la meilleure intelligence, en route elle lui écrivit une lettre remplie de gaieté et d'affection, et à peine était-elle arrivée à Kirkby Mallory, que son père écrivit à lord Byron pour l'informer que jamais elle ne retournerait près de lui. Lorsque ce coup inattendu le frappa, ses embarras pécuniaires, excessivement augmentés pendant le cours de l'année, étaient au comble; huit ou neuf saisies avaient eu lieu dans sa maison; et pour me servir de ses expressions, au moment où il était « seul dans ses foyers avec ses dieux pénates brisés autour de lui, » on lui apporta l'inconcevable nouvelle, que la femme qui venait de le quitter pleine de tendresse, s'était séparée de lui pour toujours.

Le billet suivant fut écrit à cette époque à M. Rogers.

8 février 1816.

« Ne vous y trompez pas : la véritable raison qui m'a fait renvoyer votre livre est celle que je vous ai donnée. Il est trop bon pour quelqu'un d'aussi insouciant que moi. Je me suis défait de tous les miens, et certainement je ne consentirai jamais à vous priver d'une si « précieuse parcelle de cet homme immortel. »

» J'aurai grand plaisir à vous voir, si vous prenez la peine de venir; quoique maintenant je me débâte sous les traits et les dards de l'outrageante fortune. Quelques uns sont partis d'un point d'où j'étais loin d'en attendre. — Mais n'importe; « il y a un autre monde, » et je ferai mon chemin dans celui-ci comme je pourrai.

» Si vous écrivez à Moore, dites-lui que je lui répondrai aussitôt que j'en aurai le temps et le courage.

» A vous pour toujours. »

Ce ne fut qu'au bout de plus d'une semaine que les bruits de la séparation parvinrent jusqu'à moi. Je lui écrivis à l'instant, et avec beaucoup d'anxiété, pour obtenir de lui quelques éclaircissements sur son sort; voici ce qu'il me répondit :

A M. MOORE.

29 février 1816.

« Je n'ai pas répondu à votre lettre depuis quelque temps; et maintenant il y en aurait si long à dire que j'aime mieux différer jusqu'à ce que je puisse le faire de vive voix; encore l'abrègerai-je autant que possible.

» En attendant, je suis en guerre *avec tout le monde et ma femme*; ou plutôt tout le monde et *ma* femme sont en guerre avec moi; mais ils ne m'ont pas encore terrassé, quoi qu'ils *fassent*. Je ne sache pas dans tout le cours de mon existence hasardeuse, soit ici, soit à l'étranger, m'être jamais trouvé dans une situation si complètement dénuée de tout sentiment de plaisir, et de tout espoir raisonnable pour l'avenir: je le dis parce que je le pense et le sens. Mais cette manière d'envisager la question ne me fera pas succomber sous le faix. J'en ai pris mon parti.

» A propos, ne croyez pas tout ce qu'on débite à ce sujet, et dispensez-vous de me défendre. Si vous y parveniez, ce serait une offense mortelle, ou immortelle; qui peut supporter d'être réfuté? Je n'ai qu'une réponse très courte à faire à ceux que la chose intéresse, et toute mon activité jointe à celle de quelques amis zélés, n'a pu encore nous faire trouver le terrain et le personnage sur lequel ou avec qui je pourrais avoir une discussion abrégée sous un prétexte plausible. Hier, j'en ai serré un de bien près; mais il m'a échappé par une explication *satisfaisante*, au dire de quelques gens. Je parle de ces propagateurs de nouvelles contre lesquels je n'ai aucune inimitié; quoiqu'il me faille agir suivant le code des usages, quand j'en rencontrerai sur mon chemin qui en vaillent la peine.

» Parlons d'autre chose, — de poésie, par exemple. Leigh Hunt publie un poème diablement bon; parfois maniéré, mais avec un fond d'originalité, et assez de verve pour soutenir l'épreuve de la critique. Je ne dis pas cela parce qu'il

me l'a dédié, ce dont je suis fâché, car autrement je vous aurais prié de l'annoncer. C'est un ouvrage vraiment digne de louanges ; un article favorable dans la *Revue d'Édimbourg* ne serait qu'une justice, et le classerait à son rang aux yeux du public.

» Comment vous trouvez-vous ? où êtes-vous ? Quant à moi, je n'ai pas la moindre idée de ce que je deviendrai ; je ne sais où j'irai, ce que je ferai. Il y a quelques semaines, j'avais à vous dire des choses qui vous eussent fait rire ; mais maintenant on prétend que je ne dois pas rire. Aussi depuis lors ai-je été très sérieux.

» Je me suis assez mal porté : j'ai eu mal au foie. — Depuis une quinzaine je vais beaucoup mieux, quoique soumis encore à quelque régime. Je vais m'habiller pour dîner. Ma petite fille est à la campagne, on me dit que c'est un très bel enfant : elle a trois mois. Lady Noël (ma mère par la loi et qui pourrait bien avoir recours à la loi contre moi) est chargée maintenant de la surveiller. Sa fille, ci-devant miss Milbanke, est, je crois, à Londres avec son père. Une M<sup>re</sup> C\*\*\* (espèce de femme de charge, et espionne de lady Noël), blanchisseuse autrefois dans ses beaux jours, est regardée par les personnes bien instruites, comme la cause occulte des derniers débats domestiques.

» Dans tout ceci je plains sir Ralph ; quoique *magis paret quam similes* dans notre affliction, lui et moi sommes également punis. Cependant il est dur de souffrir deux de la faute d'une seule personne ; je serai séparé de ma femme, lui gardera la sienne. »

Dans ma réponse je lui témoignai combien j'étais affligé d'un événement qui détruisait mes espérances sur son bonheur, et je lui annonçais qu'au mois de mai je commencerais l'instruction de son procès sur tous les chefs d'accusation. Quant à prendre sa défense, je l'assurais que je n'avais cherché à le justifier qu'à mon propre tribunal, ce qui ne m'avait pas été difficile. J'attribuais surtout la catastrophe au choix qu'il avait fait.

## A M. MOORE.

8 mars 1816.

« Je me réjouis de vous savoir nommé Président et Intendant des pauvres ; de pareils honneurs n'adviennent qu'aux gens vertueux. Mais aussi songez que vous avez trente-six ans ; je parle avec envie, non pas de votre âge, mais de l'honneur, de l'amour, de la soumission à vos volontés, de cette multitude d'amis qui d'ordinaire l'accompagnent ; et moi j'ai encore huit années à parcourir avant d'arriver à une aussi vénérable perfection ; à cette époque, si j'existe *du tout* (1), je serai probablement en état de grace ou du moins de mérite progressif.

» Je veux vous désabuser sur un point. Non, la *faute*, ou si vous aimez mieux le *malheur* ne peut être attribué à mon *choix*, à moins que je n'aie eu tort d'en faire un quelconque ; car je ne crois pas, et je dois le dire, malgré toute l'amertume dont m'abreuve cette affaire, qu'il y ait un être meilleur, doué de qualités plus brillantes, plus doux, plus aimable, d'un commerce plus facile que lady Byron. Jamais je n'eus et ne puis avoir aucun reproche à lui faire ; si quelqu'un est à blâmer, c'est moi ; et si je ne puis racheter mes torts, il me faut en subir les conséquences.

» Ses plus proches parents sont .... ; mes affaires ont été et sont dans un grand désordre : ma santé s'est altérée, et depuis un temps considérable j'ai l'esprit tourmenté ; telles sont les causes (et je ne le dis pas pour m'excuser) qui souvent m'ont poussé à des excès, et qui rendaient mon caractère incapable de bonheur.

» Peut-être aussi faut-il faire la part de ces habitudes étranges et détachées, que j'ai prises en devenant mon maître jeune, et que mes courses par le monde ont encore fortifiées. Cependant je crois que si j'avais eu quelque chance,

(1) Il est mort à trente-six ans.

et que je me fusse trouvé dans une position supportable, j'aurais pu m'y maintenir ; mais il n'y a plus d'espoir , et il n'en faut plus parler. A présent , excepté ma santé qui est meilleure ( il est bizarre que l'agitation ou les luttes de n'importe quel genre redonnent de l'élasticité à mes esprits et me raniment pour quelque temps ), j'ai à batailler avec toute espèce d'ennuis , y compris mes embarras pécuniaires , et mes chagrins domestiques.

» Je crois vous avoir déjà dit ceci , mais j'aime mieux courir le risque de vous le répéter. Ce n'est rien que de supporter les *privations* qu'impose l'adversité ou plutôt la mauvaise fortune ; mais mon orgueil se refuse à subir ses indignités , et cependant je ne cherche point querelle à cet orgueil qui , je crois , me soutiendra à travers tout. Si mon cœur avait pu se briser , il l'aurait été depuis bien des années , et par des événements plus poignants que ceux-ci.

» Je vous accorde , pour en revenir à notre rentier , que j'ai trop écrit. Les dernières publications ont eu lieu bien contre mon gré , et pour des raisons que je vous expliquerai , quand nous nous verrons. Je ne sais pourquoi je suis tant revenu sur les mêmes sites et les mêmes scènes : si ce n'est parce que je les sentais s'effacer , ou se troubler dans ma mémoire , au milieu de tous les soucis qui pesaient sur moi ; et j'avais impatience de les fixer avant qu'ils fussent entièrement décolorés. Maintenant , j'en ai fini. A ces contrées et les événements qui s'y rattachent commencent et finissent toutes mes sensations vraiment poétiques. J'aurais beau essayer , je ne pourrais rien faire sur tout autre sujet ; et j'ai , selon toute apparence , épuisé celui-là. « Malheur à l'écrivain , dit Voltaire , qui dit sur un sujet tout ce que l'on en peut dire. » Il y en a sur lesquels j'aurais pu , peut-être , m'étendre davantage , mais je renonce à tous ; il est plus que temps.

» Vous souvenez-vous de ces vers que je vous envoyai au commencement de l'année dernière , et que vous avez encore ? N'y avait-il pas quelque chose de prophétique , au

moins dans le début : « Il n'est pas une joie , etc. » Suivant moi , c'est ce que j'ai écrit de plus vrai et aussi de plus triste.

» Quel horrible griffonnage je vous envoie ! Vous ne parlez pas de vous , sinon pour annoncer que vous êtes devenu marguillier et chargé de *l'encouragement* de la mendicité. Quand paraissez-vous ? Comment va votre famille ? Mon enfant est florissante , et prospère , à ce qu'on me dit : mais je veux y voir par moi-même. Je ne me sens nulle disposition à l'abandonner à la contagion de la société de sa grand'mère, quoique je ne voudrais pas l'enlever à sa mère. Elle est servée, et il faut prendre un parti. »

La mélancolie de son caractère n'avait pas échappé à sa femme , d'après son propre témoignage.

« Quelques personnes , dit-il , dans ses Pensées détachées, se sont souvent étonnées de la tristesse qui règne dans mes écrits ; d'autres m'ont vu avec surprise me livrer parfois à une extrême gaieté. Je me rappelle qu'un jour , après plusieurs heures d'une conversation animée et peut-être brillante , que j'avais soutenue en société , comme ma femme me parlait de cette disposition d'esprit , je lui dis : « Et cependant , Bell , on m'appelle mélancolique ; vous avez pu voir que c'est une calomnie ? — Non , Byron , me répondit-elle ; ce n'en est pas une , au fond du cœur vous êtes le plus mélancolique des hommes , et au moment même où vous paraissez le plus gai. »

Joignant aux défauts qui sont la suite d'une extrême sensibilité , les torts qu'engendraient une longue habitude d'indépendance , et l'exercice d'une volonté capricieuse et absolue , on ne doit pas être surpris qu'en moins d'un an il n'ait pu dompter son caractère , et changer ses humeurs , au point de satisfaire l'exigence des espions qui vivaient dans son intimité.

Son mariage avec une héritière fut aussi pour lui un signal de détresse. Sans augmenter sa fortune , il lui attira une foule de réclamations : les créanciers assiégeaient sa porte , et neuf fois dans le cours de cette année sa maison



fut envahie par des hommes de loi ; et il sentait alors jusqu'au fond de l'ame ce que depuis il a pu se rappeler avec calme, et même avec gaité. « En 1815, » dit-il dans son journal, « quand l'huissier et ses recors ( car j'ai goûté de plus d'un genre de vie ) vinrent saisir mes biens ( comme pair, ma personne était inviolable ), je lui demandai d'abord, par curiosité, jusqu'où s'étendaient ses pouvoirs et les assignations qu'il avait sur d'autres que moi ; il m'en montra une de soixante-dix mille livres sterling, sur une seule maison ; ensuite je lui demandai s'il n'avait rien pour Sheridan ? » — « Oh — Sheridan ! » dit-il, « j'ai ceci ( tirant tout un portefeuille ) ; mais, milord, j'ai été pendant un an tous les jours chez lui ; c'est un gentilhomme fort honnête, qui sait comment on doit agir avec nous, etc., etc. » Nous discutâmes alors notre affaire, et elle n'était pas en ce moment des plus faciles à arranger pour moi. Mais l'homme était poli, et ce que j'appréciais encore plus, il était communicatif. J'avais vu beaucoup de ses confrères quelques années auparavant, pour des affaires de mes amis ; mais celui-ci était le premier, ou le second qui vint pour mon propre compte. Homme fort civil, payé en conséquence, et probablement ayant calculé là-dessus. »

Pour ajouter à ces inquiétudes, et aux malheurs de la pauvreté, Byron savait alors que des malveillants épiaient ses actions jusque sous son propre toit ; et que chacune de ses paroles, chacun de ses regards, étaient interprétés de la manière la plus défavorable. Allant peu dans le monde, à cause du fâcheux état de ses affaires, la seule distraction à ses sombres pensées était l'occupation que lui donnait sa charge de membre du comité de Drury-Lane ; ces malheureux rapports avec le théâtre furent encore une des fatalités qui se réunirent pour détruire son bonheur conjugal. La prétendue légèreté de son caractère, sa réputation de galanterie, la fréquentation obligée des coulisses et du foyer, permirent à la méchanceté d'adjoindre son nom à celui d'une femme, d'une actrice, M<sup>me</sup> Mardyn, qu'il avait à peine vue, et à

laquelle il n'avait peut-être jamais adressé la parole. Ce fut la réunion d'une foule de circonstances aussi peu importantes en elles-mêmes qui amena cette séparation à laquelle on a cherché tant de motifs mystérieux et extraordinaires.

Peu de temps avant sa mort, étant à Céphalonie, lord Byron en convint lui-même. Il causait avec un Anglais qui lui rapportait tous les bruits qui avaient couru à ce sujet. Après s'être un moment amusé de leur absurdité, il reprit : — « Mon cher monsieur, les causes étaient trop simples pour pouvoir être facilement devinées. »

Mais bien qu'il eût été difficile peut-être aux deux parties de donner d'autre raison de leur désunion, que cette incompatibilité d'humeur qui est la plaie secrète de tant de ménages, le public, qui n'est jamais en défaut dans ces occasions, trouva bon nombre de motifs pour expliquer la rupture, tous tendant à noircir le caractère déjà si calomnié du poète, et le représentant comme un monstre de cruauté et de dépravation. La réputation de l'objet de son choix (réputation qui avait en partie décidé son mariage, car son orgueil était flatté d'avoir fait une telle conquête) tourna contre lui; non seulement on prit plaisir à établir la comparaison, et à faire ressortir d'injurieux contrastes, mais on eût dit que les perfections de la femme étaient autant de preuves des indignités dont on accusait le mari.

Le silence obstiné de la dame, malgré les demandes qui lui furent faites de spécifier les torts de lord Byron, passa pour un excès de délicatesse et de générosité, et laissa le champ libre aux suppositions malicieuses. L'on affirma et l'on crut presque universellement que la seconde proposition du noble lord à miss Milbanke avait été faite dans l'intention de se venger de l'affront d'un premier refus; on allait jusqu'à dire qu'il lui en avait fait l'aveu au sortir même de l'église.

Fidèle à ce plan, il ne s'occupait, selon les véridiques faiseurs de chroniques, qu'à chercher les moyens de tourmenter sa femme par toutes sortes de lâches et ridicules mé-

chancetés , telles que de tirer des coups de pistolets dans sa chambre , afin de l'effrayer pendant qu'elle était en couche , et autres gentilleses du même genre. Ce conte absurde n'avait d'autre fondement que l'usage où il était , depuis sa première jeunesse , d'avoir toujours des pistolets chargés près de lui pendant la nuit : habitude qu'on ne manqua pas d'alléguer parmi les symptômes de folie (au nombre de seize , je crois) , qui furent soumis aux médecins pour constater l'égarement de son esprit. On n'avait pas oublié non plus l'émotion presque convulsive qu'il éprouva en voyant Kean jouer le rôle de sir Giles Overreach : et une autre circonstance qui prouvait seulement à quel point le rendaient malheureux ses embarras pécuniaires , et combien il sentait vivement les humiliations auxquelles ils le réduisaient. Un jour qu'il en avait été harassé encore plus que de coutume , dans l'excès de sa douleur , il jeta avec fureur sur l'âtre de la cheminée une vieille montre qu'il avait depuis son enfance , et non content de l'avoir réduite en pièces , il en broya jusqu'au moindre morceau avec le fourgon.

Les attaques contre sa moralité n'étaient pas mieux fondées ; du moins la plus impitoyable malveillance ne put-elle lui découvrir l'apparence d'une intrigue depuis son mariage. Ses torts en ce genre sont tous d'une date plus ancienne ou beaucoup plus récente. Cependant tout Londres fut dupe de ces bruits , aussi dégradants pour ceux qui y croyaient que pour ceux qui se chargeaient de les propager. Ils trahissaient assez , du reste , la fange d'où ils sortaient , et l'excès de leur sottise joint à leur noire méchanceté , proclamait assez haut qu'ils étaient l'œuvre de laquais , et de bas espions.

Un odieux commérage des gens qu'il payait et nourrissait dans ses cuisines , fut l'écueil contre lequel vint échouer le bonheur d'une ame des plus nobles et des plus orgueilleuses.

A la honte de l'Angleterre , et de la société , il s'éleva de toutes parts contre lord Byron un cri d'indignation dont on

n'avait jamais eu d'exemple. Tout ce qu'il avait obtenu de louanges et de réputation dans le cours de quatre années, céda en quelques semaines au torrent de la médisance. A ceux qui, du fond de la conscience, se croyaient obligés à réprouver des torts qu'ils admettaient sans preuve, se joignait la classe nombreuse des gens qui semblent regarder la violence de leurs invectives contre les défauts et les vices du prochain, comme l'équivalent de la vertu pour eux-mêmes; ceux enfin qui, jaloux des succès du *poète*, s'en vengeaient avec joie sur l'*homme*.

Articles de journaux, pamphlets, caricatures, tout fut employé pour rendre sa personne et son caractère odieux. En vers, en prose, on le vouait aux enfers. Ses vers n'étaient que des chants d'impiété, sa carrière qu'un tissu de crimes et de débauche. Vieilli par le vice au début de la vie, il allait dans des climats lointains chercher un pays pour se cacher, et il débarrassait enfin sa patrie d'un fardeau ignominieux. « Horreur des sages, objet d'admiration des sots, les gens de bien déplorent son existence, les Muses le désavouent (1). »

Au milieu de ces clameurs, si par hasard une voix osait plaider pour lui, personne ne l'écoutait. Un petit nombre d'amis lui restaient inébranlables, mais sentaient l'impossibilité de lutter contre le torrent. Lui-même fit peu d'efforts. Cependant, une fois il se crut obligé d'en appeler au témoignage de ceux qui avaient vécu dans son intimité, et cette démarche dut lui coûter beaucoup.

A M. ROGERS.

25 mars 1816.

« Vous êtes du petit nombre de ceux qui ont vécu dans ce qu'on appelle mon intimité, et plus d'une fois vous m'avez entendu parler des chagrins qui me sont survenus

(1) Passage d'une *Épître poétique de Délia à lord Byron*.

depuis peu. Voulez-vous avoir la bonté de me dire si jamais, devant vous, je me suis exprimé sur *elle* d'une façon dure ou méprisante ? Si jamais vous m'avez entendu me défendre à *ses dépens*, et en mettant à sa charge aucune imputation grave ? N'ai-je pas dit en votre présence que « lorsqu'il s'agissait de raison ou de tort, la raison était de son côté ? » Je vous adresse ces questions, à vous et à mes autres amis, parce qu'elle et les siens me taxent d'avoir employé de pareils moyens pour me disculper.

» Croyez que je suis sincèrement votre, etc.

» BYRON. »

- Le poème du Siège de Corinthe et celui de Parisina s'imprimèrent en janvier et février, et parurent à la fin de ce dernier mois. Voici une des lettres qui se rattachent à cette publication :

A M. MURRAY.

20 février 1816.

« Pour revenir à *nos* affaires — vos épîtres sont fort aimables. Quant aux observations sur les négligences, etc., je pense en toute humilité que le lecteur bienveillant aura pris une versification qui sort de la règle commune et à laquelle j'avais à dessein donné un tour irrégulier, pour le résultat de l'empressement, ou d'un défaut d'attention. La mesure n'est pas celle de mes autres poèmes qu'on a, je crois, trouvés assez corrects; du moins selon Byshe, et d'après l'oreille et les doigts qui guident les bardes lorsqu'ils composent, et les lecteurs quand ils vérifient. Une grande partie du « *Siège* » est en ce que les savants appellent des anapestes (je n'en suis pourtant pas trop sûr, car j'ai furieusement oublié mes rythmes et mon Gradus). Plusieurs vers sont plus longs ou plus courts que leurs compagnons de rime; je les ai voulus ainsi; les rimes reviennent aussi à des distances plus ou moins éloignées, et suivant mon caprice ou ma convenance.

» Je ne prétends pas dire que cela soit bien ou bon , mais seulement que j'aurais pu être plus régulier si je l'avais préféré , et que je ne me suis pas écarté du chemin battu sans m'en apercevoir. Maintenant , je regrette ces déviations , car j'aimerais mieux plaire que de produire l'effet opposé. Mais voulant jeter de la variété sur chacune de mes compositions , j'ai visé à faire quelque chose qui différât de tous mes essais précédents. La versification du *Corsaire* n'est ni celle de *Lara* , ni celle du *Giaour* , ni celle de la *Fiancée* ; *Childe-Harold* a aussi sa mesure à part , et je voudrais que celle-ci différât un peu de *toutes* les autres.

» Pardonnez-moi tant de bavardage et d'égoïsme. Le fait est que je m'efforce de penser au sujet de ce billet , plutôt que je n'y pense réellement. J'ignorais que vous fussiez venu ; vous savez que vos visites me sont toujours agréables.

» Je suis comme toujours , etc.

» P. S. N'ayez ni inquiétude , ni chagrin sur mon compte : s'il était au pouvoir du monde et de ses maîtres de m'abattre , j'aurais succombé à bien des choses , il y a bien des années. Il ne faut pas me croire abattu , parce que je ne fais pas rage , ni s'imaginer que , parce que je sens , je doive faiblir. En voilà assez pour l'instant.

» Je suis fâché de l'affaire de Sotheby. D'où diable cela a-t-il pu venir ? Je croyais tout arrangé ; si je puis encore être utile à lui ou à sa pièce , je suis prêt et tout disposé. Je ne crois pas l'instant convenable pour me montrer dans les coulisses ; mais si Sotheby le désire , je verrai le comité et ferai une motion. »

Ce fut vers le milieu d'avril que parurent dans les journaux les deux célèbres pièces de vers intitulées « Fare thee well » et « A sketch (1). » Ce dernier poème fut généralement désapprouvé , comme une attaque littéraire dirigée contre une femme obscure , qui , par sa position sociale ,

(1) Le terrible et énergique portrait de la femme qui avait la confiance de lady Byron , et qui dut certainement influer sur leur discorde.

était entièrement au-dessous de la critique de lord Byron. A l'égard des autres vers, l'opinion publique était partagée. Beaucoup de personnes les regardaient comme une effusion de la tendresse conjugale, une sorte d'appel au cœur de sa femme; d'autres, au contraire, n'y voyaient qu'une parade de sentiment à laquelle se refuse la tendresse véritable, mais que le talent et l'imagination prodiguent à leur gré. J'avoue que je fus du nombre de ceux qui portèrent ce jugement, jusqu'à ce que la lecture de ses souvenirs m'eût convaincu que, de même qu'une partie du public, je l'avais traité avec injustice. Lord Byron, dans cet écrit, rappelle, d'une manière dont la sincérité n'est pas douteuse, tous les tendres souvenirs qui se pressaient dans son âme, la nuit, où seul, avec ses tristes pensées, il fit ces vers, « arrosés, dit-il, de larmes, à mesure qu'il les écrivait. » Et si plus tard ils furent mis sous les yeux du public, ce ne fut ni par son désir, ni par sa volonté. Le zèle indiscret d'un ami peu judicieux crut ainsi le justifier, et les fit paraître sans l'aveu du noble poète.

L'activité infatigable de ses ennemis était parvenue à représenter son caractère et sa vie privée sous des couleurs si noires, qu'il fallait un degré de courage peu commun, même chez ceux à qui l'on suppose le plus d'indulgence, pour oser le recevoir dans leur société. Une dame d'un rang distingué se hasarda pourtant à donner à l'intention de lord Byron, une assemblée chez elle, la veille même du jour où il devait quitter l'Angleterre. Il ne fallait rien moins que la place qu'occupait cette dame dans le monde, et la pureté de sa vie entière, pour mettre à l'abri de la malveillance cette dernière preuve d'intérêt accordée à l'homme que poursuivait si fortement la censure du public. Outre lady J\*\*\*, la noble maîtresse de la maison, dont il n'avait jamais oublié la bonté, il y avait à cette soirée une autre personne (alors miss M\*\*, aujourd'hui lady K.), dont la conduite franche et cordiale lui a laissé un souvenir plein de reconnaissance. En parlant de cette dame, à l'occasion d'un service encore

plus généreux qu'il reçut d'elle, il ajoute : « C'est une femme d'une ame vraiment noble, et qui m'a montré plus d'amitié que je n'en méritais d'elle. J'ai ouï dire aussi qu'elle avait pris ma défense dans un cercle nombreux, ce qui, à cette époque, exigeait plus de courage et de fermeté que n'en possèdent la plupart des femmes. »

Comme nous touchons aux derniers instants que lord Byron passa à Londres, je rassemblerai ici quelques-uns de ses souvenirs de ce temps, tirés du *Memorandum*, où j'ai déjà si souvent glané.

« J'aimais les Dandies; ils ont toujours été très polis pour moi, quoiqu'en général ils détestassent les gens de lettres. Ils ont diablement persécuté et mystifié M<sup>me</sup> de Staël, Lewis et tant d'autres. Ils persuadèrent à M<sup>me</sup> de Staël que A\*\*\* avait cent mille louis de rente, etc., etc., et l'amènèrent au point de le louer en *face* sur sa *beauté*, et de tâcher de l'accaparer pour\*\*\*, outre cent mille folies pareilles. Le fait est que, pendant ma minorité, j'avais une teinte de dandyisme (1), et il m'en sera probablement resté de quoi me concilier les bonnes grâces des meneurs de la secte. A vingt-cinq ans je savais jouer et boire; j'avais pris mes degrés dans tous les genres de dissipation; j'étais peu pédant et n'écrasais personne, de sorte que nous nous arrangions fort bien ensemble. Je les connaissais tous plus ou moins, et ils firent de moi un membre du club de Watier (le plus à la mode de tous). J'étais, à l'exception de Moore et Spencer, le seul homme de lettres de la société. Notre mascarade (2) fut superbe, ainsi que le bal donné par les Dandies dans les salles d'Argyle.

(1) Pétrarque était aussi un *dandy* dans sa jeunesse. « Rappelez-vous le temps, écrit-il à son frère, où nous portions des habits blancs, sur lesquels la moindre tache ou un faux pli eussent été pour nous de grands sujets de douleur : alors que nos souliers étaient si justes que nous souffrions le martyre, etc. »

(2) Lord Byron alla à cette mascarade sous le costume d'un caloyer, ou moine de l'Orient. Cet habillement semblait calculé pour faire ressortir la beauté de sa figure expressive, qui, cette nuit-là, excita l'admiration générale.



» J'étais aussi membre de l'Alfred (autre club); mon élection eut lieu pendant que j'étais en Grèce. C'était une réunion assez agréable, mais un peu trop sobre et trop lettrée; puis il fallait y subir \*\*\* et sir Francis d'Ivernois; mais en récompense on y rencontrait Peel, Ward, Valentia et beaucoup d'autres hommes aimables ou connus; somme toute, c'était une ressource par un jour de pluie, quand il y avait disette de soirées, en l'absence du parlement, ou pendant la saison où tout Londres se vide.

» J'appartenais ou j'appartiens aux clubs et sociétés suivantes : l'Alfred; le Cocotier; le club de Watier; l'Union; le club de Racket, à Brighton; du Pugilat; des Hiboux; du « Volc-de-Nuit; » au club Whig, à Cambridge; au club de Harrow; au club (Politique) de Hampden; à celui des Carbonari, Italiens, qui n'est pas celui auquel je tiens le moins, bien que le *dernier*. Je fus admis dans tous ceux-ci, et ne me mis jamais sur les rangs pour faire partie d'autre. Je refusai même d'être proposé pour plusieurs, quoique pressé de me porter candidat.

» Lorsque je rencontrai chez lord Holland Hudson Lowe, le geôlier, peu avant qu'il fit voile pour Sainte-Hélène, la conversation tomba sur la bataille de Waterloo, et je lui demandai si les dispositions qu'avait prises Napoléon étaient celles d'un grand général. Il me répondit d'un ton de dédain que « elles étaient fort *simples*. » J'avais toujours pensé qu'une dose de simplicité entraînait dans la composition d'un grand homme.

» Curran! voilà l'homme qui m'a le plus frappé. Quelle imagination! Je n'ai jamais rien vu ou entendu qui en approchât. Sa vie *publiée*, ses discours publiés, ne donnent *pas* l'idée de l'homme, pas la moindre. C'était une *machine* à imagination, comme on disait que Piron était une machine à épigrammes.

» La richesse de ses métaphores irlandaises était inépuisable. J'ai entendu cet homme parler plus de poésie que de ma vie je n'en ai vu écrite, quoique je ne l'aie rencontré que

rarement, et par hasard. J'étais chez Mackintosh lorsqu'on le présenta à madame de Staël ; c'était le confluent du Rhône et de la Saône ; et ils étaient tous deux si effroyablement laids, que je ne pus m'empêcher de m'étonner que les plus hautes intelligences de la France et de l'Irlande se fussent choisis, chacune de leur côté, de semblables demeures. »

Dans une autre partie de son journal, lord Byron se montre moins prévenu contre la personne de madame de Staël. « Sa taille, dit-il, n'est pas mal ; ses jambes sont passables ; ses bras fort bien. Je conçois qu'elle ait été une femme désirable ; en faisant la part de l'imagination pour son ame, ses talents, etc. Elle eût fait un grand homme. »

» Je n'ai pas beaucoup vu Curran, excepté en 1813. Je le rencontrais chez lui, car nous nous visitions, et en société, chez Mackintosh, chez lord Holland : et il me paraissait merveilleux, bien que j'eusse vu la plupart des hommes remarquables du temps.

» Pour Grattan, la simplicité et la singularité de ses manières me ravissaient. \*\*\* avait coutume de l'appeler « un arlequin sentimental. »

» \*\*\*, communément surnommé le *long* (homme fort spirituel, mais étrange), se plaignait un jour, en se promenant à cheval, avec notre ami Scrope B. Davies, de souffrir d'un *point* de côté. « Je ne m'en étonne pas, répondit Scrope, vous montez à cheval *comme un tailleur*. Quiconque eût vu le grand corps de \*\*\* monté sur son tout petit bidet, eût pu nier la justesse de l'à propos. »

» Lorsque, par suite de l'affaire du pauvre M\*\*\*, qui eu acquit le nom de « Dick, » le tueur de Dandies (c'était une querelle d'argent, de dette, etc.), Brummell fut obligé de se retirer en France, il ne savait pas le français, et se procura une grammaire, afin de l'étudier. Peu après, on demanda à l'ami Scrope Davies si Brummell faisait des progrès dans cette langue : « Il a été arrêté, dit-il, comme Bonaparte en Russie, par les *Eléments*. »

» J'ai mis ce jeu de mots dans Beppo ; ce n'est pas un

vol, mais un simple échange. Scrope est convenu que plus d'une fois il avait fait fortune à dîner en débitant, comme de lui, quelques unes des bouffonneries dont je l'avais salué le matin.

» \*\*\* est un fort brave homme qui versifie bien (sinon de bon sens), mais qui vous assomme ; il vous prend par le bouton de votre habit et ne vous lâche plus. Un soir à un *roué* de M<sup>rs</sup> Hope, il se cramponna à moi, en dépit de mes signes de détresse, car j'étais alors amoureux, et j'avais épié une minute où il n'y eut ni mère, ni mari, ni rival, ni commère auprès de mon idole, qui était belle comme les statues qui ornaient la galerie où nous étions ; \*\*\* s'était donc emparé à la fois d'un de mes boutons et des cordes de mon cœur, et ne ménageait ni l'un ni les autres. M. Spencer, qui aime à rire, et qui ne hait pas un malin tour, s'approcha de nous, et me prenant par la main, me dit d'un ton pathétique : « Adieu, car je vois que c'est fait de vous ! » \*\*\* s'en alla. *Sic me servavit Apollo.*

» Je me rappelle avoir vu Blücher dans quelques assemblées de Londres, et jamais je ne vis homme de son âge moins vénérable. Avec la voix et les manières d'un sergent recruteur, il prétendait aux honneurs d'un héros ; justement comme si une pierre pouvait être adorée parce qu'un homme a bronché contre. »

L'époque du départ de lord Byron approchait. Dans un billet du 16 avril, qu'il adressait à M. Rogers, il lui dit : « Ma sœur est maintenant avec moi, mais elle part demain. Nous ne nous reverrons de long-temps, si jamais nous nous revoyons. Cette circonstance me servira d'excuse auprès de vous et de M. Sheridan, que je ne serai pas en état de voir ce soir. »

Ce fut sa dernière entrevue avec sa sœur, — la seule personne dont alors il se sépara à regret. Car selon ses propres paroles « il était difficile de dire *qui* lui avait infligé le plus de peine, des *ennemis* qui l'attaquaient, ou des *amis* qui avaient tenté de le consoler. Son dernier tribut à celle qui

pendant la durée de cette pénible épreuve avait été son seul appui, furent ces vers si tendres et si touchants :

« Quoique le rocher qui faisait ma dernière espérance soit brisé, et que les vagues recouvrent ses débris ; quoique mon ame soit livrée pour jamais à la douleur, elle ne sera pas l'esclave du sort. Plus d'une angoisse me poursuivra : ils peuvent m'écraser ; mais non m'avilir ; ils peuvent me torturer ; non me vaincre ; — ce n'est pas à *eux* que je pense, mais à *toi*.

» Quoique de la race humaine, tu ne m'as pas trompé, quoique femme, tu ne m'as pas délaissé, quoiqu'aimée, jamais tu ne m'affligeas, et quoique calomniée, tu es demeurée ferme. Quand je me fia à toi, tu ne m'as pas renié, quand nous nous séparâmes, ce n'était pas pour me fuir. Quand tu veillais sur moi, épiait mes chagrins, ce n'était pas pour me diffamer, ou pour rester muette, afin que la calomnie eût son cours.

» Du naufrage du passé qui a péri, je puis du moins sauver quelque douceur. Il m'a appris que celle que j'avais le plus chérie, méritait après tout d'être la mieux aimée. Dans le désert il est encore une source sur la bruyère désolée ; il est encore un arbre, et dans la solitude un oiseau chante et doucement parle à mon ame de *toi*. »

Sur un bout de papier, daté du 14 avril 1816, je trouve de sa main la liste des gens qu'il emmenait, et quelques indications sur la route qu'il comptait suivre. « Domestiques. — *Berger*, suisse ; *William Fletcher* et *Robert Rusthon* ; *John William Polidori*, médecin. — Route. La Suisse, la Flandre, l'Italie, et peut-être la France. » Les deux domestiques anglais étaient les mêmes qui l'avaient accompagné dans ses voyages en 1809. Prenant alors congé pour la seconde et la dernière fois de son pays natal, le 25 avril, il fit voile pour Ostende.

# TABLE DES CHAPITRES

## CONTENUS DANS CE VOLUME.

### CHAPITRE PREMIER.

Origine de la liaison de M. Moore et de lord Byron. — Railleries à propos d'un duel entre M. Moore et M. Jeffrey. — M. Moore en demande raison. — Réponse de lord Byron. — Sa réserve. — Arrangement à l'amiable. — Dîner chez M. Rogers. — Portrait de lord Byron. — Son abstinence. — Coleridge professeur. — Ses attaques contre le poète Campbell. — Un roman de miss Burney. — Kemble dans Coriolan. — Égoïsme universel. 5

### CHAPITRE II.

M. Moore et lord Byron deviennent intimes. — Leurs dîners tête-à-tête. — Influence que lord Byron attribuait à la nourriture animale sur le caractère. — Sa générosité. — Don qu'il fait à un ami. — Impression de *Childe-Harold*. — Passages supprimés dans ce poème. — Admiration de M. Moore pour ce qu'il en avait vu. — Soucis de Byron. — Intrigue domestique. — Il réprimande à tort son favori Rushton. — Il renvoie ses deux domestiques femmes. — Il revient au projet de quitter l'Angleterre. 22

### CHAPITRE III.

Relations de lord Byron avec lord Holland. — Il se décide à parler à la chambre des pairs contre le bill qui avait pour but de calmer les troubles de la classe ouvrière, dans le Nottinghamshire. — Sa manière d'envisager la question. — Son discours. — Succès qu'il a. — Ce qu'il pensa plus tard de ses talents comme orateur. — Ses impressions du moment. — Effet prodigieux de *Childe-Harold* sur le public. — Lord Byron, représentant de la Révolution en poésie, comme Napoléon le fut en politique. — Particularités de son caractère et de son histoire propres à éveiller l'intérêt. — La noblesse adopte et prône son talent. — Il devient l'homme à la mode. — Il fait cadeau à un ami du prix du manuscrit de son poème. 33

## CHAPITRE IV.

Une affaire d'honneur. — L'institution d'Argyle. — Lord Byron fait le rôle de médiateur dans plusieurs querelles. — Embarras de sa position vis-à-vis de ceux qu'il avait attaqués dans sa satire. — Sa susceptibilité. — Sa sympathie. — Il supprime trois de ses poèmes à la veille de les publier. — Sa crainte d'avoir blessé un ami. — Seconde tentative à la Chambre, moins heureuse que la première. — Anecdotes sur quelques membres et sur le lord Chancellor. — Son maintien réservé et distrait dans les salons. — Sa gaité dans l'intimité. — Il assiste à une exécution. — La mendiante. 47

## CHAPITRE V.

Sa présentation au Régent. — Sa conversation avec le prince. — Admiration de ce dernier pour sir Walter Scott. — Son opinion de ses ouvrages. — Visite chez le comte de Jersey. — Erskine. — Lord Byron s'enivre. — Appel du comité de Drury-Lane aux auteurs pour un prologue d'ouverture. — Lord Byron consent à s'en charger. — Il va prendre les eaux à Cheltenham pour la pierre. — On essaie de le convertir. — Parodie à propos du prologue. — Réimpression de *Childe-Harold*. — Le poème sur la valse passe inaperçu. — Lord Byron le renie dans une lettre à M. Murray. 59

## CHAPITRE VI.

*Le Giaour*, fragment de l'histoire de Byron. — Bruits qui coururent à Athènes sur la jeune fille turque qu'on allait noyer et qu'il sauva. — Marche de la composition de ce poème. — La rose et le rossignol. — Réserve de lord Byron dans les salons. — Son abandon et sa folle gaité dans l'intimité. — Joyeux souper chez le poète Rogers. — Whitbread. — Le phénix. — Épigramme de lord Byron. — Son admiration pour Sheridan. — Dîner où il le voit pleurer. — Il le rencontre chez son procureur. — Sortie de Sheridan contre une de ses propres dédicaces. — Son refus de se soumettre à une opération. — Colman. 75

## CHAPITRE VII.

Le journaliste Leigh Hunt en prison. — Visite que lui font ensemble M. Moore et lord Byron. — Dîner à Cold-Bath-Fields. — Troisième et dernière apparition de lord Byron à la chambre des pairs comme orateur. — Son exaltation demi-comique, demi-sérieuse. — Il passe en revue tous les principaux membres. — Ses opinions sur leurs divers talents. — Grattan, Fox, Grey, Canning, lord Holland, sir Francis Burdett, etc. — L'éloquence nulle chez

les Anglais, actuelle chez les Irlandais, passée et à venir en France. — L'ensemble de la Chambre imposant comme corps, non comme talents. — Premier discours de Grattan au parlement. — Anecdote sur Flood et Courtenay. — Lord Byron pense à s'aller fixer dans une île de l'archipel grec. — Il fait le projet d'aller en Sicile. — Il profite de quelques critiques pour corriger des vers de sa satire. — Lettre de lord Byron à M. Gifford. — *L'Épique*. — Proposition faite à M. Moore. — Madame de Staël. — Sermon qui fait un athée. — Le transparent de Drury-Lane. — Lord Byron presque amoureux. — Réprimande que lui fait madame de Staël. — Une anecdote. — Harangue de Canning à ses partisans. — Terreur panique du valet de lord Byron. — Jalousie et reproches à M. Moore. 87

## CHAPITRE VIII.

Cinquième édition du *Giaour*. — Nouvelles additions. — Lord Byron se défend d'avoir imité quelqu'un. — Il réconcilie deux hommes prêts à se battre en duel. — Vie de Cooke, l'acteur. — Lord Byron engage M. Moore à aller visiter Newstead. — Incertitude de la vie. — Poème de Lucien Bonaparte traduit. — L'Orient, seul domaine de la poésie. — Les Péris. — Frayeurs de M. Moore; encouragements que lui donne lord Byron. — Bonaparte. — Ali-pacha écrit à lord Byron. — Exécution qu'il a faite de six cents hommes. — Présentation de lord Byron à Southey. — Son père et lady Carmarthen. — Curran. — Sa gaité. — Son talent de mime. — Effet des mélodies irlandaises sur une jeune femme. — Moore, le poète du beau sexe. 104

## CHAPITRE IX.

*Zuldika*. — Lord Byron brûle un roman et quelques scènes de comédie qu'il avait ébauchées, parce qu'il leur trouve trop de rapport avec les réalités de sa vie. — Lewis, l'auteur du *Moine*. — Les hommes mariés moroses et mécontents. — Lord Byron refuse de se charger d'une pétition près de la Chambre. — Sa visite aux animaux d'Exeter-Change. — La *Cléopâtre* de Shakspeare. — Ce qu'eût été Burns s'il fût né noble. — Une ressemblance. — Job et ses dires. — On veut établir une rivalité entre lord Byron et Walter Scott. — Principes politiques de ce dernier. — Regrets donnés à Newstead. — Vie monotone et décousue. — Bonaparte. — Ses revers. — Mécompte de lord Byron sur lui. — Les dieux de Lucrèce. — Femme savante aimée de Byron. — Une citation de madame de Staël. — *De l'Allemagne*. — Ce que c'est qu'un livre. — Une belle femme. — Une révolution en Hollande. — M. Murray offre mille guinées du *Giaour* et de la *Fiancée d'Abydos*. 127

## CHAPITRE X.

Lord Byron a envie de visiter la Hollande. — Il se plaint au milieu du tumulte. — Souvenir de la colère qu'éveilla en lui *la Revue d'Édimbourg*. — Le poète Rogers. — Éléance de ses goûts et de son intérieur. — Sonthey et ses œuvres. — Moore jugé par Byron. — Merveilleuse discrétion de l'auteur des *Lettres de Junius*. — Un rêve. — L'angoisse. — Les morts. — Étonnement de lord Byron de ce que les premiers hommes du temps, les poètes, aiment mieux regarder qu'agir. — Le jeu des sceptres et des couronnes. — Une république ou le despotisme. — Grands hommes qu'il préfère. — Retour sur lui-même. — Ses terreurs de nuit. — Oranje boven ! — Homme d'état mourant avec le regret de n'avoir pas été littérateur ou savant. — Lady Melbourne. — Le Parnasse anglais. — Les actions préférables aux discours. — Vie querelleuse des hommes de lettres. — Un dîner de boxeurs. — Tom Cribb, l'empereur du pugilat. 140

## CHAPITRE XI.

Lettres de deux femmes. — De l'absence. — Ses chagrins. — Ses avantages. — Le drame de *Nourjahad* attribué à lord Byron. — Le portrait. — Lord Byron affirme qu'il n'écrira que pour échapper à lui-même. — Moyen de succès qu'il dédaigne. — Toute existence éternelle ennuyeuse, témoin la chute des anges. — Un dîner chez lord Holland. — Un billet de madame de Staël. — Miss Milbanke (depuis lady Byron), poète, métaphysicienne, mathématicienne. — Hunt. — Son portrait. — Réunion de femmes savantes ou lettrées. — Faiblesse et laisser-aller commun chez tous. — La pétition. — Sterne. — Succès des œuvres de lord Byron aux États-Unis. — Le salon de madame de Staël. — Une épigramme. 153

## CHAPITRE XII.

Chicane sur le titre du poème de *la Fiancée d'Abydos*. — Jalousie d'auteur. — Le champ de la pensée infini. — Son journal, soulagement qu'il y trouve. — Les *Memorandum*. — *Le Moine*, de Lewis; critique qu'en fait lord Byron. — Les cigarres. — Un poème brûlé. — Un billet de madame de Staël. — Les louanges qui ont le plus flatté Byron. — La renommée. — Fantaisie de suicide. — Question de madame de Staël sur lord Byron. — Une tentation. — Le libraire écossais. — Lettres inédites de Burns. — Contrastes. — Sensibilité de Sheridan. — Réunion scandaleuse à Covent-Garden. — Les sonnets. — Dédain de lord Byron pour Pétrarque. — Le diable en course. — Le diable à Leipzig : en Angleterre ; à la Chambre des pairs. 166



## CHAPITRE XIII.

Lewis et madame de Staël. — Observation de la première sur Byron. — Idée de mariage. — Lord Byron craint son propre caractère. — Ses opinions politiques. — Son jugement sur des contes persans. — Changements dans la *Piancée*. — Ses scrupules. — Un service rendu. — Bonté et délicatesse de lord Byron. — M. Moore désire un moment lui voir épouser la fille d'un de ses amis. — Attaque des journaux à propos de vers à la princesse Charlotte. — *Le Corsaire*. — Napoléon. — Argument en faveur d'une république. — Le monde. — Qu'y a-t-il par delà la vie? 181

## CHAPITRE XIV.

L'acteur Kean. — Conditions nécessaires pour émuouvoir. — Un jeune poète. — Influence qu'exerce toute femme sur lord Byron. — Sa vieille chambrière. — Son attachement pour elle. — Causeries. — Un auteur critiqué en face. — Napoléon et ses robes impériales. — Le mariage. — La nouvelle comtesse. — Sheridan candidat pour Westminster en même temps que Brougham. — Lord Byron passe dans le public pour être le véritable Conrad, le héros du *Corsaire*. — Allusions mystérieuses à ses voyages et à des faits ignorés. — Chagrins d'un amoureux. — L'Anti-Byron. — Une leçon de pugilat. — Rétractation d'un critique. — Brochure de lord Erskine. — Ennui des salons. — Une jeune fille. 196

## CHAPITRE XV.

Tentative pour le réconcilier avec lord Carlisle. — Influence qu'exerce sa sœur sur lui. — Napoléon. — L'abdication. — Sylla. — Consternation de Byron. — Il compose son ode sur Bonaparte. — Le mécompte. — Une dédicace à M. Moore. — Scrupule de M. Murray. — Fureur de Byron contre son imprimeur. — Madame de Staël supérieure à toutes les femmes de lettres d'Angleterre. — Lâche triomphe sur les vaincus. — Lord Byron prend la résolution de ne plus écrire. — Une piraterie. — Vers à la princesse Charlotte. — Rumeur qu'ils excitent. — Attaque des journaux. — Attendrissement du régent. — Pamphlets. — On accuse Byron d'avoir écrit pour de l'argent. — Il ne vent pas qu'on prenne sa défense. 210

## CHAPITRE XVI.

Exhortation à M. Moore pour le presser de publier. — Le Caveau. — Projet d'une épître au régent. — Lord Byron appelé à juger d'une satire contre lui. — Une orgie. — Ce que lord Byron désire qu'on dise de lui dans sa

biographie. — Les affaires continentales. — Stances inédites de l'ode à Bonaparte. — Washington. — Bizarre résolution. — Lord Byron veut racheter la propriété de ses ouvrages et les anéantir. — Raison pour laquelle il y renonce. — Son enthousiasme pour l'acteur Kean. — Émotion qu'il éprouve au spectacle. — Une romance. 231

#### CHAPITRE XVII.

Régime de lord Byron. — La gazette de Java. — Un commencement de cour. — Une justification. — Les souverains alliés en Angleterre. — Prétendue démente de Napoléon. — *Waverley*. — Hogg, le berger d'Ettrick. — Fureur de Byron contre une bouteille d'encre. — Querelle avec un comédien ambulant. — Le revenant de Newstead. — Projet d'une collection des poètes vivants par M. Murray. — Avis que lui donne lord Byron. — Johanna Southcote, prophétesse. — Les Pourquoi. — Lord Byron demande miss Milbanke en mariage. — Il est agréé. — Sa joie. — L'anneau de sa mère. — Les préparatifs. — Le dédit. — Hommage public rendu à lord Byron. 249

#### CHAPITRE XVIII.

Les hommes de génie s'accoutument rarement du calme des affections domestiques. — Continuelles illusions de Byron. — Disposition de son esprit à la veille de changer de sort. — Sa passion pour la musique. — Son mariage. — Habileté de M. Moore dans la critique. — Souvenirs de Byron sur l'instinct des chiens. — Commencement d'ennui. — Le beau-père. — Projet d'article. — Monotonie d'une vie de province. — La confiance en circulation. — Retour de Napoléon en France. — L'abbé et la constitution suédoise. — Lettre à Coleridge. — Souvenirs de sir Walter Scott sur Byron. 278

#### CHAPITRE XIX.

Naissance de la fille de lord Byron. — Sa mélancolie. — Lady Byron le quitte et se retire chez son père. — Ce qu'il écrit à ce sujet à M. Moore. — Témoignage qu'il rend à sa femme. — Causes probables de discussion. — La saisie. — L'huissier. — L'espionnage. — Silence obstiné de lady Byron. — Bruits qui courent sur sa séparation d'avec son mari. — Rumeur générale. — Déchaînement. — Lord Byron en appelle à ses amis. — Il vend ses livres. — « L'Adieu » à sa femme et la pièce de vers contre la mégère qui les avait brouillés, paraissent dans les journaux. — Soirée donnée pour lui à la veille de son départ. — Les Dandies. — Les clubs. — Sir Hudson-Lowe. — Carran et madame de Staël. — Blücher. — Dernière entrevue de Byron avec sa sœur. — Son départ. 300

005800806 4